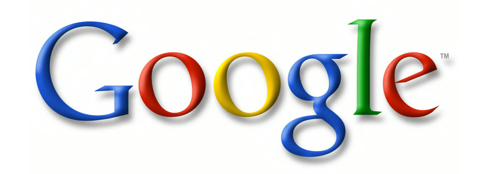
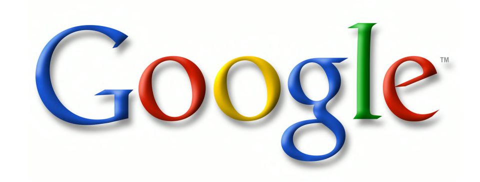

Google






CG DL
Manesserius in et fecit

N° 38

Loys de Bochat

NOUVEAUX MEMOIRES SUR L'ETAT PRESENT DE LA CHINE.

Par le P. LOUIS LE COMTE *de la Compagnie de* JESUS, *Mathématicien du Roy.*

TOME PREMIER.

Seconde Edition.



A PARIS,
Chez JEAN ANISSON Directeur de l'Imprimerie Royale, ruë de la Harpe, au-dessus de S. Cosme, à la Fleur-de-Lis de Florence.

M. DC. XCVII.

Avec Privilege du Roy.



AU ROY.



IRE,

Ce n'est pas tant un Recueïl de Lettres, que je prens la liberté d'offrir à Vostre Majesté, que le Portrait du plus grand Prince de l'O-

ã ij

rient. Il a receu le vostre avec des marques d'estime qui estonnérent toute sa Cour; & je puis dire, que ce fut en le voïant, qu'un Empereur de la Chine sentit pour la premiere fois, qu'il y avoit plus d'un Souverain dans le monde.

Jusqu'alors cette nation fiere & orgueilleuse, ne croyoit pas deshonorer les Rois, en les regardant tous comme soûmis à son Empire; les Ambassadeurs des Estats les plus florissans, qui n'y ont jamais esté receus que comme tributaires, avoient par leur propre aveu establi plus fortement cette idée dans les esprits; & l'Europe entiere se trouvoit en quelque sorte sous le joug en Asie, lorsqu'elle se flatoit de la Monarchie universelle.

Le nom, SIRE, & si je l'ose

dire, la ſeule ombre de Voſtre Majeſté, a effacé ces injuſtes préjugez. Dés que le Prince, dont j'ay l'honneur de vous parler, jetta les yeux ſur voſtre Portrait, il y trouva un air de grandeur ſi particulier, des traits ſi marquez d'authorité, de ſageſſe & de valeur, qu'il jugea deſlors que l'Europe avoit un maître, comme l'Aſie avoit le ſien.

Que ne penſeroit-il point, SIRE, s'il voyoit comme nous en voſtre propre perſonne, ce que la peinture la plus parfaite ne peut que foiblement repreſenter ? s'il y conſideroit un moment, ce que vos ennemis n'ont jamais enviſagé ſans frayeur ; ce que vos alliez ne regardent qu'avec confiance ; ce que la Cour la plus delicate & la plus ſpirituelle voit toûjours avec un

nouveau plaisir; ce que vos peuples ne se lassent point d'admirer; ce qu'on ne peut dire, & qu'on croit à peine quand on vous a vû.

Quelque desir secret qui ait pû là-dessus échaper à ce Prince, il a bien conçu, que le Ciel en formant l'un pour le bonheur & la gloire de l'ancien monde, & donnant à l'autre l'Empire du nouveau, vous avoit apparemment separez pour toûjours. Mais s'il n'a pû esperer de voir Vostre Majesté, il s'est du moins appliqué tout entier à la connoître.

C'a esté pour nous, SIRE, une joye bien sensible, d'estre souvent obligez, pour obeïr à ses ordres, de luy faire l'histoire de vostre vie; de luy conter les heureux présages de vostre auguste naissance, les

troubles de vostre minorité, les premiers miracles de vostre regne. Il a voulu sçavoir par quelles routes, inconnuës jusqu'alors aux autres Souverains, vous estes parvenu en si peu de temps à ce haut point de grandeur, qui entretient depuis tant d'années, & la jalousie dans l'esprit de vos voisins, & la tranquillité dans le cœur de vos sujets.

Il avoit, SIRE, déja oüi parler de vos Victoires; car où le bruit ne s'en est-t-il pas répandu? mais plus touché de vos qualitez personnelles, que de tous ces succés, il s'est fait un plaisir singulier d'apprendre de nostre bouche, que Vostre Majesté avoit plus d'intrepidité dans la guerre que ses propres Capitaines, plus de conduite

que ſes Generaux, plus de vûës que ſes Miniſtres, plus de ſoins & d'exactitude que ſes moindres Officiers : que dans le gouvernement politique, ſon application inſpiroit l'équité, la moderation, la politeſſe, l'ordre & la diſcipline à tous les membres de l'Etat : enfin que dans le domeſtique, voſtre égalité d'humeur, vos manieres douces, nobles & engageantes vous avoient attiré l'amour & l'admiration de tous ceux qui vous approchent.

Charmé luy-meſme, SIRE, *de ces qualitez de l'ame, qui forment le heros ; il n'a pû douter que Voſtre Majeſté n'euſt encore celles du corps, qui achevent de rendre le heros parfait. Pour contenter ſur ce point la curioſité de*

ce grand Prince, nous n'avons pû nous dispenser, d'entrer dans un détail infini de ce qui vous regarde; de luy parler de cet air majestueux, de cette noble fierté, de cet agrément qui anime vos moindres actions & qui se mesle à tout ce que vous faites; de descendre enfin jusqu'aux plus petites choses, si néanmoins il y a quelque chose de petit dans un Roy, où tout paroist grand, où tout est auguste.

Voila, SIRE, ce qu'un Empereur, qui fait gloire d'ignorer le reste du monde, n'a pû s'empescher de connoistre. Un Prince de ce caractere mérite bien que Vostre Majesté le connoisse à son tour, & jette un moment les yeux sur son Portrait & sur ces mémoires, où elle verra ce que le sang Tartare,

temperé par une éducation Chinoise, luy a inspiré pour le gouvernement, de force & de sagesse tout ensemble.

Son pere à l'âge de six ans fit sous la conduite d'un tuteur, la conqueste entiere de la Chine: celuy-ci encore enfant luy succeda, & affermit luy-mesme bien-tost aprés, son thrône chancelant. Il dissipa les pirates des costes & des Royaumes maritimes. Il obligea les Roys de Canton *&* *de* Fokien *à se soûmettre; il domta celuy de* Chensi*, & reconquit toutes les Provinces du couchant. Il a depuis rendu tributaires de l'Empire la plusspart des Princes Tartares; il vient de repousser de ses frontieres les Moscovites, qui avoient porté le commerce & la guerre,*

jusqu'à la mer orientale.

A present, il protege ses vassaux; il tient ses peuples dans le devoir; il vit tranquille, puissant, heureux; & animé d'une portion de ce même genie, que le Ciel semble avoir versé tout entier dans vostre Personne, il est devenu le plus grand Prince qui ait jamais gouverné la Chine.

Mais ce qui l'approche encore davantage de Vostre Majesté, c'est la protection qu'il donne en ses Estats, à la Religion Chrestienne. On n'est pas étonné, SIRE, que vous la défendiez en Europe contre les efforts les plus violens de l'heresie & de l'ambition. Vous devez ce zele à vostre foy, aux exemples de vos Ancestres, à la qualité de Fils Aisné de l'Eglise, qui vous

éleve au dessus des autres Rois encore plus que toutes les autres prérogatives de vostre Couronne: Vous le devez aux benedictions que Dieu a si abondament répanduës sur vostre glorieux regne, & à celles qu'il prépare encore à vostre pieté, dont les augures certains sont la juste consolation de vos peuples, & les espérances de toute la Chrestienté.

Mais on ne peut assez admirer qu'un Empereur, né dans le sein de l'idolatrie, imbu dés son enfance des erreurs populaires, élevé dans la superstition, se soit de luy-mesme fait jour au travers de ces épaisses tenebres: & que parmi tant de fausses Religions, dont il est environné, il ait demeslé la sainteté & la verité de la nostre.

Il en fait souvent l'éloge; il enrichit nos autels de ses offrandes; il se prosterne devant la Majesté du Dieu que nous adorons; il vient tout récemment de donner à ses peuples par un Edit, l'entiere liberté d'embrasser publiquement la Foy de Jesus-Christ; & sans les interests de la politique & de la sagesse mondaine, peut-estre leur en eust-il luy-mesme donné l'éxemple.

C'est à Vostre Majesté, SIRE, que nous devons particulierement cette grace, qu'on avoit depuis cent ans inutilement desirée; & que ce Prince accorde aujourd'huy aux Missionnaires qu'elle luy a envoyez; comme si Dieu vouloit par là couronner vostre zele, plûtost que récompenser nos travaux, ou éxaucer nos foibles prieres.

Cet événement, l'un des plus mémorables qui soit arrivé depuis la naissance de l'Eglise, est non-seulement pour Vostre Majesté le sujet d'une sensible consolation, mais encore un motif bien pressant d'achever ce grand ouvrage, qu'elle a si heureusement commencé.

Ce n'est pas, SIRE, dans le dessein d'agrandir vos Etats, que je viens de si loin solliciter ce nouveau secours. Le Ciel en vous faisant le plus puissant Prince de la terre, ne vous laisse rien plus à y desirer. Ce que nous souhaittons par là, c'est de vous engager à conquerir ces vastes Royaumes à Jesus-Christ; & d'avoir nous-mesmes occasion d'y contribuer de nos travaux & de nos vies. C'est aussi de faire connoistre à toute l'Europe,

que si nostre profession ne nous permet pas comme à tant d'autres, de nous sacrifier aux interests de vostre gloire; nous sommes du moins toûjours prests de suivre les impressions de vostre zele. Je suis, avec le plus profond respect & le plus parfait dévouëment,

SIRE,

DE VOSTRE MAJESTÉ,

Le tres-humble, tres-obéissant, & tres-fidelle sujet & serviteur, LE COMTE, de la Compagnie de JESUS.

AVERTISSEMENT.

JE ne ſçay quel eſt le plus à plaindre, ou d'un Voyageur qui donne trop aiſément des *relations* au public, où de celuy qui les lit ſans précaution & ſans diſcernement.

Ce genre d'écrire n'eſt pas tout-à-fait ſi facile qu'on ſe l'imagine. Pour y réuſſir, il faut non-ſeulement de l'eſprit & du goût; mais encore de la bonne foy, de l'exactitude, un ſtile ſimple, naturel, & qui perſuade.

Il faut meſme de l'érudition : & comme un Peintre, pour eſtre parfait en ſon Art, ne doit rien ignorer de tout ce qui peut eſtre exprimé par les couleurs; de meſme, celuy qui entreprend de peindre les mœurs des peuples, & de répréſenter les Arts, les Sciences, les Religions du nouveau Monde, ne peut toucher avec ſuccés tant de differentes matieres, ſans une grande étenduë de connoiſſance, & ſans avoir en quelque ſorte un eſprit univerſel.

Tout cela meſme ne ſuffit pas, s'il n'a de plus eſté témoin de la plûpart des événemens qu'il raconte; s'il ne s'eſt inſtruit des coûtumes & de la Langue des Habitans; s'il n'a eu ſoin de lier commerce avec les hon-

nestes gens; & s'il n'a mesme pratiqué les personnes d'une qualité distinguée.

Enfin pour parler seûrement de l'abondance qui se trouve dans un Empire, de sa beauté, de sa puissance; il est necessaire de considerer de ses yeux la multitude des peuples, le nombre & la situation des Villes, l'étenduë des Provinces; c'est-à-dire, qu'il faut employer une partie de sa vie dans des courses continuelles, & dans une recherche curieuse de ce qu'il y a de plus rare dans le pays; ce qui sans doute couste un peu plus que de se trouver icy dans les assemblées des sçavans; ou mesme sans sortir de son cabinet, de parcourir en repos & à loisir toute l'antiquité.

Cependant il y a peu de gens à qui on sache moins de gré de leur travail, qu'aux Auteurs des *relations*.

Quelques-uns peu touchez des nouvelles étrangeres, ne s'arrestent guere qu'à ce qui se passe sous leurs yeux; d'autres n'ont point de foy à tout ce qui vient de si loin; ils se font un merite & une maxime de ne rien croire, amis de la verité, jusqu'à n'en vouloir reconnoistre aucune.

Il y en a qui ne peuvent souffrir dans les relations, ni miracle, ni événement extraordinaire, ni tout ce qui passe les préjugez

les plus communs ; comme si la nature épuisée à nous enrichir icy, n'avoit rien pû produire ailleurs de rare ; ou si Dieu estoit moins puissant dans les nouvelles Eglises de l'Orient, qu'il ne l'est encore aujourd'huy parmi nous.

Enfin il en est d'un caractere tout opposé, qui ne lisent ces sortes d'ouvrages que pour y trouver du merveilleux : ils ne sont jamais contens qu'ils n'admirent. Ce qui est naturel, leur paroît insipide & indigne d'estre écrit ; & si on ne les réveille par des avantures inoüies, & des prodiges continuels, ils s'endorment sur les histoires les mieux écrites & les plus raisonnables : de sorte que pour leur plaire, il faudroit, ce semble, faire des peuples d'une nouvelle espece, & créer exprés, pour eux un nouveau Monde.

Il n'est pas aisé de contenter tant de goûts differens ; & les Voyageurs qui reviennent en leur pays, n'ont guere moins de peine à se faire écouter de leurs Compatriotes, qu'ils en avoient eu peu de tems auparavant, à se faire entendre parmi les Etrangers.

Il est vray qu'ils ne meritent pas toûjours d'estre écoutez ; le vuide, le peu d'ordre qui se trouve souvent dans leurs relations, la passion qui y regne par tout, & qui fait quelquefois d'une histoire, une suite conti-

tinuelle de calomnies, mais sur tout la hardiesse avec laquelle on y debite, mesme dans les matieres indifferentes, des fables ridicules pour des veritez constantes, rebutent avec raison les honnestes gens, & rendent mesme suspects les Auteurs les plus discrets & les plus sinceres.

Il arrive encore que plusieurs Voyageurs nous abusent, parce qu'ils ont esté trompez eux-mesmes les premiers. Combien s'en trouve-t-il qui arrivant dans un nouveau pays, s'imaginent pouvoir en un moment s'instruire de ce qui le regarde. A peine sont-ils débarquez qu'ils courent de toutes parts, comme des gens affamez, ramasser avec avidité tout ce qui se présente, & charger indifferemment leur recueil des contes publics & des discours populaires. Ce qui a fait dire fort plaisamment à un Espagnol; qu'un certain Auteur, au lieu d'intituler son livre; *Relation de ce qu'il y a de plus considerable dans le nouveau Monde*, eust beaucoup mieux fait de luy donner pour titre, *Relation de ce que toute la canaille des Indes, les Mores, les Cafres, les Esclaves, &c. m'ont fidellement rapporté, dans les entretiens que j'ay eu regulierement avec eux.*

D'autres quoyque plus reservez, sont naturellement portez à exagerer toutes cho-

ses. Et certainement quand on a fait cinq ou six mille lieuës par curiosité, on seroit bien fâché d'avoir entrepris un si pénible voyage, pour ne rien voir que ce qu'on a vû si souvent en Europe. Alors si l'on n'y prend garde, on estime tout, on louë tout, le climat, les coûtumes, l'esprit des Habitans; & ce qu'il y a de plus barbare devient quelquefois un sujet d'admiration.

Mais quand on écrit aux autres ce qu'on a soy-mesme admiré, les idées grossissent encore beaucoup plus sous la plume, & deviennent avec le tems monstrueuses : soit qu'on veuïlle plaire à son lecteur, ou qu'on se fasse une secrete vanité de luy enseigner ce qu'il n'avoit jamais apris de personne.

J'en ay vû de plus scrupuleux en apparence, mais en effet aussi peu sinceres que les premiers, qui croyent raconter fidellement les choses, lors mesme qu'ils abusent ordinairement de nos termes. Je m'explique. Nous lisons tous les jours des Livres, qui parlent de certains Royaumes des Indes, comme nous parlons de ceux d'Europe. Les Villes capitales, les Provinces, les gouvernemens de Places frontieres, le Louvre, les Ministres d'Etat, les Généraux d'armées, & cent autres termes de cette nature entrent naturellement dans leurs discours; de sorte

qu'on s'imagine en les lisant voir Paris, Versailles, & nos plus formidables armées. Cependant ce Louvre est une maison de bois mal entenduë ; cette Cour & ces Ministres, une cohuë d'esclaves à demi-nuds ; ces Vice-Rois commandent à quinze ou vingt petits Villages dispersez çà & là dans les bois, & ainsi du reste.

Certainement ces termes qui réveillent en nous de si grandes idées, ne sont nullement faits, pour ces sortes de Royaumes équivoques, qui n'ont presque rien de commun avec les nostres que le nom. Pour moi je crois qu'on ne s'en doit servir qu'avec quelque précaution ; & qu'en user autrement, c'est mentir en quelque maniere, en disant la vérité.

Mais quand le pays dont on écrit la relation, renferme en effet quelque chose de grand & de singulier ; il est encore plus aisé de s'y méprendre. Alors on ne se contente pas de l'estime, on veut attirer l'admiration. Dans ces rencontres il faut estre en garde contre son propre témoignage, si j'ose m'expliquer de la sorte, & en user comme ces personnes humbles & modestes, qui retranchent toûjours dans leur esprit, la moitié du merite que leur imagination leur donne, & qui peut-estre n'en laissent encore que trop ;

afin d'approcher du moins un peu plus prés de la vérité.

Aprés tout il ne faut pas confondre par une injuste prevention, les bonnes relations avec les mauvaises : Et comme c'est une grande imprudence de donner à tout sans choix, sans examen, sans distinction ; aussi est-ce une affectation ridicule de rejetter indifferemment ce que les Voyageurs nous rapportent, quand leur état, leur desinteressement, & leur capacité nous les doivent rendre croyables.

Pour moy, quelque passion que je me sois toûjours senti pour l'exacte verité, je n'ay pas osé entreprendre de rapporter dans un ouvrage entier, ce qu'un long sejour & une assez grande application m'ont fait connoître de l'Empire de la Chine ; persuadé que le défaut de plusieurs autres qualitez, necessaires pour y réüssir, ne seroit pas suffisamment compensé par ma bonne foy.

Cependant comme il est difficile de se taire tout-à-fait, quand on revient de si loin, & que pour ce qui regarde la Religion, je ne puis guere m'empescher de publier les progrés qu'elle fait dans l'Orient : j'avouë que j'ay esté bien aise d'en entretenir souvent ceux qui sont les mieux intentionnez, & qui ont quelque zele pour nôtre sainte foy.

C'est aussi ce qui m'a fait prendre la liberté d'écrire sur ce sujet à diverses personnes de qualité; soit pour satisfaire à l'obligation où j'estois, de leur rendre compte de mon voyage; soit pour obeïr à leurs ordres exprés, soit encore pour répondre à leurs honnestetez.

Comme ces Lettres sont un abregé des entretiens particuliers dont ils m'ont honoré, elles renferment une grande partie de ce qui regarde l'état present de la Chine; & j'ay crû que j'en pouvois donner le recueil au public, non pas comme une relation reguliere & universelle de ce grand Empire; mais comme des memoires, qui ne seront peut-estre pas tout-à-fait inutiles à ceux qui dans la suite, en voudroient composer l'histoire. Au reste l'on voit assez que dans l'arrangement des Lettres, je n'ay point eu d'égard à la qualité des personnes à qui je les adresse; mais que je les ay disposées de la maniere la plus propre à conserver l'ordre des matieres que j'y traite.

D'ailleurs je crains bien que ce qui a paru la premiere fois supportable dans le discours, plaise moins quand on l'examinera de prés. Les défauts sont toûjours plus sensibles sur le papier, & on n'y pardonne guere le désordre, qui fait souvent l'agrément

de la conversation. Mais enfin une personne, qui depuis dix ans, tasche d'oublier sa langue, pour se remplir l'esprit de mots barbares & d'idées étrangeres, quelque chose qu'elle ait perdu d'ailleurs, a du moins acquis par là, le droit de mal écrire, sans qu'on en ait beaucoup de la blâmer. Aprés que nous avons passé la *ligne* quatre ou cinq fois, il semble que nostre stile soit au dessus de la critique; & peut-estre mesme que trop de politesse dans un Missionnaire, édifieroit moins qu'un peu de negligence.

Aprés cet avertissement general, que j'avois crû necessaire dans la premiere édition de mon Livre, on ne trouvera peut-estre pas mauvais que j'ajoûte ici quelques nouvelles reflexions, pour justifier certains points particuliers, qui n'ont pas également plû à tout le monde.

I. Tome, pag. 219.
1°. L'histoire de la fausse Chinoise est si extrarodinaire, que quelques-uns ont en cela voulu douter un peu de ma sincerité. Sur quoy je n'ay rien à dire, si ce n'est que j'ay rapporté avec beaucoup de fidelité, ce que j'ay oüy moy-mesme, ce que plusieurs personnes dignes de foy ont entendu aussi-bien que moy, & ce que tout le monde pourra entendre, dés qu'on voudra l'interroger en ma presence.

Quand

Quand je la vis pour la premiere fois, je ne pensay qu'à satisfaire à l'ordre de Monsieur le Marquis de Croissy, mais j'ay connu depuis que j'y avois plus d'interest que je ne m'estois imaginé.

Des gens que je ne nommeray point, & que j'épargne tres-volontiers par un esprit de Christianisme, s'estoient persuadé qu'en instruisant nostre Chinoise, ils luy pourroient bien-tost inspirer leurs sentimens contre les Missionnaires de la Chine, sentimens tres-conformes à ceux qui sont répandus dans les Livres de la Morale Pratique; & si je fusse arrivé plus tard en France, je ne sçay ce qu'elle n'auroit point dit. Par bonheur j'ay rompu, mesme sans le sçavoir, toutes ces mesures, & ceux qui les avoient prises ont esté bien étonnez d'avoir si mal concerté leur dessein, ou de le voir si-tost échoüer.

2°. Quelques-uns ont crû que les discours que font les Chinois dans mes Memoires, sont plus de mon invention, que de la leur : je suis bien-aise qu'on sçache qu'en ce point comme en tous les autres, j'ay tasché de dire exactement la verité. Ce sont pour l'ordinaire de pures versions, & si je n'y conserve pas toûjours le style serré & obscur des Chinois, ce n'est que pour tas-

cher de faire mieux ſentir en noſtre langue, toute la force & toute la délicateſſe que j'ay moy-meſme ſenti dans la leur.

3°. J'ay vû depuis peu dans le Journal des Sçavans, un extrait de mes Memoires, ſi peu fidele, que je ne puis entierement diſſimuler le peu de ſatisfaction que j'en ay. Je compterois pour rien ce qui me regarde, mais je ſuis obligé d'empeſcher au moins le public d'y eſtre ſurpris ſur deux articles, dont l'un regarde les Sciences, & l'autre la Religion.

Dans l'extrait de ma derniere Lettre, on ne dit rien des obſervations celeſtes qui ſervent dans la Geographie à déterminer la *longitude*. Et diverſes perſonnes ont ſoupçonné que l'Auteur du Journal en avoit uſé de la ſorte, pour faire plaiſir à ceux, qui n'approuvent pas l'uſage que nous en faiſons, préferablement à tous les routiers & aux itineraires des anciens. Ils voudroient peut-eſtre que je paruſſe, du moins par mon ſilence, entrer un peu dans leurs ſentimens.

Aprés ce que nos plus celebres Aſtronomes, Monſieur Caſſini, & Monſieur de la Hire en ont dit, aprés les remarques du Pere Gouye, aprés ce que j'en ay écrit moy-meſme, je ne ſçay comment on peut juger

qu'il y ait deux partis à prendre là-dessus. Ce ne sont point ici des opinions où il soit permis de disputer, ce sont des démonstrations dont on convient sans peine, dés qu'on les comprend. Monsieur * Vossius qui estoit fort habile homme, sans estre Mathematicien, s'est repenti sur la fin de sa vie de s'estre trop avancé en cette matiere, & je crois que ceux qui s'y sont trop facilement engagez avec luy, devroient sans façon suivre son exemple.

Ce qui regarde l'extrait de ma seconde Lettre, est encore de plus grande importance; & je ne veux que rapporter simplement ce que j'ay escrit & ce qu'on me fait dire, pour faire connoistre à tout le monde l'injustice que me fait M. Cousin, ou celuy qu'il employe pour l'aider à composer ses extraits; car je voudrois bien pouvoir le justifier dans l'esprit des honnestes gens.

Aprés avoir parlé de l'estime que l'Empereur de la Chine paroist avoir pour les Missionnaires, je dis qu'il reconnoist en eux un zele tres pur & tres-desinteressé, qui n'a d'autre fin que la gloire de Dieu & le salut des ames. J'ajoute ensuite ces propres termes :

Il est sur tout si convaincu que c'est-là l'u-

* Isaac Vossius.

„ nique motif de toutes leurs entreprises ;
„ qu'il se fait un plaisir secret de contribuer à
„ l'establissement du Christianisme, malgré
„ l'aversion qu'on luy en a voulu inspirer,
„ dans la pensée qu'il ne sçauroit par aucune
„ autre voye, payer les services que ces peres
„ taschent de luy rendre.

Tome I. page 75. „ Aussi le P. Verbiest estant à l'extremité
„ laissa un escrit pour luy estre presenté, dans
„ lequel entre autres choses, il luy disoit, *Sire*
„ *je meurs content, puisque j'ay employé pres-*
„ *que tous les momens de ma vie au service de*
„ *vostre Majesté. Mais je la prie tres-hum-*
„ *blement de se souvenir aprés ma mort, qu'en*
„ *tout ce que j'ay fait, je n'ay eu d'autre vuë*
„ *que de procurer en la personne du plus grand*
„ *Prince de l'Orient, un Protecteur à la plus*
„ *sainte Religion de l'univers.*

Il faut ce me semble estre un Critique bien severe pour trouver à redire à ces sentimens ; cependant M. Cousin n'a pas jugé qu'ils fussent assez édifians pour un Missionnaire, & voicy ce qu'il en rapporte & ce qu'il en pense.

» Le P. Verbiest (dit-il dans le Journal du
» Lundy 21. Janvier 1697.) estant à l'extre-
» mité de sa vie, laissa un escrit pour luy estre
» presenté, dans lequel entre autres choses il
» luy disoit, *Je meurs content puisque j'ay*

employé presque tous les momens de ma vie «
au service de vostre Majesté. L'auteur «
du Journal passe sous silence tout ce qui suit, touchant les vuës que ce Pere avoit dans le service de ce Prince, & ajoute ensuite cette reflexion : *Les deux Apostres* «
qui moururent à Rome n'en auroient pas pû «
dire autant à Neron. «

En verité y a-t-il de la bonne foy dans l'extrait, ou de la charité dans la reflexion? Pourquoy comparer *Neron*, le plus cruel persecuteur des Chrestiens, à l'Empereur de la Chine, qui depuis trente ans en est le protecteur declaré? Pourquoy opposer saint Pierre & saint Paul au P. Verbiest, comme ayant des sentimens tres-opposez à ce Missionnaire, lors mesme qu'il s'explique d'une maniere digne des premiers Apostres de l'Eglise; car qu'y a-t-il de plus heroïque que de dire a un grand Prince, comme il fait, qu'on ne le sert ni par ambition, ni par interest, ni par esprit de politique, mais uniquement par un motif pur & desinteressé de religion? Tout le monde conviendra que c'est là le sens naturel de ses paroles.

Le P. Verbiest a passé pour un des plus sages, des plus habiles, & des plus zelés Missionnaires, qui ayent jamais porté la lu-

miere de l'Evangile dans l'Orient. Jusques ici les vrais sçavans & les bons Catholiques de l'Europe l'avoient également estimé; je ne sçay pourquoy *M. Cousin* l'attaque & le blasme si facilement.



TABLE

des Lettres contenuës dans ce premier Volume.



NOUVEAUX



NOUVEAUX MEMOIRES SUR L'ESTAT PRESENT DE LA CHINE.

LETTRE PREMIERE
A Monſeigneur
DE PONTCHARTRAIN
Miniſtre & Secretaire d'Etat.

Voyage de Siam juſqu'à Pekin.

MONSEIGNEUR,

Quoy-qu'on ſe faſſe ordinairement un plaiſir de parler de ſes voyages, & que celuy de la Chine, d'où je viens, ſoit l'un des

plus grands & des plus beaux qu'on puisse faire au monde, je n'ay pû jusqu'icy me résoudre d'en écrire une Relation dans les formes. Le mot de *Relation* est à present si usé, qu'on n'est plus guére curieux d'en lire de nouvelle : d'ailleurs le public est trop occupé des affaires du temps, des guerres, des negociations, des mouvemens où se trouve toute l'Europe, pour s'appliquer long-temps à ce qui touche les Païs éloignez. On n'a des yeux que pour voir la gloire de la France, qui seule, sous le plus grand de ses Rois, résiste à tant de puissances liguées ; & quand on jette la veuë sur le prodigieux nombre d'ennemis qui l'attaquent, à peine se souvient-on qu'il y ait d'autres peuples & d'autres Royaumes dans le monde.

Pour vous, MONSEIGNEUR, dont l'esprit est universel aussi-bien que le zele, & qui estes du moins aussi sensible aux victoires que Jesus-Christ remporte sur l'idolatrie dans les Indes, qu'à toutes les batailles que nous gagnons en Europe, je suis persuadé que vous trouverez toûjours du temps pour écouter les Ministres de l'Evangile. J'ay eû déja l'honneur de vous entretenir à loisir, & je puis dire, qu'aprés les motifs surnaturels & divins qui nous ani-

ment dans nos travaux, rien ne peut nous exciter davantage à les continuer, que l'interest que vous témoignez y prendre.

Et certes, le projet d'envoyer des Missionnaires Mathématiciens jusqu'au bout du monde, est si glorieux au regne du Roy, & si avantageux à la Religion, que nos Ministres les plus éclairez n'ont rien oublié pour le faire réüssir.

Monsieur Colbert le fit d'abord agréer à Sa Majesté; il donna ordre ensuite, qu'on préparast les instrumens necessaires pour un nombre considérable d'observateurs, qui devoient tous se rendre à la Chine, les uns par la Moscovie & la Tartarie, les autres par la Syrie & par la Perse, & les derniers par l'Océan, sur les vaisseaux de la Compagnie des Indes.

La mort de ce Ministre, qui arriva pour lors, suspendit quelque temps l'exécution de ce grand dessein; mais Monsieur de Louvois ne luy eut pas plûtost succedé dans la charge de Surintendant des Arts & des Sciences, qu'il demanda par ordre du Roy, à nos Supérieurs des sujets sçavans, zelez, capables d'entrer en toutes ces veuës, & disposez à partir au premier embarquement. Il procura à ceux qui luy furent presentez toute sorte d'instrumens & de ma-

chines, des pensions, des lettres de recommandation pour les Princes de l'Orient, & generalement tout ce qui pouvoit contribuer au succés de l'entreprise.

Monsieur de Seignelay jugeant dans la suite que sans le secours de la Marine, il estoit difficile de soûtenir ces nouvelles Missions, souhaita d'en estre chargé, & obtint en effet qu'elles seroient d'oresnavant attachées à son ministere. Cependant Monsieur de Louvois ne les abandonna pas entierement : il contribua mesme de ses liberalitez particulieres à chercher par terre un chemin facile jusqu'à la Mer Orientale, par la Pologne, la Moscovie, la Siberie, & la grande Tartarie.

C'est ainsi, MONSEIGNEUR, que la Providence engageoit trois celebres Ministres à donner commencement à ce grand ouvrage, que vous devez sans doute conduire à sa perfection. Les raisons particulieres que chacun d'eux a eû de s'y interesser, se trouvent toutes réünies en vostre personne; l'établissement de la Religion, la gloire du Roy, l'avantage de ses sujets, vos emplois mesme qui regardent également le soin de la Marine & celuy des Arts & des Sciences.

Les effets, MONSEIGNEUR, que ces

fervens Missionnaires ont déja ressenti de vostre protection, ne permettent pas de douter à l'avenir du succés de leurs travaux; & c'est ce qui les oblige de lever pour vous les mains au Ciel avec toute la ferveur que leur peut inspirer la conversion du nouveau monde.

Mais outre cette marque de reconnoissance, ils ont encore une obligation étroite de vous rendre compte de leurs actions, de leurs voyages, de l'usage qu'ils ont fait des liberalitez du Roy. Ce sont des Mémoires que vostre zele éxige d'eux, & qui peuvent contribuer à l'augmenter. Ainsi je crois que vous agréerez la liberté que je prens de vous en écrire quelque chose de leur part, pour suppléer à ce qui a pû m'échaper dans les diverses audiances dont il vous a plû m'honorer.

LE Roy poussé, beaucoup plus encore par la passion qu'il a d'étendre en tous lieux la Religion Chrétienne, que par le desir de perfectionner les sciences, ordonna, il y a dix ans, à six de ses sujets Jesuites, d'aller à la Chine en qualité de ses Mathematiciens; afin qu'à la faveur des sciences naturelles, ils fussent en estat d'y répandre plus aisément les lumiéres de l'Evangile.

J'eûs le bonheur d'estre de ce nombre ; & & nous nous embarquasmes au commencement de l'année 1685. sur le vaisseau qui portoit Monsieur le Chevalier de Chaumont Ambassadeur Extraordinaire à Siam.

Jusques-là, la navigation fut tres-heureuse, mais les vents contraires qui regnoient alors dans les Indes, ne nous permirent pas de passer outre, & nous fusmes obligez de demeurer prés d'un an dans ce Royaume, pour attendre le temps ordinaire de l'embarquement.

Le Roy de Siam qui se piquoit d'Astrologie, voulut nous voir, nous connoistre, & observer les astres avec nous. Il admira sur-tout la justesse avec laquelle nous luy prédismes une éclipse de Lune ; & dés-lors il eut la pensée de nous retenir tous auprés de sa personne. Mais estant informé de nos ordres, il permit à quatre de nous, de passer à la Chine ; à condition que le Pere Tachard retourneroit en France, pour demander au Roy de nouveaux Mathématiciens, & que je demeurerois cependant en son Royaume.

Le Pere Tachard partit en effet pour l'Europe : je fus retenu à Siam, & les Peres de Fontaney, Gerbillon, de Visdelou & Bouvet s'embarquerent pour Macao petite

ville située sur la pointe d'une Isle, à l'entrée de la Chine, où les Portugais ont une forteresse.

Nostre fortune fut differente, selon les differens endroits où nous nous trouvasmes. Le Pere Tachard arriva heureusement à Paris avec les Ambassadeurs Siamois: mais ceux qui s'estoient embarquez pour la Chine, furent surpris peu de jours aprés leur départ d'une violente tempeste, qui rompit le voyage, & qui les mit dans un extrême danger. Leur vaisseau appartenoit à Monsieur Constance, & paroissoit bon; mais il fut si tourmenté, qu'en peu d'heures il commença à s'ouvrir de toutes parts.

Le Capitaine homme de teste & fort experimenté dans son art, animoit tout le monde, de la voix & par son exemple, à bien faire son devoir; mais on eût beau travailler & jetter à l'eau une partie de la charge; la Mer estoit si rude, & le vent qui fraîchissoit à tout moment, devint si furieux, que les matelots perdirent courage, & abandonnerent la manœuvre. Les Peres jugeant que tout estoit desesperé, ne songerent plus qu'à la mort. D'un costé ils taschoient par leurs exhortations, d'en procurer une bonne aux gens de l'équipage, qui dans ces sortes d'occasions paroissoient

toûjours penetrez des sentimens d'une veritable penitence; & de l'autre ils ne cessoient d'offrir leur propre vie en sacrifice à Jesus-Christ, pour l'amour duquel, ils avoient si long-temps desiré de la perdre parmi les infideles.

Dans la necessité de faire naufrage, on ne crût pas devoir tenir le vent, & le Pilote aima encore mieux échouer sur la coste avec quelque esperance de se sauver, que de se voir tout d'un coup enseveli dans les flots. Dés qu'on eut fait vent arriere pour y arriver, le vaisseau fit moins d'eau, & on eut le temps avant la nuit d'approcher des Terres qu'on ne connoissoit point. Le vaisseau toucha plusieurs fois sans s'ouvrir: enfin on se mit à l'abri derriere une Isle auprés de Cossomet, Province du Royaume de Siam, qui confine avec celuy de Camboje.

Dés-lors le Capitaine desespera de pouvoir continuer le voyage, soit à cause qu'on n'estoit pas en état de tenir la Mer, soit parce qu'estant tombé sous le vent, qui selon le cours ordinaire des saisons, devoit encore durer plusieurs mois, il estoit impossible de se relever, pour doubler la pointe de Camboje.

Cependant les quatre Missionnaires plus

sensibles à ce retardement, qu'au danger qu'ils avoient couru, resolurent de se rendre à Siam par terre, pour s'embarquer sur un vaisseau Anglois, qui partoit au mois d'Aoust pour Canton. Ils s'engagerent donc dans les bois, esperant trouver quelque village & des guides; mais ils s'égarerent bien-tost, & leur vie ne fut pas moins exposée sur terre, qu'elle l'avoit esté sur mer peu de temps auparavant. Les ruisseaux grossis par les pluyes, rendoient les chemins impraticables: ils marchoient pieds nuds au travers des torrens & des campagnes inondées, où un nombre infini de sangsuës, & une nüée de moucherons, qui dans les Indes sont le fleau des Etrangers, les tourmentoient également. D'ailleurs les bois estoient pleins de serpens, de Tigres, de Bufles, & d'Elephans, qui ne leur permettoient pas de prendre un moment de repos.

Mais ce qui les pressoit le plus, estoit la faim. Le peu de vivres qu'ils avoient porté avec eux fut bientost consommé, & ils se trouverent dans une extrême disette: de sorte que sans un village qu'ils découvrirent par hasard, ils seroient infailliblement péris de misere. Ce n'est pas que les habitans du lieu fussent en état de leur donner

un grand secours, estant eux-mesmes dépourveûs de toutes choses; mais ils les remirent au moins dans le chemin, & les conduisirent à leur vaisseau, où ils arriverent aprés quinze jours de voyage, demi-morts de faim & de fatigues.

Je receûs ces tristes nouvelles à Siam par une Lettre du Pere Fontaney: elle estoit touchante & pleine de ces tendres sentimens, que l'amour des souffrances inspire: on ne pouvoit la lire sans en estre soy-mesme pénétré, & sans reconnoistre la difference de ce que sent une ame à l'oratoire, quand de loin elle desire la Croix de Jesus-Christ, & de ce qu'elle éprouve quand elle a le bonheur de la porter au milieu des bois & d'une affreuse solitude.

Cependant, MONSEIGNEUR, je n'estois guere moins embarassé de mon costé: j'estois demeuré à Siam, à condition que Monsieur Constance me placeroit dans une maison de *Talapoins*, c'est ainsi qu'on nomme les Prestres ou les Religieux du païs. Jusqu'alors on n'avoit pû en gagner aucun à la Religion Chrétienne, quoy-que ce soit de leur conversion, que dépende celle du peuple. On croyoit que le seul moyen d'en venir à bout, estoit de vivre familierement avec eux, de s'habiller à leur maniere, &

de mener une vie aussi austere que la leur. Je sçavois que cet expedient avoit réüssi dans la Mission de Maduré, & je me persuadois avec plusieurs autres qu'il réüssiroit également à Siam. Mais la conjuration des Malaïes & des Macassars, qui arriva en ce temps-là, donna tant d'occupation à Monsieur Constance, qu'il n'eut pas le temps de songer à moy. Le Roy, qui favorisoit la Religion Chrétienne, & son Ministre qui en estoit le plus ferme appui, furent sur le point d'estre égorgez une nuit, avec tous les Chrétiens du Royaume. Mais enfin nostre Seigneur nous retira de cét extréme danger, & le mal finit par la mort de la pluspart des conjurez.

Cét accident donna le temps aux Peres qui estoient partis pour la Chine, de retourner à Siam avant que je fusse bien engagé dans la nouvelle vie que je méditois: & lors qu'ils furent arrivez, ils souhaitérent que je m'embarquasse avec eux, dés que la saison seroit venuë, puis qu'aussibien, c'estoit à peu-prés en ce temps-là que le Pere Tachard devoit estre de retour avec un bon nombre de Missionnaires & de Mathematiciens.

Ce fut donc en l'année 1687. le 17. de Juin que nous partîmes pour *Nimpo*, ville

& port considérable de la Chine dans la Province de *Chékiam* : car nous ne crusmes pas devoir aller à Macao, comme l'année precedente ; parce qu'on nous avertit que nous ne ferions pas plaisir aux Portugais ; & que si nous y allions, ils estoient encore moins disposez à nous en faire.

Je ne sçay, MONSEIGNEUR, si vous seriez bien-aise de voir le détail de ce voyage, & la route que nous en avons dressée. Ces sortes de relations, où l'on ne parle presque jamais que de Nord & de Sud, d'Est & d'Ouest ; où l'on s'explique toûjours en termes durs & barbares, qui semblent n'estre faits que pour gourmander les vents, ne sont guéres d'un goust aussi délicat que le vostre. Elles ne laissent pas d'estre tres-utiles aux voyageurs, & je suis seur que ceux qui travaillent à perfectionner la navigation, en trouveroient le style supportable. Je prendray mon temps pour vous le presenter avec quelques autres mémoires de Geographie : cependant agréez s'il vous plaist que je continuë de vous dire ce qui nous regarde.

Malgré les soins de Madame Constance & les ordres du Roy de Siam, rien, par la grace de Dieu, ne nous manquoit, de ce qui peut contribuer à une véritable morti-

fication. Nous eſtions dans un petit vaiſſeau Chinois, que les Portugais appellent *Somme*, placez jour & nuit dans un lieu découvert & expoſé à la pluye; ſi fort à l'étroit que nous n'avions pas aſſez d'eſpace pour nous étendre; auprés d'une Idole noircie de la fumée d'une lampe, qui brûloit continuellement en ſon honneur: &, ce qui nous cauſoit encore plus de déplaiſir, reverée chaque jour à nos yeux avec des ſuperſtitions diaboliques. Le Soleil eſtoit alors directement ſur nos teſtes, & nous n'avions preſque point d'eau pour temperer la ſoif extréme que nous cauſoient les chaleurs de la ſaiſon: on ſe contentoit de nous donner du ris trois fois le jour & rien plus. Il eſt vray que le Capitaine nous faiſoit quelquefois preſenter de la viande, quand on en ſervoit à l'équipage; mais comme on l'offroit toûjours auparavant à l'idole, nous ne puſmes jamais nous réſoudre d'en manger. Nous paſſâmes ainſi plus d'un mois, taſchant par noſtre patience & par nos priéres, d'inſpirer à ces idolâtres de l'eſtime pour noſtre Sainte Religion: car nous ne ſçavions pas aſſez la langue, pour leur en faire connoître la verité.

Nous ne laiſſions pas néanmoins de leur

parler quelquefois par interprete, des erreurs où leur naissance les avoit malheureusement engagez : sur tout un jour que les matelots s'atrouperent, on disputa avec chaleur ; & à l'occasion de ce que nostre interprete leur expliquoit, ils s'échaufferent, de maniere que nous fusmes malgré nous obligez de finir la dispute. Les matelots sont naturellement brusques, & la nation du monde la moins traitable : ceux-cy parurent outrez de ce qu'on avoit mal parlé de leur idole, & peu de temps aprés ils vinrent à nous armez de lances & de demi-piques, avec un air qui nous fit douter de leur intention. Et certes dans ce moment nous aurions eû quelque raison de craindre, si la mort pour des Missionnaires eust esté un sujet d'apprehension : mais peut-on craindre de mourir pour sa Religion ? Pour moy, MONSEIGNEUR, je vous avoüe que non-seulement j'irois jusques aux Indes, mais que je ferois volontiers plusieurs fois le tour du monde, si aprés toutes ces courses, je croyois trouver l'occasion de donner ma vie pour Jesus-Christ. C'est cette espérance, qui nous anime durant les voyages, qui nous console dans nos travaux, qui nous fortifie dans les persecutions. Nous menons volontiers une vie du-

re & pleine d'amertume, haïs des infideles dans l'Orient, calomniez par les hérétiques en Europe, & devenus à l'imitation de l'Apostre, le rebut de toutes les nations; dans la veûë que peut-estre cette vie humiliante sera un jour couronnée d'une glorieuse mort.

Aprés avoir attendu avec impatience la résolution de ces infideles, nous nous apperceûmes enfin, que le danger n'estoit pas si grand : les matelots n'avoient pris les armes qu'afin de se préparer à une procession, dont ils vouloient honorer leur idole; peut-estre pour réparer le tort que la dispute luy avoit fait. Il n'y a gueres de peuples au monde plus superstitieux que les Chinois, ils rendoient un culte divin, à la boussole mesme de leur vaisseau, brûlant continuellement en son honneur des pastilles, & luy offrant des viandes en sacrifice. Ils jettoient régulierement deux fois le jour, de la monnoye de papier doré dans la mer, comme pour la tenir à leurs gages, & l'empescher par là de se soulever : quelquefois ils y joignoient des gondoles de ce mesme papier, afin qu'étant occupée à renverser & à dévorer ces petits vaisseaux, elle épargnast plus facilement le nostre. Mais lors que la Mer, malgré toutes ces précautions, se mettoit

en colere, & que l'eſprit qui ſelon eux la gouverne, l'agitoit extraordinairement ; on mettoit ſur le feu beaucoup de plumes, dont la fumée & la mauvaiſe odeur qui empeſtoit tout l'air, devoient aſſeûrément l'éloigner, s'il euſt eſté capable de ſentiment.

Un jour que nous paſſâmes auprés d'une montagne, où l'on a baſti un petit temple d'idoles, ils ſe ſurpaſſerent eux-meſmes dans leurs ſuperſtitions. Car outre les cérémonies ordinaires, qui conſiſtent à offrir des viandes, à allumer des cierges, à brûler des parfums, à jetter en mer diverſes figures de papier doré, à faire une infinité d'inclinations juſques à terre ; outre cela, dis-je, ils preparerent dans les formes durant cinq ou ſix heures un vaiſſeau fait de planches, & long d'environ quatre pieds. Tous les matelots furent occupez à ce baſtiment ; il avoit ſes maſts, ſes cordages, ſes voiles & ſes banderoles, ſa bouſſole, ſon gouvernail, ſa chaloupe, ſes armes, ſa baterie de cuiſine, ſes vivres, ſes marchandiſes & ſon livre de compte. On y avoit placé en differens endroits autant de petites figures de papier barboüillé, qu'il y avoit d'hommes en noſtre ſomme. Ce vaiſſeau qui portoit ſur un large brancard, capable de le bien ſouſtenir, fut élevé avec beau-

coup de cérémonie au bruit du tambour & d'un bassin de cuivre : un matelot habillé en Bonze conduisoit la marche, s'escrimant avec un baston à deux bouts, & jettant souvent des cris de joye. Enfin la machine mystérieuse fut descenduë lentement dans l'eau, suivie des yeux, autant qu'elle put estre veuë, & accompagnée des acclamations du Bonze qui estoit sur la dunette & qui crioit de toutes ses forces. Cette ridicule feste divertissoit l'équipage, durant que nous estions sensiblement touchez d'estre témoins d'un aveuglement si pitoyable, & de ne pouvoir y remedier.

Il arriva peu de temps aprés, un accident qui occupa d'abord l'équipage avec moins de plaisir, & qui ne laissa pas de nous divertir dans la suite. Les matelots apperceûrent un bastiment, dans un parage où l'on trouve ordinairement des corsaires. On avoit d'excellentes lunettes d'approche, avec lesquelles plusieurs distinguerent les masts, les voiles & presque les cordages. Aprés s'en estre bien asseûré, on ne douta point à sa manœuvre qu'il ne voulust tomber sur nous & nous attaquer. Tout fut en mouvement pour se mettre en estat de deffense : les Chinois, gens s'il y en a au monde, qui ne veulent point mourir, estoient

fort troublez ; & l'air effrayé avec lequel ils préparoient leurs sabres, leurs piques, & leurs perriers, car ils n'voient point de canon, nous causoit plus de crainte que les ennemis, qui nous en donnoient pourtant beaucoup ; car il faut avoüer de bonne foy que nous estions devenus alors aussi Chinois que les Chinois mesmes. Il n'estoit plus question de Religion ni de Martyre, il s'agissoit d'estre égorgez en moins d'un quart d'heure par des voleurs, qui en ces occasions ne font jamais quartier à personne. C'est leur coustume, qu'ils n'auroient pas changée pour l'amour de nous. Tout le remede estoit de se jetter dans la mer & de differer sa mort, en se noyant deux ou trois heures plus tard ; mais le remede estoit violent & n'empeschoit pas que nous ne fussions allarmez. On regardoit de temps en temps avec des lunettes ; cependant nous estions fort surpris, de voir qu'à mesure qu'on s'approchoit, le vaisseau devenoit plus petit : cette reflexion commença à nous rassurer, & nous doutasmes que ce fust un vaisseau. Ce fut durant quelque temps un monstre marin, & puis une isle flotante ; ensuite je ne sçay quoy, qui nous tenoit en admiration, & que nous ne pouvions démesler. Enfin on reconnut que c'estoit un

arbre : un vent violent l'avoit détaché de la coste, les racines chargées de terre & de cailloux le tenoient à plomb dans l'eau, de sorte que tout le tronc qui estoit droit & extrémement grand, paroissoit de loin comme un mast : de longues branches étenduës à droite & à gauche faisoient la vergue, d'autres plus petites, à demi-rompuës, & de couleur grise, representoient assez bien les cordages : d'ailleurs le vent qui le poussoit & la Mer qui brisoit tout au tour, faisoient un sillage semblable à celuy d'un vaisseau ; enfin des gens qui trembloient en tenant la lunette, pouvoient aisément s'y méprendre.

Dés que l'ennemi fut connu, on cessa de travailler. Ce fut à regret ; car tout l'équipage protesta qu'il eust esté ravi de se battre : mais ce courage estoit nouveau & ne s'échauffa que quand il n'y eut rien à apprehender. Pour nous, qui connusmes alors entre les mains de qui nous estions, nous continuasmes de craindre jusqu'à la fin du voyage.

Nous en eusmes encore d'autres sujets dans la suite. A peine fusmes-nous à la hauteur d'Emouïs, Isle de la Chine, célebre par la bonté de son Port, & par le grand nombre des vaisseaux qui s'y rendent de

toutes parts, que les vents contraires, & enſuite un calme obſtiné, joint à des nuages obſcurs qui occupoient tout l'horiſon, furent au jugement des Pilotes, un ſigne preſque ſeûr de quelque Typhon. Rien n'eſt plus à craindre dans les Mers de la Chine & du Japon; & à moins qu'on n'ait un tres-bon vaiſſeau, un Capitaine experimenté & un équipage nombreux, il eſt rare qu'on évite le naufrage. C'eſt un vent furieux, ou plûtoſt c'eſt l'aſſemblage de tous les vents qui preſque en meſme temps ſoufflent des quatre parties du monde; de maniere que les flots confondus & pouſſez irréguliere-ment les uns ſur les autres, aſſiegent un vaiſſeau de toutes parts, ſans luy donner un moment pour ſe relever: Le vent eſt ſi violent qu'on n'oſe porter aucune voile, & ſi opiniaſtre, qu'il dure ordinairement trois jours. Au commencement le travail & l'adreſſe des matelots réſiſtent à la tempeſte, mais à la continuë on ſe décourage & l'on cede; les maſts ſe rompent, le gouvernail eſt emporté, le vaiſſeau s'entrouve, ou s'il eſt encore aſſez fort pour tenir contre les ſecouſſes & les coups de mer, dont il eſt continuellement battu, comme les terres ſont proches, on échoüe bientoſt & l'on ſe briſe ſur les rochers, ſans que perſonne puiſſe eſperer de ſe ſauver.

Nous estions depuis quatre jours dans l'attente d'une semblable tempeste, & les signes qui nous en menaçoient, augmentant à chaque moment, nous avertissoient de nous préparer à tout ce que la Providence en voudroit ordonner ; quand il nous vint en pensée de nous adresser à Saint François Xavier, qui a rendu autrefois ces mers si fameuses par ses miracles. Nous le priasmes de detourner cét orage, & nous fismes mesme à son honneur un vœu pour cela. A peine nos prieres estoient-elles achevées, que, soit miracle, soit que ce fust le cours ordinaire de la nature, il s'éleva un vent favorable, qui nous porta à la route, & qui en peu de jours conduisit nostre vaisseau au milieu des Isles qui sont à l'entrée du port où nous devions aller.

Je n'ay jamais rien veû de si affreux que cette multitude infinie de rochers & d'Isles desertes, au travers desquelles il falloit naviger. Elles sont si prés les unes des autres, qu'on en passe souvent à dix pas, en danger à tout moment de se briser. Nous traversasmes néanmoins une baye assez large, dans laquelle les Chinois ont coûtume de garder un profond silence ; de crainte, disent-ils, de réveiller le Dragon qui habite dans les montagnes voisines ; il fallut nous

taire à leur exemple. Je ne sçay comment on nomme ce lieu, qui est fort celebre dans le pays : pour nous, nous l'appellasmes la Baye des Muets.

Aprés avoir long-temps continué nostre route au-travers de ces rochers, nous découvrismes enfin une petite ville nommée, *Tim-hai*, c'est-à-dire ville qui arreste la mer : elle est située à l'embouchûre d'une riviere où nous entrasmes avec la marée, & dans laquelle nous moüillasmes à trois lieuës plus haut, auprés de la ville de Nimpo, qui estoit le terme de nostre voyage, où nous arrivasmes enfin aprés trente-six jours d'une navigation, que les dangers continuels, les chaleurs excessives, la faim, la soif, & l'incommodité du vaisseau, avoient renduë extrémement rude.

Ce fut avec une joye bien sensible, que nous apperceûmes pour la premiere fois la terre, où nous souhaitions depuis tant d'années, porter la lumiere de l'Evangile. Alors nous sentismes une nouvelle ferveur, & la seule veûe de ce grand champ, que tant de zelez Missionnaires avoient déja consacré par leurs travaux, nous fit oublier ceux que nous avions soufferts dans le voyage.

Cependant, quoy-que nous touchassions à la ville, il n'estoit pas si facile d'y entrer.

La Chine est un pays de formalitez, où les François plus que toute autre nation, ont besoin de phlegme, & où tous les Estrangers trouvent matiere de patience. Quand nous arrivasmes, le Capitaine du vaisseau jugea à propos de nous cacher ; on nous mit au fond de cale, où les chaleurs qui augmentoient auprés des terres, & mille autres incommoditez nous reduisirent à l'extremité. Néanmoins malgré les précautions qu'on prenoit, nous fusmes reconnus; un Commis de la Doüane nous remarqua ; & aprés avoir fait un estat de la charge du vaisseau, il y mit un garde, & se retira pour en avertir son maistre. Ce Mandarin qui est immediatement deputé de la Cour, & pour cela mesme fort considerable dans la Province, donna ordre qu'on nous conduisist à son tribunal, où il se trouva accompagné de ses Assesseurs & de plusieurs Officiers subalternes : nous nous y rendismes suivis d'une multitude infinie de peuple, plus curieux encore de connoistre les Européens, que nous ne le sommes icy de voir les Chinois.

Dés que nous fusmes dans la sale d'audience, au fond de laquelle les Officiers estoient assis chacun en son rang, on nous avertit de nous mettre à genoux, & de cour-

ber neuf fois la teste jusques à terre, pour saluer, selon la coûtume du pays, le premier Mandarin, qui en cét estat represente la personne de l'Empereur. Ces Messieurs sont d'un grand froid, & paroissent avec un air de gravité capable d'attirer le respect, & d'inspirer la crainte; laquelle augmente encore à la veüë des Officiers de justice qui les environnent, dont quelques-uns portent des chaisnes, & les autres de gros bastons, toûjours prests au moindre signe, de lier & de charger de coups ceux que le Mandarin voudroit faire punir.

Aprés nous avoir relevez, il nous demanda qui nous estions, & ce que nous pretendions faire à la Chine. Seigneur, luy dismes-nous par nostre interprete, nous avons appris en Europe, que plusieurs de nos freres, & en particulier le Pere Verbiest, travailloient icy avec succés, à faire connoistre la sainteté & la verité de nostre Religion; le mesme zele nous a portez à les suivre; & l'idée que nous avons conceüë de la grandeur de la Chine, de l'esprit & de la politesse de ses peuples, nous a fait prendre la résolution de leur procurer la seule chose qui manque à un si florissant Empire, à sçavoir la connoissance du vray Dieu, sans laquelle il n'y a point de veritable grandeur.

D'ailleurs nous sommes instruits des graces extraordinaires que l'Empereur a faites à nos Freres,& nous esperons que les Mandarins, qui connoissent en cela son inclination, auront aussi la bonté de nous souffrir.

La déclaration parut hardie dans une Province où nostre Religion estoit à peine tolerée, & dans une ville où il n'y avoit pas un seul Chrétien. C'est ce que nous ne sçavions pas encore : nous nous imaginions que les Estrangers, depuis que les ports estoient ouverts pour le commerce, avoient droit d'entrer dans les terres & de s'y établir ; ce qui estoit expressément contre les loix. Le Mandarin qui devoit estre extrémement surpris de nostre liberté, dissimula ses sentimens ; & comme s'il eust approuvé nostre zele, il nous dit que l'Empereur en effet consideroit particulierement le Pere Verbiest, dont le merite estoit fort connu dans l'Empire, que pour luy il desiroit en son particulier nous rendre service. Je parleray, ajoûta-t-il, au Gouverneur de la ville, & nous verrons ensemble ce qu'il y a à faire pour vous. Cependant retournez dans vostre vaisseau, où je vous feray sçavoir nostre détermination.

Quelques jours aprés, le General des troupes Chinoises, qui estoient dans la vil-

le ou aux environs au nombre de quinze à vingt mille hommes, fut bien-aise de nous voir chez luy : il nous traita de la maniere du monde la plus honneste ; & quand nous sortismes de sa maison pour nous rendre à celle du Gouverneur, il l'envoya prier par un Officier de nous bien recevoir, l'asseûrant que nous estions de fort bonnes gens. Le Gouverneur nous traita avec quelques marques de distinction, mais il ne voulut rien resoudre jusques à-ce qu'il eust conferé de nos affaires avec les premiers Officiers de la ville, de sorte qu'il fallut encore revenir au vaisseau, qui estoit pour nous une prison tres-rigoureuse.

Plusieurs de nous estoient malades, & les autres sur le point de le devenir ; mais nostre-Seigneur qui permettoit tous ces délais pour éprouver nostre patience, fléchit enfin les cœurs, & tourna les esprits de ces Payens en nostre faveur. Aprés huit jours de consultations, le Mandarin de la Doüane parut dans un lieu peu éloigné de nostre Navire, où ses commis tenoient ordinairement leur bureau ; c'est là que nous nous rendismes par son ordre, & où l'on fit aussi porter tous nos balots, remplis de livres, d'images de dévotion, de machines & d'instrumens de Mathematique. Il se contenta

d'ouvrir trois coffres ; & sans prendre les droits qui luy estoient deûs, il nous permit de nous loger dans le faux-bourg, jusqu'à-ce qu'on eust receû nouvelle du Vice-Roy de la Province, à qui le Gouverneur avoit donné avis de nostre arrivée. Cependant nous profitasmes de l'honnesteté du Mandarin, & nous commençasmes dans nostre nouvelle demeure, de gouster le repos, dont nous avions un extresme besoin.

Avant que de passer outre, vous voulez bien, Monseigneur, que je vous donne une idée generale de ce grand Empire, formée non-seulement sur les Mémoires de nos premiers Geographes, mais encore sur ceux que nous y avons faits dans la suite avec beaucoup de soin.

La Chine, que les gens du pays appellent * *le Royaume du milieu*, parce qu'autrefois ils se croyoient placez au milieu du monde, est divisée en quinze grands gouvernemens. *Quamtom*, *Fokien*, *Chekiam*, *Nankin*, *Chanton* & *le Pechely* s'estendent tout le long de la mer Orientale, depuis le Midy jusques au Nord. Du Nord au Midy en tournant par l'Occident, on trouve le *Chansi*, le *Chensi*, *Sout-choüen*, *Yunnan* & *Koeansi*. Ceux de *Koüei-tchéou*, de *Kiansi*, de *Houquam*, & de *Honan* sont renfermez

*Tchoum-coüé.

dans les terres & font presque le milieu du Royaume. Il n'est divisé que par un bras de Mer, du Japon & de l'Isle de Formose; & une muraille extraordinairement longue, le separe de la Tartarie.

Surquoy il faut, s'il vous plaist, MONSEIGNEUR, pour vous faire un plan juste de sa veritable situation, remarquer que les Geographes ont fait icy deux fautes considerables. La premiere, en plaçant toute la Province de Leauton au-deça de cette grande muraille. Il est certain qu'elle est au-de-là, quoy-qu'elle ait toûjours appartenu à la Chine. C'est un point sur lequel on ne doit plus disputer, & il ne faut qu'avoir esté comme nous sur les lieux, pour s'en convaincre. La seconde faute des Geographes, est de mettre tout l'Empire de la Chine du costé de l'Orient, environ cinq cens lieuës plus loin qu'il n'est en effet. Cela ne se decouvre pas à l'œil, mais les observations que nous avons faites sur les costes Orientales ne laissent aucun lieu d'en douter: de sorte que la Chine se trouve beaucoup plus prés de l'Europe qu'on ne s'estoit imaginé.

Si les observateurs dans la suite pouvoient chaque fois nous la rapprocher d'autant de lieuës, bientost nous ne serions plus

obligez de faire de si longs voyages, & ceux qui souhaitent avec passion de voir ce pays, n'auroient pas tant de peine à contenter leur curiosité : mais par malheur cela n'arrivera pas ; & je puis dire que nos observations, jointes à celles de l'Academie Royale des Sciences, sont de nature à ne laisser rien à esperer de ce coste-là, à moins que M. Vossius, qui a si fort blasmé nostre methode, n'y aille luy-mesme la réformer. Car en ce cas, je ne desespererois pas de voir dans sa nouvelle Carte, la Chine au-delà du Japon, ou le Japon auprés du Mexique.

Outre ces deux fautes essentielles, on a encore manqué dans la situation de toutes les villes particulieres ; mais ce n'est pas icy le lieu de vous en faire le détail. Le Pere Gouye Mathematicien du College de Loüis le Grand, à qui j'ay laissé les Memoires de nos observations, les doit bientost donner au public. Cependant, MONSEIGNEUR, vous serez bien-aise de sçavoir en general la veritable estenduë de cet Empire. Depuis la ville de Canton, que nous establissons un peu au-dessus du 23e degré, jusqu'à Pekin, qui est au 40e il y a du Nord au Sud 17. degrez ; mais nous en pouvons mettre 18. parce qu'au de-là de Pekin & de Canton, l'on compte encore vingt lieuës ou

environ, juſques aux confins du Royaume. Ces 18. degrez font 450. lieuës communes, & la longueur entiere de l'Empire en latitude. Son eſtenduë de l'Orient à l'Occident, qu'on nomme la longitude n'eſt guere moindre : d'ailleurs la Chine eſt preſque ronde, de ſorte qu'elle a prés de quatorze cens lieuës de tour : ces meſures ſont juſtes & fondées ſur des obſervations exactes.

Je ne compte pas, comme vous voyez, MONSEIGNEUR, les Iſles de Formoſe, de Haynan, & pluſieurs autres moins conſiderables, qui toutes enſemble feroient un fort grand Royaume, non plus que le *Leauton*, qui eſt au-delà de la grande muraille. Pour ce qui regarde la Corée, le Tunquin & Siam, ils doivent à la verité un tribut reglé à l'Empereur, qui outre cela en nomme les Rois ou les approuve quand ils prennent poſſeſſion de la Couronne; mais neanmoins tous ces Eſtats ont leur gouvernement particulier, & ſont en effet tres-differens de la Chine, ſoit qu'on ait égard à la fertilité des terres, au nombre, à la beauté, & à la grandeur des villes; ſoit qu'on conſidere l'eſprit, la politeſſe, la religion & les mœurs des habitans. Auſſi les Chinois les regardent-ils ſi fort au-deſſous d'eux pour toutes choſes, qu'ils les traitent

tous de barbares, évitant avec soin leurs alliances, aussi-bien que celles des autres Indiens ; de crainte de perdre, par ce mélange, quelque chose de leur ancienne noblesse.

Je ne parle pas non plus de la Tartarie, qui est en partie soumise à la Chine, ce qui augmente beaucoup sa puissance : car les peuples en sont braves & ont mesme de l'esprit. D'ailleurs, quoy-que la Tartarie soit pleine de forests & de sables, elle n'est pourtant pas tout-à-fait sterile : ces belles peaux de zibelines, de renards, de tygres qui servent aux fourrures ; beaucoup de racines & de simples tres-utiles dans l'usage de la Medecine ; une infinité de chevaux qu'on en tire pour la remonte des troupes, sont d'un commerce presque necessaire à la Chine. Cependant quelque profit que les Chinois y trouvent, c'est avec une extresme déplaisir qu'ils se voyent obligez d'avoir une étroite union avec ces peuples : il faut connoistre leur vanité & l'idée outrée qu'ils ont de leur propre grandeur, pour concevoir l'excés de l'humiliation où le joug des Tartares les a réduits. Car vous sçavez, MONSEIGNEUR, que les Tartares se sont rendus Maistres de la Chine : peut-estre n'ayez-vous pas eu le loisir d'ap-

prendre la maniere dont on a fait une si grande conqueste. Voicy en peu de mots comme la chose s'est passée.

L'un des petits Rois de la Tartarie Orientale (car il y en a un tres-grand nombre) dont les sujets, nommez *Mouant-chéou*, faisoient un commerce reglé auprés de la grande muraille, s'estant plaint à Pekin de l'injustice des marchands Chinois, & n'en ayant receû aucune satisfaction, entra, pour s'en venger, dans le Leauton à la teste d'une puissante armée. L'Empereur de son costé y envoya une partie des troupes qui se trouverent alors auprés de sa personne, & la guerre se fit durant quelque temps avec un égal avantage de part & d'autre. Un Chinois nommé *Li*, prit ce temps pour faire revolter les Provinces les plus éloignées de la Cour. Ce seditieux qui fut suivi d'une infinité de mécontens, aprés s'estre emparé de plusieurs villes considerables, inonda comme un torrent tout le pays, & eût la hardiesse de marcher droit à Pekin, dont il sçavoit que les meilleures troupes estoient sorties.

L'Empereur * y avoit neanmoins encore soixante & dix mille hommes, mais presque tous déja gagnez par les Emissaires des revoltez. Ainsi tandis que les uns le retenoient en son Palais sous divers pretextes,

* çoum-chim.

les autres firent ouvrir les portes de la ville au Chef des rebelles, qui commença par mettre tout à feu & à sang. Dés que ce pauvre Prince se vit trahi, il resolut de sortir de son Palais à la teste de six cens de ses Gardes qui luy restoient encore, & de mourir au moins glorieusement les armes à la main. Mais parmi ce petit nombre il ne s'en trouva pas un seul qui voulust le suivre. Alors croyant que le plus grand de tous les maux, estoit de tomber vif entre les mains des rebelles, il se retira dans un jardin avec sa fille, où aprés avoir écrit de son propre sang ces paroles sur le bord de sa veste; *les miens m'ont abandonné, fais de moy ce qu'il te plaira, mais épargne mon peuple;* il fit tomber à ses pieds d'un coup de sabre cette jeune Princesse, dont les larmes & les cris devoient fléchir le cœur le plus barbare; & il se pendit ensuite luy-mesme à un arbre; plus injuste à l'égard de sa fille, & plus barbare envers soy-mesme, que ne l'eust esté son plus cruel ennemi.

Aprés sa mort, tout plia sous la puissance de l'usurpateur, excepté le Prince *Ousanguëy* qui commandoit les troupes Chinoises en Tartarie, & qui ne voulut jamais le reconnoistre, aimant mieux détruire la tyrannie, que de la partager honteusement.

Le nouvel Empereur aprés l'avoir inutilement assiegé dans le Leauton; pour l'obliger enfin de se rendre, luy fit voir son pere chargé de fer, & protesta qu'il l'égorgeroit à ses yeux, s'il differoit à se soumettre. Ce grand homme, à qui la memoire de son Prince estoit encore plus chere que la vie de son pere, sacrifia toute sa tendresse naturelle à son devoir; & le sang qu'il vit répandre ne fit que l'animer davantage, en luy inspirant le desir d'une double vengeance. Il appella à son secours le Tartare, avec qui il ménagea secretement la paix, & dés que par cette union il se vit en estat de combattre, il marcha droit à l'ennemi, résolu de perir ou de vaincre. Mais l'usurpateur plus lasche encore qu'il n'estoit cruel, n'osa tenir contre ces deux armées. Il regagna Pekin; & aprés avoir bruslé le Palais & tout ce qui avoit échapé à sa premiere fureur, il s'enfuit dans la Province de Chensi, chargé des dépoüilles de l'Empire, & de la malediction des peuples. On le suivit inutilement, car il se cacha avec tant de soin, qu'on ne put jamais le découvrir, ni mesme sçavoir ce qu'il estoit devenu.

Cependant les Tartares entrerent dans Pekin, & tournerent tellement les esprits en leur faveur, qu'on les pria mesme de

prendre le ſoin de l'Empire; dont ils ſe rendirent enſuite les maiſtres abſolus, ſoit par force, ſoit par adreſſe. En quoy il eſt difficile de dire ce qu'on doit admirer le plus, ou le courage & la politique de cette nation, qui réüſſit dans l'entrepriſe du monde la plus difficile; ou la laſcheté & la méſintelligence des Chinois, qui ſe ſoumirent à une poignée de gens, qu'ils n'auroient pas voulu peu de temps auparavant reconnoiſtre pour leurs ſujets. Tant il eſt vray qu'en ce monde, nous ne devons rien regarder au-deſſous de nous; toutes les grandeurs humaines eſtant ſujettes à la révolution, & n'y ayant rien de conſtant que la viciſſitude & le changement de la fortune.

Le Roy Tartare, nommé *Tſonté*, n'eut pas le temps de joüir de ſa nouvelle conqueſte: il mourut en y entrant, & laiſſa à Amavan ſon frere le gouvernement de l'Eſtat & le ſoin de l'éducation de ſon fils, qui n'eſtoit encore âgé que de ſix ans. Ce fut cet Amavan qui acheva de ſoumettre toutes les Provinces durant le temps de la minorité; Prince veritablement grand par ſon courage, par ſa ſageſſe, par ſes ſuccés, mais plus recommendable encore par ſa fidelité & par ſon deſintereſſement. Car pouvant enſuite retenir l'Empire pour luy, il le remit

entre les mains de son neveu, dés qu'il eut atteint lâge de gouverner, & prit autant de soin de l'établir sur le Trône, qu'il en avoit eu auparavant de s'en rendre le maistre.

Il s'est fait par l'union de ces deux nations un seul Empire d'une estenduë prodigieuse : car, quoy-que toute la Tartarie n'appartienne pas à l'Empereur de la Chine, il est pourtant vray, que la plus grande partie des Etats qui la composent, luy obéïssent, ou sont devenus ses tributaires. Au reste ce qu'on appelloit autrefois le grand Kam de Tartarie, ce puissant, ce formidable Prince, à qui les Chinois mesme payoient tribut, est une chimere. Mais il ne faut pas s'estonner que les Européens fussent si mal instruits sur un point, que M. Constance* luy-mesme qui avoit tant de communication avec les Chinois, ignoroit aussi-bien que nous. Je ne sçay sur quels memoires il s'estoit persuadé que la Tartarie obeïssoit à un seul Empereur, dont la Chine ne se deffendoit qu'à force de presens & d'argent. Cela me fait comprendre, qu'en matiere de relation on ne sçauroit trop estre sur ses gardes, & que quand on s'en fie aux bruits communs, on est presque toûjours en danger de se tromper.

Depuis la paix que les Chinois ont con-

cluë avec les Moscovites, il est aisé de marquer au juste les bornes de leur Empire, parce qu'on est convenu de ses limites. Elles ont esté fixées au 55e degré. Le reste du pays qui s'étend entre le Nord & l'Orient est demeuré indecis dans le traité. Ainsi en comptant depuis la pointe la plus méridionale de Haynan, jusques à l'extremité de la Tartarie, qui appartient à l'Empereur de la Chine, on trouvera que les Estats de ce Prince ont plus de * neuf cens lieuës d'estenduë. Toutes ces terres ne sont pas également cultivées : mais il est certain qu'on peut par tout y faire une grande recolte pour la Religion, & que tous les Missionnaires du monde auroient dequoy occuper utilement leur zele, s'ils estoient tous employez dans un champ si vaste.

Dés que nous arrivasmes à Nimpo, nous estions assez instruits des biens qu'on y pouvoit faire, & nous le regardions déja comme le partage que le Pere de famille avoit fait en nostre faveur, tout prests d'y entrer & d'en joüir ; quand on nous signifia que le Vice-Roy de la Province avoit trouvé fort mauvais qu'on nous eust permis de sortir de nostre bord, & qu'il estoit resolu de nous renvoyer dans les Indes. Il écrivit en effet

* Ces 900. lieuës sont des lieuës communes de France, de 25. au degré.

au Gouverneur de Nimpo, une lettre dure & menaçante. Il donna en mesme temps avis de nostre arrivée au grand Tribunal de Pekin, qui prend soin des affaires estrangeres, & qui a esté de tout temps declaré contre la Religion Chrétiennne. Il le fit mesme de si mauvaise foy, que bien qu'il fust parfaitement instruit de nos veritables intentions, il ne parla de nous que comme de cinq Européens, qui par curiosité ou par interest, vouloient s'établir dans la Province contre les Loix de l'Estat. Ainsi le Tribunal conclut à nous chasser, & en presenta selon la coustume l'Arrest à l'Empereur, pour en obtenir la confirmation.

Si cet ordre eust esté executé, nous estions perdus, & peut-estre que les Mandarins de Nimpo qui nous avoient traitez avec tant d'honnesteté, l'estoient aussi. Le Vice-Roy, homme avare & ennemi des Chrétiens, se seroit emparé de tous nos balots, & pour punir le Capitaine de nostre vaisseau, il en auroit confisqué la charge avec ordre de se retirer sur le champ & de nous remener avec luy: de sorte que cet homme, dont nous eussions causé la ruine, nous auroit asseûrément jettez dans la mer.

Ce danger où nous nous trouvasmes alors, estoit inévitable, sans la précaution

que nous prismes en arrivant. Par bonheur nous avions écrit au Pere Intorcetta Missionnaire Italien, & Superieur General des Jesuites dans ces Missions, pour nous mettre sous son obéïssance. Le Pere de Fontaney avoit aussi donné avis de nostre arrivée au Pere Verbiest, & le prioit de nous marquer la maniere dont il falloit se comporter, dans un pays que nous ne connoissions pas encore. Ce Pere avoit de grandes raisons de nous abandonner à nostre conduite & à la Providence : car en nous protegeant il s'exposoit à l'indignation du Vice-Roy de Goa & du Gouverneur de Macao, dont il avoit receu des Lettres, qui asseûrément n'estoient conformes ni aux intentions du Roy de Portugal, ni à la charité chrétienne. Mais un homme toûjours prest de sacrifier sa vie pour le salut des Idolâtres, n'estoit guere disposé à voir froidement périr ses freres, qui venoient de l'extremité du monde le secourir dans ses travaux. Quand il receût nos lettres, l'Empereur estoit en Tartarie; de sorte qu'il fut obligé, pour luy donner avis de nostre arrivée, d'en écrire un mot à un Gentilhomme du Palais. Il fit glisser son billet dans un paquet qui devoit tomber entre les mains de l'Empereur, lequel ne manqua pas, comme ce Pere l'avoit préveû,

de l'ouvrir & de le lire. Ainsi quand le Tribunal presenta son Arrest pour en obtenir la confirmation, ce Prince déja prévenu en nostre faveur, répondit qu'il examineroit cette affaire à Pekin, & passa encore quinze jours à prendre le divertissement de la chasse. Ce retardement étonna le Tribunal, parce que l'Empereur, selon la coustume, doit aprés trois jours signer ou rejetter ces sortes de Requestes. Le Pere Verbiest paroissoit encore plus en peine du succés de sa lettre, & du parti que l'Empereur avoit pris en la lisant. Pour nous qui estions à Nimpo, attendant chaque jour ce que la Providence en ordonneroit, nous taschions par nos prieres de nous rendre favorable celuy qui tient en sa main les cœurs des Rois.

Le Pere Intorcetta Superieur General des Missions, qui connoissoit mieux que personne l'extréme danger où le Vice-Roy nous avoit jettez, faisoit aussi pour cela des prieres publiques dans son Eglise de *Hamtchéou*; & estant persuadé que les cris des innocens, & la loüange qui vient de leur bouche, ont un pouvoir particulier auprés de Dieu: il assembloit tous les jours dans l'Eglise les enfans des Chrétiens, depuis l'âge de trois ans jusques à dix; lesquels aprés s'estre prosternez plusieurs fois

jusques à terre, levoient tous les mains au Ciel, & repetant ce qu'on leur faisoit dire. * *Répandez Seigneur*, disoient-ils, *vostre colere sur les Nations qui ne vous ont pas connu, & sur les Royaumes où vostre Nom n'a pas esté invoqué, mais protegez ceux qui vous adorent comme nous, & n'abandonnez pas aux bestes féroces vos serviteurs, qui viennent icy de l'extremité du monde, pour confesser vostre Saint Nom, & pour l'y faire connoistre.* Ces paroles que ces petits innocens repetoient souvent, attiroient toûjours les larmes des Chrétiens, & sur tout celles du Pere Intorcetta, qui les répandoit en la presence de Dieu avec des gemissemens dignes de la charité, d'un des plus fervens Missionnaires de la Chine. Il a eu l'honneur de confesser Jesus-Christ devant les Tribunaux des Gentils, & de souffrir pour son saint Nom les chaisnes, les prisons, & l'exil. Ainsi luy seul estoit capable d'attirer sur nous les benedictions du Ciel.

L'Empereur ne fut pas plûtost de retour à Pekin, qu'il apprit plus distinctement du Pere Verbiest, que nous estions ses Freres, & que la connoissance que nous avions des Mathematiques, pouvoit estre de quelque

* Effunde iram tuam in gentes quæ te non noverunt, *Psal.* 78.
Ne tradas bestiis animas confitentes tibi. 73.

utilité à sa Majesté ; ce qui luy fit dire, *ce ne sont pas des gens de ce caractére qu'il faut chasser de nos Estats.* Il assembla son Conseil Privé où les Princes du Sang ont séance, & il prit avec eux la résolution de nous appeller tous à la Cour avec quelques marques de distinction. L'ordre en fut donné au *Lipou*, c'est ainsi que se nomme le Tribunal dont j'ay déja parlé ; & le Lipou l'envoya au Vice-Roy de Hamtchéou pour l'executer : de sorte que par une Providence particuliere, celuy qui avoit tasché de nous chasser honteusement de la Chine, fut obligé luy-mesme de nous en procurer l'entrée, & de nous y établir beaucoup plus avantageusement, qu'il n'eust pû faire par toute son autorité particuliere. Ce fut pour luy un chagrin d'autant plus grand, que sans nous faire aucun tort, il s'estoit mis au hazard d'encourir la disgrace de l'Empereur par les instructions peu sinceres qu'il avoit données. Aussi eût-il beaucoup de peine à executer ses ordres, & ce ne fut que quinze jours aprés les avoir receus, qu'il pût se résoudre à nous les communiquer.

Cependant le long séjour que nous fismes à Nimpo, nous donna occasion de connoistre plus particulierement les Mandarins ; quelques-uns nous envoyerent des

presens, d'autres nous inviterent à manger, & tous nous donnerent des marques d'une estime particuliere. Nous cherchions à profiter du temps pour la Religion, & à leur inspirer de bons sentimens : mais il est difficile de faire gouster les choses du Ciel, à des esprits ensevelis dans la chair & dans le sang. Neanmoins le Gouverneur de la ville fit une démarche qui nous donna d'abord quelque esperance de sa conversion. Voicy comme la chose se passa.

Depuis cinq mois on n'avoit point eû de pluye dans la Province ; les ruisseaux & les canaux dont les Chinois se servent pour arroser les terres estoient à sec, & faute d'eau on apprehendoit la famine. Les Prêtres du pays offroient continuellement des sacrifices, & les Mandarins n'oublioient rien pour fléchir la colere de leurs Dieux. Ils nous avoient souvent demandé de quel moyen nous nous servions en Europe en semblables occasions ; & ayant sçeû que les Chrétiens s'humilioient, & prioient avec ferveur le Seigneur du Ciel & de la Terre, ils crurent aussi par des prieres publiques obliger leurs Idoles de les secourir : mais ils prioient des Dieux *qui ont des oreilles & qui n'entendent point* ; de sorte que le Gouverneur de la ville résolut enfin d'invoquer

le seul Dieu à qui la nature obéït. Il sçavoit que dans nostre maison nous avions pratiqué une Chapelle assez propre, où nous celebrions tous les jours les divins mysteres ; il nous envoya demander si nous trouverions bon qu'il y vinst luy-mesme en ceremonie joindre ses prieres aux nostres. Non-seulement, répondismes-nous, il peut venir; mais nous souhaitons de tout nostre cœur que tous les peuples qu'il gouverne, suivent son exemple : nous pouvons mesme l'asseûrer par avance , que si sa priere est sincere & sa foy bien vive , il obtiendra facilement ce qu'il demande. Dés ce moment nous résolusmes d'orner extraordinairement nostre Chapelle, & nous prenions déja d'autres mesures pour rendre cette action éclatante, quand le Secretaire du Gouverneur nous avertit, que son maistre viendroit le lendemain de grand matin, parce qu'à huit heures , il devoit se rendre sur une montagne voisine avec tous les Mandarins, afin d'y sacrifier à un dragon. Nous fusmes bien étonnez de sa résolution , & nous luy envoyasmes sur le champ nostre Interprete , pour luy representer que le Dieu des Chrétiens estoit un Dieu jaloux, qui ne souffroit point qu'on partageast avec d'autres des honneurs qui n'estoient deûs qu'à luy, &

qu'on mist sa confiance en des statuës ou en des creatures impuissantes ; que nous le prions tres-humblement de mépriser ces superstitions populaires, indignes d'un homme d'esprit, & de s'attacher uniquement au service du Seigneur du Ciel, que la raison seule luy devoit découvrir. Je crois qu'il n'estoit pas éloigné de ces sentimens ; mais il avoit donné sa parole aux autres Mandarins, & le respect humain l'empescha de se dédire : ainsi il adora de fausses divinitez, qu'il desavoüoit peut-estre en son cœur ; & abandonna le veritable Dieu qu'il commençoit de reconnoistre.

Pour lors, MONSEIGNEUR, touchez de l'aveuglement des Idolâtres, & indignez de la victoire que le demon venoit de remporter, nous eusmes la pensée, à l'exemple de saint Xavier, de proposer aux Mandarins d'élever au milieu de leur ville une grande Croix, à ces deux conditions. La premiere, que nous nous obligerions d'obtenir par nos prieres la pluye dont ils avoient un extréme besoin ; la seconde, que si Dieu leur faisoit cette grace, ils s'engageroient de leur costé avec tout le peuple de renverser les Idoles, & de reconnoistre uniquement le Dieu des Chrétiens. Les sentimens, parmi nous, furent partagez,

selon que chacun se sentoit inspiré ; quelques-uns pleins d'une foy, que les secours miraculeux de la Providence avoient animée, parmi les dangers continuels d'un long voyage, ne doutoient point du succés d'une si sainte entreprise ; les autres qui ne sentoient pas la mesme ardeur, & qui étoient persuadez que la prudence doit estre nostre regle ordinaire, quand Dieu ne nous découvre pas évidemment d'autres voyes ; crurent que nous ne devions rien faire qui pust exposer la Religion. Ainsi nous nous contentasmes de gémir dans le secret de nos cœurs, & de demander à Dieu, qu'au lieu de pluye, il répandist ce feu celeste que Jesus-Christ avoit apporté sur la terre, & dont il souhaitoit que tous les peuples fussent embrasez.

Durant que nous nous occupions à inspirer de l'estime & de l'amour pour nostre sainte Religion, le Vice-Roy songeoit à executer les ordres de l'Empereur. Il chargea le Gouverneur de Nimpo de tout ce qui regardoit nostre voyage jusques à *Hamt-chéou* ; on nous fournit des barques, & on nomma un petit Mandarin pour nous y accompagner, afin que rien ne nous manquast en chemin. C'estoit un voyage de cinq jours, & nous y arrivasmes avec tous

nos balots & tous les gens de nostre suite, sans aucun de ces accidens ausquels sont sujets les Estrangers, quand on les soupçonne de porter des choses précieuses. Les Chrétiens de la ville de Hamt-chéou qui s'estoient si fort interessez dans nostre affaire, se surpasserent eux-mesmes quand nous y arrivasmes. Ils vinrent en foule au devant de nous sur le bord de la riviere, d'où ils nous conduisirent comme en triomphe jusques à l'Eglise, peut-estre avec plus de zele que de prudence. Car sans demander avis au Pere Intorcetta Missionnaire de cette Province, ils avoient fait préparer pour chacun de nous une chaise à bras, portée par quatre hommes, & suivie de quatre autres, dans laquelle nous fusmes obligez de nous laisser conduire, sans prévoir encore ce qu'ils prétendoient; parce que ne sçachant pas la langue, nous ne pouvions les faire expliquer. Cependant dés qu'ils nous y eûrent engagez, en partie par adresse, & en partie par force, il n'y eut pas moyen d'en sortir, & il fallut suivre malgré nous le cortége. Ils avoient conduit dix ou douze joüeurs d'instrumens avec quelques trompettes qui marchoient à la teste; ensuite venoient des gardes à cheval portant divers estendarts, d'autres à pied paroiſ-

soient armez de lances & de piques : ceux-cy estoient suivis de quatre officiers, chargez chacun d'un grand ais de vernis rouge, sur lequel on lisoit ces paroles écrites en gros caracteres d'or ; *Docteurs de la Loy celeste appellez à la Cour.* Nous fermions la marche entourez d'un gros de Chrétiens, & d'une foule de Gentils que la curiosité avoit attirez à ce nouveau spectacle : Nous traversasmes toute la ville, c'est-à-dire que que nous fismes une bonne lieuë en cet équipage, tres-mortifiez de n'avoir pas préveû le zele indiscret des fidéles, & bien résolus en arrivant de nous en plaindre. Le Pere Intorcetta nous attendoit à la porte de son Eglise, d'où il nous mena jusques à l'Autel. Aprés nous y estre prosternez neuf fois jusques à terre, & avoir rendu de ferventes actions de graces à la Majesté divine, qui nous avoit enfin miraculeusement conduits dans la terre promise, au-travers des mers, & malgré la résistance de nos ennemis, nous revinsmes trouver les Chrétiens les plus considerables, à qui nous fismes dire par le Pere Intorcetta, que nous estions bien sensibles à tous les témoignages de leur affection, & tres-édifiez de leur zele pour la gloire du veritable Dieu, mais que la maniere éclatante dont ils nous avoient

avoient receûs, estoit peu conforme à l'humilité Chrétienne; * *qu'il n'appartenoit qu'aux Payens d'accompagner ainsi leurs triomphes des ornemens de la vanité mondaine, & que les Chrétiens pour triompher, n'employoient que le Nom du Seigneur.* Ces bonnes gens ne nous répondirent qu'en se jettant à genoux, & en nous priant de leur donner nostre bénédiction. Cette ferveur & un certain air de modestie & de devotion, que les Chinois quand ils veulent, prennent mieux que nation du monde, nous desarma : nous pleurions tous de joye & de tendresse; & je vous avoûë, MONSEIGNEUR, que ce seul moment de consolation, estoit capable de me faire oublier toutes mes peines.

Mais quel plaisir quand il nous fut permis de nous retirer, & de joûir des premiers embrassemens du Pere Intorcetta, dont Dieu s'estoit servi pour ménager nostre entrée! Nous respections déja en luy les glorieuses marques de Confesseur de Jesus-Christ qu'il avoit receûës dans les chaisnes & dans les prisons de Pekin; mais nous fusmes encore plus touchez de sa douceur, de sa modestie, de sa charité, qui luy avoient

* Hi in curribus & in equis, nos autem in nomine Domini.

gagné les cœurs de tous les Chrétiens, qui nous charmerent nous-mesmes, & qui nous le firent dés-lors regarder comme le modele d'un parfait Missionnaire. Durant que nous fusmes à *Hamt-chéou*, la qualité d'*Appellez* à la Cour par l'Empereur, qui est aussi considerable que celle d'un Envoyé, nous obligea de visiter les principaux Mandarins : Le Vice-Roy qui s'estoit si ouvertement opposé à nostre entrée, eut honte de nous voir, & nous fit dire que les pressantes occupations dont il estoit accablé, l'empeschoient d'avoir cét honneur : mais au contraire le Général des Tartares nous receut avec mille démonstrations d'amitié, & joignit à toutes ses carresses un present considerable.

Cependant quand il fallut partir, le Vice-Roy qui craignit qu'on ne luy fist auprés de l'Empereur une méchante affaire de la maniere dont il en usoit à nostre égard, envoya des chaises, pour nous porter jusques à la barque Impériale, qu'il nous avoit fait préparer : il ordonna qu'on fist embarquer avec nous une troupe de joûeurs de hautbois, & quelques trompettes : il nous fit mesme present de dix pistoles, & nous remit un ordre particulier de la Cour, qu'on nomme *Cam-ho*, en vertu duquel on devoit

par tout nous fournir des barques bien équipées, quand nous irions par eau; avec 62. portefaix, & mesme plus, s'il estoit besoin, quand les glaces nous obligeroient de prendre le chemin de terre. Outre cela chaque Ville par où nous passions, nous donnoit environ demi-pistole. C'est ainsi qu'on en use à l'égard des principaux Mandarins, qui sont ainsi défrayez par l'Empereur, quoy-que cela ne suffise pas pour la dixiéme partie de leur dépense. De plus le Vice-Roy donna ordre à un Mandarin de nous accompagner jusques à Pekin, & de nous faire rendre par tout les honneurs qui sont deûs à la qualité d'*Appellez*. Nous avions beau nous en deffendre; l'estat, où la Providence nous avoit engagez, sans que nous y eussions rien coutribué de nostre part, ne nous promettoit plus de résister.

La barque que nous montasmes estoit du second ordre, large de seize pieds en dedans, longue de soixante & dix, & profonde à proportion. Outre la cuisine, les chambres du patron & de sa famille (car il n'a point d'autre maison) celles des mariniers, & une autre pour les valets; il y avoit encore une assez grande salle où nous mangions, & trois chambres de plein pied où six personnes pouvoient commodément

coucher. Tout estoit orné de vernis, de peintures & de dorures: voicy l'ordre qu'on tenoit chaque jour. Dés qu'on levoit l'ancre, les haut-bois & les trompettes commençoient à joüer, on tiroit ensuite le coup de partance avec une espece de *boëte*, composée de trois canons de fer, qui font plus de bruit que les plus gros mousquets: on ne les tiroit pas tout à la fois, mais aprés chaque coup les trompettes sonnoient une fanfare, & continuoient ensuite durant quelque temps, aprés le commencement de la marche. Toutes les fois que nous rencontrions une barque de Mandarin, ou que nous approchions des villages, ils recommençoient encore, & dés que nous estions obligez de moüiller, soit à cause du vent contraire ou à cause de la nuit, on sonnoit & l'on tiroit comme le matin. C'est pour les Mandarins, non-seulement une marque d'honneur, mais encore un divertissement; mais pour nous c'estoit un concert assez desagreable, & je puis dire des plus ennuyans, qui nous faisoit payer bien cher l'honneur qu'on pretendoit nous faire.

Outre cela on faisoit la garde exactement toute la nuit devant nostre barque, & voicy comme cela se pratiquoit. Environ les huit heures du soir, dix ou douze habitans du

village où nous nous arreſtions, ſe rangeoient en file ſur le bord du canal : noſtre patron paroiſſoit alors ſur la dunette, & commençoit par leur faire un long diſcours ſur l'obligation où ils eſtoient de conſerver avec ſoin tout ce qui appartenoit à l'Empereur, & de veiller à la ſeûreté des Mandarins, qui veilloient eux-meſmes à la ſeûreté du peuple, & à la tranquillité de l'eſtat. Enſuite il leur expliquoit en détail, les accidens qu'on pouvoit craindre, le feu, les voleurs & l'orage, leur ordonnant d'y prendre garde, & les chargeant de tout le mal, qui arriveroit par leur negligence. Ils répondoient à chaque article par un grand cry, aprés quoy ils ſe retiroient plus loin, comme pour faire un corps de garde, & laiſſoient auprés de la barque une ſentinelle qui ſe promenoit ſur le quay, frappant continuellement deux baſtons l'un ſur l'autre, afin qu'on fuſt ſeûr qu'elle ne s'endormoit pas. Elle continuoit ainſi durant une heure, juſques à ce qu'elle fuſt relevée par un de ſes camarades, qui faiſoit le meſme manege & le meſme bruit: de-ſorte qu'il y avoit toute la nuit des gens gagez pour nous empeſcher de dormir. C'eſt ainſi qu'on en uſe à l'égard de tous les Mandarins conſiderables.

Cependant il faut avoüer que de toutes les voitures, il n'y en a point de si douce que celle-cy. Aprés treize jours de voyage, nous arrivasmes à la Ville de * *Yamt-chéou*, aussi frais que si nous eussions toûjours esté dans nostre maison. Ce fut-là que le R. P. Aleonisa Franciscain, Provicaire de Monsieur l'Evesque de Basilée, & le Pere Gabiani Jésuite vinrent au-devant de nous; le premier pour nous offrir de la part de ce Prelat tout ce qui dépendoit de luy dans son Diocese; & l'autre pour nous faciliter par son credit & par son experience ce qui nous restoit de chemin à faire. L'un & l'autre sçavoient que nous avions des lettres de recommandation du Roy, & ils vouloient nous marquer par là les égards qu'on devoit avoir pour tout ce qui appartient à ce grand Monarque. Aussi avons-nous receu d'eux dans la suite des services si essentiels que nous ne pouvons assez leur en témoigner nostre reconnoissance.

C'est icy que nous laissasmes le grand canal, qui commençoit à n'estre plus navigable à cause des glaces: on fournit des chevaux à nos gens, & un grand nombre de portefaix pour nos balots. Pour nous, les neiges & le froid extréme nous obligerent

* Nous arrivons à Yamt-chéou le 3. Janv.

de prendre des litieres, que quelques cavaliers escortoient pour une plus grande seûreté. Nous changions de portefaix à chaque ville, & souvent à tous les gros villages; & c'est une chose estonnante qu'en moins d'une heure on en rencontroit par tout plus de cent, aussi facilement qu'on en auroit trouvé cinq ou six en France. A mesure que nous avançions, le froid augmentoit, & il devint si violent, que nous trouvasmes le *Houmho*, l'un des plus grands fleuves de la Chine, presque tout pris: de sorte qu'il fallut travailler un jour entier à en rompre la grace; & ce ne fut pas sans une peine & un danger extréme, que nous le traversasmes. Nous estions partis de de Nimpo le 26. de Novembre, de l'année 1687. & nous arrivasmes à Pekin le 8. de Février de l'année suivante: mais comme nous nous arrestasmes en differens endroits sur la route, on peut compter que nous ne fusmes proprement qu'un mois & demi en chemin.

Toutes ces marques de distinction dont l'Empereur nous avoit honorez, & l'heureux succés d'un si long voyage nous devoient faire quelque plaisir, dans la pensée que la Religion en retireroit des avantages considerables; quand on nous apprit,

à la veuë mesme de Pekin, la mort affligeante du Pere Verbiest. Ce fut pour nous un de ces coups dont la douleur accable & estourdit dans les commencemens, & que le temps ne diminuë que pour la faire ensuite ressentir plus vivement. C'est luy qui nous avoit procuré l'entrée de la Chine : outre cela en nous retirant des mains du Vice-Roy de Hamt-chéou, il nous avoit sauvé la vie, & ce que nous estimions beaucoup plus que nostre propre vie, il estoit résolu d'appuyer de son autorité les desseins que nous avions pour la gloire de Dieu & pour l'établissement de nostre sainte Foy.

Au reste, il n'y eût presque personne dans la Chine qui ne perdist à sa mort : on devoit à ses soins, à son zele, à sa prudence, le rétablissement de la Religion Chrétienne desolée & presque entierement ruinée par la derniere persecution. Il conservoit la ferveur des anciens fideles, & il soûtenoit la foiblesse des nouveaux, par l'interest qu'il prenoit en toutes leurs affaires ; il donnoit par ses lettres de recommandation, du credit aux Missionnaires des Provinces ; il avoit sauvé Macao qui devenoit suspect aux Tartares ; l'Estat mesme, qu'il avoit servi en plusieurs occasions importan-

tes, ne luy estoit pas peu redevable; de sorte que les Européens, les Chinois, & l'Empereur le regardoient presque également comme leur pere. Ce grand homme si honoré dans l'Orient, meritoit bien, MONSEIGNEUR, que vous le connussiez, & dans le dessein que j'ay eu de me borner en cette lettre, au voyage de Siam jusques à la capitale de la Chine, je ne pouvois finir par un endroit qui fust plus capable d'attirer vostre estime. Je suis avec un profond respect,

MONSEIGNEUR,

Vostre tres-humble & tres-obéissant serviteur, L. J.

LETTRE .II.

A Madame
LA DUCHESSE DE NEMOURS.

La Maniere dont l'Empereur nous receût, & ce que nous vis mes dans la Ville de Pekin.

MADAME,

Il faut avoir un esprit capable de tout, & un zele pour la Religion que rien ne borne, pour s'occuper avec plaisir comme vous faites, de ce qui se passe à l'extremité de l'univers. Non-contente des belles connoissances que l'Europe nous fournit, vous avez cherché dans les pays les plus reculez tout ce qu'il y a de curieux & d'édifiant; & je puis dire sans flaterie, que l'Orient n'a presque point de secrets que vous ne connoissiez, ni de beautez que vous n'ayez découvertes.

J'ay moy-mesme appris de Vostre Altesse des choses que la pluspart de nos voyageurs

ont ignorées ; & aprés avoir esté jusques au bout du monde, je suis obligé d'avoüer que vostre esprit vous a conduit encore beaucoup plus loin que moy.

Aprés cela, MADAME, que puis-je vous dire de la Chine que vous ne sçachiez depuis long-temps ; si ce n'est peut-estre quelques particularitez de mon voyage, le dernier que les Européens y ayent fait, & qui par cét endroit aura du moins l'agrément de la nouveauté ? Comme j'ay esté obligé d'en rendre compte à un grand Ministre, je prens la liberté, MADAME, de vous communiquer la Lettre, que je luy en écrivis il y a quelques jours ; celle que j'ay l'honneur d'adresser à present à vostre Altesse en sera, s'il vous plaist, la continuation, & un témoignage de la déférence & du profond respect que j'ay pour tous ses ordres.

QUand nous arrivasmes à Pekin la Cour portoit le deüil de l'Imperatrice Doüairiere : les Tribunaux estoient fermez, & l'Empereur ne parloit à personne. Mais ce Prince aprés les 27. jours de solitude, que les loix luy prescrivent en cette occasion, envoya un de ses Officiers en nostre maison, pour apprendre de nos nouvelles, & pour

nous faire diverses questions. Ce Mandarin nous dit de sa part mille choses obligeantes & en particulier, que l'Empereur n'auroit pas moins d'estime & d'affection pour nous, qu'il en avoit eû pour les autres Peres de sa Cour, puis que nous estions tous de la mesme Compagnie.

Ensuite il voulut sçavoir ce qu'on pensoit en France de ses voyages de Tartarie, & de la defaite d'*Ousangouay*. C'estoit un Chinois revolté qui luy avoit donné beaucoup de peine. Il nous demanda aussi en quel estat estoient les Sciences, & jusqu'à quel point de perfection on les avoit portées; s'il y avoit quelque invention nouvelle en Europe ou quelque découverte considerable. Ensuite, il s'étendit sur les honneurs que l'Empereur avoit dessein de faire à la Memoire du Pere Verbiest, qu'il aimoit tendrement. Ce nom, MADAME, ne vous est pas inconnu, & vous prenez trop de part à ce qui touche la Religion dans l'Orient, pour ne sçavoir pas la perte qu'elle a faite par la mort de cét illustre Missionnaire.

Nous répondismes tous, que nous estions infiniment sensibles aux marques de bonté que sa Majesté nous donnoit, mais que parmi les cérémonies dont les Chinois

usoient pour honorer les morts, il y en avoit qui paroissoient contraires à la Sainteté de la Religion Chrétienne. Comment, repartit le Mandarin, si l'Empereur le veut, vous y opposerez-vous ? A quoy l'un des Peres répondit, Seigneur, l'Empereur est le maistre de nos vies; il peut nous faire mourir, mais rien au monde n'est capable d'alterer tant soit peu la pureté de nostre foy. Je n'ay rien à vous dire là-dessus, ajousta cét Officier; mais j'ay ordre de vous demander le placet que vous devez presenter selon la coustume, à l'occasion de la mort de ce Pere. L'Empereur, par une faveur, sans exemple, est bien-aise de le revoir en particulier & de le corriger luy-mesme, en cas qu'il y ait quelque chose à y réformer.

Tout ce qu'on presente à l'Empereur doit estre conceû en des termes si conformes aux loix, à la coûtume, à la qualité de celuy qui parle, à la nature des affaires dont il traite, que ce n'est pas un petit embarras, sur tout pour un Estranger. Un mot mis de travers, une lettre hors de sa place, une expression peu propre, suffit quelquefois pour ruiner la fortune d'un Mandarin, & il y en a qui ont perdu leur Charge pour avoir commis de semblables fautes, mesme

par mégarde ou par ignorance. L'Empereur parfaitement instruit de ces formalitez se défioit en cette matiere de nostre capacité, & ne voulut point s'en rapporter à un autre; ainsi par une bonté qu'on ne peut assez admirer, il s'appliqua luy-mesme à le composer, afin que les plus critiques n'y trouvassent rien à redire.

Quelques jours aprés, le mesme Officier revint encore nous faire d'autres questions. Il nous interrogea particulierement sur les motifs de la derniere guerre de Hollande, & sur le fameux passage du Rhin. Car enfin, dit-il, ce qu'on en a rapporté à l'Empereur n'est pas croyable. Peut-estre que ce fleuve est moins large, moins profond, moins rapide qu'on ne dit: peut-estre aussi que les Hollandois avoient leurs raisons pour ne se pas opposer avec plus de vigueur au victorieux.

Ce fut alors, MADAME, que nous souhaitasmes sçavoir parfaitement la langue Chinoise, pour faire connoistre la grandeur d'ame, le bonheur, l'intrepidité de Loüis le Grand, dont les troupes ne trouvent rien d'impossible lors qu'elles combattent à sa veüe, & qu'elles sont animées par son exemple. Le Pere qui nous servoit d'interprete luy en dit néanmoins assez pour luy

persuader, qu'il n'apartient qu'à un Heros de former & d'executer heureusement de semblables entreprises. Le détail que nous en fismes l'étonna, & il se leva sur le champ pour aller au plûtost en faire le recit à l'Empereur.

En sortant, il se tourna de nostre costé, & nous dit : Tout ce que j'ay oüy, Messieurs, est extraordinaire ; mais ce que je vois ne l'est guere moins. Est-il possible que ces Peres, qui demeurent icy depuis long-temps, qui sont d'une nation differente de la vostre, qui ne vous connoissent point, vous regardent néanmoins comme leurs freres ? Vous les traitez de mesme, & vous en usez les uns à l'égard des autres, comme si vous vous estiez veûs toute vostre vie ; seulement, parce que vous estes unis par les liens d'une mesme Religion. En verité cette charité me charme, & ne me permet pas de douter un moment des veritez que vous nous preschez. Une declaration si ouverte pouvoit faire croire que cét Officier n'estoit pas éloigné du Royaume de Dieu, & en effet, il croyoit. Mais helas ! que sert la foy, qu'à nous rendre plus coupables, quand nous n'avons pas le courage de pratiquer ce qu'elle enseigne ?

Si nostre entrée à la Chine eust esté se-

crete, nous n'aurions eû rien à démesler avec les Mandarins de la Cour, mais nous estions venus à Pekin, en vertu d'un Arrest du *Lipou*, l'un des grands Tribunaux de l'Empire; le Vice-Roy de la Province d'où nous estions partis, nous remettoit entre ses mains, & c'est par ce canal que nous devions aller à l'Empereur. Ainsi dés que le grand deüil de la Cour eût fini, nous fusmes citez à comparoistre devant les Mandarins de ce Tribunal, avec ordre d'y transporter tous nos instrumens & nos autres machines de Mathematique dont ils avoient déja le rolle.

L'Empereur, qui ne vouloit pas que nous fissions la moindre démarche sans son avis, en fut averti, & nous envoya dire qu'il n'estoit point à propos de faire paroistre nos instrumens; que nous pouvions mesme nous excuser sous divers pretextes d'y aller en personne. Nous y fusmes néanmoins, parce qu'on nous invita plusieurs fois, d'une maniere fort obligeante, & nous crusmes qu'il ne falloit pas, par un refus hors de saison, choquer un corps aussi puissant que celuy-là, qui est le Juge né des Estrangers, & qui n'estoit déja que trop animé contre la Religion.

Quelques Députez du premier President,

nous y receûrent avec plusieurs marques de distinction : on nous fit asseoir, & les Mandarins nous obligerent de prendre du thé avant que d'en avoir pris eux-mesmes, ce qu'ils ne font pas aux Ambassadeurs, comme nous l'assura le Pere Pereira Portugais de nation, qui quelques années auparavant, avoit esté témoin de la maniere dont on avoit receû ceux du Roy de Portugal.

Cette visite n'estoit proprement qu'une formalité : on vouloit pouvoir dire à l'Empereur, que nous estions arrivez comme sa Majesté l'avoit souhaité. Ainsi aprés quelques civilitez, ces Messieurs nous prierent de nous rendre le lendemain au Palais, où ils devoient particulierement s'instruire de ce qui nous regardoit.

Nous nous y trouvasmes au temps marqué, & aprés avoir attendu plusieurs heures dans une vaste cour où les Mandarins s'assemblent pour leur audience. Enfin le premier President du *Lipou*, nous apporta la réponse au placet qu'il avoit presenté à l'Empereur, écrite sur une petite planche de bois vernissé & enveloppé dans une piece de taffetas jaune ; par laquelle il nous estoit permis d'user de nos instrumens, & de nous établir en quelque Province de l'Empire que nous voudrions, conformément

aux premiers ordres de la Cour, quand on nous y avoit appellez; que cependant le *Lipou* nous pouvoit remettre entre les mains des autres Peres qui nous presenteroient à l'Empereur, quand il jugeroit à propos de nous admettre en sa presence.

Neanmoins l'intention de ce Prince n'estoit pas de nous laisser sortir de Pekin: au contraire il vouloit nous y retenir tous & nous loger en son Palais. Il s'estoit mesme expliqué si clairement là-dessus, que nous eusmes besoin de toute l'application & de toute l'adresse du Pere Pereira, pour conjurer la tempeste. Ce Pere, Superieur pour lors des Missions, touché de voir plusieurs Eglises abandonnées faute d'ouvriers, se persuada que nous serions d'un grand secours dans les Provinces: d'ailleurs il connoissoit l'aversion que nous avions pour la Cour, & nous ne cessions tous les jours de la luy representer. Tout cela & beaucoup d'autres raisons l'obligerent de s'employer efficacement auprés de l'Empereur pour obtenir nostre congé, & son zele luy suggera tant d'expediens, qu'enfin ce bon Prince se relascha, à condition neanmoins, dit-il à ce Pere, que nous partagerons le different: j'en retiendray deux pour moy, que vous choisirez vous-mesme, & j'en laisseray

trois à vostre disposition : vous n'avez pas sujet de vous plaindre, puis que je vous abandonne la meilleure part.

Jusques ici nous n'avions point eû l'honneur de voir l'Empereur ; il falloit que ces formalitez du *Lipou* precedassent nostre audience : mais dés que le premier President de ce Tribunal nous eût remis entre les mains de nos Peres, deux Eunuques vinrent au College avertir le Superieur de se trouver le lendemain avec tous ses compagnons dans une cour du Palais qu'il luy marqua. On nous instruisit des cérémonies qu'il faut observer dans ces occasions ; nous estions déja devenus Chinois, & on n'eût pas de peine à nous former.

Il fallut aller en chaise jusqu'à la premiere porte ; d'où nous traversasmes à pied huit cours d'une longueur surprenante, entourées de corps de logis de differente architecture, mais d'une beauté fort médiocre, excepté les gros pavillons quarrez, bastis sur les portes de communication qui avoient quelque chose de grand & de magnifique. Ces portes par lesquelles on passe d'une court à l'autre, estoient d'une épaisseur extraordinaire, larges, hautes, bien proportionnées & basties d'un marbre blanc, dont le temps avoit diminué le poli

& la beauté. L'une de ces cours estoit coupée par un ruisseau d'eau vive, qu'on passoit sur plusieurs petits ponts d'un marbre pareil, mais plus blanc & mieux travaillé.

Il est difficile, MADAME, de descendre dans un grand détail, & de faire une description de ce Palais qui vous plaise, parce que sa beauté ne consiste pas tant dans les differens morceaux d'architecture qui le composent, que dans un amas prodigieux de bastimens & une suite infinie de cours & de jardins placez régulierement, dont le tout est véritablement auguste, & marque la puissance du maistre qui l'habite.

L'unique chose qui me frappa, & qui me parut singuliere en son genre, fut le Thrône de l'Empereur. Voicy l'idée que j'en ay retenuë. Au milieu d'une de ces vastes cours on voit une base ou un massif d'une grandeur extraordinaire, quarré & isolé de toutes parts, qui porte tout au tour sur son piédestal une balustrade, dont l'ouvrage est assez de nostre goust. Cette premiere base est surmontée d'une autre qui va en rétrecissant, ornée d'une seconde balustrade semblable à la premiere. L'ouvrage s'éleve de cette maniere jusques à cinq étages, les uns plus petits que les autres; au-dessus desquels on a basti une grande sale quarrée de ma-

To
Po

çonnerie, dont le toit couvert de tuiles dorées porte également sur les quatre murs & sur une suite réguliere de grosses colonnes de vernis, qui soûtiennent la charpente, & qui renferment au dedans le Thrône de l'Empereur.

Ces vastes bases, ces cinq balustrades de marbre blanc qui s'élevent les unes au-dessus des autres, & qui, quand le soleil luit, paroissent couronnées d'un palais brillant d'or & de vernis, ont quelque chose de fort magnifique, d'autant plus qu'elles sont placées au milieu d'une grande cour, & entourées de quatre corps de logis. Que si l'on ajoûtoit à ce dessein les ornemens de nostre architecture, & cette belle simplicité qui donne tant de relief à nos ouvrages, ce seroit peut-estre le plus beau Thrône que l'art ait jamais élevé à la gloire des plus grands Princes.

Enfin, aprés avoir marché plus d'un quart d'heure nous arrivasmes à l'appartement de l'Empereur. L'entrée n'avoit rien de magnifique; mais l'antichambre estoit ornée de sculpture, de dorures & de marbres, dont la propreté & le dessein relevoient encore la matiere. Pour la chambre elle paroissoit à cause du petit deüil qui continuoit encore, tout-à-fait dégarnie, & n'avoit rien

de recommandable que la perſonne du Prince, qu'on voyoit aſſis à la Tartare ſur une eſtrade ou un Sopha élevé de trois pieds, & couvert ſeulement d'un tapis blanc tout uni & fort ſemblable à noſtre feutre, qui occupoit le fond de la chambre dans toute ſa largeur. Il avoit auprés de luy des livres, de l'ancre & quelques pinçeaux : ſon habit eſtoit de ſatin noir, fourré de zibeline : à droit & à gauche paroiſſoient debout deux files de jeunes Eunuques, veſtus d'une maniere aſſez negligée, ſans armes, les pieds joints l'un auprés de l'autre, les bras pendans & ſerrez par reſpect le long des coſtez.

C'eſt dans cet eſtat le plus ſimple & le plus modeſte qu'un particulier euſt pû choiſir, qu'il affecta de paroiſtre, aimant mieux que nous remarquaſſions ſa pieté envers l'Imperatrice ſa mere, & la douleur qu'il reſſentoit encore de ſa perte, que la grandeur & l'éclat dont il a coûtume d'eſtre environné.

Dés que nous fuſmes à la porte, nous couruſmes aſſez viſte, car il faut ſe preſſer, juſques à ce que nous fuſſions arrivez au fond de la chambre, qui eſtoit vis-à-vis de l'Empereur. Pour lors eſtant tous de front ſur une meſme ligne, nous demeuraſmes un

moment debout, tenant les bras étendus sur les costez.

Ensuite ayant fléchi les genoux, & porté les mains jointes jusques à la teste, de maniere que nos bras & nos coudes estoient élevez à la mesme hauteur, nous nous courbasmes jusques à terre, à trois differentes reprises; aprés quoy nous nous relevasmes comme nous estions au commencement. Un moment aprés il fallut refaire les mesmes cérémonies une seconde fois, & encore une troisiéme, jusques à ce qu'on nous avertit de nous avancer & de nous tenir à genoux auprés de l'Empereur.

Ce bon Prince, dont je ne sçaurois assez admirer la douceur, aprés nous avoir interrogé sur la grandeur & sur l'état present de la France, sur la longueur & les dangers de nostre voyage, sur la maniere dont les Mandarins en avoient usé à nostre égard, nous dit à la fin: *Voyez, si je puis encore ajoûter quelque chose aux graces que je vous ay faites. Que souhaitez-vous de moy? Vous pouvez librement icy-mesme me le demander.* Nous luy rendismes de tres-humbles actions de graces, & nous le priasmes d'agréer, pour marque de nostre parfaite reconnoissance, que nous levassions tous les jours de nostre vie les mains au Ciel, afin d'attirer

sur sa personne Royale & sur son Empire les benedictions du veritable Dieu, qui peut seul rendre les Princes de la terre solidement heureux.

Il parut content de nostre réponse & nous permit de nous retirer : ce qui se fait sans aucune cérémonie. Le respect que la presence du plus grand Roy de l'Asie nous inspiroit, n'empescha pas que nous ne le regardassions assez fixement : & dans la crainte qu'un peu trop de liberté ne fust un crime, car en ce qui touche l'Empereur, on ne fait point à la Chine de petite faute, nous luy en avions auparavant demandé la permission.

L'Empereur me parut d'une taille audessus de la médiocre, plus gros que ne sont les gens ordinaires qui se piquent en Europe d'estre bienfaits, mais un peu moins qu'un Chinois ne souhaite de le paroistre ; il a le visage plein & marqué de petite verole, le front large, le nez & les yeux petits à la maniere des Chinois, la bouche belle & le bas du visage fort agreable. Enfin, il a l'air bon, & on remarque dans ses manieres & dans toute son action quelque chose qui sent le maistre & qui le distingue.

Nous sortismes de son appartement pour entrer dans un autre, pavé de marbre & assez propre,

propre, où un Officier du Palais, aprés nous avoir fait boire du thé, nous offrit de sa part environ cent pistoles. Ce present estoit mediocre pour un aussi grand Roy que celuy de la Chine; mais ce n'est pas peu, si on a égard aux coûtumes du païs, où les grands Seigneurs se font une maxime de recevoir beaucoup, & de ne donner presque rien. En récompense il nous combla d'honneurs, & il voulut qu'un Mandarin nous conduisist jusques à nostre maison.

Je vous avoüë, MADAME, qu'il faut estre tout-à-fait insensible aux choses de la terre, pour n'estre pas touché de quelque secrette complaisance, quand on se voit honoré par l'un des plus puissans Monarques de l'Univers. Cependant on ne doit pas tout-à-fait juger de nostre disposition à cet égard, par celle où se trouvent d'ordinaire les gens du monde en semblables occasions.

Le plaisir que donne ici la faveur des Princes, vient ordinairement de l'interest. On sçait que les honneurs sont toûjours accompagnez de quelque chose de plus solide, & un courtisan seroit asseurément moins sensible à un bon mot ou à une marque de l'affection de son Roy, s'il n'esperoit en tirer de grands avantages pour sa fortune;

mais pour nous que l'estat de Religieux & de Missionnaires a dépoüillez de toutes ces esperances, nous comptions presque pour rien, tout ce que le monde, & sur tout ce nouveau monde, pouvoit faire d'éclatant en nostre faveur.

Il est vray que Dieu prend quelquefois plaisir d'honorer la Religion dans la personne de ses Ministres; que c'est souvent par de semblables voyes qu'il fortifie la foiblesse des nouveaux Chrestiens; lesquels, comme des enfans dans la foy, ont besoin d'estre preparez aux épreuves & aux tentations par ces soulagemens naturels; que les Gentils mesme sont par là plus disposez à recevoir les premieres impressions du Christianisme. C'est aussi dans cette veüë que nous estions touchez de toutes ces marques de distinction dont l'Empereur nous honoroit, ou plûtost c'est ce qui nous les rendoit supportables.

Vous devez sans doute, MADAME, estre surprise de voir le Prince d'un peuple idolâtre, favoriser si ouvertement la Religion, & peut-estre serez vous bienaise d'apprendre les motifs qui l'obligent à en user de la sorte. Cette bienveillance pour des Estrangers comme nous, vient sans doute de l'estime singuliere qu'il a conceüe depuis

long-temps pour les Missionnaires de Pekin: outre la science qui les a rendus recommandables ; il a toûjours reconnu en eux de la droiture, de la bonne foy, un zele ardent pour son service, un entier dévoûëment à toutes ses volontez, quand la Religion n'y a pas esté interessée, une innocence de vie qu'il ne peut assez admirer, un desir immense de faire connoistre le vray Dieu.

Il est sur tout si convaincu que c'est là l'unique motif de toutes leurs entreprises, qu'il se fait un plaisir secret de contribuer à l'établissement du Christianisme, malgré l'aversion qu'on luy en a voulu inspirer, dans la pensée qu'il ne sçauroit par aucune autre voye, payer les services que ces Peres taschent de luy rendre.

Aussi le Pere Verbiest estant à l'extremité, laissa un écrit pour luy estre presenté, dans lequel entre-autres choses, il luy disoit, *Sire, je meurs content, puisque j'ay employé presque tous les momens de ma vie au service de Vostre Majesté. Mais je la prie tres-humblement de se souvenir aprés ma mort, qu'en tout ce que j'ay fait, je n'ay eû d'autre veûë que de procurer en la personne du plus grand Roy de l'Orient, un Protecteur à la plus sainte Religion de l'Univers.*

Peut-estre, MADAME, avez-vous veû certains libelles diffamatoires, car on ne peut guéres leur donner d'autre nom, où l'on fait passer les Jesuites pour des gens possedez de l'esprit d'avarice & d'ambition, qui courent le monde, afin de s'enrichir par un commerce sacrilege & scandaleux. Vous n'aurez pas esté surprise que la calomnie toûjours attachée à l'esprit de secte & d'heresie, non contente de persecuter la Religion en Europe, vienne à l'extremité de l'Univers, noircir ceux qui tâschent de l'y établir, pure, sainte & telle que nous l'avons receûë de nos Peres. Vous serez neanmoins bien-aise d'apprendre, que l'idolatrie mesme que nous détruisons, ne peut s'empescher de rendre témoignage à nos bonnes intentions; & que si la Chine voyoit le portrait qu'on fait ici de ses Missionnaires, elle auroit de la peine à les reconnoistre; mais ce n'est pas auprés de vostre Altesse qu'il faut les justifier.

Parmi toutes les choses qui se passerent alors à Pekin, il n'y en eût aucune, ni plus touchante, ni plus honorable pour nous, que les obseques du Pere Verbiest qui avoient esté differées par ordre exprés de l'Empereur, jusques à ce qu'on eust rendu les derniers honneurs à l'Imperatrice. Le

Pere Thomas Jesuite, qui prit depuis sa place dans le Tribunal des Mathematiques, a décrit toute cette cérémonie. Je suis persuadé, MADAME, que vous lirez avec plaisir l'extrait que j'en ay fait, non-seulement parce qu'il vous donnera quelque idée de ce qui se passe en de semblables occasions, mais encore parce qu'il vous fera connoistre plus particulierement un homme, que son mérite a rendu celebre dans tout le monde. Voicy donc à peu prés ce qu'il en écrit.

Il a plû à la bonté divine de retirer de cette vie mortelle le Pere Ferdinand Verbiest, Flamand de nation, pour le faire joüir de la récompense de ses Saints. Il n'est pas aisé d'expliquer la douleur que sa mort a causé aux Missionaires de la Chine; mais il est encore plus difficile de dire, par combien de vertus & de services importans, il avoit merité leur estime & leur reconnoissance.

Parmi ses autres qualitez, on a particulierement admiré sa grandeur d'ame, qui l'a soûtenu au milieu des plus cruelles persecutions, dans lesquelles il a toûjours triomphé des ennemis de nostre sainte Foy: on luy offrit dés le commencement, la direction des Mathematiques, & il receût cet-

te dignité, pour estre en estat de relever les Missions qui se trouvoient alors presque entierement ruinées.

Il obtint en effet, le rétablissement des des ouvriers Evangeliques, qui aprés un long exil furent enfin renvoyez dans leurs Eglises. Il étouffa dans leur source les persecutions naissantes, & il en prévint plusieurs autres dont on estoit menacé. Les Mandarins l'estimerent dés qu'ils le connurent, & l'Empereur conceût une si haute idée de sa vertu & de sa capacité qu'il le tint durant plus de trois mois auprés de sa personne, passant chaque jour avec luy dans son cabinet trois & quatre heures, à parler de sciences & sur tout de Mathematique.

Ce fut dans ces entretiens que ce fervent Missionnaire tâscha de luy inspirer de l'amour pour la Religion; il luy en expliquoit les mysteres les plus sublimes; il luy en faisoit remarquer la sainteté, la verité, la necessité: de sorte que ce Prince frappé de ces grandes veritez, protesta souvent qu'il croyoit un Dieu: il luy donna mesme par écrit ce témoignage de sa foy; marquant en particulier que les Religions de l'Empire luy sembloient toutes superstitieuses, que les Idoles n'estoient rien, & qu'il prévoyoit que le Christianisme s'éleveroit un jour sur

leurs ruines. Un Docteur dans un de ses livres, ayant eû la hardiesse de mettre la Religion des Européens au nombre des heresies qui avoient cours dans la Chine; ce Prince à qui le Pere s'en plaignit fortement, effaça luy-mesme ces lignes; ajoûtant qu'il feroit connoistre à tout l'Empire ce qu'il venoit de faire.

Le credit du Pere Verbiest fut si grand, qu'il renversa les anciennes machines, élevées depuis tant de siecles sur la plateforme de l'Observatoire, pour y en substituer d'autres de sa façon. Il fit des canons de fonte qui furent le salut de l'Estat; il travailla à une infinité d'ouvrages, tous utiles au public, ou propres à contenter la curiosité de l'Empereur; de sorte qu'en ce dernier point, on peut dire qu'il a épuisé tout ce que les arts & les sciences nous ont jusqu'icy découvert de plus rare & de plus ingénieux.

Toute la Cour le regardoit comme le plus habile homme de son temps; mais elle estoit sur-tout charmée de sa modestie? Il est vray qu'on ne pouvoit estre plus doux & plus humble qu'il l'estoit; il s'humilioit & il s'abbaissoit devant tout le monde, d'autant plus que tout le monde sembloit s'empresser à l'élever; insensible à toutes les choses de la terre, excepté quand elles a-

voient quelque rapport à celles de la Religion : car alors, ce n'estoit plus le mesme homme, & comme s'il eust esté animé d'un nouvel esprit, son air, ses paroles, ses sentimens, tout devenoit grand en luy & digne d'un Heros Chrestien. L'Empereur mesme en ces occasions sembloit le craindre, & ne l'admettoit pas facilement en sa presence. *Il se portera,* disoit-il, *à quelque excés,* & *peut-estre serois-je obligé malgré moy, d'en témoigner du ressentiment.*

Cette sainte hardiesse venoit d'une vive foy & de l'extréme confiance qu'il avoit en Dieu : il ne se rebutoit de rien, lors mesme que tous les secours humains luy manquoient. *Il faut,* disoit-il souvent, *avoir toujours en veuë ces deux grandes maximes de la morale Chrestienne. La premiere ; quoy-que tout semble appuyer nos projets, ils échoûeront infailliblement, si Dieu nous abandonne à nostre prudence. La deuxiéme ; en vain l'univers entier s'armeroit pour détruire l'ouvrage de Dieu : tout est foible contre le Tout-puissant, & tout réüssit quand le Ciel s'en mesle.* Ainsi il n'entreprenoit jamais rien sans avoir imploré son secours : quoy-que d'ailleurs il ne negligeast aucun des moyens que la raison & la prudence Chrestienne luy avoient suggerez.

C'est par là que son zele devenoit tous les jours plus pur & plus ardent ; il ne songeoit qu'à établir solidement la Foy ; & tout ce qui n'avoit aucun rapport à la Religion, luy devenoit une croix, dés qu'on l'obligeoit à s'y occuper. Il retranchoit toutes les visites & toutes les conversations inutiles ; il ne pouvoit souffrir qu'on s'appliquast à la lecture des livres, où la curiosité avoit quelque part ; il ne lisoit pas mesme les nouvelles qui venoient d'Europe, & qui ont ordinairement tant de charmes pour ceux qui en sont éloignez ; mais il se contentoit d'en apprendre les points principaux quand on les luy vouloit dire en peu de paroles : il passoit tout le jour, & perçoit souvent la nuit à écrire des lettres de consolation, d'instruction, ou de recommandation pour les Missionnaires ; à faire divers ouvrages pour l'Empereur, ou pour les principaux Seigneurs de la Cour ; à composer le Calendrier de l'Empire, calculant chaque année avec un travail infatigable les mouvemens des astres.

Tout cela joint à la sollicitude de toutes les Eglises, diminua tellement ses forces, que malgré la bonté naturelle de sa constitution, il tomba enfin dans une espece d'épuisement ; ce qui ne l'empeschoit pas nean-

moins de former toûjours de grands desseins pour l'avancement de la Religion; il avoit pris des mesures si justes pour l'établir dans les Provinces les plus reculées de la Chine, dans la Tartarie Orientale, & jusques dans le Royaume de Corée, que la mort seule fut capable de les rompre.

Pour ce qui regarde sa conduite particuliere, voicy ce qu'on en a remarqué. Dés son entrée dans nostre Compagnie, ce fut un tres-bon Religieux, exact dans l'observance des regles, appliqué à tous ses devoirs, obéïssant & facile à recevoir toutes les impressions des Superieurs, aimant sur tout l'étude & la retraite, qualitez qu'il conserva mesme dans le grand monde & dans la foule de ses occupations, où il paroissoit aussi recueilli, qu'on a coûtume de l'estre dans la solitude.

Il eût toute sa vie une delicatesse de conscience qui alloit jusqu'au scrupule, de sorte qu'on ne peut prendre plus de précaution qu'il en prenoit, pour estre à tout moment en estat de paroistre devant celuy qui trouve des taches dans les Saints & dans les Anges. Pour conserver son innocence, outre un grand nombre d'austeritez corporelles dont il usoit réguliérement, jamais il ne sortoit de la maison en habit de Mandarin,

sans prendre un rude cilice ou une chaisne de fer, & il avoit coustume de dire qu'il estoit honteux à un Riligieux de paroistre aux yeux des Anges avec les livrées du monde, sans porter en mesme temps les livrées de Jesus-Christ.

Il avoit naturellement l'ame grande, & quand il s'agissoit de pourvoir aux besoins des autres, sa charité ne connoissoit presque point de bornes : mais il estoit dur à soy-mesme, & il aimoit la pauvreté jusques sous la soye ; de sorte que l'Empereur, qui l'examinoit de prés, luy a souvent envoyé des étoffes, avec ordre de s'en servir & d'estre plus propre. Son lit, sa table, tous ses meubles faisoient honte au Mandarin; car il comptoit pour rien sa dignité, quand il s'agissoit de remplir les devoirs de l'estat Religieux. Il protesta mesme que jamais il n'auroit accepté cette charge, s'il n'eust esperé, en devenant par là aux yeux des Idolâtres le chef de la Religion, attirer sur luy leur envie, & porter le premier tout le poids des persecutions.

Cette esperance de mourir un jour pour Jesus-Christ luy faisoit aimer son estat, & l'on voit dans ses papiers de devotion, des desirs si ardens du martyre, que rien, ce semble, ne luy a manqué pour estre martyr;

que le martyre mesme; il l'estoit pourtant en quelque maniere, parce qu'il le demandoit à Dieu avec ces gemissemens du cœur, qui font souffrir un martyre continuel à ceux qui ne le peuvent obtenir. *Mettez-moy, Seigneur*, dit-il souvent dans son recüeil, *en la place de ceux qui ont voulu, & qui n'ont pû répandre leur sang pour vous. Je n'ay ni leur innocence, ni leurs vertus, ni leur courage; mais vous pouvez m'appliquer leurs mérites, & ce qui est infiniment plus, me revestir de tous les vostres. C'est sous ce voile de vostre misericorde infinie que j'ose vous offrir ma vie en sacrifice. J'ay eû le bonheur, mon Dieu de confesser vostre Saint Nom parmi le peuple, à la Cour, au milieu des Tribunaux, sous le poids des chaisnes & dans l'obscurité des prisons; mais que me sert cette confession, si je ne la signe de tout mon sang?*

Penetré de sentimens si héroïques & déja meûr pour le Ciel par la pratique de toutes les vertus Chrestiennes, il fut attaqué de la maladie dont il mourut: elle commença par une langueur & un épuisement universel, qui degenererent en une espece de Phtisie. Les Medecins de l'Empereur le soûtinrent durant quelque temps à force de remedes, & sur tout de cordiaux, qui sont admira-

bles à la Chine; mais la fievre augmentant tous les jours, il fallut enfin que l'art cedast à la nature. Il receût ses Sacremens avec une ferveur qui charma tout le monde, & quand il rendit l'esprit, tous les assistans furent également penetrez de devotion & de tristesse.

L'Empereur qui le jour precedent, avoit perdu l'Imperatrice sa mere, sentit renouveller sa douleur, quand il apprist la mort du Pere Verbiest: il voulut qu'on en differast l'enterrement jusqu'à ce que la Cour eust quitté le grand deüil: alors il envoya deux Seigneurs de marque, pour luy rendre de sa part les mesmes devoirs, dont les particuliers à la Chine ont accoustumé d'honorer la memoire des morts. Ils se mirent à genoux devant le cercüeil qu'on avoit exposé dans une sale, ils se prosternerent plusieurs fois, tenant la face colée à terre, ils pleurerent ensuite, ils poussèrent de longs gemissemens, car c'est ainsi qu'on en use: & aprés plusieurs autres marques de douleur, ils leûrent tout haut l'éloge du mort que l'Empereur avoit luy-mesme composé, & qui devoit estre attaché auprés du corps. Voicy comme il estoit conçeû.

Je considere serieusement en moy-mesme, que le Pere Ferdinand Verbiest a quité de

son propre mouvement l'Europe pour venir dans mon Empire, & qu'il a passé une grande partie de sa vie à mon service. Je luy dois rendre ce témoignage, que durant tout le temps qu'il a pris soin des Mathematiques, jamais ses predictions ne se sont trouvées fausses; elles ont toûjours esté conformes au mouvement du Ciel. Outre cela, bien loin de negliger l'execution de mes ordres, il a paru en toutes choses exact, diligent, fidele & constant dans le travail jusqu'à la fin de son ouvrage, & toûjours égal à luy-mesme. Dés que j'ay appris sa maladie, je luy ay envoyé mon Medecin, mais quand j'ay sceû que le sommeil de la mort l'a enfin separé de nous, mon cœur a esté blessé d'une vive douleur. J'envoye deux cens écus d'or & plusieurs pieces de soye pour contribuer à la dépense de ses obseques, & je veux que cet Edit, soit un témoignage public de la sincere affection que je luy porte.

Les Mandarins du premier rang, & plusieurs Seigneurs de la Cour suivirent l'exemple du Prince. Quelques-uns écrivirent des discours à sa loüange sur de grandes pieces de satin, qu'ils suspendirent dans la salle où le corps estoit exposé; d'autres luy envoyerent des presens: tous le pleurerent. Enfin dés qu'on eût pris jour pour

l'enterrement, il n'y eût presque personne qui ne voulust contribuer de quelque chose à la ceremonie. *

Dés le matin l'Empereur envoya son beaupere, qui est aussi son oncle, avec un des premiers Seigneurs de la Cour, accompagnez d'un Gentilhomme de la chambre & de cinq officiers du Palais, pour y tenir sa place; ils commencerent tous par se prosterner devant le corps, & ils le pleurerent assez long-temps, durant que tout se disposoit pour la marche.

Le College est placé auprés de la porte méridionale, d'où l'on va à celle du septentrion par une ruë tirée au cordeau, large environ de cent pieds, & longue d'une grande lieuë: vers le milieu elle est coupée d'une autre ruë parfaitement semblable à celle-cy, qui aboutit d'un costé à la porte de l'Ouest, éloignée de six cens pas du lieu de nostre sepulture, que l'Empereur *Vanli* avoit autrefois donnée au Pere Ricci, & qui, par une faveur speciale du Prince qui regne à present, nous a esté renduë aprés la derniere persecution. Ce fut par ces deux grandes ruës que passa le convoy dans l'ordre que je vas dire.

On voyoit d'abord une machine élevée

* Le onziéme de Mars 1688.

de trente pieds, sur laquelle on avoit écrit en gros caractéres d'or sur un fond de vernis rouge, le nom & les qualitez du Pere Verbiest; c'estoit comme le signal de la pompe qui devoit suivre, & qui commençoit ensuite par une grande croix ornée de banderolles, & portée entre deux rangs de Chrestiens tous habillez de blanc, tenant un cierge allumé dans une main, & un mouchoir dans l'autre pour essuyer leurs larmes. Les Gentils en semblables occasions n'en versent que de feintes, mais ceux-cy avoient fait une perte qui les obligeoit d'en répandre de véritables. A quelque distance de la Croix, suivoit en mesme ordre & entre deux rangs de luminaires, l'Image de Nostre-Dame dans un cadre entouré de plusieurs pieces de soye, plicées de diverses manieres, & formées en cartouche: on portoit ensuite le tableau de Saint Michel avec des ornemens semblables. Au reste les Chrestiens en deüil qui marchoient des deux costez, & qui prioient devotement, inspiroient mesme aux Gentils de la veneration pour ces precieuses marques de nostre foy.

Immédiatement aprés, paroissoit l'éloge du Pere, composé par l'Empereur, & écrit sur une grande piece de satin jaune; une foule de Chrestiens l'entouroit, & deux rangs

de ceux qu'on avoit invitez à la ceremonie le suivoient avec respect. Enfin le cercüeil fait d'un bois ordinaire, mais verni & doré à la mode du pays, estoit porté par soixante personnes & accompagné des Missionnaires, des deputez de la Cour, & d'une foule de Seigneurs & de Mandarins qui fermoient la marche : elle s'étendoit plus de mille pas, bordée des deux costez d'un peuple infini qui s'estoit rangé en haye, surpris de voir les ceremonies des Chrestiens triompher de la superstition Payenne, jusques dans la Capitale de l'Empire.

Dés qu'on fut arrivé au lieu de la sepulture, les Missionnaires en surplis firent à la veûë des Mandarins, les prieres de l'Eglise; on jetta plusieurs fois de l'eau beniste, & on fit les encensemens ordinaires, aprés lesquels le corps fut descendu dans un tombeau fort profond, de figure quarrée & entouré de quatre bonnes murailles de briques, qu'on devoit fermer par une voûte; c'estoit une espece de chambre soûterraine, & pour parler le langage de l'Ecriture, ce fut pour le Pere *la maison de son éternité*. Aprés y avoir prié assez long temps, nous écoûtames à genoux ce que le beaupere de l'Empereur vouloit nous dire de sa part. Voicy de quelle maniere il nous parla. Le

» Pere Verbieſt a rendu de grands ſervices à
» l'Etat : ſa Majeſté qui en eſt tres-perſuadée
» m'a aujourd'huy envoyé avec ces Seigneurs
» pour en rendre un témoignage public ; afin
» que tout le monde ſçache l'affection ſingu-
» liere qu'elle a toûjours eûë pour ſa perſon-
» ne, & la douleur qu'elle a de ſa mort.

Nous eſtions ſi touchez de la ceremonie, des cris continuels des Chreſtiens, de noſtre propre perte, & des faveurs ſurprenantes de l'Empereur, qu'à peine pouvions-nous ouvrir la bouche. Il n'y en avoit aucun parmi nous qui ne fondiſt en pleurs : de ſorte que ce Prince fut obligé de nous preſſer de répondre. Enfin le Pere Pereira répondit au nom de tous de cette maniere.

» Ce n'eſt pas tant la douleur, Seigneur,
» qui nous empeſche de parler, que l'extré-
» me bonté de l'Empereur : car que dire &
» que penſer quand on conſidere que ce grand
» Prince traite des Eſtrangers, inconnus, inu-
» tiles, & peut-eſtre incommodes, comme
» s'ils avoient l'honneur de luy appartenir ? Il
» nous aime comme ſes enfans, il prend ſoin
» de noſtre ſanté, de noſtre réputation, de noſ-
» tre vie ; il honore meſme noſtre mort, non-
» ſeulement par ſes éloges, par ſes liberalitez,
» par la preſence des plus grands Seigneurs
» de ſa Cour, mais encore, ce qu'on ne ſçau-

roit assez estimer, par sa douleur. Aprés cela, Seigneur, comment pouvons-nous répondre, je ne dis pas à toutes ces faveurs, mais aussi à ce que vous nous avez fait l'honneur de nous declarer de sa part ? Tout ce que nous vous prions de luy dire ; c'est que nous pleurons aujourd'huy, parce que nos larmes peuvent bien faire connoistre la grandeur de nostre affliction ; mais que nous n'osons parler, parce que nos paroles ne sont pas capables d'exprimer nostre reconnoissance.

On rapporta à l'Empereur ce qui s'estoit passé, & quelques jours aprés le Tribunal souverain des Rites luy presenta une Requeste pour le prier de souffrir qu'on decernast encore de nouveaux honneurs à cet illustre défunt. Ce Prince, non-seulement y consentit, mais il ordonna que dans la déliberation, la Cour fist reflexion qu'un étranger aussi distingué par son mérite que celuy-cy, ne devoit pas estre traité comme un homme ordinaire. Dés la premiere séance on destina sept cens écus d'or à luy élever un mausolée ; il fut resolu qu'on y graveroit sur une table de marbre l'éloge que l'Empereur avoit luy-mesme composé, & qu'on députeroit pour la derniere fois des Mandarins, afin de luy rendre au nom de

l'Empire les derniers devoirs. Enfin on luy donna une nouvelle dignité, c'est-à-dire un titre d'honneur plus considerable que ceux qu'il avoit portez durant sa vie.

Tandis que l'Empereur s'appliquoit à l'honorer sur la terre, ce saint homme prioit sans doute pour luy dans le Ciel : car c'est une chose digne de remarque, que jamais ce Prince n'a paru plus inquiet sur le point de la Religion, qu'il le paroissoit alors ; il envoyoit continuellement un de ses Officiers aux Peres pour s'instruire de l'estat des ames en l'autre monde, de l'Enfer, du Paradis, du Purgatoire, de l'existence de Dieu, de sa Providence, des moyens necessaires au salut : de sorte que Dieu paroissoit agiter extraordinairement son cœur, & y mettre ce saint trouble qui a coûtume de preceder la conversion ; ce qui neanmoins n'eût alors aucun effet. Cet heureux moment n'estoit pas venu ; mais qui sçait si les prieres du Pere Verbiest & les soins de plusieurs fervens Missionnaires qui luy ont succedé, ne hasteront point l'execution des desseins que la Providence semble avoir sur ce grand Prince. Je suis avec un profond respect,

MADAME,

Vostre tres-humble & tres-obéïssant serviteur,

L. J.

LETTRE III.

A Monſeigneur LE CARDINAL DE FURSTEMBERG.

Des villes, des baſtimens & des ouvrages les plus conſiderables de la Chine.

MONSEIGNEUR,

Parmi les differens Empires qui ont juſqu'icy partagé le monde, celuy de la Chine s'eſt toûjours ſi fort diſtingué, qu'un Prince ne peut entierement ignorer ce qui le regarde, ſans negliger l'une des connoiſſances les plus propres de ſa dignité & de ſon eſtat.

C'eſt ſans doute, MONSEIGNEUR, ce qui a porté voſtre Alteſſe à s'en inſtruire avec tant de ſoin, & ce qui luy fait encore ſouhaiter aujourd'huy d'avoir quelque memoire particulier touchant le nombre & la grandeur de ſes Villes, la multitude de ſes

habitans, la beauté de ses ouvrages publics, & la forme particuliere de ses Palais.

On voit assez par là, MONSEIGNEUR, que ce grand genie avec lequel vous estes né pour les affaires publiques, ne diminuë rien du goust exquis que vous avez toûjours eû pour les beaux Arts, & sur tout pour l'Architecture, dont nous avons des modelles parfaits dans les excellens ouvrages qu'on a élevez par vos ordres à Modave, à Saverne, à Berni, à Saint Germain, & sur tout dans la magnifique Eglise de Strasbourg.

Comme j'ay esté obligé de parcourir presque toute la Chine, où j'ay fait en cinq ans plus de deux mille lieuës; il m'est peut-estre plus facile qu'à aucun autre de contenter sur ce point vostre Altesse, & de luy dire à peu prés la juste idée qu'on s'en doit former. Voicy ce qui m'a paru en cette matiere de plus considerable.

PEkin, c'est-à-dire la Cour du Septentrion, est la capitale de la Chine, & le siege ordinaire des Empereurs; on la nomme ainsi pour la distinguer de Nankin, autre Ville tres-considerable, qui veut dire la Cour du Midi. Ce nom luy avoit autrefois esté donné parce que l'Empereur y residoit, comme dans la Ville la plus belle, la plus

commode, la mieux située qui fust dans l'Empire; mais les irruptions continuelles des Tartares, peuples inquiets & belliqueux, l'obligerent à transporter sa Cour dans les Provinces du Nort, afin d'estre toûjours en estat de s'y opposer, avec le grand nombre de troupes qu'il tient ordinairement auprés de sa personne.

On choisit pour cela Pekin, à 40. degrez d'élevation, situé dans une plaine abondante, & peu éloignée de la grande muraille. Le voisinage de la Mer Orientale, & le grand canal du midy luy donne communication avec plusieurs belles Provinces, dont il tire en partie sa subsistence.

La Ville, de figure parfaitement quarrée, avoit autrefois quatre grandes lieuës de tour, mais les Tartares en s'y plaçant, obligerent les Chinois de se loger hors des murailles, où ils bastirent en peu de temps une nouvelle cité, qui estant plus longue que large fait avec la ville une figure irreguliere. De maniere que Pekin est composé de deux Villes; l'une se nomme la Ville des Tartares, parce qu'il n'y a qu'eux qui s'y puissent établir: on appelle l'autre, la Ville des Chinois, aussi grande, mais beaucoup plus peuplée que la premiere. Toutes deux ensemble font six grandes lieuës de tour, de trois

mille six cens pas chacune ; ces mesures sont justes, & on les a prises au cordeau, par ordre exprés de l'Empereur.

Cela, MONSEIGNEUR, paroistra extraordinaire à ceux qui ne connoissent que l'Europe, & qui s'imaginent que Paris est la plus grande, comme elle est sans doute, la plus belle Ville du monde : cependant il y a bien de la difference entre l'une & l'autre. Paris, selon le plan qu'en a tracé M[r] Bullet par l'ordre de Messieurs de l'Hostel de Ville, pour servir au dessein qu'on a de l'entourer de nouveaux remparts, n'a gueres dans sa plus grande longueur, que deux mille cinq cens pas, & par consequent, quand bien mesme on la supposeroit quarrée, elle n'auroit tout-au-plus que huit mille pas de circuit, c'est-à-dire, qu'elle seroit moins grande de la moitié que la seule ville des Tartares ; ainsi Paris n'est tout au plus que la quatriéme partie de Pekin.

Mais d'ailleurs, si l'on fait reflexion que les maisons à la Chine ne sont ordinairement que d'un étage, & qu'on peut icy, l'un portant l'autre, les supposer de quatre ; on verra que Pekin ne contiendra pas plus de logement que Paris, & mesme en contiendra un peu moins, parce que ses ruës sont incomparablement plus larges ; que le Pa-

lais

lais de l'Empereur est extraordinairement vaste & peu habité ; qu'il y a des magazins de ris pour plus de deux cens mille hommes, & de fort grands espaces remplis de huttes ou de petites maisons pour les examens des Docteurs ; ce qui estant joint ensemble feroit une ville tres-considerable.

Il ne faut pas neanmoins conclure de là, qu'il y ait à Paris & à Pekin un égal nombre d'habitans ; car les Chinois sont extraordinairement pressez dans leur maisons ; de maniere que vingt personnes & plus encore, se placeront où nous nous contentons d'en mettre dix ; & il faut bien que cela soit ainsi, puisque la multitude des gens qui paroissent continuellement dans les ruës, est si grande, qu'on en est effrayé ; de sorte qu'il est necessaire en plusieurs endroits, que les personnes de qualité soient precedez d'un cavalier, qui écarte la foule, sans quoy ils seroient tres-souvent obligez de s'arrester.

Presque par-tout & mesme dans les grandes rues, il y a de l'embarras. A voir les chevaux, les mulets, les chameaux, les chariots, les chaises, les pelotons de 100. & de 200. personnes qui s'assemblent d'espace en espace pour écouter les diseurs de bonne avanture, on croiroit que toute la Province est venuë fondre à Pekin pour quelque spe-

ctacle extraordinaire. Et certainement à en juger par les apparences, nos villes les plus peuplées ne sont en comparaison que des solitudes; sur tout si on considere que le nombre des femmes surpasse de beaucoup celuy des hommes; & que cependant dans cette prodigieuse multitude qui paroist au dehors, on n'y en rencontre presque jamais aucune. C'est apparemment ce qui a fait juger à quelques-uns qu'il y avoit six ou sept millions d'ames dans ces deux villes, ce qui neanmoins est bien éloigné de la verité.

Voicy, MONSEIGNEUR, quelques reflexions là-dessus, qui feront peut-estre comprendre qu'on ne doit pas tout-à-fait juger de la multitude des habitans, par la foule qui y paroist.

Premierement, de tous les lieux voisins, il se rend tous les jours à Pekin un tres-grand nombre de païsans qui portent une infinité de choses pour les usages ordinaires de la vie. Comme il n'y a point de riviere dans la ville, le transport des denrées multiplie les voituriers, les chariots, les chameaux & les autres bestes de charge. Ainsi tous les matins quand on ouvre les portes de la ville, & les soirs, quelques temps avant qu'on les ferme, il y a une si grande

foule d'étrangers qui entrent ou qui se retirent, qu'on est presque toûjours obligé d'attendre fort long-temps sans pouvoir passer. Or tout ce peuple qui se répand dans les ruës, ne doit pas estre compté parmi les habitans.

Secondement, la plusspart des ouvriers à la Chine travaillent dans les maisons des particuliers. Par exemple, quand on veut se faire faire un habit, le Tailleur vient le matin dans la maison & s'en retourne le soir dans la sienne; & il en est ainsi des autres ouvriers. Ils courent continuellement la ville pour chercher de la pratique, jusques aux forgerons mesme, qui portent avec eux leurs instrumens, leur enclume & leur fourneau pour les ouvrages ordinaires : ce qui augmente sans doute la foule.

Troisiémement, toutes les personnes, mesme celles qui sont d'une médiocre condition, sortent ordinairement à cheval ou en chaise, suivies de plusieurs domestiques. Si à Paris, les Officiers, les Gentilshommes, les Advocats, les Medecins, les riches Bourgeois alloient toûjours avec un équipage nombreux, les ruës seroient bien autrement embarrassées.

Quatriémement, quand un Mandarin marche, tout son tribunal le suit en ceremo-

nie; de sorte que c'est une espece de procession. Les Seigneurs de la Cour & les Princes du Sang paroissent aussi accompagnez d'un gros de cavalerie. Et parce qu'ils sont obligez de se rendre presque tous les jours au Palais, leur train seul est capable de remplir une bonne partie de la ville.

On ne peut nier que toutes ces coûtumes, qui sont particulieres à la Chine, n'augmentent extraordinairement le monde dans les ruës, ainsi il ne faut pas s'estonner que Pekin paroisse si peuplé, quoy-qu'il n'y ait peut-estre pas tant d'habitans qu'on s'imagine. Mais ce qui doit nous en convaincre, c'est que, comme je l'ay fait voir, il y a à Paris plus de logement qu'à Pekin. Quand donc il seroit vray qu'il ne faut pour vingt ou vingt-cinq personnes, qu'autant de place que nous en donnons ici à dix (car ils sont beaucoup plus pressez que nous) il faut conclure que Pekin n'a presque que le double d'habitans que nous comptons à Paris. Ainsi je crois que je puis luy donner deux millions de personnes, sans craindre de m'éloigner beaucoup de la verité.

Je me suis étendu sur ce point, parce que je vois que c'est une des choses que les Historiens ont le moins examinée. Il n'est rien qui trompe comme le nombre, quand on

en juge seulement à la vûë & par l'imagination. On croit en voyant le Ciel, que la multitude des étoiles est infinie, & quand on les compte, on est estonné d'en trouver si peu. Une armée de cent mille hommes qui campe, paroist un monde ; & ceux mesme qui y sont faits, s'ils n'y prennent garde, s'y trompent facilement.

Il est bon d'examiner tout par soy-mesme, sans se laisser aller au torrent ; sur-tout à la Chine où l'on est accoûtumé de compter par millions ; & quoy qu'en ces matieres il ne soit pas possible d'en venir à la derniere précision, on peut neanmoins, si l'on veut, s'approcher assez de la verité, pour ne pas abuser de la curiosité de ceux qui nous interrogent.

Les ruës de cette grande ville sont presque toutes tirées au cordeau ; les plus grandes sont larges d'environ six-vingt pieds, & longues d'une bonne lieuë, bordées presque toutes par des maisons marchandes, dont les boutiques ornées de soye, de porcelaine & de vernis, font une agreable perspective. Les Chinois ont une coûtume qui contribuë encore à leur embellissement : chaque Marchand place devant sa porte sur un petit piedestal, une planche haute de sept à huit coudées, peinte, vernie, & sou-

vent dorée, sur laquelle il écrit en gros caracteres les differentes choses dont il trafique. Ces especes de pilastres rangez des deux costez des maisons, & presque dans une égale distance, font une colonnade qui a quelque chose de singulier. Cela est commun à presque toutes les villes de la Chine, & j'en ay vû en certains endroits de si propres, qu'il sembloit qu'on eust voulu faire de la ruë une décoration de theatre.

Deux choses neanmoins diminuent la beauté de ces ruës. La premiere est le peu de proportion qu'elles ont avec les maisons, qui ne sont ni bien basties, ni assez élevées. La deuxiéme vient de la bouë ou de la poussiere qu'on y trouve. La Chine si policée en toute autre matiere, ne se reconnoist pas en celle-cy. L'hyver & l'esté sont également incommodes pour ceux qui sortent, & c'est en partie pour cela qu'on est obligé d'aller à cheval ou en chaise. La bouë gaste les bottes de soye dont on se sert; & la poussiere s'attache aux étoffes, sur-tout aux satins qu'on prepare à l'huile, pour leur donner plus de lustre. Cette poussiere élevée par le grand nombre des chevaux qui passent, enveloppe continuellement la ville d'un gros nuage, qui penetre dans les maisons & qui s'insinuë dans les cabinets les mieux fermez;

de ſorte que quelque précaution qu'on prenne pour s'en défendre, les tables & les meubles en ſont toûjours couverts. On taſche de diminuer cette incommodité par l'eau qu'on jette continuellement dans les ruës, mais on ne laiſſe pas d'en ſouffrir beaucoup, & pour la propreté & pour la ſanté.

De tous les baſtimens qui composent cette grande ville, le ſeul qui mérite d'eſtre conſideré, eſt le Palais Imperial, dont j'ay déja eu l'honneur de parler à voſtre Alteſſe. J'adjoûteray, pour luy en donner une connoiſſance plus exacte, qu'il ne comprend pas ſeulement les appartemens & les jardins du Prince, mais encore une petite ville où logent dans leurs maiſons particulieres les differens Officiers de la Cour, & un grand nombre d'ouvriers qui ſont pour le ſervice & aux gages de l'Empereur; car nul ne couche dans les appartemens du dedans que les Eunuques. Cette ville exterieure eſt entourée d'une bonne muraille, & ſéparée du Palais interieur par une autre moins conſiderable. Les maiſons en ſont toutes fort baſſes & moins belles encore que celles de la ville des Tartares; de maniere que la ſeule qualité des perſonnes qui les occupent, & la commodité qu'on y a d'eſtre à

à la Cour, en rendent le ſéjour plus deſirable.

Le Palais interieur conſiſte en neuf grandes cours de plein-pied, toutes ſur une meſme ligne, car je ne compte pas celles qu'on a pratiqué ſur les aiſles pour les Offices & pour les Ecuries. Les portes de communication ſont de marbre, & portent de gros pavillons d'une architecture gotique, dont la charpente, qui eſt à l'extremité du toit, devient un ornement aſſez bizarre, par un grand nombre de pieces de bois poſées en ſaillies les unes ſur les autres en forme de corniche, ce qui de loin fait un aſſez bel effet.

Les aiſles des cours ſont fermées ou par de petits corps de logis, ou par des galeries; mais quand on vient aux appartemens de l'Empereur, les portiques ſoûtenus par de groſſes colonnes, les degrez de marbre blanc par leſquels on monte dans les ſales avancées, les toits éclatans de tuiles dorées, les ornemens de ſculpture, le vernis, les dorures, les peintures, les pavez qui ſont preſque tous de marbre ou de porcelaine; mais ſur tout le grand nombre des differentes pieces qui les compoſent, tout cela, dis-je, a quelque choſe de magnifique, & reſſent le Palais d'un grand Prince. Il eſt vray

que les idées imparfaites que la nation Chinoise a toûjours eûës pour toutes sortes d'Arts, laissent entrevoir des fautes essentielles dans tout l'ouvrage. Les appartemens ne sont point suivis, les ornemens sont peu reguliers : on n'y voit point cette communication qui fait l'agrément & la commodité de nos palais. Enfin il y a par-tout je ne sçay-quoy d'informe, si j'ose m'expliquer de la sorte, qui déplait aux Européens, & qui doit choquer tous ceux qui ont quelque goust pour la bonne architecture.

Certaines relations ne laissent pas d'en parler comme d'un chef-d'œuvre: cela vient de ce que les Missionnaires qui les ont écrites, n'avoient peut-estre rien vû de meilleur en Europe; ou bien de ce qu'aprés une longue suite d'années ils s'y estoient accoûtumez : car si l'on n'y prend garde, ce qui choque au commencement devient par l'usage supportable. L'imagination s'y fait, & c'est pour cela qu'en ces matieres, un Européen qui a demeuré vingt ou trente ans à la Chine, est souvent un plus méchant juge de ce qu'on y voit, que celuy qui n'a fait qu'y passer. Car comme le bon accent se corrompt parmi des gens qui parlent mal ; de mesme le bon goust se perd quelquefois parmi ceux qui n'en ont point.

Les soldats des gardes qu'on voit aux portes & aux avenuës du Palais n'ont pour armes que le sabre, & ne sont pas en si grand nombre que je m'estois imaginé ; mais il y a une multitude surprenante de Mandarins & de Seigneurs qui s'y rendent au temps de leur audience pour les affaires publiques. Autrefois tous les appartemens estoient pleins d'Eunuques, dont le pouvoir devenu presque souverain par la foiblesse du gouvernement, estoit insupportable aux Princes de l'Empire ; mais sous les derniers Empereurs Chinois, & sur-tout sous les Tartares, on les a tellement humiliez, qu'ils ne font à la Cour aucune figure. Les plus jeunes servent de pages ; on occupe les autres dans les appartemens aux offices les plus vils : ils sont obligez de les balier & de les tenir propres ; pour peu qu'ils se negligent on les chastie severement, & les contrôlleurs qui ont inspection sur eux, ne leur pardonnent rien.

Le nombre des femmes ou des concubines de l'Empereur ne nous est pas si connu, & parce qu'il est trop grand, & parce qu'il n'est pas reglé : on ne les voit jamais ; à peine ose-t-on s'informer de ce qui les regarde. Ce sont des filles de qualité que les Mandarins des Provinces choisissent, & dés

qu'elles sont dans le Palais, elles n'ont plus de communication avec leurs parens, non pas mesme avec leurs peres. Cette solitude forcée & continuelle (car la plufpart ne sont pas connuës du Prince) les intrigues qu'elles font joüer pour s'en faire connoistre, la jalousie qui y regne, & qui répand les soupçons, l'aversion, la haine dans tous les esprits, les rendent presque toutes malheureuses. Parmi celles qui ont l'avantage de plaire, on en choisit trois qui portent la qualité de Reines. Celles-cy sont fort distinguées des autres : elles ont chacune un appartement separé, une Cour nombreuse, des suivantes, des Dames d'honneur.

Rien ne leur manque de ce qui peut contribuer à leurs plaisirs. Leurs meubles, leurs habits, leur suite, tout en est magnifique : il est vray que leur bonheur consiste à se rendre agreables à l'Empereur : car on ne leur communique aucune affaire ; & comme elles ne contribuent en rien de leur conseil au bon ordre de l'Estat, elles ne le troublent point aussi par leurs intrigues & par leur ambition.

Les Chinois ont là-dessus des maximes fort differentes des nostres ; ils disent ordinairement, que le Ciel a donné aux femmes la douceur, la pudeur, l'innocence en par-

tage, pour s'appliquer dans les familles à l'éducation des enfans; mais que les hommes, qui ont receu de la Nature la force, la grandeur d'ame, la fermeté d'esprit, sont nez pour gouverner le monde. Ils sont surpris d'apprendre que parmi nous, les Princesses succedent quelquefois aux Rois, & ils nous disent souvent en riant, que l'Europe est le Royaume des femmes.

Voilà, MONSEIGNEUR, en general ce qu'on peut dire du Palais de l'Empereur de la Chine, qu'on vante tant dans les Histoires; peut-estre, parce que dans tout Pekin il n'y a en matiere de bastiment, que celuy-là qui merite d'estre estimé : car tout le reste est si peu de chose, que c'est avilir, & si j'ose dire, dégrader nos termes, que de donner aux maisons des Grands, le nom de Palais. Ils sont seulement d'un étage, comme les maisons ordinaires. Il est vray que le grand nombre des appartemens qui servent à loger les Officiers, supplée en quelque façon à leur beauté & à leur magnificence. Ce n'est pas que les Chinois n'aiment le faste & la dépense; mais la coûtume du païs & le danger qu'il y a de se distinguer les arrestent malgré eux.

Quand j'estois à Pekin, un des plus grands Mandarins, je crois mesme que c'estoit un

Prince, avoit basti un Hostel plus élevé & plus magnifique que les autres; on luy en fit un crime, & ceux qui sont établis pour la police l'en accuserent devant l'Empereur; mais durant qu'on examinoit l'affaire, le Mandarin en apprehenda si fort les suites, qu'il fit abbatre sa maison avant mesme que la Sentence fust portée. Cette politique a esté autrefois pratiquée à la fondation des plus grandes Monarchies, & si les Romains eussent pû s'y maintenir, ils seroient peut-estre encore aujourd'huy plus puissans en Europe, que les Chinois ne le sont dans l'Asie.

Les Tribunaux où se rend la Justice ne sont guere plus superbes. Les cours en sont grandes, les portes élevées, on y voit mesme quelquefois des ornemens de sculpture d'assez bon goust, mais les Sales interieures, & les Chambres d'Audiences, n'ont ni magnificence ni propreté.

La Religion a esté un peu mieux partagée; on voit par-tout des Temples consacrez aux Idoles, que les Princes & les peuples également superstitieux, ont basti avec beaucoup de dépense & ornez d'un grand nombre de statuës. Les toits en sont sur-tout remarquables par la beauté de leurs briques couvertes d'un vernis jaune & verd,

bordez de toutes parts de figures tres-bien travaillées & enrichis aux extrémitez de dragons en saillie de mesme couleur. Les Empereurs en ont élevé plusieurs dans l'enceinte exterieure du Palais, parmi lesquels on en voit deux considerables, bastis par le feu Roy à la sollicitation de la Reine sa mere, qui estoit fort enteftée de la Religion des *Lamas*, Prestres Tartares, & les plus superstitieux de tous les Bonzes. *

Il ne nous fut pas permis d'entrer dans ces Temples, parce qu'on nous dit que ces visites tiroient à consequence, & que les Chrestiens en seroient scandalisez ; de sorte que nostre curiosité céda à l'édification. Mais nous voulusmes du moins nous contenter sur ce qui regarde l'observatoire Imperial, si fameux dans l'Orient & si celebre dans toutes les Relations. Voicy, MONSEIGNEUR, comme en parle l'un de nos plus habiles Mathematiciens * sur la foy de quelques voyageurs. *On ne voit rien*, dit-il, *en Europe de comparable, soit pour la magnificence du lieu, soit pour la grandeur des machines de bronze qui sont faites depuis sept cens ans, & qui estant exposées depuis plusieurs siecles sur les plate-formes de*

* Ce sont les Prestres des faux Dieux dans la Chine.
* Dans l'Epist. de sa Géometrie.

ces grandes tours, sont encore aussi entieres & aussi nettes, que si elles ne faisoient que de sortir de la fonte. Les divisions en sont tres-exactes, la disposition tres-propre à observer; tout l'ouvrage tres-delicat. En un mot il sembloit que la Chine insultoit à toutes les autres nations, comme si avec toute leur science & avec toutes leurs richesses, elles ne pouvoient rien produire de semblable.

En verité, si la Chine nous insulte par la magnificence de son observatoire, elle a raison de nous insulter à six mille lieuës loin; car de prés elle auroit honte de se comparer à nous. Nous y fusmes, tout prévenus de ces grandes idées, & voicy ce que nous y remarquasmes. Aprés estre entrez dans une cour d'une médiocre grandeur, on nous montra un petit corps de logis où demeurent ceux à qui l'on a confié la garde de l'Observatoire. A droit en entrant on monte par un escalier fort étroit sur une tour quarrée, semblable à celles dont nous avions coûtume autrefois de fortifier les murailles des villes. Elle est en effet attachée en dedans aux murs de Pekin, & élevée seulement au-dessus du rempart de dix ou douze pieds. C'est sur la platte-forme de cette tour que les Astronomes Chinois

avoient placé leurs machines, qui, quoy-qu'en assez petit nombre, en occupoient tout l'espace. Mais le Pere Verbiest Directeur de l'observatoire, les ayant jugées inutiles pour les observations Astronomiques, persuada à l'Empereur de les retirer, pour faire place à plusieurs instrumens de sa façon. Ces machines sont encore dans une sale qui joint la tour, ensevelies dans la poussiere & dans l'oubli : nous ne les vismes qu'au travers d'une fenestre grillée ; elles nous parurent fort grandes & bien fonduës, d'une forme approchante de nos anneaux Astronomiques : c'est tout ce que nous pusmes en découvrir. On avoit neanmoins jetté dans une cour écartée un globe celeste de bronze, de trois pieds ou environ de diametre ; nous le vismes de plus prés, sa figure estoit un peu ovale, les divisions peu exactes, & tout l'ouvrage assez grossier.

On a tout auprés, dans une sale basse, pratiqué un *Gnomon*. La fente par où passe le rayon du soleil, élevée environ de huit pieds, est horizontale & formée de deux portions de cuivre, soûtenuës en l'air, qui peuvent en tournant s'approcher ou s'éloigner l'une de l'autre, pour agrandir ou retrécir l'ouverture. Plus bas est une table garnie de bronze, dans le milieu & sur la lon-

gueur de laquelle on a tracé une ligne méridienne de quinze pieds, divisée par des lignes transversales, qui ne sont ni finies ni fort exactes. Tout au-tour de la table, on a creusé de petits canaux pour recevoir l'eau qui sert à la mettre de niveau : c'est en matiere d'ouvrage Chinois ce que j'ay vû de moins mauvais, & qui pourroit estre de quelque usage entre les mains d'un bon observateur ; mais je doute fort que les Chinois sçachent prendre toutes les précautions qui sont necessaires pour s'en bien servir.

Cet Observatoire peu considerable par les anciennes machines, beaucoup moins encore par sa situation, par sa figure & par le bastiment, est à present enrichi de plusieurs instrumens de bronze que le Pere Verbiest y a placez. Ils sont grands, bien fondus, ornez par-tout de figures de dragons, tres-bien disposez pour l'usage qu'on en doit faire ; & si la finesse des divisions répondoit au reste de l'ouvrage, & qu'au lieu de pinnules, on y appliquast des lunettes, selon la nouvelle méthode de l'Academie Royale, nous n'aurions rien en cette matiere qui leur pust estre comparé. Mais quelque soin que ce Pere ait pris de faire diviser exactement les cercles, l'ouvrier Chinois, ou s'est

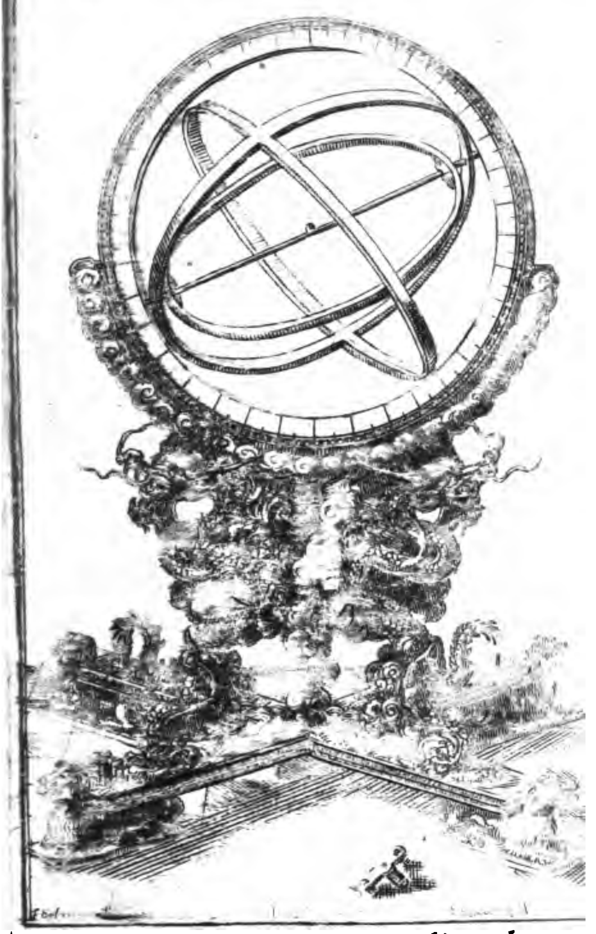
beaucoup negligé, ou n'a pû suivre fidelement ce qu'on luy avoit marqué; de sorte que je compterois plus sur un quart de cercle de la façon de nos bons ouvriers de Paris, qui n'auroit qu'un pied & demi de rayon, que sur celuy de six pieds qui est à la Tour.

Peut-estre que vostre Altesse sera bien-aise d'en voir tout-d'un-coup la disposition dans une figure. Le dessein que j'en ay fait est tres-conforme à l'original; & mesme bien loin que la graveure le flatte, comme il arrive presque toûjours en matiere de portraits & de taille douce, je puis dire, quelle n'en exprime pas toute la beauté.

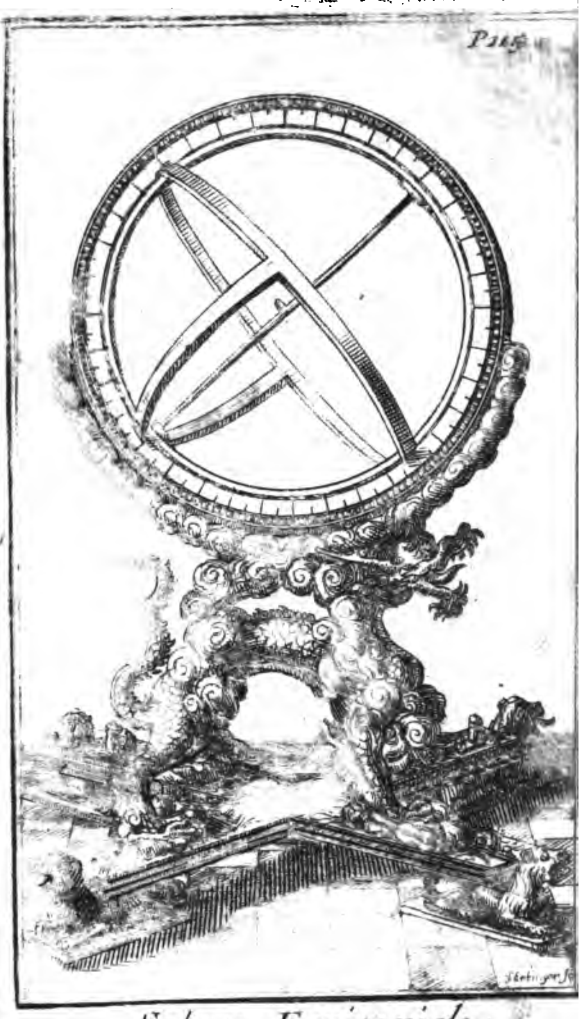
Mais parce que chaque piece ne paroist que confusément dans un espace aussi borné que celuy-cy, j'ay crû qu'il estoit bon de leur donner toute leur étenduë, & d'ajoûter en peu de mots une explication des ornemens & de la forme de ces magnifiques instrumens.

Sphere Armillaire Zodiacale de 6. pieds de diametre. Premiere machine.

Cette Sphere porte sur quatre testes de dragons, dont les corps aprés divers replis s'arrestent aux extrémitez de deux poutres d'airain mises en croix, afin de soûtenir tout le poids de la machine. Ces dragons qu'on



Sphere Armillaire Zodiacale
1. Machine.



Sphere Equinoxiale
2. Machine.

a choisis parmi les autres animaux, parce qu'ils composent les armes de l'Empereur, sont representez selon l'idée que les Chinois s'en forment, enveloppez de nuages, couverts au-dessus des cornes d'une longue chevelure, portant une barbe touffuë sous la machoire inferieure, les yeux allumez, les dents longues & aiguës, la gueule beante, & vomissant toûjours un torrent de flammes. Quatre lionceaux de mesme matiere sont chargez des extrêmitez des poutres; dont les testes se haussent ou se baissent selon l'usage qu'on en veut faire, par le moyen des vis qui y sont engagées. Les cercles sont divisez sur leur surface exterieure & interieure en 360. degrez; chaque degré, en soixante minutes par des lignes transversales; & les minutes de dix en dix secondes par le moyen des pinnules qu'on y applique.

Sphere Equinoxiale de 6. pieds de diametre.
Seconde machine.

Cette Sphere est soûtenuë par un dragon qui la porte sur son dos courbé en arc, dont les quatre griffes, qui s'étendent en quatre endroits opposez, saisissent les extrémitez du piédestal, formé comme le précedent par deux poutres croisées a angles droits & terminées par quatre petits lions, qui servent

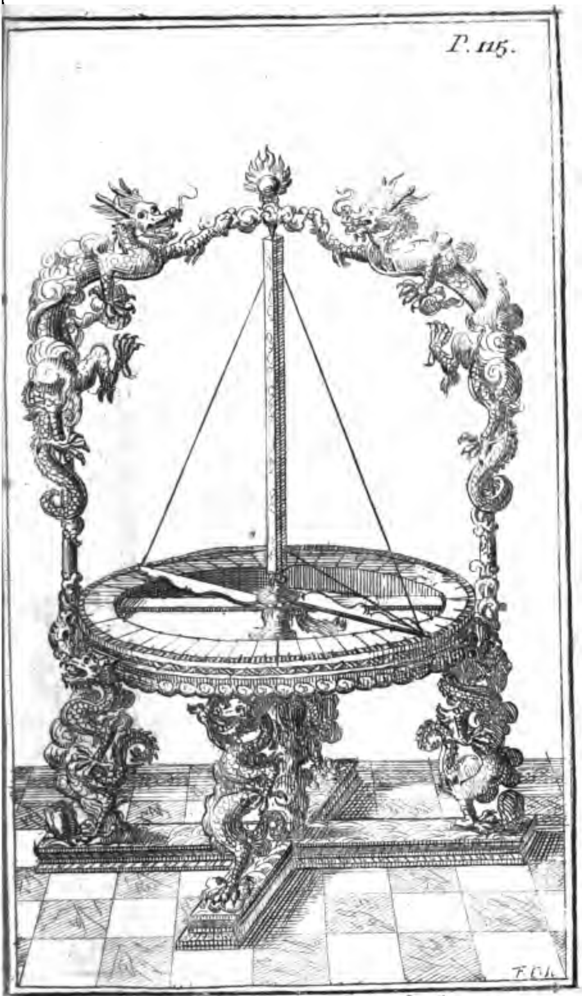
à le mettre de niveau. Le dessein en est grand & bien executé.

Horizon Azimuthal de 6. pieds de diametre. Troisiéme machine.

Cet instrument qui sert à prendre les Azimuts, n'est composé que d'un large cercle posé de niveau dans toute sa surface. La double alidade qui en fait le diametre, court tout le limbe selon les degrez de l'horizon qu'on y veut marquer, & emporte avec soy un triangle *filaire*, dont le sommet passe dans la teste d'un arbre élevé perpendiculairement sur le centre du mesme horizon. Quatre dragons repliez courbent leur teste sous le limbe inferieur de ce grand cercle pour l'affermir. Deux autres entortillez autour de deux petites colonnes s'élevent en l'air chacun de son costé, presque en demi-cercle, jusqu'à l'arbre du milieu, où ils s'attachent inébranlablement, afin de rendre le triangle tout-à-fait immobile.

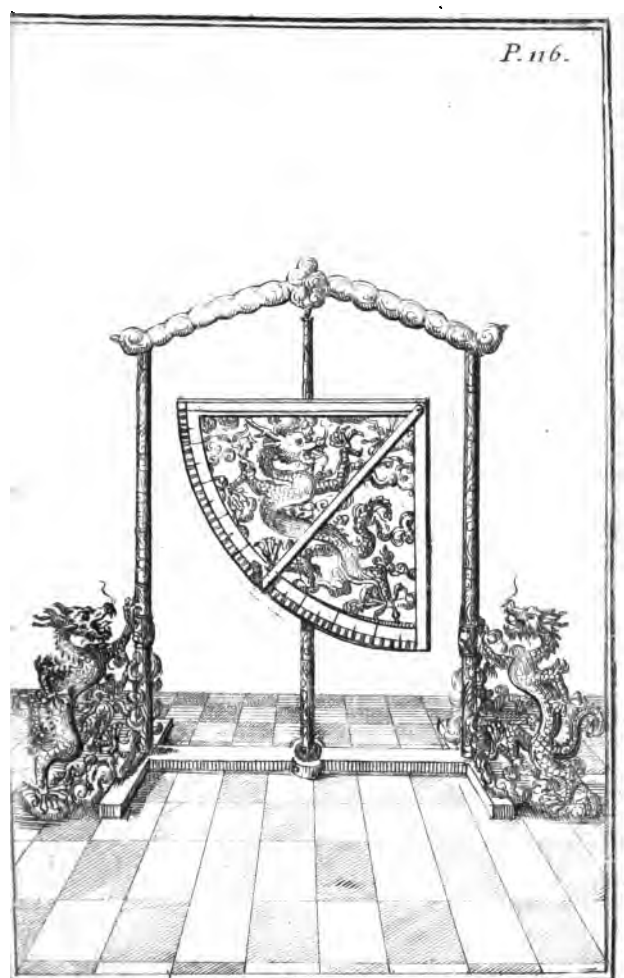
Grand quart de cercle de 6. pieds de rayon. Quatriéme Machine.

Cette portion de cercle est divisée de dix en dix secondes. Le plomb qui marque sa situation verticale pese une livre, & pend du centre par le moyen d'un fil de cuivre tres-delicat. L'alidade en est mobile & coule aisément sur le limbe. Un dragon replié &



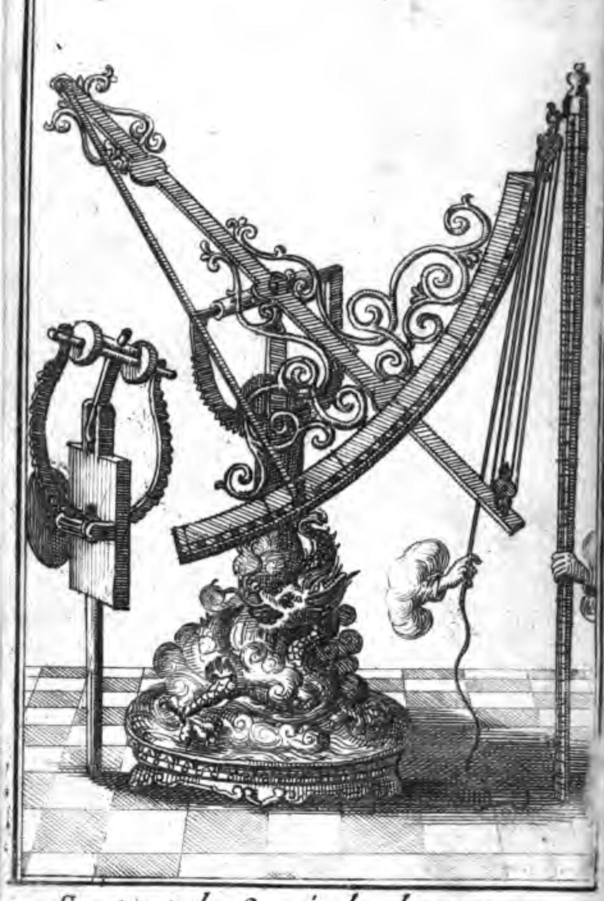
Horizon Azimuthal.

3e. Machine.



Quart de Cercle de 6. pieds de rayon.
4e. Machine.

P. 217



Sextant de 8. pieds de rayon.
5.e Machine.

entouré de nuages va de toutes parts saisir les bandes de l'instrument, de peur qu'elles ne sortent de leur plan commun. Tout le corps du quart de cercle est en l'air, traversé par le centre d'un arbre immobile, autour duquel il tourne, vers les parties du Ciel qu'on veut observer; & parce que sa pesanteur pourroit causer quelque trémoussement, ou le faire sortir de sa situation verticale, deux arbres s'élevent par les costez, affermis en bas de deux dragons, & liez à l'arbre du milieu par des nuages qui semblent descendre de l'air. Tout l'ouvrage est solide & bien entendu.

Sextant dont le rayon est environ de huit pieds. Cinquiéme Machine.

Cette figure represente la sixiéme partie d'un grand cercle porté sur un arbre, dont la base forme une espece de large bassin vuidé, qui est affermi par des dragons, & traversé dans le milieu d'une colonne de bronze, sur l'extrémité de laquelle on a engagé une machine propre à faciliter par ses roües le mouvemement de l'instrument. C'est sur cette machine que porte par son milieu une petite poutre de cuivre, qui represente un des rayons du sextant, & qui le tient immobilement attaché. Sa partie superieure est terminée par un gros cylindre, c'est le cen-

tre autour duquel tourne l'alidade; l'inferieure s'estend environ d'une coudée au-delà du limbe, pour donner prise au *mousle* qui sert à l'élever ou à l'abaisser, selon l'usage qu'on en veut faire. Ces grandes & lourdes machines sont ordinairement difficiles à mouvoir, & servent plûtost d'ornemens sur les platte-formes des Observatoires, que d'instrumens pour les observateurs.

Globe celeste de six pieds de diametre. Sixiéme Machine.

Voicy à mon sens, ce qu'il y a de plus beau, & de mieux executé parmi les instrumens dont je parle. Le corps du globe est de fonte, tres-rond & parfaitement uni; les étoiles bien formées & placées selon leur disposition naturelle, & tous les cercles d'une largeur & d'une épaisseur proportionnée. Au reste il est si bien suspendu, que la moindre impression le détermine au mouvement circulaire, & qu'un enfant le peut mettre à toute sorte d'élevation, quoy-qu'il pese plus de deux mille livres. Une large base d'airain formée en cercle & vuidée en canal dans tout son contour, porte sur quatre points également distans quatre dragons informes, dont la chevelure herissée soûtient en l'air un horison magnifique par sa largeur, par la multitude de ses ornemens,



Globe Celeste de 6. p. de diametre.
6.e Machine.

& par la delicatesse de l'ouvrage. Le meridien qui soûtient l'axe du globe, est appuyé sur des nuages qui sortent du centre de la base, entre lesquels il coule par le moyen de quelques roües cachées; de sorte qu'il emporte avec luy tout le Ciel, pour luy donner l'élevation qu'il demande. Outre cela, l'horizon, les dragons, & les poutres de bronze qui se croisent dans le centre du bassin, se meuvent comme on veut, sans faire changer de situation à la base qui demeure toûjours immobile: ce qui donne la facilité de placer l'horizon de niveau, & de luy faire couper le globe précisément par le milieu. Je ne pouvois assez admirer, que des gens éloignez de nous de six mille lieües, eussent pû faire un ouvrage de cette force; & j'avoüe que si tous les cercles qui sont chargez de divisions, avoient esté retouchez par nos ouvriers, on ne sçauroit rien desirer en cette matiere de plus parfait. Au reste, toutes ces machines sont environnées de degrez de marbre taillé en amphiteatre pour la commodité de l'observateur, parce qu'elles ont la plûpart plus de dix pieds d'élevation.

Quelque admirables que ces nouveaux instrumens paroissent, les Chinois n'auroient pû se resoudre à s'en servir préfera-

tablement aux anciens sans un ordre exprés de l'Empereur. L'antiquité quoy-que defectueuse, à pour eux des charmes, que la nouveauté la plus parfaite ne peut diminuer; bien differens en cela des Européens, qui n'ont de goust que pour ce qui est nouveau. En quoy nous sommes tous également blâmables, puisque le temps ne peut rien contribuer à la veritable beauté des choses. Mais, si l'on n'y prend garde, dans les idées qu'on s'en forme; l'imagination, la coustume, les préventions, tout juge, excepté l'esprit, qui estant seul capable d'en faire la veritable difference, est presque le seul qui n'a point de part au jugement que nous en portons. Ce défaut n'auroit peut-estre pas de grandes suites s'il ne s'estendoit que sur les affaires du monde: mais par malheur la Religion y a encore plus de part; & comme en Europe, il semble qu'une doctrine quoy-que fausse ait droit de s'insinuer plus facilement dans les esprits, quand elle porte avec elle le caractere de la nouveauté; les Chinois s'imaginent au contraire avoir raison de rejetter, la Loy Chrétienne, parce que par rapport à leur Empire, elle n'est pas assez ancienne. Comme si l'ignorance avec le temps pouvoit prescrire contre la verité, ou si une longue suite de siecles pou-

voit faire que la superstition ne fust plus une erreur.

C'est peut-estre cet entestement de l'antiquité & l'amour des anciennes coustumes, qui rendent les Chinois si attachez à leurs observations Astronomiques : car parmi eux, on observe de tout temps; mais c'est une chose surprenante qu'ils ayent si peu profité de leur travail. Ils devroient, depuis plus de quatre mille ans qu'ils examinent avec soin les mouvemens des astres, en avoir acquis une parfaite connoissance. Cependant, quand nos Peres entrerent à la Chine, leurs progrés dans l'Astronomie estoient si peu considerables, que leurs Mathematiciens n'avoient pû encore avec tous leurs soins se faire un Calendrier exact; & leurs Tables pour le calcul des Eclypses, se trouverent si peu correctes, qu'à peine pouvoient-ils prédire grossierement celles du soleil. A present ils sont en repos sur ces deux points. Les Missionnaires ont donné une forme constante au Calendrier de l'Empire; & celuy qu'on distribuë au commencement de chaque année, marque avec soin tout ce qui doit arriver d'extraordinaire dans le mouvement des astres. Ils ne laissent pourtant pas de continuer leurs observations : il y a toutes les nuits cinq Mathematiciens sur la tour

dont je viens de parler, qui regardent continuellement le Ciel. L'un s'attache à considerer ce qui se passe du costé du Zenith, un autre a les yeux tournez à l'Orient, le troisiéme vers l'Occident, le quatriéme au Midy, & le dernier au Septentrion; afin que rien de ce qui se passe aux quatre parties du monde ne puisse échapper à leur exactitude. Ils remarquent les vents, la pluye, la qualité de l'air, les phenomenes extraordinaires, comme sont les éclypses, les conjonctions ou les oppositions des Planetes, les Cometes, les feux, les Meteores, & tout ce qui peut estre de quelque utilité. Ils en tiennent un compte exact, qu'ils communiquent tous les matins au President des Mathematiques, pour estre mis dans les registres du Tribunal. Si cela s'estoit toûjours pratiqué par des gens sçavans & appliquez, nous aurions une infinité de remarques curieuses. Mais outre que ces observateurs sont ordinairement peu habiles, ils s'interessent tres-peu à la perfection des sciences; ainsi pourveû qu'ils soient bien payez de leurs gages, & qu'icy-bas leur petite fortune roulle & aille toûjours son train, ils ne se mettent guere en peine des changemens qui arrivent dans le Ciel. Ce n'est pas que quand ces phenomenes sont éclatans, ils les negligent tout-

à-fait; comme lorſqu'il arrive une éclypſe, ou qu'une Comete paroiſt, car alors ils ſont obligez d'y apporter quelque ſoin.

De tout temps les peuples ont eſté frappez d'étonnement à la vûë des éclypſes du Soleil & de la Lune, dont ils ignoroient les cauſes naturelles : pour les expliquer, il n'y a point d'extravagances dont ils ne ſe ſoient aviſez; & les Chinois, les plus anciens Aſtronomes du monde, n'ont pas eſté en cette matiere plus raiſonnables que les autres. Ils ſe ſont imaginez que dans le Ciel il y avoit un dragon d'une prodigieuſe grandeur, ennemi déclaré du Soleil & de la Lune, qu'il veut devorer. Ainſi dés qu'on s'apperçoit du commencement de l'éclypſe, ils font tous un bruit épouvantable de tambours & de baſſins de cuivre, ſur leſquels ils frappent de toute leur force, juſqu'à ce que le monſtre effrayé du bruit, ait laſché priſe. Depuis pluſieurs années, les gens de qualité qui ont lû nos livres, ſont détrompez de cette erreur; cependant durant le temps de l'éclypſe, ſur tout ſi c'eſt une éclypſe de Soleil, on ne laiſſe pas à Pekin de garder les anciennes couſtumes; qui ont quelque choſe de ſuperſtitieux & de ridicule tout enſemble: car tandis que les obſervateurs ſont à la Tour, appliquez à en

déterminer le commencement, la fin & la durée; les principaux Mandarins du *Lipou* sont à genoux dans une sale ou une cour du Palais, toûjours attentifs à ce qui se passe dans le Ciel. Ils se prosternent continuellement devant le Soleil, comme pour luy porter compassion; ou devant le dragon, pour le prier de laisser le monde en repos & de ne pas devorer un astre qui luy est si necessaire.

Au reste il faut que tout ce qui a esté prédit par les Mathematiciens se verifie. Si l'Eclypse arrivoit plûtost, si elle estoit plus grande ou plus petite, ou si sa durée estoit plus courte ou plus longue; le President des Mathematiques & ses assesseurs seroient en danger de perdre leur charge. Mais les Mandarins qui sont commis à l'observation, y mettent bon ordre; quelque chose qui arrive, tout est de la derniere exactitude, & on se trouve toûjours d'accord avec le Ciel.

Peut-estre, MONSEIGNEUR, me suis-je trop étendu sur cette matiere. Occupé depuis long-temps comme vous estes, ou de Negotiations importantes, ou d'affaires qui regardent le bien de l'Eglise; vous devez avoir peu de goust pour toutes nos sciences abstraites, incapables de reveiller

en vous ou d'augmenter ces nobles sentimens qui flattent presque uniquement les grandes ames. J'aurois peut-estre mieux fait de vous écrire les guerres des Tartares & la conqueste de la Chine. Mais outre le penchant naturel qui porte insensiblement chacun à parler des choses de sa profession, j'ay peut-estre encore esté trompé par l'habitude que je me suis faite à la Chine, d'entretenir les Grands de ces matieres; & j'ay crû qu'une personne comme vous, curieuse, spirituelle, capable de tout, auroit du moins la patience d'écouter ce qui fait les délices du plus puissant, & du plus sçavant Empereur du monde.

Je passerois le plus bel endroit de Pekin, si je ne disois rien à Vostre Altesse de ce qui regarde ses portes & ses murailles. Les unes & les autres sont magnifiques & dignes d'une ville Imperiale. Les portes ne sont ornées, ni de figures, ni de bas-reliefs, comme les autres ouvrages publics de la Chine. Toute leur beauté consiste dans leur prodigieuse élevation, qui de loin fait le plus bel effet du monde. Ce sont deux gros pavillons adossez, quoy-que séparez l'un de l'autre, dont les flancs sont liez par de hautes & larges murailles; en sorte qu'elles laissent au milieu une place d'armes capable de

contenir en bataille plus de cinq cens hommes. Le premier pavillon qui ressemble à une forteresse, donne sur la campagne & fait face au grand chemin; il n'est point percé, mais on entre dans la place d'armes par la muraille du flanc, dont la porte est large, haute & bien proportionnée. Ensuite on détourne à droite, où le second pavillon qui commande toute la ville, presente dans sa face une seconde porte de mesme grandeur que la premiere, mais si épaisse & si profonde que le passage en devient obscur. C'est là qu'on tient toûjours un corps de garde & une espece de petit arsenal, pour servir aux troupes dans le besoin.

Si l'on n'a égard qu'à la délicatesse de l'ouvrage & aux agrémens de l'Architecture, les Portes de Paris sont incomparablement plus belles. Mais neanmoins quand on approche de Pekin, il faut avoüer que ces grands bastimens, & si je l'ose dire ces superbes masses, quelque informes qu'elles soient, ont je ne sçay quoy d'auguste, que tous nos ornemens ne peuvent égaler. Au reste, les voûtes de ces portes sont de marbre, & le reste est basti de briques fort épaisses & bien maçonnées.

Les murs de la Ville répondent assez à la grandeur des portes. Ils sont si élevez qu'ils

dérobent la vûë de tous les bastimens, & si larges qu'on fait dessus la garde à cheval. D'espace en espace, à la grande portée de la fleche, il y a de bonnes Tours quarrées pour les défendre. Le fossé est sec, mais large & bien creusé. Tout paroist regulier, & aussi-bien entretenu, que si l'on se preparoit tous les jours à soûtenir un siege. Voilà, MONSEIGNEUR, à peu prés ce que c'est, que la Capitale de la Chine, recommandable par son étenduë, par la grandeur de ses portes, par la bonté de ses murs, par la magnificence de son Palais, par la force de sa garnison qui est de plus de cent soixante mille hommes, par le grand nombre de ses habitans ; & mediocre en tout le reste.

Voicy ce qui regarde en general les autres Villes de l'Empire. Les Chinois les divisent en deux especes. Celles qui sont uniquement destinées à la seureté du païs, se nomment villes de guerre, & les autres, Villes de police. Les Villes de guerre que j'ay veûës en differens endroits, ne sont guere plus fortes que les Villes communes, si ce n'est que la situation en est meilleure, & quelquefois telle, que le lieu les rend presque inaccessibles. Les places frontieres & sur-tout celles qui bornent la Chine du costé de la Tartarie ont quelque chose de fin-

gulier; & les Missionnaires m'ont assuré qu'il y avoit des défilez si-bien fortifiez, qu'il estoit presque impossible de les forcer. J'en ay vû moy-mesme que cent hommes pourroient défendre contre une armée entiere. Les Villes ordinaires n'ont pour toute fortification qu'un bon rempart, des tours, des murailles de briques & un grand & large fossé plein d'eau vive. Les Ingenieurs Chinois n'en sçavent pas davantage; & il ne faut pas s'en étonner, puisque nous-mesmes n'avions rien de meilleur avant l'usage du canon, qui nous a obligé d'inventer une nouvelle défense, à mesure qu'on a changé l'ordre & la maniere des attaques.

Je vous avoûë, MONSEIGNEUR, qu'en parcourant toutes ces Villes de la Chine, que leurs habitans estiment les plus fortes de l'univers, je me suis fait quelquefois un plaisir de penser avec combien de facilité LOÜIS LE GRAND emporteroit ces Provinces entieres, si la nature nous avoit rendus plus voisins de la Chine, luy que les meilleures places de l'Europe n'ont arresté que peu de jours. Dieu a bien sceû proportionner toutes choses; il s'est contenté de donner au nouveau monde des capitaines mediocres, parce qu'il n'estoit pas

neceſſaire d'y faire des actions extraordinaires ; mais pour vaincre des ennemis comme les noſtres, nous n'avions beſoin de rien moins, que d'un heros comme luy.

On ne peut neanmoins diſconvenir, qu'en matiere de fortification, les Chinois n'ayent ſurpaſſé tous les anciens dans le prodigieux ouvrage, dont ils ont renfermé une grande partie de leur Empire. C'eſt ce qu'on appelle ordinairement la grande muraille, ou comme ils diſent eux-meſmes, la muraille de dix mille ſtades, * qui s'étend depuis la mer orientale juſqu'à la province de Chanſi. Ce n'eſt pas qu'elle ſoit en effet auſſi longue qu'ils le diſent, mais il eſt certain que ſi on en compte tous les détours, elle n'a guere moins de cinq cens lieuës. Au reſte ce n'eſt pas un ſimple mur ; on y a par-tout baſti des tours pour la rendre plus forte, à peu prés comme aux murailles des villes de guerre : & dans les endroits où les paſſages ſont plus aiſez à forcer, on a eu ſoin de multiplier les ouvrages, & d'élever tout de ſuite deux ou trois remparts, qui ſe défendent les uns les autres. Leur prodigieuſe épaiſſeur, les tours qui les flanquent de toutes parts, & qui commandent les avenuës, la

* Van li Tcham Tchim.

multitude des soldats qui sont commis à leur garde, mettent de ce costé-là les Chinois en repos contre les entreprises de leurs ennemis.

Comme presque toute la Chine est separée de la Tartarie par des montagnes, on a continué la muraille tout le long des plus hautes collines, sur lesquelles elle serpente, tantost plus basse & tantost plus élevée, selon la disposition du lieu & l'irregularité du terrain. Car il ne faut pas s'imaginer, comme quelques-uns l'ont crû, qu'elle soit par tout de niveau, & que dans les fonds où les montagnes s'abaissent, on ait pû l'élever à la hauteur du sommet sur lequel on l'a continuée. Ainsi quand on dit que cette muraille est prodigieusement haute, cela ne veut dire autre chose, si ce n'est qu'elle est bastie sur un lieu tres-exaucé: car d'elle-mesme elle n'égale pas les murailles ordinaires de leurs Villes; sa largeur mesme n'est que de quatre à cinq pieds tout au plus.

Presque tout l'ouvrage est de brique & si bien basti que depuis plusieurs siecles, non-seulement il dure, mais il est encore à present presque tout entier. Il y a plus de 1800. ans que l'Empereur *Chi hoamti* le fit construire, pour servir de barriere aux Tartares. Cette entreprise est l'une des plus grandes

& en mesme-temps des plus insensées qui ait jamais esté faites. A la verité la prudence vouloit que les Chinois fermassent les passages les plus accessibles ; mais il estoit ridicule de pousser l'ouvrage jusques sur la pointe des montagnes où les oiseaux ont de la peine à voler, & où il est impossible que la cavalerie Tartare puisse monter. Que si l'on a pû se persuader que les Tartares seroient assez déterminez pour y grimper en corps d'armée, comment a-t-on crû qu'une muraille aussi foible & aussi basse que celle-là seroit capable de les arrester ?

Pour moy j'admire qu'il y ait eu des ouvriers assez adroits pour y porter les materiaux necessaires & pour les y mettre en œuvre. Aussi n'en a-t-on pû venir à bout, qu'en faisant une prodigieuse dépense, & en sacrifiant la vie d'un plus grand nombre d'hommes, que toute la fureur des armées Tartares n'en eussent pû faire mourir. On dit que sous le regne des Empereurs Chinois, cette fameuse muraille estoit gardée par un million de soldats ; à present qu'on est maistre d'une partie de la Tartarie, on se contente d'entretenir de bonnes garnisons dans les passages les plus ouverts & les mieux fortifiez.

Parmi les autres forteresses du Royaume,

on en compte plus de mille du premier ordre ; les autres ſont moins conſiderables, & ne meritent pas meſme d'en porter le nom ; il y a neanmoins par tout des garniſons aſſez groſſes, & par là on peut juger du nombre des troupes entretenuës dans cet empire. Cependant ce n'eſt point par cet endroit que les Chinois ſurpaſſent les autres peuples du monde, & ſi l'on ne les regarde que par rapport à la guerre, on n'aura pas lieu de les admirer. Mais on ne peut aſſez s'eſtonner, quand on conſidere le nombre, la grandeur, la beauté & l'ordre de leurs Villes de police. On les diviſe ordinairement en trois ordres. Dans le premier, il y en a plus de 160. dans le ſecond 270. & dans le troiſiéme, prés de 1200. ſans compter plus de 300. autres Villes murées qe'on met hors de rang, quoy-quelles ſoient preſque toutes fort peuplées, & qu'on y faſſe un grand commerce. Les bourgs & les villages ne ſe peuvent compter ; ſur tout ceux des Provinces meridionales. Dans le Chenſi & dans le Chanſi, ils ſont preſque tous entourez de murailles, avec de bons foſſez & des portes de fer, que les païſans gardent le jour & ferment la nuit, pour n'eſtre pas expoſez aux voleurs. Ils ſe défendent auſſi par là des inſultes des ſoldats qui paſſent continuel-

lement, & dont les officiers ne sont pas toûjours les maistres.

La grandeur des Villes n'est pas moins surprenante que leur nombre. Pekin, dont j'ay déja eu l'honneur de vous parler, n'est pas comparable à *Nankin*, ou, comme on la nomme à present, à *Kiamnim*, qui avoit autrefois trois enceintes de murailles, à la derniere desquelles on donnoit seize grandes lieuës de circuit. On en voit encore quelques vestiges, & il semble que ce soient plûtost les bornes d'une province que celles d'une ville. Quand les Empereurs y tenoient leur cour, il est certain que le nombre de ses habitans estoit infini. Sa situation, son port, la fertilité des terres qui l'environnent, les canaux qui facilitent le commerce, tout cela contribuoit à sa splendeur. Depuis ce temps-là elle a beaucoup déchû de son premier estat; cependant si l'on compte ses fauxbourgs & les habitans de ses canaux, il s'y trouve encore plus de monde qu'à Pekin. Et quoy que les collines incultes, les terres labourées, les jardins & les vuides considerables qu'on voit dans son enceinte en diminuent la grandeur; ce qui est habité fait neanmoins une ville d'une prodigieuse étenduë.

Les ruës en sont mediocrement larges,

mais bien pavées; les maisons basses & propres, les boutiques riches & fournies de toute sorte d'étoffes & d'autres ouvrages de prix. Enfin c'est comme le centre de l'Empire où l'on trouve ce qu'il y a de plus rare & de plus curieux dans les autres provinces. C'est là que les Docteurs les plus fameux & les Mandarins hors de charges viennent ordinairement s'établir; les Bibliotheques en sont nombreuses, & les livres choisis; l'impression plus belle; les ouvriers plus habiles, le langage plus pur & l'accent meilleur que nulle autre part. Enfin il n'y auroit aucune autre ville plus propre à estre le siege ordinaire des Empereurs, si leur presence n'estoit pas necessaire sur les frontieres, pour s'opposer aux ennemis de l'estat.

Il y a encore diverses choses qui la rendent celebre parmi les Chinois.

La premiere est le fleuve Kiam sur lequel elle est située, le plus grand, le plus profond & le plus navigable de tous ceux qui arrosent l'Empire de la Chine. Il a vis-à-vis de la ville prés de demi-lieuë de large.

La seconde est l'Observatoire royal, placé sur une haute colline. On y avoit autrefois pratiqué une plateforme & dressé des machines propres aux observations; mais les instrumens ont esté transportez à Pekin,

& l'on n'y voit plus que quelques bastimens anciens, & une grande sale quarrée, nouvellement bastie en reconnoissance de l'honneur que l'Empereur *Camhy* a fait à la ville de la visiter. Ce fut une adresse dont les Mandarins se servirent pour amasser de l'argent : car sous prétexte d'élever un monument à la memoire de ce Prince, ils tirerent du peuple une somme tres-considerable, dont ils retinrent pour eux la meilleure part.

La troisiéme est la grande Tour, ou la tour de Porcelaine. Il y a hors de la ville & non pas au dedans comme quelques-uns l'ont écrit, un Temple, que les Chinois nomment le Temple de la *Reconnoissance* *, basti il y a 300. ans par l'Empereur *Yonlo*; il est élevé sur un massif de brique qui forme un grand perron entouré d'une balustrade de marbre brut ; on y monte par un escalier de dix à douze marches, qui regne tout le long. La sale qui sert de temple, a cent pieds de profondeur & porte sur une petite base de marbre haute d'un pied, laquelle en débordant laisse tout au tour une banquette large de deux. La façade est ornée d'une galerie & de quelques piliers. Les toits (car selon la coûtume de la

* Pao-guen-sse.

Chine il y en a deux, l'un qui naist de la muraille, l'autre qui la couvre) les toits, dis-je, sont de tuiles vertes, luisantes & vernissées, la charpente qui paroist en dedans est peinte & chargée d'une infinité de pieces differemment engagées les unes dans les autres, ce qui n'est pas un petit ornement pour les Chinois. Il est vray que cette forest de poutres, de tirans, de pignons, de solives, qui regnent de toutes parts, a je ne sçay quoy de singulier, & de surprenant; parce qu'on conçoit qu'il y a dans ces sortes d'ouvrages du travail & de la dépense; quoy qu'au fond cet embarras ne vienne que de l'ignorance des ouvriers qui n'ont encore pû trouver cette belle simplicité qu'on remarque dans nos bastimens & qui en fait la solidité & la beauté.

La sale ne prend le jour que par ses portes; il y en a trois à l'orient extremement grandes, par lesquelles on entre dans la fameuse Tour dont je veux parler, & qui fait partie de ce temple. Cette Tour est de figure octogone, large d'environ 40. pieds, de sorte que chaque face en a quinze. Elle est entourée par dehors d'un mur de mesme figure éloigné de deux toises & demie, & portant à une mediocre hauteur un toit couvert de tuiles vernissées, qui paroist naistre

du corps de la tour & qui forme au dessous une galerie assez propre. La tour a neuf étages, dont chacun est orné d'une corniche de trois pieds à la naissance des fenestres, & distingué par des toits semblables à celuy de la galerie; à cela prés qu'ils ont beaucoup moins de saillie, parce qu'ils ne sont pas soûtenus d'un second mur; ils deviennent mesme beaucoup plus petits à mesure que la tour s'éleve & se rétrecit.

Le mur a du moins sur le rez de chaussée douze pieds d'épaisseur, & plus de huit & demi par le haut. Il est incrusté de porcelaine posée de champ; la pluye & la poussiere en ont diminué la beauté, cependant il en reste encore assez pour faire juger que c'est en effet de la porcelaine quoy que grossiere; car il y a apparence que la brique, depuis trois cens ans que cet ouvrage dure, n'auroit pas conservé le mesme éclat.

L'escalier qu'on a pratiqué en dedans est petit & incommode, parce que les degrez en sont extrémement hauts; chaque étage est formé par de grosses poutres mises en travers, qui portent un plancher, & qui forment une chambre dont le lambris est enrichi de diverses peintures; si neanmoins les peintures de la Chine sont capables d'enrichir un appartement. Les murailles

des étages superieurs sont percées d'une infinité de petites niches, qu'on a remplies d'idoles en bas-reliefs, ce qui fait une espece de marquetage tres-propre : tout l'ouvrage est doré & paroist de marbre ou de pierre cizelée. Mais je crois que ce n'est en effet qu'une brique moulée & posée de champ, car les Chinois ont une adresse merveilleuse pour imprimer toute sorte d'ornemens dans leurs briques, dont la terre extremement fine & bien sassée, est plus propre que la nostre à prendre les figures du moule.

Le premier étage est le plus élevé, mais les autres sont entre-eux en égale distance. J'y ay compté cent quatre-vingt-dix marches presque toutes de dix bons pouces, que je mesuray exactement ; ce qui fait cent cinquante-huit pieds. Si on y joint la hauteur du massif, celle du neuviéme étage qui n'a point de degrez, & le couronnement ; on trouvera que la Tour est élevée sur le rez de chaussée de plus de 200. pieds.

Le comble n'est pas une des moindres beautez de cette tour ; c'est un gros mats qui prend au plancher du 8e étage, & qui s'éleve plus de trente pieds en dehors. Il paroist engagé dans une large bande de fer de la mesme hauteur, tournée en volute & éloignée de plusieurs pieds de l'arbre ; de

sorte qu'elle forme en l'air une espece de cone vuidé & percé à jour, sur la pointe duquel on a posé un globe doré d'une grosseur extraordinaire. Voilà ce que les Chinois appellent la tour de porcelaine, & que quelques Europeens nommeroient peut-estre la tour de brique. Quoy qu'il en soit de sa matiere, c'est asseurément l'ouvrage le mieux entendu, le plus solide & le plus magnifique qui soit dans l'Orient. Du haut de la Tour on découvre presque toute la ville, & sur tout la grande colline de l'Observatoire qui est à une bonne lieuë delà, & qui reste au Nord demi-quart à l'Est de la boussole.

Nankin estoit encore celebre autrefois par la grandeur de ses cloches, mais leur poids énorme ayant emporté le donjon où elles estoient suspenduës, tout le bastiment tomba en ruine; & les cloches sont depuis demeurées à terre, sans qu'on se soit mis en devoir de les remonter. Voicy les mesures de celle qu'on trouve sur le chemin qui mene de nostre College à l'Observatoire. Sa hauteur est d'onze pieds de Roy, & son anse de deux : son diametre pris dans la plus grande largeur, en a sept, si on y comprend l'épaisseur des bords. La circonference exterieure est de vingt-deux pieds,

& quoy quelle diminuë en montant, ce n'est pourtant pas en mesme proportion que nos cloches d'Europe, car sa figure est presque cylindrique, à la reserve d'un renflement considerable qui paroist vers le milieu, où le contour est aussi grand que celuy de ses bords. Elle est entourée de plusieurs moulures, filets & platebandes. Le limbe inferieur a six pouces & demi d'épaisseur, ce qui diminuë toûjours jusqu'à la courbure où commence la conoïde, de sorte que sous l'anse elle n'est tout au plus épaisse que de deux pouces. Ce qui se peut mesurer assez precisement, parce qu'on y a laissé un trou pour en augmenter le son, suivant l'opinion des Chinois. Au reste la fonte n'en paroist pas nette, le metal est aigre & plein de grumeaux.

Ces cloches ont esté fonduës sous le premier Empereur de la Dynastie precedente qui regnoit il y a plus de trois cens ans. Elles ont chacune leur nom particulier *. Il n'y en avoit que trois dans la Ville, mais la Geographie Chinoise en marque une quatriéme au delà du fleuve Kiam. Supposant que le pied cubique de cuivre pese six cent quarante-huit livres, la cloche dont on a

* *La Pendante* Tchoüi ; *la Mangeante* Ché ; *la Dormante* Choüi *ou* so ; *la Volante* fi.

pris les mesures peseroit environ quatre-vingt dix milliers ; si sa grosseur & son épaisseur estoient par tout égales. Pour la grosseur, il n'y a pas beaucoup de difference ; mais l'épaisseur diminuë uniformement jusqu'à l'anse, où elle a deux pouces : ainsi prenant quatre pouces & un peu plus pour la moyenne proportionnelle, & supposant l'aliage un peu moins pesant que le cuivre, la cloche avec son anse pesera environ cinquante milliers, c'est à dire qu'elle sera deux fois plus pesante que celle *d'Erfort*, que le Pere Kirker dit estre la plus grande cloche du monde.

Mais cela mesme est peu considerable, si l'on regarde qu'il y en a à Pekin sept autres, fonduës sous le regne de *Yonlo* il y a prés de 300. ans, dont chacune pese six-vingt mille livres. Leur ouverture est de 11. pieds de diametre ; elles en ont quarante de circuit & 12. de hauteur, sans compter l'anse qui est pour le moins de trois pieds. Tout cela, MONSEIGNEUR, est surprenant, & on auroit de la peine à le croire, si le Pere Verbiest, sur la foy duquel on peut assûrement compter, n'en avoit luy-mesme pris exactement les mesures.

Mais autant que les cloches de la Chine surpassent celles d'Europe en grandeur, au-

tant leur sont-elles inferieures pour la beauté du son, soit que nostre metal soit plus pur, & l'alliage mieux observé, soit que la figure & la fonte des nostres en soient meilleures. Voicy neanmoins ce que le Pere Magalhaens écrit de celle qui est dans le Palais de Pekin. *Le son*, dit-il, *en est si éclatant, si agreable & si harmonieux, qu'il paroist bien moins venir d'une cloche que de quelque instrument de musique*. Comme tout cela se doit entendre par comparaison, il se peut bien faire que cet auteur n'avoit jamais rien entendu de meilleur en cette matiere. Pour moy j'avoüe que toutes les cloches de la Chine m'ont paru avoir un son extrémement obscur; & cela doit paroistre ainsi à tout le monde, parce qu'on les frappe, non avec un battant de fer ou de quelqu'autre metal, mais avec un marteau de bois.

Quoy qu'il en soit, (car cela ne merite pas une plus grande discussion;) il est certain que les Chinois ont dans toutes leurs Villes de fort grandes cloches, destinées à marquer les veilles de la nuit. On en distingue ordinairement cinq, qui commencent à sept ou huit heures du soir. Au commencement de la premiere on frappe un seul coup, un moment aprés on redouble encore, ce qu'on repete continuellement durant

deux heures, jusqu'à la seconde veille. Car alors on frappe deux coups, & on continuë toûjours à frapper jusqu'à la troisiéme veille, & ainsi de la quatriéme & de la cinquiéme, augmentant le nombre des coups, à mesure qu'on passe d'une veille à l'autre; de sorte que ce sont autant d'Horloges à repetitions, qui font connoistre à tout moment quelle heure il est. On se sert encore, pour marquer les mesmes veilles, d'un Tambour d'une grandeur extraordinaire, sur lequel on frappe toute la nuit selon les mesmes proportions.

Ces deux Villes Imperiales dont je viens de parler à Vostre Eminence pourroient elles seules rendre la Chine fameuse, quand toutes les autres seroient mediocres; mais la pluspart des Capitales de chaque Province sont si grandes, qu'elles meriteroient toutes d'estre le siege de l'Empire. Celle de *Chensi*, qu'on nomme *Signanfou* a trois lieuës de tour. J'ay eu la curiosité moy-mesme de la mesurer, & il n'est pas difficile d'en venir à bout, parce que les quatre pans de murailles qui l'enferment, ont esté tirez au cordeau. Les fossez en partie secs, & en partie pleins d'eau, en sont tres-beaux, les murailles fort larges & fort élevées aussi bien que les tours quarrées qui les flanquent, les rem-

parts extremement larges, les portes, au-moins quelques-unes, tres-magnifiques & semblables à celles de Pekin. La Ville est partagée en deux par une muraille de terre qui la coupe presque d'un bout à l'autre. D'un costé sont les Tartares, qui en font la principale garnison; car dans l'autre partie qu'habitent les Chinois, il ne laisse pas d'y avoir beaucoup de troupes. On y voit encore un vieux Palais où demeuroient les anciens Roys de la Province; puissans, non-seulement par l'étenduë du Païs dont ils estoient les maistres, mais principalement par la valeur des peuples qui leur obeïssoient; car de toutes les Provinces de la Chine, il n'y en a aucune dont les habitans soient plus durs au travail, d'une taille plus avantageuse, plus robustes, & plus determinez. Pour les maisons elles sont selon la coûtume de la Chine, fort basses & assez mal basties; les meubles moins propres que dans les Provinces du midy, le vernis plus grossier, la porcelaine plus rare, & les ouvriers moins adroits.

La Ville de *Ham-tçhéou* Capitale de la Province de *Tçhéquiam* est aussi l'une des plus riches & des plus grandes Villes de l'Empire. Les Chinois luy donnent quatre lieuës de tour, & je crois qu'ils ne s'éloi-

gnent

gnent pas beaucoup de la verité. Il y paroist dans les ruës autant de monde que dans celles de Paris ; & comme d'ailleurs les fauxbourgs en sont immenses, & la multitude des barques qui couvrent tous les canaux, infinie ; je ne la crois pas moins peuplée que les plus grandes villes de l'Europe. La garnison est de dix mille hommes, parmi lesquels on compte trois mille Chinois. L'eau des canaux n'en est pas belle, les ruës sont étroites, mais les boutiques paroissent propres, & les marchands passent pour estre extremement riches.

A l'Orient elle a une riviere, large d'un quart de lieuë à cause du voisinage de la mer, mais en effet peu considerable ; car pour peu qu'on la remonte, ce n'est plus qu'un torrent inutile qui coule au travers d'une infinité de rochers. Du costé de l'Oüest elle est resserrée par un estang, dont le circuit est tout au plus de deux lieuës. L'eau en est claire, mais peu profonde ; elle suffit neanmoins pour porter les grandes barques, que les Chinois y entretiennent comme autant d'hostelleries flotantes, où les jeunes gens de qualité se régalent & se promenent. Aprés la promenade ils se rendent ordinairement à une petite Isle qui est au milieu du Lac. Les Chinois y ont basti un Temple & quel-

ques autres maisons de divertissement. Les Relations font de cet estang un lieu enchanté. J'y ay lû que tout estoit bordé de superbes bastimens & de Palais magnifiques. Cela pouvoit estre autrefois; mais s'il est vray ce qu'on en a écrit, il faut qu'on se soit bien attaché dans la suite à en abolir la memoire, puis qu'à present on n'y en remarque pas le moindre vestige; si ce n'est qu'on mette au rang des Palais, les maisons de bois & de torchis qui sont si ordinaires à la Chine, & qui peuvent bien tomber d'elles-mesmes, sans que le grand nombre des années soit necessaire pour les détruire. Au reste, si cette ville ne se distingue pas, par la magnificence de ses bastimens, elle est du moins considerable par sa situation l'une des plus belles qui soit dans l'Empire, par le nombre prodigieux de ses habitans, par la commodité de ses canaux & par le commerce des plus belles soyes du monde.

Ce qu'il y a de surprenant à la Chine, c'est qu'aprés avoir passé dans ces grandes villes, on s'imagine qu'il faut courir bien du païs, avant que d'en trouver de semblables. Cependant pour peu qu'on s'avance, on en découvre toûjours à peu prés de mesme. Par exemple, en suivant le grand canal de *Hamtchéou*, on va à *Soutchéou*

qui n'en est pas fort éloignée ; les Chinois donnent à cette ville quatre lieuës de tour, & en effet elle est d'une étenduë surprenante. C'est la demeure d'un Viceroy, & le lieu du plus grand commerce qui se fasse dans l'Empire. Je ne trouve pas qu'elle soit si peuplée à proportion que les autres villes dont je viens de parler; mais les fauxbourgs & le nombre infini de barques, qui occupent tous les canaux étonnent ceux qui y passent pour la premiere fois. Quand on se donne la patience de demeurer quelque temps sur l'eau, & de voir la cohuë & l'embarras que font de tous costez ceux qui viennent vendre & acheter, on s'imagine que tout l'Empire se fournit à *Soutchéou* ; & les Doüaniers, quoy que peu rigoureux, sont si occupez à faire payer les droits d'entrée, que non-seulement ils n'ont jamais un moment de libre, mais qu'ils sont souvent obligez de remettre au lendemain ceux qui se presentent, pour avoir le temps d'expedier les autres qui les ont precedez. Ce mouvement continuel d'un grand peuple, le plus interessé qui soit au monde, devroit causer des querelles continuelles : mais la police est si bonne, & les ordres des Mandarins si exactement observez, qu'à la reserve des injures que les Chinois n'épar-

gnent guere, on n'entend presque jamais parler d'aucun fascheux accident.

Non loin de Soutchéou on trouve d'espace en espace plusieurs autres villes d'une lieuë & demie, & de deux lieuës de tour. Dés qu'on est arrivé au fleuve Kiam, on passe par *Chin-Kiamfou* situé sur l'un de ses bords, dont le seul fauxbourg du Nord-Oüest, a d'enceinte une grande lieuë d'Allemagne. Il est au reste si peuplé, que quand j'y passay ce ne fut pas pour moy un petit embarras de percer la foule qui se pressoit dans les ruës, comme on fait icy dans les plus celebres Processions. Dés qu'on est au delà de la riviere, on trouve vis-à-vis sur l'autre bord *Qua-Cheou* autre grosse ville uniquement destinée au commerce, d'où l'on découvre presque aussi-tost la fameuse ville de *Yam-Cheou* l'une des plus considerables de la Chine, à laquelle les gens du païs donnent deux millions d'habitans.

Si je n'y prenois garde je suivrois ainsi toutes les villes de cet Empire; mais parce que j'ay icy seulement dessein de donner à Vostre Altesse une idée generale de leur grandeur & de leur nombre, je me contenteray sans descendre dans un detail inutile, de l'assurer que j'y ay vû sept ou huit villes toutes plus grandes, ou du moins

aussi grandes que Paris, sans compter plusieurs autres où je n'ay pas esté, & ausquelles la Geographie Chinoise donne la mesme étenduë. Il y a plus de quatre-vingt villes du premier ordre, qui sont comme Lyon ou Bourdeaux. Parmi deux cens soixante du second ordre, il y en a plus de cent comme Orleans : & entre douze cens du troisiéme, on en trouve cinq à six cens aussi considerables que la Rochelle ou Engoulesme ; sans parler d'un nombre prodigieux de villages qui surpassent en grandeur & en nombre d'habitans les villages de Marenes & de S. Jean de Luz. Au-reste, MONSEIGNEUR, ce ne sont pas icy des exaggerations ; je ne parle pas non plus sur la foy & sur le rapport des autres. J'ay parcouru moy-mesme la plus grande partie de la Chine, & si d'ailleurs Vostre Altesse me fait l'honneur de me croire sincere ; plus de deux mille lieuës, que j'y ay faites, peuvent rendre mon témoignage moins suspect.

Je finis par les differens Ports de la Chine, qui ne contribuent pas peu à augmenter son abondance & ses richesses. Sous les Empereurs Chinois, il n'estoit pas permis aux Estrangers d'y aller trafiquer, mais les Tartares plus passionnez pour l'argent que pour l'observation des anciennes coûtumes,

les ont depuis quelques années ouverts à tout le monde.

Le premier qui se presente au midy se nomme Macao, celebre par le grand commerce qu'y faisoient autrefois les Portugais, avant que les Hollandois les eussent chassez de la plus considerable partie des Indes. Ils y ont encore une bonne forteresse. Il est vray que la garnison en est peu considerable, parce qu'ils ne sont plus en estat d'y entretenir beaucoup de troupes : d'ailleurs le meilleur moyen de conserver leur place, c'est de vivre en bonne intelligence avec les Chinois & de les ménager par une obeïssance aveugle à toutes leurs volontez, ce qu'ils font en effet fort prudemment. La ville, si l'on peut donner ce nom à quelques maisons ramassées qui ne sont point fermées de murailles, est bastie dans un terrein sterile & inégal, sur la pointe d'une petite isle, qui commande à une bonne rade où les vaisseaux par le moyen de plusieurs autres isles qui l'environnent sont à couvert de la tempeste. Le port est petit, mais seur & commode. Tous les droits d'entrée en reviennent à l'Empereur : & quoy que les Portugais ayent encore entr'eux une forme de gouvernement, ils obeïssent neanmoins aux Mandarins

dans les affaires où les Chinois ont le moindre interest.

Le second port de cette coste est formé par une riviere assez large, dans laquelle les gros vaisseaux peuvent remonter jusqu'à Canton. Le lieu est tres-commode pour les Marchands étrangers, parce que la ville leur fournit abondamment toute sorte de marchandises & de rafraischissemens ; mais les Mandarins ne les souffrent pas volontiers si prés de leurs murs, soit qu'ils craignent toûjours quelque surprise, ou qu'ils soient bien-aises d'empescher les negocians Chinois d'entrer en commerce avec les Europeens, à qui sous-main ils vendent eux-mesmes leurs effets par le moyen de leurs commissionnaires.

La province de Fokien qui suit celle de Canton, a un troisiéme Port fort celebre qu'on nomme *Emoüi*, du nom de l'isle qui le forme, car à proprement parler ce n'est qu'une rade, resserrée d'un costé par l'isle & de l'autre par la terre-ferme. Les plus gros vaisseaux y sont en seureté & s'approchent du bord autant qu'ils veulent, tant la mer y est profonde. Le grand commerce qui s'y fait depuis quelques années par les étrangers & par les gens du païs, y attire beaucoup de monde, & on a jugé ce

poste si important, que depuis quelques années l'Empereur y tient six ou sept mille hommes de garnison, commandez par un General Chinois.

Le quatriéme port appellé Nimpo, est situé dans la partie la plus Orientale de la Chine. C'est celuy où nous abordasmes. L'entrée en est tres-difficile, & les grands vaisseaux n'y peuvent aller à cause que la barre dans les plus grandes marées n'a pas quinze pieds d'eau. Cependant il y a un tres-grand commerce. Les Chinois vont de-là en tres-peu de temps au Japon; car Nangazaki n'en est éloigné que de deux journées. Ils y portent des soyes, du sucre, des drogues & du vin, & ils en rapportent du cuivre, de l'or & de l'argent.

Nimpo ville du premier ordre & autrefois tres-considerable, a esté presque ruinée dans les dernieres guerres: mais elle se rétablit tous les jours; les murailles sont en bon ordre, la ville & les fauxbourgs tres-peuplez & la garnison assez grosse. On y voit encore dans les rues un grand nombre de * monumens qu'on appelle arcs de triomphe, & qui sont ordinaires à la Chine. Ce sont trois grandes portes de front basties sur la mesme ligne, de longues pier-

* *Les Chinois les nomment* paï-fam *ou* paï-lou.

res de marbre : celle du milieu est considerablement plus élevée que les deux autres. Les jambages en sont formez par quatre grosses colonnes ou piliers, quelquefois ronds & plus souvent quarrez, dont le fust est d'une seule pierre, posé sur une espece de base irreguliere. Il y en a mesme où la base ne paroist point, soit qu'en effet il n'y en ait jamais eu, soit qu'on l'ait peu à peu enterrée. On n'y voit point de chapiteau : mais le tronc aboutit ou mesme est enchassé dans l'architrave, si l'on veut donner ce nom à quelques moulures & à une bande qui regne quelquefois au dessus des poteaux. La frise en est beaucoup mieux marquée, mais elle a trop de hauteur à proportion des autres membres. On y grave des inscriptions, des figures & des bas-reliefs d'une beauté surprenante, des cordons en saillie, vuidez & passez les uns dans les autres, des fleurs parfaitement bien travaillées, & sur tout des oyseaux presque tous hors d'œuvre, qui s'eslancent avec differentes attitudes, & qui sont à mon sens des ouvrages finis.

Je ne pretens pas que ces ornemens soient de mesme force dans tous les arcs de triomphe ; il y en a plusieurs si grossiers qu'ils ne meritent pas mesme qu'on y fasse reflexion;

mais on en trouve qu'on ne sçauroit assez estimer. Au lieu de corniche on a placé devant & derriere de larges tables de marbre en forme de toit, qui en font tout le couronnement. Au reste ces arcs de triomphe qui traversent les ruës sont en si grand nombre à Nimpo, qu'en quelques endroits ils embarrassent beaucoup plus le chemin qu'ils ne l'ornent, quoy que de loin cette longue suite de portes, ne laisse pas de faire une agreable perspective.

Je ne parle point du port de Nankin, qui devroit ce me semble tenir le premier rang à cause de la largeur & de la profondeur du *Kiam*; mais les vaisseaux n'y entrent plus. Je ne sçay si la barre s'est bouchée d'elle-mesme; il est certain neanmoins que toute la flotte de ce fameux Corsaire qui assiegea Nankin durant les derniers troubles, y passa sans peine; & peut-estre que c'est pour empescher de semblables accidens, que les Chinois ne s'en servent plus, afin d'en oster peu à peu la connoissance.

Voilà, Monseigneur, une idée generale des ports, des forteresses & des villes de la Chine, dont le nombre est si prodigieux qu'à peine les voyageurs les distinguent-ils, tant elles sont entassées les unes sur les autres. C'est pour cela que les

Chinois ont esté toûjours persuadez qu'il n'y avoit rien dans le monde de si grand ; semblables à ces habitans dont parle le Prophete, qui disoient, * *c'est icy cette vaste, cette glorieuse cité qui subsiste depuis tant d'années, & qui dit, Je suis veritablement une ville, & hors de moy il n'y en a point d'autre sur la terre.* Ces sentimens estoient d'autant plus pardonnables aux Chinois, qu'ils ne voyoient autour d'eux que les mers du Japon & les forests de la Tartarie ; mais quand les Européens leur ont fait connoistre que l'Occident avoit aussi-bien qu'eux ses villes & ses royaumes, qui surpassoient mesme en beaucoup de choses leur Empire ; cela les a humiliez, & ils ont paru faschez de voir qu'on leur disputoit la Monarchie universelle dont ils estoient en possession depuis plus de quatre mille ans.

* Soph. 2. 15.

Ce qu'il y a de consolant pour nous, MONSEIGNEUR, c'est que ces forteresses & ces superbes villes qui se disoient les maistresses du monde ont esté obligées d'ouvrir leurs portes à l'Evangile, & se sont en partie soumises au joug de la Foy. *Ceux qui habitoient les endroits les plus élevez ont courbé leurs testes, & le Seigneur a saintement humilié les citez les plus superbes.* C'est, MONSEIGNEUR, ce qui m'a for-

Isaye. 26. 5.

tifié plus d'une fois dans mes courses & au milieu de mes travaux. Je n'ay presque point vû de villes où le Christianisme n'ait laissé quelques vestiges, & parmi cette foule criminelle d'adorateurs de Belial, j'ay par-tout remarqué un peuple choisi, qui adoroit en esprit & en vérité le Seigneur du ciel & de la terre. Nos Temples sont à present l'ornement de ces mesmes villes, qui durant tant de siecles avoient esté soüillées par les idoles; & la Croix élevée jusques sur les toits des maisons, confond la superstition, & se fait déja respecter des idolâtres.

C'est à nous, MONSEIGNEUR, de travailler de toutes nos forces à la perfection de ce grand ouvrage digne du zele des premiers Apostres. Malheur à ceux que les soins du souverain Pontife & la liberalité des Princes de l'Europe y conservent, si par leur lâcheté ou par une fausse crainte d'annoncer nos redoutables mysteres, ces vastes citez ne se remplissent pas *d'une nation sainte*. Jusqu'icy par la grace de Dieu, les Ministres de JESUS-CHRIST n'ont pas rougi de l'Evangile au milieu des tribunaux idolâtres, & quand ils ont esté obligez par l'exil de plusieurs années, d'abandonner leurs Eglises, chacun a pû dire a son troupeau comme Saint Paul : Vous sçavez que

J'ay tâché de servir le Seigneur en toute hu- «
milité & avec beaucoup de larmes, parmi «
les traverses qui me sont survenuës par la «
conspiration des payens; que je ne vous ay «
rien caché de ce qui vous pouvoit estre uti- «
le, rien ne m'ayant empesché de vous l'an- «
noncer & de vous en instruire en public & «
en particulier, preschant à tous la peniten- «
ce envers Dieu, & la foy envers nostre Sei- «
gneur JESUS-CHRIST. «

Je sçay bien que ceux qui ont composé des volumes entiers pour décrier ces ferventes Missions, ne conviendront pas de ce que je dis. Quand on s'est une fois declaré contre la bonne doctrine, on l'attaque par tout, & par tout on s'attache à calomnier ceux qui la preschent; mais nous devons nous consoler de n'avoir pour adversaires que les ennemis de la religion, & de n'estre accusez que par des gens, de la bouche desquels nous serions bien faschez d'estre loüez.

Cependant nous ne laissons pas d'avoir besoin de protecteurs (car où est-ce que la simple verité & l'innocence toute nuë ont jamais pû triompher dans le monde?) C'est en vous, MONSEIGNEUR, que nous esperons en trouver un plein de zele & d'équité. Le témoignage d'un grand Prince com-

me vous, dont l'esprit, la penetration, la droiture sont connuës de toute l'Europe, peut seul confondre le mensonge & fermer la bouche à la médisance. Quand on sçaura que vous prenez quelque part à ce qui nous touche; que vous estes sensible à nos travaux; que vous paroissez convaincu de nos bonnes intentions; que vous contribuez à nos établissemens; qui osera décrier les Missions de la Chine & blasmer la conduite que nous y tenons? Je suis avec un profond respect,

DE VOSTRE EMINENCE,

MONSEIGNEUR,

Le tres-humble & tres-obéïssant serviteur,
L. J.

LETTRE IV.

A Monsieur LE COMTE DE CRECE.

Du climat, des terres, des canaux, des rivieres & des fruits de la Chine.

MONSIEUR,

Les Missions Françoises de la Chine ont des obligations si essentielles à toute vostre famille, que parmi les importantes affaires dont j'ay esté chargé pour l'Europe, on ne m'a rien tant recommandé, que de vous en marquer une parfaite reconnoissance.

Je sçay bien, MONSIEUR, que quelques marques solides que nous ayons receuës de vostre affection, vos emplois continuels & vos pressantes occupations pour le service du Roy, ausquelles vous avez donné une application entiere & sans bornes, ne vous ont pas toûjours permis de suivre en cela tous les mouvemens de vôtre zele.

Mais que ne devons-nous point à cet autre vous-mesme, si j'ose m'expliquer de la sorte, que le sang, le nom, l'esprit & mille autres belles qualitez confondent tellement avec vous, qu'à peine pouvons-nous l'en distinguer? Dans tous nos voyages, où quelques-uns de nous comptent déja plus de quarante mille lieuës, nous n'avons pas fait un pas sans son appuy ou sans son ordre. Son zele nous a inspiré de grands desseins; sa prudence a trouvé les moyens les plus seûrs de les executer; son courage nous a affermis en nos traverses, & j'espere que sa fermeté qui ne se rebute de rien, fera enfin réüssir une des plus belles entreprises qui se soient faites en ce siecle pour le bien de la Religion, pour la perfection des Sciences, & pour la gloire du regne de Loüis le Grand.

Ainsi, Monsieur, tandis que vous rendez son nom illustre dans toutes les Cours de l'Europe, il fait connoistre le vôtre dans le nouveau monde, où il est également reveré par les Ministres de l'Evangile, dont il est l'ame; & apprehendé des idolatres, qu'il y détruit. Je rends d'autant plus volontiers ce témoignage à son merite, que je sçay ne pouvoir rien vous écrire qui vous soit plus agreable; & si en

particulier, je ne m'estois déja là-dessus expliqué plus au long, je suis seûr que vous ne m'écouteriez pas volontiers sur tout le reste.

Mais aprés avoir satisfait à vostre tendresse naturelle, n'est-il pas temps, MONSIEUR, de donner quelque chose à vostre curiosité? J'ay souvent parlé de l'Europe aux Chinois, qui en admiroient la politesse, la beauté, la magnificence; il est juste à present que je fasse connoistre la Chine à l'un des hommes du monde le plus capable de juger de sa veritable grandeur. Voicy, MONSIEUR, quelques particularitez qui vous en donneront une idée assez juste, & qui pourront peut-estre vous plaire.

COMME la Chine est fort étenduë, la nature des terres en est differente, selon leur situation particuliere, c'est-à-dire, selon qu'elles s'approchent ou qu'elles s'éloignent davantage du Midy. Je puis neanmoins vous asseurer que la moindre des quinze Provinces qu'on y compte, est si fertile & si peuplée, qu'elle seule pourroit en Europe faire un Estat considerable; & qu'un Prince qui en seroit le maistre, auroit assez de bien & de sujets pour contenter une ambition bien reglée.

Le païs, comme tous les autres, a ses montagnes & ses plaines; mais les plaines sont si unies, qu'il semble qu'on se soit attaché depuis la fondation de l'Empire à les égaler & à en faire des jardins. Les Chinois qui rendent leurs terres si fertiles à force de les arroser, n'ont point trouvé de meilleur moyen de distribuer l'eau également, qu'en mettant toutes les terres de niveau, sans quoy les plus hautes demeureroient dans la secheresse, tandis que les fonds seroient noyez. C'est ainsi qu'ils en usent, mesme dans la culture des collines; car ils les coupent par étages & par degrez depuis le pied jusqu'au sommet, afin que pluyes se répandant également par tout, n'entraisnent pas avec elles les semences & les terres.

Ils ont comme forcé la nature en faisant par artifice des plaines où elle avoit formé des montagnes; & c'est une chose bien agreable que la veuë d'une longue suite de collines entourées & comme couronnées de cent terrasses qui se surmontent les unes les autres en se retrecissant, & dont les terres sont aussi abondantes que les plaines les mieux cultivées.

Il est vray que la plusspart des montagnes de la Chine ne sont pas pierreuses comme

les noſtres ; la terre en eſt meſme legere, poreuſe, facile à couper ; & ce qui eſt ſurprenant, ſi profonde en la pluſpart des Provinces, qu'on y peut creuſer trois & quatre cens pieds ſans trouver le roc. Cette profondeur ne contribuë pas peu à l'abondance, parce que les ſels qui tranſpirent continuellement, renouvellent le terroir & rendent le païs toûjours fertile.

Mais les montagnes de toutes les Provinces ne ſont pas de la meſme nature, ſur-tout celles du Chenſi, de Honan, de Canton, & de Fokien. Ces dernieres qu'on ne cultive guere portent des arbres de toute eſpece, grands, droits, propres pour les édifices, & ſur-tout pour la conſtruction des vaiſſeaux. L'Empereur s'en ſert pour ſes baſtimens particuliers, & fait quelquefois venir de trois cens lieuës par eau & par terre, des colonnes d'une prodigieuſe groſſeur qu'on employe en ſon Palais & dans les ouvrages publics.

Les marchands font auſſi auſſi un grand commerce de ces arbres ; aprés en avoir coupé toutes les branches, ils en percent les extremitez du tronc, pour les attacher fortement enſemble. Eſtant ainſi liez 80. ou 100. enſemble, on en joint un ſi grand nombre à la queuë les uns des autres, qu'il

se fait une espece de chaisne, longue d'un quart de lieuë, qu'ils traisnent de Province en Province, par le moyen des canaux & des rivieres. Sur ces arbres ainsi disposez, ils pratiquent plusieurs petites maisons assez commodes, où le marchand avec sa famille & ses matelots couchent durant tout le voyage, qui dure quelquefois trois ou quatre mois entiers.

Il y a d'autres montagnes qui sont encore plus utiles au public par leurs mines de fer, d'estain, de cuivre, de mercure, d'or, & d'argent. Il est vray qu'on ne creuse plus celles d'argent, soit parce qu'il y en a suffisamment dans l'Empire, soit parce qu'on ne veut pas sacrifier la vie du peuple dans un travail si penible.

Pour ce qui est de l'or, les torrens en entraisnent beaucoup dans la plaine, & il y a une infinité de gens qui n'ont d'autre mêtier que de le chercher. On le trouve dans la bouë & parmi le sable : au reste il est si pur qu'il ne faut point d'artifice, ou pour me servir du terme propre, de *benefice* particulier, comme dans le Pérou, pour le retirer des pierres où il se trouve ordinairement engagé.

Si nous en croyons les Chinois, qui sont eux-mesmes credules à l'excés, leurs mon-

tagnes ont des proprietez admirables. Quelques-unes, disent-ils, paroissent toûjours enveloppées de nuages, d'autres au contraire n'en sont jamais couvertes, & joüissent d'une tranquillité continuelle. Il y en a qui ne produisent que des herbes utiles & salutaires ? toutes les autres n'y peuvent croistre. On assure qu'une montagne de Chensi qui a la figure d'un grand coq, chante quelquefois si haut, qu'elle se fait entendre de trois lieuës ; qu'une autre dans la Province de Fokien, s'ébranle quand le Ciel menace de quelque orage, & se balance à droit & à gauche, comme un arbre que le vent agite.

Il s'en trouve qui sont perpetuellement glacées. Il y en a une dans la Province de Kiamsi qu'on nomme le *dragon-tigre*, parce que les Bonzes prétendent que sa partie superieure qui a la figure de dragon, s'élance sur celle qui est plus basse, & qui represente un tigre.

On admire sur tout la montagne de Fokien, qui dans toute son étenduë n'est autre chose qu'une statuë, ou une figure de l'Idole foé, * si monstrueuse, que les yeux en sont grands de plusieurs milles, & le nez

* Les Peres Kirker & Martini disent fe, mais la lettre Chinoise, dit fo ou foe. *Pagode.*

long de plusieurs lieuës. Ce n'est pas apparemment un ouvrage des Chinois; ils luy auroient donné moins de nez, eux qui se font une beauté de l'avoir court.

La montagne du Chensi n'est pas moins admirable; elle jette feu & flammes; elle excite des vents, des pluyes, des orages, dés qu'on jouë auprés d'elle du tambour ou de quelque autre instrument. Enfin celle de Houquam a cette merveilleuse proprieté de troubler tellement l'esprit aux voleurs qui en veulent emporter quelque chose, qu'il leur est impossible d'en sortir; au lieu qu'on trouve facilement une issuë, quand on y est entré pour quelque autre fin.

Il y a à la Chine beaucoup de curiositez semblables, que quelques Philosophes d'Europe admirent, & taschent tous les jours d'expliquer par des raisons naturelles. Mais je crois qu'il vaut mieux y laisser réver les Chinois, qui apparemment en révant eux-mesmes, ont trouvé tous ces miracles de la nature.

Ils se sont sur-tout entestez d'un dragon chimérique, auquel ils donnent une force extraordinaire & un pouvoir souverain. Il est dans le Ciel, dans l'air, sur les eaux, & ordinairement dans les montagnes. Ils

croyent aussi que dans ces mesmes montagnes il y a des especes d'hommes, qu'ils nomment, *les immortels*, parce qu'en effet, disent-ils, ils ont obtenu le don d'immortalité. Bien des gens, infatuez de cette ridicule opinion, entrent dans ces rochers & s'y perdent, dans l'esperance de ne mourir jamais. On voit en plusieurs endroits des grottes celebres où les Bonzes menent une vie fort austere; mais pour un petit nombre qui vit avec édification, il y en a une infinité d'autres, dont les vices font horreur, qui sont méprisables aux gens de qualité, & que le peuple souffre à peine par un faux zele de religion.

Les Temples les plus fameux sont aussi bastis dans les montagnes. On y vient de deux cens lieuës en pelerinage, & le nombre des pelerins est quelquefois si grand, qu'ils font dans les chemins des especes de processions. Les femmes sur-tout n'y manquent pas; & rien ne leur plaist tant que la qualité de pelerines; car n'ayant point d'autre occasion de paroistre au-dehors, elles sont ravies de voir un peu le monde par devotion. Mais comme ces voyages n'augmentent pas toûjours leur vertu; les maris, qui en craignent les suites, n'aiment pas trop ces confreries; aussi n'y voit-on

presque jamais que des personnes du commun ; & les gens de qualité obligent presque toûjours leurs femmes de renfermer leur ferveur dans l'enclos de leurs maisons.

Si aprés avoir consideré les montagnes de la Chine, nous jettons les yeux sur le plat païs ; nous trouverons que les Chinois, quelque outrez qu'ils soient, dans l'idée qu'ils se sont formez de leur Empire, auroient de la peine à inventer rien de plus beau, que ce que la Nature leur a donné. Toutes les plaines en sont cultivées, on n'y voit ni hayes, ni fossez, ni presque aucun arbre, tant ils craignent de perdre un pouce de terre. En plusieurs Provinces elles portent deux fois l'an, & mesme entre les deux recoltes on y seme de petits grains & des légumes.

Toutes les Provinces qui sont au Nord & à l'Occident, commme Pekin, Chanti, Chensi, Soutçhouen, portent du froment, de l'orge, diverses sortes de millets, du tabac, des poids noirs & jaunes, dont on se sert au lieu d'avoine, pour engraisser les chevaux. Celles du Midy, & sur tout Houquam, Nankim, Chequiam, portent du ris, parce que les terres sont basses & le païs aquatique. Les laboureurs en jettent d'abord

d'abord les grains sans ordre; ensuite, quand l'herbe a crû environ de deux pieds, ils l'arrachent avec la racine, ils en font des bouquets ou de petites gerbes qu'ils plantent au cordeau & en échiquier, afin que les épics appuyez les uns sur les autres, se soûtiennent facilement en l'air, & soient plus en estat de resister à la violence des vents; de maniere que les plaines ressemblent plûtost à de vastes jardins qu'à une simple campagne.

La terre y porte toute sorte de fruits. On y mange des poires, des pommes, des pesches, des abricots, des figues, des raisins & sur-tout d'excellens muscats. On y voit aussi des grenades, des noix, des chastaignes, & presque tous les autres fruits de l'Europe. Leurs olives sont differentes des nostres; on n'en tire point d'huile, peut-estre parce qu'elles ne sont pas propres à cela; peut-estre aussi parce que les Chinois ne s'en sont pas encore avisez. Generalement parlant tous les fruits qui leur sont communs avec nous, excepté les grenades, & les muscats, ne sont pas comparables aux nostres, parce qu'ils n'ont pas l'art de les enter. Mais il y a trois sortes de melons, tous admirables dans leur genre; les uns fort petits, jaunes au-dedans, & d'un goust

ſucré, qu'on mange avec la peau, comme nous mangeons ici quelquefois les pommes. Je n'en ay vû que dans le Chenſi. Les autres extrémement gros & longs, dont la chair eſt quelquefois blanche & quelquefois rouge; quoy-qu'ils ſoient pleins d'une eau fraiſche & ſucrée, jamais ils ne font de mal, & on en peut manger ſans crainte dans les plus grandes chaleurs: on les nomme des melons d'eau. Il y en a dans toutes les Indes, & ceux du territoire de Louveau à Siam ſont d'un gouſt merveilleux. La troiſiéme eſpece eſt ſemblable à nos melons ordinaires.

Outre les fruits qui nous ſont connus en Europe, on en trouve à la Chine pluſieurs autres que nous n'avons pas. Le plus delicat ſe nomme *Lítchi*, & ſe trouve dans la Province de Canton. Il eſt de la groſſeur d'une noix, le noyau long & gros paroiſt couvert d'une chair molle, pleine d'eau, & tres-agreable au gouſt; je ne ſçay aucun fruit en Europe qui en approche. Cette chair eſt renfermée dans une écorce chagrinée en dehors, fort mince, & terminée en pointe comme un œuf. Quand on en mange beaucoup on en eſt ordinairement incommodé, & il eſt ſi chaud qu'il fait ſortir des froncles par tout le corps. Les Chi-

nois le laissent secher dans l'écorce mesme où il devient noir & ridé comme nos pruneaux. On en mange ainsi toute l'année, & l'on s'en sert ordinairement dans le Thé, pour luy donner un petit goust aigre, qu'on aime beaucoup mieux que la douceur du sucre.

Dans la mesme Province & dans celle de Fokien on mange un autre petit fruit, que les gens du païs appellent *lon-yen*, c'est-à-dire, œil de dragon. Les arbres en sont grands comme nos noyers. La figure de ce fruit est tout-à-fait ronde, l'écorce exterieure unie, & grise, mais sur la fin elle tire sur le jaune. La chair en est blanche, aigre, pleine d'eau, & plus propre à amuser ceux qui n'ont point d'apétit, qu'à rassasier quand on a faim; il est extrémement frais, & ne fait point de mal.

Le *sézé* autre sorte de fruit particulier à la Chine, croist presque dans toutes les Provinces; il y en a, comme des pommes, de plusieurs especes : ceux des terres meridionales sont d'un goust fort sucré & se fondent en eau. Dans le Chansi & le Chensi, ce fruit est plus ferme, plus gros, mieux nourri, & plus aisé à conserver. La peau de ceux qui viennent au Midy est delicate, unie, transparente & d'un rouge éclatant,

ſur-tout quand le fruit eſt bien meûr. Quelques-uns ſont ovales comme un œuf, mais ordinairement plus gros; ils ont des pepins noirs & applatis, la chair en eſt glaireuſe & pleine d'eau; de maniere qu'en ſuçant par un des bouts, on attire tout le fruit dans la bouche, & c'eſt ainſi qu'on les mange. Quand on les fait ſecher, comme nos figues, ils deviennent farineux & ſe couvrent peu à peu d'une crouſte ſucrée qui leur donne un excellent gouſt.

Ceux du Chanſi, comme j'ay dit, ſont plus fermes, plus gros, & ont la chair ſemblable à celle de nos pommes, mais la couleur en eſt differente : on les cüeille de bonne heure, afin de les laiſſer meurir ſur la paille, ou bien on les met quelque temps dans l'eau chaude pour leur oſter un gouſt aſpre & déſagreable, qu'ils conſervent preſque toûjours ſur l'arbre. Au reſte, les Chinois ne ſe donnent pas beaucoup de peine pour les cultiver, parce qu'ils viennent d'eux-meſmes, & que toute ſorte de terroir leur eſt bon. Que ſi l'on ajoûtoit l'art à la nature, & qu'on priſt ſoin de les enter, je ſuis perſuadé que le fruit en ſeroit delicieux.

Je ne vous parle point, MONSIEUR, des Ananas, des Goïaves, des Cocos, &

de quelques antres fruits que les Indes leur ont fournis, & qui sont déja connus en France par nos Relations. Mais je ne puis m'empescher de vous dire un mot de leurs Oranges, qu'on nomme en France, oranges de la Chine, parce que celles que nous vismes pour la premiere fois, en avoient esté apportées. Le premier & unique oranger, duquel on dit qu'elles sont toutes venuës, se conserve encore à Lisbone dans la maison du Comte de S. Laurent; & c'est aux Portugais que nous sommes redevables d'un si excellent fruit; mais ils n'en ont que d'une espece, quoy-qu'il y en ait à la Chine de plusieurs sortes.

Celles qu'on estime le plus & qu'on envoye par rareté dans les Indes, ne sont pas plus grosses qu'une boule de Billart, la peau en est d'un jaune tirant sur le rouge, fine, unie, & extrémement douce: cependant les grosses me paroissent beaucoup meilleures; sur-tout celles de Canton sont tres-agreables au goust, & tres-bonnes pour la santé. On en donne communément aux malades, avec cette précaution, qu'il faut auparavant les ramollir au feu ou sous la cendre chaude; aprés quoy on les coupe pour les remplir de sucre, lequel s'incorporant peu-à-peu avec le suc, en fait

une eau tres-douce & tres-saine : il n'y a rien de meilleur pour la poitrine. Je ne sçay comment les distinguer de celles que nous avons en Provence & qui nous viennent de Portugal ; si ce n'est qu'elles sont plus fermes ; que la peau ne quitte pas nettement la chair ; & que la chair mesme n'est pas divisée en petites costes comme les nostres, quoy-que la figure en paroisse peu differente.

Quand j'estois à Siam, la pluspart de nos François se récrioient sur la bonté de certaines oranges, dont l'écorce est rude, épaisse, & presque toute verte : Peut-estre auroient-ils la curiosité de sçavoir, si celles de la Chine leur sont préferables. En matiere de goust on ne convient pas toûjours avec soy-mesme, beaucoup moins avec les autres ; ainsi il n'est pas facile de faire une regle generale : elles sont toutes excellentes, chacune en son genre, & tout ce que je puis dire à present, c'est qu'ordinairement celles qu'on a mangé les dernieres, nous paroissent toûjours les meilleures.

Les limons, les citrons, & ce qu'on nomme dans les Indes, les *Pampelimouses*, y sont aussi tres-ordinaires, & pour cela mesme beaucoup moins estimez qu'en Europe: mais on cultive avec grand soin une espece

particuliere de citronniers, dont les fruits sont de la grosseur d'une noix, parfaitement ronds, verds, aigres, & excellens pour toute sorte de ragousts : on les met souvent dans des caisses pour en faire l'ornement des cours & des sales.

Mais de tous les arbres qui croissent dans la Chine, celuy qui porte le suif, est, à mon sens, le plus admirable. Cela est assez surprenant ; & comme il n'y a rien de semblable au monde, on s'imagine d'abord que c'est un paradoxe : cependant il n'est rien de si vray, & peut-estre, MONSIEUR, que vous serez bien-aise de sçavoir en particulier, la nature & les proprietez d'un arbre aussi extraordinaire que celuy-là.

Il est de la hauteur de nos cerisiers, les branches en sont tortuës, les feüilles taillées en cœur, d'un rouge vif & éclatant ; l'écorce unie, le tronc court, la teste arondie & chargée. Le fruit paroist renfermé dans une écorce partagée en trois portions de sphere, qui s'ouvre par le milieu quand il est meur comme celle de la chastaigne, & qui découvre trois grains blancs de la grosseur d'une petite noisette. Toutes les branches en sont couvertes, & ce mélange de blanc & de rouge fait à la vûë le plus bel effet du monde ; de sorte que la campa-

gne où ces arbres sont ordinairement plantez en échiquier, paroist de loin un vaste parterre, couvert de pots & de bouquets de fleurs.

Mais ce qu'il y a d'admirable, c'est que cette chair blanche qui couvre le noyau, a toutes les qualitez du suif; la couleur, l'odeur, la consistance, tout en est parfaitement semblable; aussi en fait-on des chandelles, aprés l'avoir fonduë; on y mesle seulement un peu d'huile, pour en rendre la paste plus molle & plus douce. Si les Chinois avoient l'art de la purifier, comme nous purifions en Europe le suif, je crois que leurs chandelles seroient aussi bonnes que les nostres; mais ils n'y font pas tant de façon. Ainsi l'odeur en est plus forte, la fumée plus épaisse, & la lumiere beaucoup moins éclatante.

Il est vray que leurs méches n'y contribuent pas peu: car au lieu de coton, quoyqu'ils en ayent en abondance, ils se servent d'une petite baguette de bois sec & leger, entourée d'un filet de moëlle de jonc, tres-poreux & tout propre à filtrer les parties insensibles du suif, que le feu attire, & qui entretiennent la lumiere. Ce bois qu'on allume, non-seulement diminuë l'éclat de la flamme, mais augmente encore la

fumée & la mauvaiſe odeur.

Parmi les arbres extraordinaires de la Chine, je ne dois pas omettre ceux qui portent le poivre, non pas un poivre ſemblable à celuy dont nous uſons en Europe, & que les Indes ſeules nous fourniſſent, mais une autre eſpece de grains qui ont à peu-prés les meſmes proprietez. Ils viennent dans un arbre grand comme nos noyers, de la groſſeur d'un pois, de couleur griſe, mêlée de quelques filets rouges : quand ils ſont meurs ils s'ouvrent d'eux-meſmes, & font paroiſtre un petit noyau noir comme du jayet. L'odeur en eſt ſi forte qu'on ne peut, ſans s'incommoder notablement, demeurer long-temps ſur l'arbre pour les cueillir, ainſi il faut ſe retirer bien-toſt & y revenir à diverſes fois. Aprés avoir expoſé ces grains au Soleil, on jette le noyau qui eſt d'un gouſt trop fort & trop aſpre; mais ſon écorce deſſechée quoyque moins agreable & moins piquante que noſtre poivre ordinaire, ne laiſſe pas d'eſtre d'un aſſez bon uſage dans les ragouſts.

J'ajoûteray encore, MONSIEUR, pour vous faire connoiſtre la fertilité de cet Empire, qu'il n'y a pas de lieu au monde ſi abondant en racines & en legumes; c'eſt preſque l'unique nourriture du peuple, & l'on n'omet rien pour en avoir de bons. Je

serois infini si j'en voulois faire ici le détail. Je vous diray seulement qu'outre les especes que nous avons en Europe, il y en a encore beaucoup d'autres que nous ne connoissons pas, & qu'on y estime plus que les nostres. Leur soin & leur adresse à les cultiver passe tout ce que nostre agriculture champestre nous a jusqu'icy enseigné; & si nous sommes plus magnifiques qu'eux dans nos jardins, par les differens ornemens dont nous les embellissons; il faut avoüer qu'ils nous surpassent dans leurs potagers.

Quoy-que cette matiere commune en elle-mesme & peu digne de vostre application, ne fournisse presque rien de fort rare, je ne sçaurois m'empescher de vous parler d'une espece d'oignon que j'y ay vû; il ne vient point de graine comme ceux d'Europe; mais à la fin de la saison on voit sortir de petits filamens sur la pointe ou sur la tige des feuilles, au milieu desquels se forme un oignon blanc, semblable à celuy qui germe dans la terre. Ce petit oignon pousse avec le temps des feüilles comme celles qui le soûtiennent, lesquelles à leur tour portent un troisiéme oignon sur leur pointe; de maniere neanmoins que leur grosseur & leur hauteur diminuënt à mesure qu'ils s'é-

loignent de la terre. Il semble que ce soit un ouvrage de l'art, tant il y a d'ordre & de proportion dans ces differens estages; ou que la nature ait voulu nous apprendre, que mesme en se joüant elle est plus parfaite que l'art le mieux entendu & le plus regulier.

Si ce qu'on a écrit du *Pétçi* estoit vray, ce seroit encore une chose beaucoup plus merveilleuse. C'est une espece de lenufar ou de nymphée, qui croist dans l'eau, dont la racine est attachée à une substance blanche, couverte d'une peau rouge, qui se partage en plusieurs gousses; quand il est frais, le goust en est semblable à celuy de la noisette. On assure qu'il a la proprieté d'amollir le cuivre dans la bouche, & de le rendre, si j'ose ainsi dire, *comestible*, quand on les mesle ensemble.

Cela me paroissoit d'autant plus surprenant, que le suc qui en sort est doux, rafraischissant, & n'a aucune de ces qualitez *corrosives*, qui sont seules capables de produire cet effet. Dés que nous fusmes à Hamtchéou où l'on mange beaucoup de Pétçi, nous eusmes la curiosité d'en faire l'experience: on messa un double de la Chine de cuivre fondu, fort aigre & fort cassant, avec un morceau de cette racine; &

l'un de nous qui avoit les meilleures dents, rompit le double en plusieurs morceaux; les autres qui craignoient de s'incommoder, & qui s'épargnoient un peu davantage, n'en purent venir à bout.

Les morceaux du double rompu estoient cependant tres-durs, ce qui nous fit croire que le Petçi n'avoit eu d'autre effet en enveloppant le cuivre, que de conserver les dents, & de leur donner plus de force pour le rompre sans s'incommoder; ce qu'un peu de cuir eust pû faire aussi-bien que ce fruit : pour nous en convaincre, nous nous servismes de cuivre battu, sur lequel ni les dents ni le Petçi ne firent aucune impression. On réïtera l'experience plusieurs fois dans la ville de *Kiahin*, mais ce fut toûjours avec le mesme succés; tant il est vray qu'il faut écouter les choses extraordinaires plus d'une fois, avant que de les croire, si l'on ne veut pas y estre trompé.

Quand les terres de la Chine ne seroient pas aussi bonnes & aussi profondes que je viens de dire, les seuls canaux dont elles sont coupées, suffiroient pour les rendre extrémement fertiles. Mais outre l'abondance qu'ils y portent, & le commerce qu'ils y facilitent, ils en font encore la beauté. L'eau en est claire, profonde, &

coule si doucement, qu'on a bien de la peine à s'en appercevoir. Il y a pour l'ordinaire dans chaque Province un large canal, qui tient lieu de grand chemin, renfermé entre deux petites levées, revestuës de pierres plattes ou de tables de marbre grossier, posées de champ & engagées dans de gros poteaux de mesme matiere, qui les lient ensemble par des rainures, comme nous avons coustume d'en user quand nous travaillons en bois.

Durant les guerres on a eu si peu de soin d'entretenir les ouvrages publics, que celuy-cy, l'un des plus beaux & des plus utiles de l'Empire, a esté ruïné en plusieurs endroits; il est pourtant encore d'un grand usage pour resserrer les eaux du canal & pour servir de chemin à ceux qui tirent les barques. Outre ces digues, on a basti une infinité de ponts pour la communication des terres : ils sont de trois, de cinq, & de sept arches; celle du milieu est extraordinairement haute, afin que les barques en passant, ne soient pas obligées d'abaisser leurs masts : les voutes qu'on a basties de grands quartiers de pierre ou de marbre en sont tres-bien cintrées, les appuis tres-propres, & les piles si étroites, qu'on s'imagine de loin que toutes les arches sont en

l'air. On en voit ainsi presque par tout d'espace en espace ; & quand le canal est droit comme il l'est ordinairement, cette longue suite de ponts fait une espece d'allée qui a quelque chose d'agreable & de magnifique.

Ce grand canal se décharge à droit & à gauche en plusieurs autres plus petits, qui se divisent en un grand nombre de ruisseaux, lesquels vont aboutir à de gros villages, ou mesme à des villes considerables. Quelquefois ils forment de grands bassins, des étangs, des lacs, dont les terres voisines sont arrosées. De sorte que cette eau si pure & si abondante, embellie de tant de ponts, resserrée par des levées si propres & si commodes, distribuée également dans de vastes plaines, couverte d'une infinité de batteaux & de barques, & couronnée, si j'ose ainsi parler, d'un prodigieux nombre de villages & de villes, dont elle va remplir les fossez & former les ruës, fait non-seulement le plus fertile, mais encore le plus beau païs du monde.

Pour moy, surpris & comme frappé d'étonnement à la vûë d'un si grand spectacle, j'ay quelquefois porté une secrete envie à la Chine en faveur de l'Europe, qui doit avoüer de bonne foy, qu'elle n'a rien en ce genre qui luy soit comparable. Que seroit-

cé si l'art, qui souvent en France embellit les lieux les plus sauvages par la magnificence des Palais, des Jardins & des Bois, avoit esté employé dans ces riches campagnes, où la nature n'a rien épargné?

Les Chinois disent que ce païs estoit autrefois tout-à-fait inondé, & qu'à force de travail on fit écouler une partie des eaux, retenant le reste dans ce grand nombre de canaux qu'on ouvrit pour cela de toutes parts. Si cela est, je ne sçaurois assez admirer la hardiesse & l'industrie de leurs Ingenieurs, qui ont creusé des Provinces entieres & fait naistre d'une espece de mer, les plus belles & les plus fertiles plaines du monde.

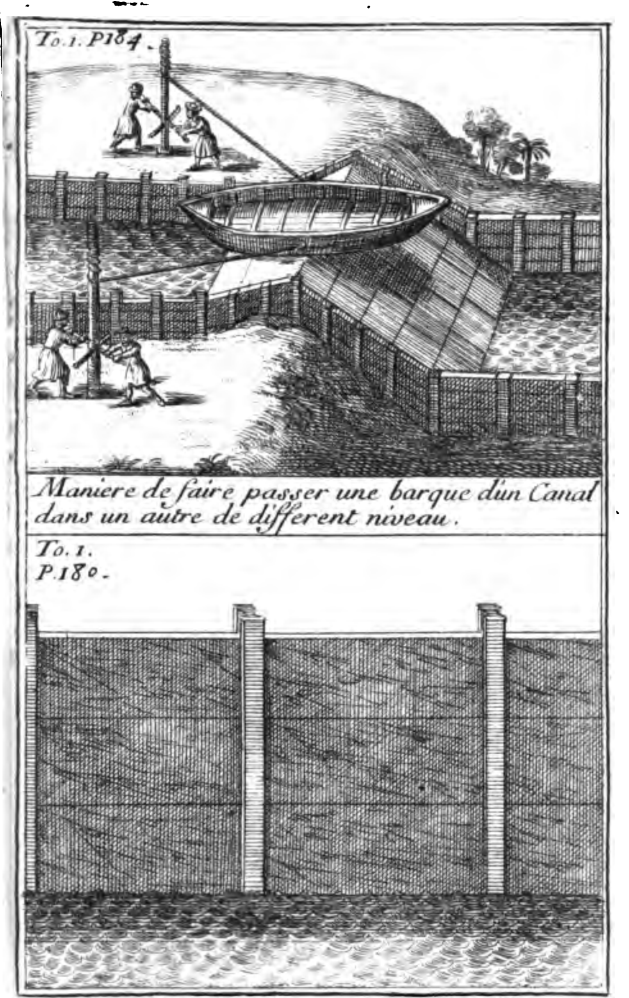
On a de la peine à croire que des gens si peu instruits des principes de la Physique & du nivellement, ayent pû conduire à sa perfection un aussi grand ouvrage que celuy-là. Cependant il est certain que ces canaux ont esté faits à la main. Ils sont ordinairement tirez au cordeau: il y a de l'ordre dans la distribution qu'on en a faite, on a ouvert des passages aux rivieres pour les entretenir & des issuës pour les vuider quand ils sont trop pleins. De sorte qu'on ne peut pas douter que l'industrie des Chinois n'y ait du moins beaucoup de part.

Parmi tous ces canaux des Provinces me-

ridionales, il y en a un qu'on nomme le grand canal, parce qu'il traverse tout l'Empire depuis Canton qui est au midy, jusqu'à la ville de Pekin située dans la partie la plus septentrionale. On est seulement obligé de faire une petite journée par terre pour traverser la montagne de *Moilin* qui borne la province de Kiamsi. De cette montagne coulent deux rivieres, dont l'une va au Sud jusqu'à la mer, & l'autre au Nord jusques dans le fleuve de Nankin, d'où par divers canaux & par le moyen du fleuve *Jaune* on continuë le voyage jusqu'auprés des montagnes de Tartarie.

Mais parce que dans cette étenduë de plus de quatre cens lieuës, les terres ne sont pas égales, ou n'ont pas une pente proportionnée à l'écoulement des eaux, il a esté necessaire de pratiquer un grand nombre d'écluses. On les appelle ainsi dans les Relations, quoy-qu'elles soient bien differentes des nostres. Ce sont des chûtes d'eau & comme des torrens qui se precipitent d'un canal dans un autre, plus ou moins rapides, selon la difference de leur niveau. Pour y remonter les barques, on se sert d'un grand nombre d'hommes, qui sont entretenus pour cela auprés de l'écluse.

Aprés avoir passé des amarres à droit &



Maniere de faire passer une barque d'un Canal dans un autre de different niveau.

Levées qui bordent les Canaux de la Chine.

à gauche pour saisir la barque, de maniere qu'elle ne puisse pas échaper, ils ont plusieurs *cabestans* par le moyen desquels ils l'élevent peu à peu à force de bras, jusqu'à ce qu'elle soit dans le canal superieur, en estat de continuër sa route. Cette manœuvre est longue, rude & tres-dangereuse; ils seroient bien surpris s'ils voyoient avec quelle facilité un seul homme qui ouvre & qui ferme les portes de nos écluses, fait monter ou descendre avec seureté les batteaux les plus longs & les plus pesans.

J'ay vû à la Chine quelques endroits où les eaux des deux canaux ne communiquent point; on ne laisse pas de faire passer les batteaux de l'un à l'autre, quoy que le niveau soit different de plus de quinze pieds. Voicy de quelle maniere ils s'y prennent.

A la teste du canal superieur, ils ont basti un double glacis de pierre, qui s'unissant par la pointe, s'étend des deux costez jusqu'à la surface de l'eau. Quand la barque est dans le canal inferieur, on la guinde par le moyen de plusieurs *cabestans* sur le plan du premier glacis, jusqu'à ce qu'étant élevée sur la pointe, elle retombe par son propre poids le long du second glacis dans l'eau du canal superieur, où elle va durant quelque temps comme un trait. On

les fait descendre à proportion de la mesme maniere. Je ne sçay comment ces barques qui sont ordinairement fort longues & bien chargées ne se rompent point par le milieu, quand elles se trouvent balancées en l'air sur cet angle aigu : car dans cette longueur, le levier doit faire un furieux effort. Cependant je ne sçache pas qu'il en arrive d'accident. J'y ay passé assez souvent ; & toute la précaution qu'on prend, quand on ne veut pas mettre pied à terre, c'est de s'attacher fortement à quelque cable de peur d'estre emporté de la proüe à la pouppe.

Il n'y a point de semblables écluses dans le grand canal, parce que les barques de l'Empereur qui sont grandes comme nos vaisseaux, n'y sçauroient estre élevées à force de bras, & se briseroient infailliblement dans la chute. Toute la difficulté consiste à remonter ces torrens dont j'ay parlé, & c'est ce qu'ils font avec succés ; mais non pas sans peine & sans dépense.

Ce chemin d'eau, comme ils l'appellent, estoit necessaire pour le transport des grains & des étoffes qu'on fait venir des provinces meridionales à Pekin. Il y a, si l'on en croit les Chinois, mille barques de 80. à 100. tonneaux, qui font le voyage une

fois l'an, toutes chargées pour l'Empereur, sans compter celles des particuliers dont le nombre est infini. Quand ces prodigieuses flottes passent, on diroit qu'elles portent le tribut de tous les royaumes de l'Orient, & qu'un seul de ces voyages doit fournir pour plusieurs années à la subsistance de la Tartarie ; cependant Pekin seul en profite, & ce seroit encore peu, si d'ailleurs la province ne contribuoit à l'entretien des habitans de cette grande ville.

Les Chinois non contens de faire des canaux pour la commodité des voyageurs, en creusent plusieurs autres, qui servent à recueillir les pluyes, dont ils arrosent leurs campagnes au temps de la secheresse, sur tout dans les provinces du Nord. Durant l'esté, on voit tous les païsans avec leurs *chapelets*, occupez à élever cette eau dans une infinité de petites rigoles qu'ils pratiquent au travers des champs. Ils font en d'autres endroits de grands reservoirs de gazon, dont le fond est élevé audessus du rez de chaussée, pour s'en servir au besoin. Outre cela dans le Chansi & dans le Chensi ils ont par tout creusé des puits de quatre-vingt à cent pieds de profondeur, dont ils tirent l'eau avec un travail incroyable. Que si par hasard, l'on trouve dans le païs de l'eau

vive, il faut voir avec quelle adresse ils s'en servent : ils la soûtiennent par des digues dans les lieux les plus élevez ; ils la détournent par cent endroits differens, afin que toute la contrée en profite ; ils la partagent par des saignées, selon le besoin que chacun en a ; de maniere qu'un petit ruisseau bien ménagé fait quelquefois la fertilité d'une Province.

Les rivieres de la Chine ne sont pas moins considerables que ses canaux. Il y en a deux sur tout que les Relations ont rendu celebres. La premiere se nomme *Kiam* ou *Yamçe*, qu'on traduit ordinairement le fils de la mer. Mais je crois qu'on se trompe, car la lettre dont se servent les Chinois pour écrire *Yàm* est differente de celle qui signifie la mer, quoy-que le son & l'accent en soient semblables. Parmi plusieurs significations que cette lettre peut avoir, celle qu'on luy donnoit autrefois fait assez à nostre sujet. Sous le regne de l'Empereur *You*, elle signifioit une province de la Chine, que ce fleuve borne au Sud, & il est probable qu'on donna au fleuve ce mesme nom, parce que ce Prince y détourna les eaux qui inondoient alors tout le païs.

Ce fleuve prend sa source dans la pro-

vince de *Yunnan*, traverse celles de Soutchuen, de Houquam, de Nankin, & aprés avoir arrosé quatre royaumes dans l'étenduë de 400. lieuës, il se jette dans la mer Orientale vis-à-vis de l'Isle de *Tçoummin*, formée à son embouchure par les sables qu'il y charie. Les Chinois ont un proverbe qui dit, *la mer n'a point de bornes & le Kiam n'a point de fond.* * En effet en quelques endroits ils n'en trouvent point; en d'autres ils pretendent qu'il y a deux & trois cens brasses d'eau. Je suis neanmoins persuadé que leurs pilotes, qui ne portent que cinquante ou soixante brasses de corde tout au plus, n'ont jamais eu la curiosité de sonder jusqu'à trois cens brasses: & l'impossibilité qu'il y a de trouver le fond avec leurs sondes ordinaires, suffit à mon avis, pour les porter à de semblables exaggerations.

J'ay souvent navigé sur ce fleuve, & j'ay mesme pris avec soin son cours & sa largeur depuis Nankin, jusqu'à l'embouchure d'une autre riviere, dans laquelle on entre pour suivre le chemin de Canton. Il a devant Nankin, à plus de trente lieuës de la mer, une petite demi-lieuë de large; le passage en est dangereux, & devient cha-

* Haï vou pim; Kiam vou ti.

que jour plus fameux par les naufrages. Dans son cours, qui est tres rapide, il forme un grand nombre d'Isles, toutes tres-utiles à la Province, par la multitude des joncs de 10. à 12. pieds de haut, qu'elles produisent & qui servent au chauffage de toutes les villes d'alentour; car à peine a-t-on assez de bois pour les bâtimens & pour les vaisseaux. Elles sont d'un grand revenu, & l'Empereur en retire des droits considerables.

La riviere, que les torrens des montagnes enflent quelquefois extraordinairement, devient si rapide que souvent elle emporte ces Isles ou les diminuë de la moitié; par la mesme raison, elle en forme ailleurs de nouvelles, & l'on est tout surpris de les voir ainsi changer de place en peu de temps, comme si en plongeant, elles avoient passé sous l'eau d'un lieu à un autre. Cela n'arrive pas toûjours, mais toutes les années il s'y trouve un changement si considerable, que pour ne s'y pas tromper, les Mandarins les font mesurer de trois en trois ans, pour en augmenter ou en diminuer les droits selon l'estat où elles se trouvent.

Le second fleuve de la Chine se nomme *Hoambo*, c'est-à-dire la riviere jaune, parce

que les terres qu'elle entraîne, sur tout au temps des plüyes, luy donnent cette couleur. J'en ay vû plusieurs autres, dont les eaux en certain temps de l'année, sont si épaisses & si chargées de limon, qu'elles ressemblent plus à des torrens de boüë, qu'à de veritables rivieres. Le Hoamho prend sa source à l'extremité des montagnes qui bornent la Province de Soutchoûen à l'Occident; delà il se jette dans la Tartarie, où il coule durant quelque temps le long de la grande muraille, par laquelle il rentre dans la Chine entre les Provinces de *Chansi* & de *Chensi*. Il arrose ensuite celle de *Honan*, & aprés avoir traversé une partie de la Province de Nankin, & coulé plus de six cens lieuës dans les terres, il se jette enfin dans la mer Orientale, non loin de l'embouchure du Kiam. Je l'ay traversé & côtoyé en plusieurs endroits; par-tout il est fort large & fort rapide, mais peu profond & peu navigable.

Ce fleuve a fait autrefois de grands ravages dans la Chine, & on est encore aujourd'huy obligé d'en soûtenir les eaux en certains lieux par de longues & de fortes digues. Ce qui n'empesche pas que les villes d'alentour, n'en craignent encore les inondations. Aussi a-t-on eu soin dans la Pro-

vince de Honan, dont les terres sont basses, d'entourer la pluspart des villes à un demi-quart de lieuë des murs, d'une bonne levée de terre revestuë de gazon, pour se precautionner contre les accidens, en cas que les digues se rompent, comme il arriva il y a cinquante-deux ans. Car l'Empereur voulant obliger un rebelle, qui tenoit depuis long-temps la ville de Honan, étroitement assiegée, à se retirer; il fit rompre une partie des digues pour noyer l'armée ennemie. Mais le secours qu'il donna à la ville, luy fut plus funeste que n'auroit esté la fureur des assiegeans; presque toute la Province se trouva inondée avec plusieurs villes, & un grand nombre de villages; plus de trois cens mille personnes furent submergées dans la Capitale, & quelques-uns de nos Missionnaires, qui y avoient alors une nombreuse Chrétienté y perdirent la vie & leur Eglise.

Le plat païs est depuis ce temps-là, devenu une espece d'étang ou de marais. Ce n'est pas qu'on n'ait dessein de réparer cette perte, mais l'entreprise est difficile, & d'une grande dépense. La Cour Souveraine qui prend soin des ouvrages publics pressa plus d'une fois l'Empereur d'y envoyer le Pere Verbiest, & peut-estre qu'enfin ce

Prince

Prince y auroit consenti ; mais il découvrit que les Mandarins se servoient de ce pretexte, pour éloigner ce Pere de la Cour, & que leur dessein estoit de l'engager dans une entreprise difficile, capable de le perdre, ou de laquelle au moins il ne sortiroit jamais avec honneur.

On voit à la Chine un grand nombre d'autres rivieres moins celebres, mais beaucoup plus utiles pour le commerce. Comme elles n'ont rien de particulier, ce seroit, MONSIEUR, abuser de vostre patience, que de vous en faire le détail. Pour ce qui touche les fontaines, il seroit à souhaiter qu'il y en eût davantage, & de meilleures. Il est certain que les eaux ordinaires ne sont pas bonnes ; ce qui a peut-estre obligé les habitans, sur tout ceux des Provinces meridionales, de boire toûjours chaud ; mais parce que l'eau chaude est fade & dégoustante, ils se sont avisez d'y mettre des feüilles d'arbre, pour luy donner quelque goût. Celle de Thé leur a paru la meilleure, & ils s'en servent communément.

Peut-estre aussi que Dieu dont la providence a si universellement pourvû aux besoins de tous les peuples, & si je l'ose dire, à leurs plaisirs & à leurs delices, n'a pas

voulu priver la Chine, de ce qui eſt le plus neceſſaire à la vie ; ainſi pour ſuppléer au défaut des puits & des fontaines, que la nature des terres a preſque par tout rendu ſalées, il y a fait croiſtre en abondance cette eſpece d'arbre particulier, dont les feüilles ſervent, non-ſeulement à purger les eaux de leurs mauvaiſes qualités, mais encore à les rendre ſalutaires, & agreables.

On aſſeure que parmi les fontaines de la Chine, il s'en trouve pluſieurs qui ont regulierement leur flux & leur reflux, comme la mer ; ſoit qu'elles ayent communication avec l'Ocean par des conduits soûterrains, ou qu'en paſſant par certaines terres, elles ſe chargent de ſels & d'eſprits propres à cauſer cette fermentation.

Puiſque j'ay commencé à parler des differentes eaux de la Chine, je ne puis paſſer ſous ſilence, les étangs & les lacs qu'on y voit preſque dans toutes les Provinces. Ceux qui ſe forment en hyver par les torrens des montagnes, deſolent les campagnes, & rendent durant l'eſté tout le païs ſterile, ſablonneux & plein de cailloux. Les autres qui viennent de ſource ſont extrémement poiſſonneux, & donnent un revenu conſiderable à l'Empereur par le ſel qu'on en retire. Il y en a un entre-autres

(je crois que c'eſt dans le Chanſi) au milieu duquel paroiſt une petite Iſle, où l'on ſe contente durant la grande chaleur, de jetter l'eau de tous coſtez. Il s'y fait en peu de temps une crouſte d'un ſel fort blanc & de bonne odeur, ce qu'on continuë durant tout l'eſté avec un tel ſuccés, que ce ſel ſuffiroit pour toute la Province, s'il eſtoit auſſi ſalant que celuy de la mer, qu'on employe plus ordinairement pour les chairs.

Quoy-que je n'aye pas vû tous ces fameux lacs de la Chine, à qui les Hiſtoriens attribuent tant de merveilles, j'en rapporteray neanmoins quelque choſe, dont je n'ay garde d'eſtre garant; mais qui ne laiſſera pas de faire connoiſtre le genie du païs, où l'on croit ſi facilement ce qui paroiſt le plus incroyable.

Dans la Province de Fokien il y en a un dont l'eau eſt verte, & qui change le fer en cuivre. On a baſti un Palais ſur le bord d'un autre qui n'eſt pas fort éloigné du premier, dans les appartemens duquel on entend le ſon des cloches, toutes les fois que le Ciel menace de quelque orage. Il y a des eaux dans la Province de Canton qui changent de couleur toutes les années. En eſté & en hyver, elles ſont tres-claires; en Automne elles deviennent bleuës, mais d'un ſi beau

bleu, qu'on s'en sert pour la teinture des étoffes.

Là-mesme on voit une montagne pleine de cavernes dont le seul aspect est horrible, dans laquelle il se trouve un lac de telle nature, que si du haut on y jette une pierre, on entend un bruit semblable au tonnerre; peu de temps aprés, il s'en éleve un gros nuage qui se resoud incontinent en pluye.

Mais le plus celebre de tous, est celuy de la Province de Iünnan. Les Chinois assurent que ce lac se forma tout d'un coup par un tremblement de terre, qui engloutit tout le païs avec ses habitans. Ce fut en punition de leurs crimes; car ils estoient d'une vie fort dereglée. De tous ceux qui s'y trouverent alors, il n'y eut qu'un seul enfant de sauvé, qu'on trouva au milieu du lac, porté sur une piece de bois.

Dans l'Isle de Haïnan, qui appartient à la Chine, il y a une espece d'eau, je ne sçay si c'est lac ou fontaine, qui petrifie les poissons. J'ay moy-mesme apporté des cancres qui conservant toute leur figure naturelle, sont tellement changez en pierre, que les pattes & le corps en sont tres-durs, tres solides, & peu differens du caillou. Ces merveilles de la nature, ne sont pas tellement particulieres à la Chine qu'on n'en trouve

ailleurs de ſemblables; & ſi on n'ajoûte pas foy à tout ce que les Chinois diſent, ce n'eſt pas qu'il n'y ait quelquefois du fondement à leurs hiſtoires; mais c'eſt qu'elles ont pour l'ordinaire un air de fable & d'exaggeration, qui feroit meſme douter de la verité.

Je voudrois bien, MONSIEUR, pour ne rien omettre de ce qui regarde cette matiere, vous pouvoir expliquer toutes les eſpeces de poiſſons que les rivieres & les lacs leurs fourniſſent, auſſi-bien que ceux qui ſe peſchent ſur leurs coſtes: mais en verité, j'en ſuis trop-peu inſtruit, pour m'engager en ce détail. J'ay ce me ſemble, vû à la Chine tous les poiſſons que nous avons en France; j'en ay meſme remarqué pluſieurs autres que je ne connois point, & dont je ne ſçay pas le nom. C'eſt tout ce que j'en puis dire. Outre cela je vous confirmeray ce que vous avez lû ſans doute dans les Relations, touchant les poiſſons qu'on nomme, poiſſons d'or & poiſſons d'argent, qui ſe trouvent en pluſieurs Provinces, & qui font un ornement particulier dans les cours & dans les jardins des Grands.

Ils ſont d'ordinaire de la longueur du doigt, & gros à proportion. Le mâle eſt

d'un beau rouge, depuis la teste jusqu'à la moitié du corps, & mesme davantage; le reste avec toute la queuë en est doré, mais d'un or si lustré & si éclatant, que nos veritables dorures n'en approchent pas. La femelle est blanche; elle a la queuë & mesme une partie du corps, parfaitement argentée. La queuë de l'un & de l'autre n'est pas unie & platte comme celle des autres poissons, mais formée en bouquet, grosse, longue, & qui donne un agrément particulier à ce petit animal, dont le corps est d'ailleurs parfaitement bien proportionné.

Ceux qui les veulent nourrir doivent en prendre un grand soin, parce qu'ils sont extraordinairement délicats & sensibles aux moindres injures de l'air. On les met dans un bassin fort profond & fort large, au fond duquel on a accoûtumé de renverser un pot de terre troüé par les costez, afin qu'ils puissent durant les grandes chaleurs s'y retirer, & se mettre ainsi à couvert du Soleil. On jette aussi sur la surface de l'eau certaines herbes particulieres qui s'y conservent toûjours vertes; & qui y entretiennent la fraischeur. Cette eau se change deux ou trois fois la semaine; de maniere neanmoins qu'on en met de nouvelle à mesure qu'on vuide le bassin, qu'il ne faut ja-

mais laisser à sec. Si l'on est obligé de transporter le poisson d'un vase à un autre, il se faut bien donner de garde de le prendre avec la main ; tous ceux qu'on touche, meurent bien-tost aprés, ou se flétrissent. Il faut pour cela se servir d'une petite cüeillere de fil attachée par le haut à un cercle de bois, dans laquelle on les engage insensiblement. Quand ils y sont entrez d'eux-mesmes, on a soin de ne les pas heurter, mais de les tenir toûjours dans la premiere eau qui ne se vuide que lentement, & qui donne le temps de les transporter dans l'eau nouvelle. Le grand bruit, comme celuy de l'artillerie ou du tonnerre, une odeur trop forte, un mouvement violent, tout cela leur est nuisible, & quelquefois mesme les fait mourir ; comme je l'ay souvent remarqué sur mer où nous en portions, toutes les fois qu'on tiroit le canon, ou qu'on faisoit fondre du gaudron. D'ailleurs ils vivent presque de rien ; les vers insensibles qui se forment dans l'eau, ou les parties les plus terrestres qui y sont meslées, suffisent presque pour les empescher de mourir. On y jette neanmoins de temps en temps des petites boules de paste, mais il n'y a rien de meilleur que du pain à chanter, qui estant détrempé fait une espece de

boüillie, dont ils sont extrémement avides, & qui est en effet tres proportionnée à leur delicatesse naturelle.

Dans les païs chauds, ils multiplient beaucoup, pourvû qu'on ait soin de retirer leurs œufs qui surnagent, & qu'ils mangent presque tous. On les place dans un vase particulier exposé au Soleil, & on les y conserve jusqu'à ce que la chaleur les ait fait éclorre. Les poissons en sortent avec une couleur noire, que quelques-uns d'eux conservent toûjours, mais qui se change peu à peu dans les autres, en rouge, en blanc, en or, en argent, selon leur differente espece. L'or & l'argent commencent à se former à l'extrémité de la queuë, & s'étendent un peu plus ou un peu moins selon leur disposition particuliere.

Tout cela, MONSIEUR, & les autres merveilles de l'Univers, nous font par-tout reconnoistre le doigt de Dieu, qui, pour l'amour de nous, a embelli le monde d'une infinité de manieres. Non content d'éclairer le ciel, & d'enrichir la terre, il est descendu jusques dans les abîmes; dans les eaux mesme, il a laissé des vestiges de sa profonde sagesse; & sans parler de ces monstres prodigieux qui semblent faits pour étonner la nature; il a encore formé ces

merveilleux poissons que je viens de vous décrire, lesquels quoy que petits, ne laissent pas par leur beauté singuliere d'attirer nostre admiration, & de nous donner quelque idée de la grandeur du Createur.

Voila, MONSIEUR, en racourci le plan & comme la Carte du païs, que je m'estois proposé de vous faire connoistre. Ce ne sont que les dehors, & si je l'ose dire, le corps de cet Empire, dont l'ame & l'esprit est répandu dans ses habitans. Peut-estre que quand vous aurez lû ce que je viens de vous en écrire, vous aurez la curiosité d'apprendre, quels peuples assez heureux ont receu en partage la plus grande, la plus belle, la plus fertile portion de ce monde; telle enfin, qu'il ne luy manque rien, pour une veritable terre de promission, que d'estre cultivée par le peuple de Dieu, & habitée par de veritables Israëlites. Si nous n'avions comme les Hebreux, que la mer rouge & quelques deserts à traverser, peut-estre que quarante ans suffiroient pour la soumettre à l'Evangile; mais cette vaste étenduë de mers, ces chemins de terre infinis & impratiquables, qui pourroient mesme retarder Moïse & les Prophetes, ralentissent quelquefois le zele des Ministres de Jesus-Christ, & dimi-

nuënt le nombre de ses nouveaux Apôtres.

Plust à Dieu que je pusse ici, comme firent autrefois ces Hebreux, que Moïse avoit envoyez à la découverte de la terre promise, representer les richesses immenses, & les pretieuses récoltes que la Chine promet aux ouvriers Evangeliques; peut-estre que la vûe d'une si abondante moisson entraisneroit toute l'Europe. J'espere du moins que mon témoignage ne sera pas tout à fait inutile, & que le zele extraordinaire du peu de Missionnaires qui me suivront, suppléera au grand nombre de ceux qu'un si vaste empire demanderoit. Je suis avec beaucoup de respect.

MONSIEUR,

Vostre tres-humble & tres-obéïssant serviteur,
L. J.

LETTRE V.

A Monſeigneur LE MARQUIS DE TORSI, Secretaire d'Eſtat pour les Affaires Eſtrangeres.

Du caractere particulier de la nation Chinoiſe ; ſon antiquité, ſa nobleſſe, ſes modes, ſes bonnes & ſes mauvaiſes qualitez.

MONSEIGNEUR,

Puiſque dans le glorieux employ dont le Roy vous a honoré, & que vous rempliſſez déja avec tant de ſageſſe, rien ne peut contribuer davantage à vous élever à ce haut point de perfection, que toute l'Europe attend de vous, que la parfaite connoiſſance des mœurs & du genie des Eſtrangers ; j'ay crû qu'en m'ordonnant de vous écrire ſur ce qui regarde l'Empire de la Chine, vous ſouhaitiez particulierement

apprendre quel est le genie de ses habitans.

Il est vray qu'à juger de l'avenir par les regnes precedens, ces connoissances vous seroient peut-estre assez inutiles. Jusqu'icy la France n'a rien eu à démesler avec ces peuples, & il semble que la nature ne les ait placez si loin de nous, que pour les separer entierement de nos interests. Mais sous le regne de LOÜIS LE GRAND, pour qui la nature mesme a si souvent changé ses loix, est-il quelque chose d'impossible? Et le Ciel, qui semble jusqu'ici avoir occupé toutes les nations à le rendre celebre, n'obligera-t-il point la Chine toute fiere qu'elle est, de contribuer quelque chose à sa gloire?

C'est apparemment, sous vostre Ministere, MONSEIGNEUR, que nous verrons le plus grand Empire de l'Orient s'unir avec le plus puissant Royaume de l'Europe; & peut-estre que sans cette fatale guerre, dont les suites se font sentir jusqu'à l'extrémité de l'univers, vous auriez déja écouté les Envoyez d'un Prince, qui n'a jamais reconnu d'autre souverain que luy-mesme dans le monde. Cette negotiation si glorieuse pour vous & si utile pour l'établissement de la religion, que le malheur des

temps a jusqu'icy interrompuë, pourra bien se renouër; & c'est pour vous y disposer, MONSEIGNEUR, que je prens la liberté de vous faire connoistre le caractere de ceux qui y doivent estre employez.

LEs Chinois sont si anciens dans le monde qu'il en est de leur origne comme de ces grands fleuves dont on ne peut presque découvrir la source. Il faut pour cela remonter plus loin que toutes nos histoires profanes; & le temps mesme qui nous est marqué par la Vulgate n'est pas trop long, pour justifier leur chronologie.

Il est bien vray que l'histoire populaire de cette grande Monarchie, est non seulement douteuse, mais encore manifestement fausse; car elle compte plus de quarante mille ans depuis la fondation de l'Empire. Mais celle dont tous les sçavans conviennent est si suivie, si bien circonstanciée, établie par une tradition si constante, qu'on ne peut en douter parmi eux, sans passer pour ridicules, & comme ils s'expliquent eux-mesmes, pour heretiques.

Suivant cette histoire qu'aucun de leurs sçavans ne revoque en doute, il y a beaucoup plus de quatre mille ans que la Chine avoit ses Rois qui ont continué jusqu'à pre-

sent sans aucune interruption. La mesme famille n'a pas toûjours esté sur le trône : il y en a eu vingt-deux differentes, qui ont donné deux cens trente-six Empereurs. Plusieurs docteurs font encore remonter cette Monarchie six cens ans plus haut, mais quoy-que leur opinion soit tres-probable, on peut neanmoins s'en tenir à la premiere; & c'est une chose qui fait bien voir la grandeur & la noblesse de cet Empire, puisque cinq ou six cens ans de plus ou de moins, ne diminuent pas notablement son antiquité.

Certainement aprés tous les examens qu'on a faits de cette chronologie, il ne nous est pas plus permis d'en douter que des histoires le plus communement receuës parmi nous, d'autant plus qu'elle n'a pû estre alterée par les étrangers; qu'elle a toûjours passé parmi les sçavans du païs pour seure & incontestable; qu'elle est écrite sans affectation & d'un stile simple & naïf, qui porte avec soy un air de verité qui persuade; que Confucius, estimé pour sa capacité, sa bonne foy, sa droiture, n'en a jamais douté, & établissoit mesme là-dessus toute sa doctrine, cinq cens cinquante ans avant la naissance de nostre Seigneur; que ces livres sont tres-conformes à l'Ecriture Sainte touchant l'âge des premiers

hommes; car ils asseurent que Fohi regna cent cinquante ans, Chinnum cent quarante, Hoamti cent onze, Yao cent dix-huit, & ainsi des autres en décroissant toûjours, selon que l'histoire Sainte nous l'apprend; enfin que les éclypses observées dés ce temps-là ont dû en effet arriver, ce qu'ils ne pouvoient sçavoir que par l'observation & non pas par leurs calculs qui n'estoient pas assez exacts. Tout cela nous persuade qu'il y a peu de seureté dans l'histoire profane du monde, si nous pouvons raisonnablement douter de celle de la Chine.

Au reste, cet empire eut le sort de tous les autres, dont l'origine est toûjours peu considerable. Il y a de l'apparence que les enfans ou les petits-fils de Noé se répandirent dans l'Asie & percérent enfin jusques dans cette partie de la Chine qui est la plus occidentale, & qu'on nomme à present le Chansi & le Chensi. Ils vivoient au commencement en famille, & les Rois estoient des peres à qui une longue suite d'années, beaucoup de troupeaux & les autres richesses champestres avoient donné de l'autorité.

Fohi fut celuy qui jetta le premier les fondemens de la Monarchie; sa sagesse, sa capacité, ses bonnes mœurs, sa puissance

& la reputation que son experience & son grand âge luy avoient acquise, le firent écouter comme un Oracle. Il regla tout pour la vie privée, pour la police, pour la religion ; de maniere que l'Estat devint en peu de temps tres-florissant ; ses sujets occuperent d'abord la province de Honan & quelques années aprés défricherent toutes les terres qui s'étendent jusqu'à la mer Orientale.

Il semble que les Chinois dés leur origine se soient senti quelque chose de plus que les autres hommes ; semblables à ces Princes qui portent en naissant, une fierté naturelle qui les distingue toûjours du peuple. Soit que les royaumes d'alentour fussent barbares, ou qu'ils leur fussent inferieurs en sagesse ; ils se firent deslors une maxime d'Estat, de n'avoir commerce avec les étrangers, qu'autant qu'il seroit necessaire pour recevoir leurs hommages ; encore ne cherchoient-ils pas ces marques de souveraineté par un esprit d'ambition, mais pour avoir occasion de donner aux autres peuples de la terre les loix & les regles du gouvernement parfait.

Ainsi quand parmi leurs tributaires quelqu'un se dispensoit de comparoistre au temps marqué, ils ne l'obligeoient point

à force ouverte de se soûmettre; au contraire ils luy portoient compassion. Qu'y perdons-nous, disoient-ils, s'il est toûjours barbare? puisqu'il s'éloigne de la sagesse, il doit s'en prendre à luy-mesme, toutes les fois qu'il manquera par passion ou par aveuglement.

Cette sage politique fit une si grande reputation aux Chinois, que dans toutes les Indes, dans la Tartarie, dans la Perse on les regardoit comme les oracles du monde; & les Japonois en avoient conçû une si haute idée, que quand Saint Xavier leur porta la foy, (quoy-qu'en ce temps-là la Chine eust beaucoup perdu de son ancienne probité) une des plus grandes raisons qu'ils opposoient au Saint, estoit que cet empire si sage, si éclairé ne l'avoit pas encore embrassée.

Mais cette politique qui les porta à se distinguer des autres, ce qui peut-estre estoit au commencement une maxime tres-utile, dégenera dans la suite en orgueil. Ils se regarderent comme un peuple choisi, que le Ciel avoit fait naistre au milieu de l'univers pour luy donner la loy, seul capable d'instruire, de polir, de gouverner les nations. Ils se figuroient les autres hommes comme des nains & de petits monstres qui

avoient esté jettez sur les extrémitez de la terre, comme la crasse & le rebut de la nature; au lieu que les Chinois placez au milieu du monde, avoient seuls receu de Dieu une forme raisonnable & une veritable grandeur. Leurs Cartes anciennes sont remplies de ces sortes de figures, & de plusieurs emblesmes propres à inspirer le mépris qu'ils faisoient du genre humain.

Mais quand ils virent les Européens instruits en toute sorte de sciences, ils furent frappez d'étonnement. *Comment se peut-il faire*, disoient-ils, *que des gens si éloignez de nous, ayent de l'esprit & de la capacité? Jamais ils n'ont lû nos livres, ils n'en connoissent pas mesme les lettres; ils n'ont point esté formez par nos loix, & cependant ils parlent, ils raisonnent juste comme nous.*

Nos ouvrages, comme sont les étoffes, les montres, les instrumens de Mathematique & semblables curiositez, les surprirent encore beaucoup : car ils pensoient qu'on ne trouvoit qu'à la Chine des gens adroits, & de bons ouvriers. Ils connurent alors que nous n'estions pas si barbares qu'ils s'estoient imaginez; & ils dirent assez plaisamment : *Nous pensions que les autres peuples fussent tous aveugles, & que la nature n'eust donné des yeux qu'aux Chinois : cela*

n'est pas universellement vray, & si les Européens ne voyent pas aussi clair que nous, ils ont du moins chacun un œil.

J'ay vû quelquefois des François si piquez de cette ridicule vanité, qu'ils ne pouvoient retenir leur colere. Ils auroient peut-estre mieux fait de s'en divertir; il faut du moins excuser les Chinois: jusqu'alors ils n'avoient vû que des Tartares ou des Indiens; & ils regardoient de loin l'Occident comme nous regardons à present les terres Australes & les forests du Canada. Si à trois cens lieuës de Quebec nous trouvions des Mathematiciens Iroquois ou de sçavans Alkonkins qui nous découvrissent une nouvelle philosophie plus claire, plus étenduë, plus parfaite que la nostre; nous ne serions pas moins blasmables que les Chinois, de nous estre preferez à ces peuples & de les avoir jusqu'icy traitez de barbares.

A cet orgueil prés, il faut avouër que la nation Chinoise a eu de grandes qualitez: beaucoup de douceur & de politesse dans l'usage du monde, du bon sens & de l'ordre dans leurs affaires; du zele pour le bien public; des idées justes pour le gouvernement; de l'esprit, mediocre à la verité dans les sciences speculatives, mais droit & seur dans la morale, qu'ils ont toû-

jours conservée tres-conforme à la raison.

Le peuple estoit appliqué à la l'éducation des enfans dans leurs familles, estimant par dessus toutes choses l'agriculture, laborieux à l'excés, aimant & entendant parfaitement le commerce. Les Juges & les Gouverneurs des Villes affectoient une gravité dans leur exterieur, une sobrieté dans leurs tables, une moderation dans le domestique, & une équité dans tous les jugemens, qui leur attiroient le respect & l'amour de tous les peuples. L'Empereur mesme ne mettoit sa gloire que dans le bonheur qu'il procuroit à ses sujets; & il se consideroit moins comme le Roy d'un grand Etat, que comme le pere d'une nombreuse famille.

Ce caractere de la Chine, MONSEIGNEUR, que je viens de vous faire, n'est point flatté, mais tiré fidelement de son histoire, qui nous fournit une infinité d'exemples de cette haute sagesse qui a esté si long-temps l'ame de son gouvernement. Il est vray que les guerres civiles, les Rois foibles ou méchans, la domination étrangere ont troublé de temps en temps un si bel ordre. Mais soit que les loix fondamentales de l'Etat fussent excellentes, ou que les peuples apportassent en naissant de si

heureuses dispositions; il est certain que ces fascheux intervales n'ont pas duré long-temps: pour peu qu'on les laissast à eux-mesmes, ils reprenoient leur premiere conduite; & nous voyons encore à present au milieu de la corruption, que les troubles domestiques & le commerce des Tartares y ont portée, des vestiges de cette ancienne probité.

Je ne pretens pas, MONSEIGNEUR, m'étendre fort au long sur cette matiere. Je sçay que c'est une Lettre que j'ay l'honneur de vous écrire & non pas une histoire. D'ailleurs on travaille à mettre en François celle que les Chinois eux-mesmes nous ont laissée, & je suis seur qu'elle vous plaira par sa nouveauté, & par les choses extraordinaires qu'elle contient.

Je me contente icy de vous tracer quelque image de l'état present de la Chine par rapport aux mœurs & aux coûtumes de ses peuples. Je pourrois en peu de mots vous en faire le portrait, en disant qu'on y vit à peu prés comme nous vivons en Europe; l'avarice, l'ambition, l'amour du plaisir ont beaucoup de part à tout ce qui s'y passe: on trompe dans le negoce, l'injustice regne dans les Tribunaux, les intrigues occupent les Princes & les courtisans. Ce

pendant les gens de qualité prennent tant de mesures pour cacher le vice; & les dehors sont si-bien gardez, que si un étranger n'a soin de s'instruire à fond des choses, il s'imagine que tout est parfaitement reglé. C'est par là que les Chinois ressemblent aux Européens. Voicy ce qui les en distingue: leur air, leur langage, leur naturel, leurs civilitez & leurs manieres sont non-seulement differentes des nostres, mais encore de celles que nous remarquons dans toutes les autres nations du monde.

Vous aurez sans doute, MONSEIGNEUR, remarqué les figures qui sont peintes sur les porcelaines & sur les cabinets de la Chine. Nos peintures en Europe nous flattent toûjours, mais celles des Chinois les estropient & les rendent ridicules. Ils ne sont point si mal-faits qu'ils se font eux-mesmes. Il est vray qu'ils ne conviennent pas dans l'idée que nous nous formons de la veritable beauté. Ils veulent qu'un homme soit grand, gros & gras; qu'il ait le front large, les yeux petits & plats, le nez court, les oreilles un peu grandes, la bouche mediocre, la barbe longue & les cheveux noirs. Cette taille fine, cet air vif, cette démarche noble & asseurée que les François estiment tant, ne sont nul-

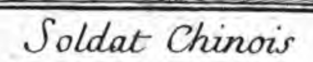


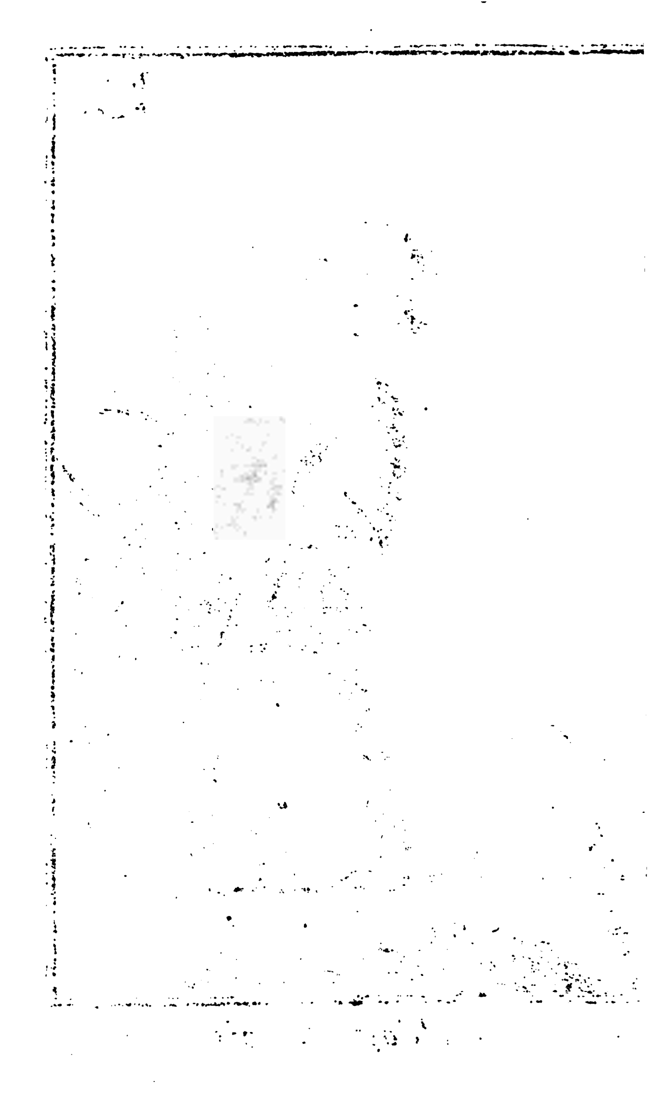
Escolier Chinois.

To. 1
P. 214

G. F. Edelinck fe.

Soldat Chinois







Colonel Chinois



Mandarin Chinois en habit de ceremonie

To. 1.
P. 215

G. F. Edelinck fecit

Dame Chinoise en deshabillé

lement de leur gouſt. Un homme eſt bien fait, lors qu'il remplit un fauteüil, & que par ſa gravité & ſon embonpoint il fait, ſi je l'oſe dire, une groſſe & une vaſte figure. Pour ce qui eſt de la couleur, ils ſont naturellement auſſi blancs que nous, ſur-tout du coſté du Nord; mais comme les hommes ſe ménagent peu, qu'ils voyagent beaucoup, qu'ils ne portent ſur la teſte qu'un petit bonnet peu propre à défendre le viſage des rayons du ſoleil; ils ſont ordinairement auſſi baſanez que les Portugais des Indes, & meſme le peuple dans les provinces de Canton & de Iünnan qui, à cauſe des grandes chaleurs, travaille preſque demi-nud, eſt d'un teint fort olivaſtre.

Autant que les hommes ſe negligent ſur ce point, autant les femmes ont-elles ſoin de ſe conſerver: je ne ſçay ſi le fard leur eſt ordinaire; mais on m'a dit qu'elles ſe frottent tous les matins le viſage, d'une eſpece de farine blanche, plus propre à ternir le teint qu'à luy donner un nouvel éclat. Elles ont toutes les yeux petits & le nez court; à cela prés, elles ne cedent en rien aux Dames d'Europe: mais la modeſtie qui leur eſt naturelle, releve infiniment leur bonne grace: un petit colet de ſatin blanc qui tient à la veſte, leur ſerre & leur couvre

entierement le cou : les mains sont toûjours cachées dans de longues & larges manches : elles marchent mollement & lentement, les yeux baissez, la teste panchée ; & l'on diroit à les voir que ce sont des religieuses ou des devotes de profession, recueillies & occupées uniquement de Dieu. Ainsi la coûtume a souvent plus de force pour gesner le sexe, que la vertu la plus austere ; & il seroit à souhaiter que la sainteté du Christianisme eust pû obtenir ici des Dames Chrestiennes, ce que l'usage du monde a inspiré depuis tant de siecles aux Chinoises idolâtres.

Cette modestie n'empesche pas qu'elles n'ayent les entestemens ordinaires des femmes ; plus on les resserre, moins elles aiment la solitude. Elles s'habillent magnifiquement, & passent le matin plusieurs heures à se parer, dans la pensée qu'elles pourront estre veuës le jour, quoy-que pour l'ordinaire elles ne le soient que de leurs domestiques. Leur coiffure qui consiste ordinairement en plusieurs boucles de cheveux, meslées de toutes parts de petits bouquets de fleurs d'or & d'argent, a quelque chose de fort singulier. Mais je ne puis, ni ne veux, MONSEIGNEUR, vous en faire la description, parce que je sçay bien que vous n'attendez

n'attendez pas de moy ce détail. Je crois neanmoins que si on en voyoit en France des modelles, on y seroit tenté de quitter cet amas bizarre d'ornemens dont on se sert, pour se coiffer à la Chinoise.

Les Dames portent comme les hommes une longue veste de satin ou de brocard rouge, bleu ou verd, selon leur goust particulier. Les plus âgées s'habillent de noir & de violet. Elles ont outre cela pardessus une espece de sur-tout, dont les manches extrémement larges traisnent jusqu'à terre, quand on n'a pas soin de les relever. Mais ce qui les distingue de toutes les autres femmes du monde & qui en fait presque une espece particuliere, est la petitesse des pieds, & c'est le point le plus essentiel de leur beauté. Cela est surprenant & ne se peut comprendre. Cette affectation va mesme quelquefois à un excés qui passeroit pour folie, si une bizarre & ancienne coustume, qui en matiere de mode, prevaut toûjours aux idées les plus naturelles, ne les obligeoit de suivre le torrent, & de s'accommoder à l'usage du païs.

Dés que les filles naissent, les nourrices ont grand soin de leur lier étroitement les pieds, de peur qu'ils ne croissent. La nature qui semble estre faite à cette gesne, s'en

accommode plus facilement qu'on ne s'imagine, & on ne s'apperçoit pas que leur santé en soit alterée. Leurs souliers de satin brodez d'or, d'argent & de soye, sont d'une propreté achevée; & quoy-que petits, elles s'étudient fort, en marchant, à les faire paroistre. Car elles marchent, MONSEIGNEUR, ce qu'on auroit de la peine à croire, & elles marcheroient volontiers tout le jour, si elles avoient la liberté de sortir. Quelques-uns se sont persuadez, que ç'a esté une invention des anciens Chinois, qui pour mettre les femmes dans la necessité de garder la maison, mirent les petits pieds à la mode. Je m'en suis informé tres-souvent des Chinois mesme, qui n'en ont jamais oüy parler. *Ce sont des contes*, me dit l'un d'eux en riant: *nos peres aussi-bien que nous, connoissoient trop bien les femmes, pour croire qu'en leur retranchant la moitié des pieds, on leur osteroit le pouvoir de marcher & l'envie de voir le monde.*

Pour peu qu'on eust voulu consulter les relations sur l'air & la physionomie des femmes Chinoises, il n'auroit pas esté facile d'abuser de la charité de quelques Dames de Paris, qui l'an passé recueillirent une Françoise abandonnée, & luy donnerent toute sorte de secours, parce qu'elle se di-

soit étrangere, & d'une des meilleures familles de la Chine. Cet accident surprit tous les curieux ; & Monsieur le Marquis de Croissi me témoigna que je luy ferois plaisir d'examiner la verité de cette histoire.

La charité, m'ajoûta-t-il, n'en est pas moins agreable à Dieu, quoy-qu'on l'exerce sur des sujets qui ne la meritent point ; s'il n'estoit icy question que d'une pure méprise en fait d'aumône, on pourroit sans scrupule laisser dans l'erreur ceux qu'on trompe sous un faux pretexte de necessité. Mais cette fille s'est dite payenne, on l'exhorte depuis long-temps à se convertir, on l'instruit ; elle conçoit déja ou fait semblant de concevoir nos mysteres ; en un mot elle veut embrasser nostre Religion ; & l'on est sur le point de luy donner le Baptesme en ceremonie. Si elle est Chinoise, tout cela est bien ; & nous devons admirer la Providence qui amene de si loin cette ame pour la mettre dans le sein de l'Eglise ; mais si c'est une Françoise, qui apparemment a esté baptisée dés son enfance, cet abus du sacrement qu'elle veut recevoir une seconde fois, est un sacrilege digne de punition, dont les personnes qui l'assistent deviennent elles-mesmes coupables.

J'estois déja fort prévenu contre cette

prétenduë Chinoise ; mais outre l'ordre de Monsieur de Croissi, je crûs qu'il seroit bon de m'en instruire à fond, pour désabuser ceux qui y estoient interessez. Quand elle sçeut que je la voulois voir, elle ne fut pas peu embarrassée. Ce n'est point un Pere de la Chine, dit-elle, mais un de ces Missionnaires des Indes, que la revolution de Siam a obligez de revenir. On eût mesme, quand je parus, beaucoup de peine à la trouver, & ce ne fut qu'aprés l'avoir long-temps cherchée, qu'on la déterra enfin, & qu'on luy persuada de comparoistre.

Dés que je la vis, je n'eus pas besoin d'examen ; les traits de son visage, sa démarche, ses pieds, toutes ses manieres la trahirent. Elle feignoit en parlant François, de ne sçavoir pas bien la langue ; mais outre que la construction des mots qu'elle taschoit de mal articuler, estoit tout-à-fait naturelle, ce qu'un étranger n'attrape presque jamais bien ; elle prononçoit d'ailleurs avec beaucoup de fermeté plusieurs lettres, dont les Chinois n'ont pas l'usage, & qu'il leur est impossible d'exprimer.

Aprés les premiers discours, je luy demanday de quelle province de la Chine, de quelle famille elle estoit ; & par quelle étrange avanture elle se trouvoit si éloignée

de son païs. Je suis de Pekin mesme, répondit-elle, capitale de l'Empire, née dans le palais de l'Empereur, élevée à la Cour, & fille du Prince Couronné ; c'est-à-dire, d'un Prince qui dispose souverainement de tout, plus maistre, plus puissant que l'Empereur mesme, dont les plaisirs ne sont jamais troublez par les soins des affaires publiques, & qui peu touché du bon ou du mauvais état de son Empire, borne toute son ambition à se rendre heureux, & à mener une vie molle & delicieuse.

Je m'étois embarquée avec ma mere, qui avoit dessein de passer au Japon, afin d'y ménager un mariage pour ma famille. Dans le trajet, nostre vaisseau fut attaqué par un pirate Hollandois, qui le prit, le brusla, & m'amena prisonniere. Ce barbare eut neanmoins pour moy des soins capables d'adoucir ma captivité, si la perte de ma mere ne m'eust renduë inconsolable ; car elle estoit morte à mes yeux, & l'image d'un si funeste accident qui se presentoit nuit & jour à mon esprit, ne me permettoit presque pas de faire reflexion à tous les bons offices qu'il me rendoit.

Cependant ma condition n'estoit point encore si déplorable que je m'imaginois. Le Hollandois victorieux fut quelques

jours aprés vaincu luy-mesme par un Corsaire François. Je fus une seconde fois captive & traitée par le nouveau Capitaine avec tant de dureté, que je compris en ce moment que ma douleur pouvoit croistre, & que l'excés des miseres qu'on souffre en ce monde, n'est jamais si grand qu'on ne puisse encore devenir plus miserable. Cette navigation fut pour moy plus que pour toute autre, longue, dangereuse, pleine de chagrins & d'amertume. Enfin nous abordasmes à un port que je ne connoissois point; on me débarqua, & aprés m'avoir traisnée au travers de plusieurs provinces, on m'a cruellement abandonnée, & je me suis trouvée sans secours, sans appuy, au milieu de cette grande ville, que j'entends appeller Paris.

Il est vray que le Ciel ne m'a pas tout-à-fait abandonnée; le mot de Pekin, le seul par lequel je pouvois en quelque façon faire connoistre ma patrie, & que je répetois pour cela tres-souvent, m'a tirée de la misere. Quelques Dames à ce seul nom furent touchées de compassion, me recueillirent dans leur maison; & m'ont depuis ce temps-là traitée avec tant de charité, que je ne sçay si je dois me plaindre du destin qui m'a conduite en de si bonnes mains.

Elle avoit en effet quelque sujet d'estre contente de son sort, beaucoup meilleur qu'elle ne devoit naturellement esperer. On la traitoit en fille de bonne maison, & peu s'en falloit qu'on ne luy donnast la qualité de Princesse Couronnée, nom beaucoup plus connu en France qu'à la Chine, où cette dignité est encore à naistre. On m'ajoûta que beaucoup de personnes s'empressoient pour luy faire plaisir, & que Monsieur N. un de nos plus celebres Ecrivains avoit déja composé en son nom, trois lettres extrémement éloquentes, l'une pour l'Empereur, l'autre pour le Prince Couronné, & la troisiéme pour quelque autre Prince de sa famille. Il en a sans doute tout le merite devant Dieu, & peut-estre mesme devant les personnes qui l'y ont engagé; mais je ne crois pas que jamais la Chine luy en sçache gré.

Pour moy, MONSEIGNEUR, j'avoüe que le seul recit de cette avanture m'a paru un peu fabuleux, & qu'il a un air de Roman capable de détromper ceux qu'un excés de charité n'auroit pas entierement aveuglez. La connoissance particuliere que j'ay de ce qui se passe dans ce nouveau monde, contribuë encore beaucoup à m'affermir dans ce sentiment. Le Prince Couron-

né est une chimere, qui n'a pas mesme la moindre apparence de verité. La naissance d'une fille dans un Palais où il n'y a que des Eunuques, est encore plus difficile à croire. Les Hollandois ne sont point en guerre avec les Chinois, & il n'est pas de leur interest de se broüiller avec eux en attaquant leurs vaisseaux. Les Dames Chinoises qui ne sortent presque jamais de leur maison, n'ont garde d'entreprendre sur mer un voyage de long cours; & ce mariage qu'elles vont ménager au Japon, n'est pas plus vray-semblable que le seroit celuy d'une Princesse de France, qu'on feindroit s'embarquer à Brest pour aller aux Indes épouser un Mandarin Siamois.

D'ailleurs on connoist tous les vaisseaux que nous avons pris sur les Hollandois, aussi-bien que ceux qui sont arrivez des Indes en France: nous en connoissons les Capitaines; nous sçavons leurs prises, leurs combats, leurs avantures; cependant il ne s'est rien passé de tout ce que nostre Chinoise raconte; & si elle est assez malheureuse pour se trouver au milieu des ruës de Paris, pauvre, abandonnée, inconnuë; elle doit moins s'en prendre à la cruauté de nos François, qu'à sa mauvaise fortune, qui n'a pas eu soin de la mieux placer en ce monde.

Pour achever de convaincre ceux qui eſtoient preſens à noſtre entrevûë, je luy fis diverſes queſtions touchant les principales villes de la Chine. Je l'interrogeay ſur la monnoye, l'écriture, les caracteres & la langue du païs. Elle me dit qu'elle avoit ſouvent fait le voyage de Pekin à Nankin en moins de trois jours, quoy-qu'il y ait plus de deux cens lieuës de l'un à l'autre; qu'on uſoit de monnoye d'or, quoy-que l'or n'ait de cours dans l'Empire, que comme les pierres precieuſes en ont en Europe; que celle d'argent eſtoit frappée au coin comme la noſtre, ronde, platte, portant les armes de l'Empereur, & diverſes figures, ſelon la couſtume de l'Orient. Cependant l'argent n'a point de figure reglée; on le fond en lingots, on luy donne telle forme qu'on veut, ſans armes, ſans ordre, ſans ornemens; on le couppe en divers morceaux grands ou petits ſelon le beſoin, & c'eſt au poids ſeulement, & non pas à la marque du Prince, qu'on en connoiſt la valeur.

J'écrivis quelques caracteres Chinois, car elle s'eſtoit vantée de ſçavoir lire; une perſonne de ſa qualité n'euſt oſé dire le contraire. Mais par malheur elle ſe trompa, & prit le papier à revers, liſant hardi-

ment les lettres renversées, comme si elles eussent esté droites. Au reste, ce qu'elle prononçoit n'avoit nul rapport au sens naturel de l'écriture. Enfin je luy parlay Chinois; & de crainte qu'elle n'évitast la difficulté, je luy declaray que je parlois la langue Mandarine qui a cours par tout l'Empire, & dont on use constamment à la Cour. Elle eut assez de hardiesse pour former sur le champ un jargon bizarre & ridicule, mais si mal entendu, qu'on voyoit assez qu'elle n'avoit pas eu le temps de le bien concerter. Ainsi comme elle ne put comprendre ce que je luy disois, j'eusse esté fort embarassé d'expliquer ce qu'elle me vouloit dire; si neanmoins elle me vouloit dire quelque chose.

Aprés cet éxamen elle devoit rougir de honte, & confesser de bonne foy son imposture; mais elle soûtint toûjours la conversation d'un sang froid, & avec un air d'assûrance, qui fit juger à tout le monde, que son Roman Chinois n'estoit pas la premiere histoire qu'elle eust faite.

J'ay crû, MONSEIGNEUR, que vous seriez bien aise d'estre instruit de celle-cy: outre qu'elle peut vous donner quelque plaisir, elle servira encore à vous faire comprendre, que l'air le visage, & les manieres des femmes de la Chine n'ont rien de com-

mun avec celles des Européennes; & qu'une Françoise est bien hardie, quand sous le nom emprunté de Chinoise, elle pretend imposer aux gens, qui ont long-temps comme moy pratiqué l'une & l'autre nation.

Aprés cette petite digression, vous voulez-bien que je reprenne mon premier discours.

L'habillement des hommes, comme partout ailleurs, y est fort different de celuy des femmes. Ils se rasent toute la teste, excepté par derriere, où ils laissent croistre au milieu autant de cheveux, qu'il est necessaire pour faire une longue queuë tressée. Ils n'ont point l'usage du chapeau comme nous, mais ils portent continuellement un bonnet, que la civilité leur défend d'oster.

Ce bonnet est different selon les differentes saisons de l'année; celuy, dont on use en esté, a la forme de cosne, c'est-à-dire qu'il est rond & large par le bas, mais court & étroit par le haut, où il se termine tout à fait en pointe. Le dedans est doublé d'un beau satin, & le dessus couvert d'une natte tres-fine, & tres-estimée dans le païs. Outre cela on y ajoûte un gros flocon de soye rouge, qui tombe tout à l'entour, & qui se répand jusques sur les bords; de sorte que quand on marche, cette soye flotte irregu-

lierement de tous costez ; & le mouvement continuel de la teste luy donne un agrément particulier.

Quelque-fois au lieu de soye on porte une espece de crin, d'un rouge vif & éclatant, que la pluye n'efface point, & qui est sur-tout en usage parmi les Cavaliers. Ce crin vient de la Province de Soutchoüen, & croist aux jambes de certaines vaches ; sa couleur naturelle est blanche, mais on luy donne une teinture, qui le rend plus cher que la plus belle soye. En hyver on porte un bonnet de peluche, bordé de zibeline, ou de peau de renard ; le reste est d'un beau satin noir ou violet, couvert d'un gros flocon de soye rouge, comme celuy d'esté. Il n'y a rien de plus propre que ces bonnets, & on les vend quelquefois huit & dix écus ; mais ils sont si courts, que les oreilles paroissent toûjours découvertes, ce qui est tres-incommode au soleil & dans les voyages. Quand les Mandarins se trouvent en ceremonie, le haut du bonnet est terminé par un diamant, ou par quelque autre pierre de prix assez mal taillée, mais enchassée dans un bouton d'or tres-bien travaillé. Les autres ont un gros bouton d'étoffe, de cristal, d'agate, ou de quelque autre matiere que ce soit.

Leur habit est long & assez commode pour les gens de lettres, mais embarrassant pour les cavaliers. Il consiste dans une veste, qui descend jusqu'à terre, dont les pans se replient pardevant l'un sur l'autre, de maniere que celuy de dessus s'étend jusqu'au costé gauche, où on l'attache tout le long avec quatre ou cinq petits boutons d'or ou d'argent. Les manches, qui sont larges auprés de l'épaule, vont peu à peu se retrecissant jusqu'au poignet comme celles de nos Aubes; mais elles s'étendent presque sur toute la main, & ne laissent par-dessus de découvert que le bout des doigts. On serre la veste avec une large ceinture de soye, dont les deux bouts pendent jusqu'aux genoux. Les Tartares y attachent aux deux costez un mouchoir, un étuy à coûteau & à fourchette avec des cure-dents, une bourse, & d'autres petits ornemens de toilettes. En esté on a le col tout nud, ce qui a fort mauvaise grace : en hyver on le couvre d'un collet de satin qui tient à la veste, ou d'une bande de zibeline ou de peau de renard large de trois ou quatre doigts, qui s'attache par devant avec un bouton, & qui sied fort bien, sur tout aux cavaliers.

Outre la veste, on prend par dessus une espece de sur-tout à manches larges & cour-

tes, comme celles des robes de Palais; les gens de lettres les portent fort longs; les cavaliers, & sur tout les Tartares les veulent courts; & ceux dont ils usent, ne descendent que jusqu'à la hauteur de la poche. Pour les habits de dessous, on se contente en esté d'un simple calçon de taffetas blanc sous une chemise fort ample & fort courte de mesme étoffe; mais en hyver la chemise est de toile, & par dessous on a des hauts-de-chausses de gros satin fourré de coton, ou de soye cruë, ce qui est encore plus chaud.

Tout cela est assez naturel, mais peut-estre, MONSEIGNEUR, serez-vous surpris d'apprendre, que les Chinois sont toûjours bottez, & que lors qu'on leur rend visite, si par quelque accident ils se trouvoient sans bottes, ils font attendre les gens pour les aller prendre. Nous avions besoin de cet exemple pour justifier nostre ancienne coûtume; mais nous avons encore poussé cette mode plus loin qu'eux; car on a vû, que nos François, non contens de marcher bottez par les ruës, s'armoient autre-fois de grands éperons, afin que rien ne manquast à l'ornement du cavalier. Le bon goust nous est venu sur ce point, comme sur plusieurs autres; mais apparemment les Chinois qui sont entestez de l'antiquité ne s'en

gueriront pas si-tost : & c'est sur-tout pour eux une assez grande bizarrerie, de noser aller en ville sans bottes, quis-qu'ils se font toûjours porter en chaise.

Encore cette mode seroit-elle pardonnable en hyver ; car comme leurs bottes sont de soye, & les bas à botter d'une étoffe piquée, doublée de cotton & épaisse d'un bon pouce ; la jambe est par-là bien défenduë contre le froid : mais en esté, dans un païs où les chaleurs sont extrémes, il n'y a que les Chinois au monde, qui pour conserver un air de gravité, puissent se resoudre d'estre ainsi dans une espece d'étuve depuis le matin jusqu'au soir. Aussi le peuple qui travaille ne s'en sert presque point, soit pour la commodité, soit pour s'en épargner la dépense.

La forme de ces bottes est un peu differente des nostres, car elles n'ont ni talon ni genoüilliere. Quand on fait un long voyage à cheval, elles sont d'un cuir bien passé, ou d'une grosse toile noire de cotton piquée ; mais dans la ville on les porte ordinairement de satin, avec un gros bord de velours ou de panne sur le genou. Le peuple en public, & les gens de qualité dans leur domestique, chaussent au lieu de souliers des patins de toile noire ou d'é-

toffe de soye tres propres, & tres commodes : ils tiennent d'eux mesmes au pied par un rebord qui couvre le talon, sans qu'il soit besoin de les attacher par devant.

On n'a point à la Chine l'usage des gands & des manchons ; mais comme les manches de la veste sont fort longues, on y retire la main durant le froid, pour la tenir plus chaude. Je ne sçay, MONSEIGNEUR, si j'oserois ajoûter une autre coûtume, qui est fort ancienne parmi les Chinois, & qui n'est guere conforme à la politesse Françoise. Leurs Docteurs & les autres gens de lettres laissent croistre excessivement leurs ongles, de maniere que quelques-uns ne les ont guere moins longs que les doigts; c'est parmi-eux non seulement un ornement, mais encore une distinction, par laquelle on connoist, qu'ils sont éloignez par leur estat des arts mécaniques, & que les sciences les occupent uniquement. Enfin comme ils affectent en tout un air de gravité, qui attire le respect, ils se sont imaginé qu'une longue barbe y pouvoit contribuer; ils la laissent croistre, & s'ils n'en ont pas beaucoup, ce n'est pas faute de la cultiver; mais la nature en ce point les a tres-mal partagez, & il n'y en a aucun, qui ne porte envie aux Europeens, qu'ils regar-

dent en cette matiere comme les plus grands hommes du monde.

Voilà, MONSEIGNEUR, un détail, qui fera en quelque sorte connoistre l'air & les manieres Chinoises. Je ne crois pas, me disoit un jour un Espagnol, à qui je parlois de cette matiere, qu'on en doive estre fort choqué en France. Il y a bien de l'apparence, que ces modes ont autrefois regné parmi vous. Car y en a-t-il aucune, qui ait échapé à une imagination aussi feconde que celles des François. Depuis quatorze cens ans que la Monarchie dure, il y a eû plus de quatorze cens modes. On a épuisé toutes les combinaisons, & parcouru toutes les figures. Ainsi peut-estre qu'il n'y a point d'habit au monde, qui vous doive paroistre étranger, & tout ce que nous pouvons dire, quand quelqu'un de ceux qu'on vous presente, vous déplaist, c'est que la mode en est passée.

Il est vray, que les Chinois sont moins changeans que nous; mais ils ont poussé les choses à une autre extremité: car plûtost que d'abandonner leur ancien habit, ils ont renouvellé une cruelle guerre contre les Tartares, & la pluspart ont mieux aimé perdre la teste, que de permettre qu'on leur coupast les cheveux. Neanmoins il faut

avoüër, que la conſtance de ces peuples a quelque choſe d'admirable ; car quand les Tartares les attaquerent, il y avoit plus de deux mille ans qu'ils conſervoient leur premier habit; ce qu'on ne peut attribuer qu'au bon ordre de l'Empire, dont le gouvernement a toûjours eſté uniforme, & où les loix ſe ſont exactement obſervées juſques dans les moindres choſes.

Cependant je ſuis bien perſuadé, que ces manieres ne plairont pas à tous nos François ; mais auſſi les modes, dont nous ſommes ſi enteſtez, ne paroiſſent pas aux Chinois ſi belles, que nous pourrions nous l'imaginer. Les perruques ſur tout leur bleſſent étrangement l'imagination ; & ils nous regardent comme des gens, qui au défaut de barbe s'en feroient attacher une artificielle au menton, laquelle deſcendroit juſqu'aux genoux. Cette bizarre coiffure, diſent-ils, & cet amas prodigieux de cheveux crépus, ſont bons ſur le theatre, pour ceux, qui veulent repreſenter le Diable ; mais a-t-on la figure naturelle de l'homme, quand on eſt ainſi contrefait ? De ſorte que peu s'en faut que la politeſſe Chinoiſe ne nous faſſe ſur cet article ſeul noſtre procés comme à des barbares.

Ils ont auſſi de la peine à ſe perſuader,

que de longues jambes découvertes, avec un bas bien tiré, & des culottes étroites fassent un bon effet, parce qu'ils sont accoustumez à un air de gravité, qui leur donne d'autres idées. Ils s'accommoderoient beaucoup mieux de la figure d'un Magistrat rasé, sans perruque, & à qui avec sa robe de Palais on donneroit des bottes, qu'à tous ces ajoustement, qui laissent à nos cavaliers une taille fine, une démarche aisée, un air vif & degagé : ce qui n'est du tout point de leur goust. C'est ainsi que le ridicule plaist, & qu'on est souvent choqué des veritables agrémens, selon que la prévention ou la coustume ont tourné differemment l'imagination ; si neanmoins dans toutes ces modes, il y a d'autre beauté veritable, que cette simplicité toute nuë, que la nature encore innocente & libre de passions a inspirée aux hommes, pour sa necessité & la commodité de la vie.

Quoy-que les gens de qualité observent exactement toutes les bienseances de leur estat, & ne paroissent jamais découverts en public, quelque grande que soit la chaleur ; neanmoins dans le particulier, & parmi leurs amis, ils sont libres jusqu'à l'excés ; ils quittent souvent bonnet, sur-tout, veste & chemise, ne se reservant qu'un

ſimple calçon de taffetas blanc, ou de toi-le tranſparente. Cela eſt d'autant plus ſurprenant, qu'ils condamnent les moindres nuditez dans les peintures, & qu'ils ſont meſme ſcandaliſez de ce que nos Graveurs repreſentent les hommes avec les bras, les jambes & les épaules découvertes. Ils n'ont pas tort d'eſtre choquez de la licence peu Chreſtienne de nos ouvriers; mais ils ſont ridicules de blâmer ſur la toile & ſur le papier, ce qu'ils pratiquent eux-meſmes avec tant de liberté & d'indecence en leurs propres perſonnes.

Pour ce qui eſt du peuple, il paſſe en cela toutes les bornes de la modeſtie & de la pudeur, ſur tout dans les Provinces meridionales, où les battéliers & certaines autres gens de meſtier ſont de la derniere impudence; & en verité les Indiens les plus barbares, quoy-que le climat les dût excuſer, me paroiſſent en cette matiere beaucoup moins barbares que les Chinois. Preſque tous les ouvriers & les petits marchands vont par les ruës avec un ſimple calçon, ſans bonnet, ſans bas, & ſans chemiſe, ce qui les rend fort baſannez & ſouvent de couleur olivaſtre. Dans les Provinces du Nord, on eſt un peu plus reſervé, & le froid malgré qu'ils en ayent, les rend modeſtes & retenus.

Aprés vous avoir expliqué les modes de la Chine, peut-estre serez-vous bien-aise, MONSEIGNEUR, que je vous parle de leurs étoffes. Voicy en general ce que j'en ay remarqué. Leur soye est sans contredit la plus belle qui soit au monde. On en fait en plusieurs Provinces, mais la meilleure & la plus fine se trouve dans celle de *Tchekiam*, parce que le terroir est tres-propre pour les meuriers, & que l'air a un certain degré de chaleur & d'humidité, plus conforme à la nature des vers dont on la tire. Tout le monde s'en mesle, & le commerce en est si grand, que cette seule Province en pourroit fournir à toute la Chine, & à une grande partie de l'Europe.

Neanmoins les plus belles étoffes se travaillent dans la Province de Nankin, où presque tous les bons ouvriers se rendent. C'est-là que l'Empereur se fournit de celles qui se consomment dans le Palais, & dont il fait present aux Seigneurs de la Cour. Les soyes de Canton ne laissent pas d'estre estimées, sur tout parmi les Estrangers, & les étoffes de cette Province sont mesme d'un plus grand debit, que celles de toutes les autres Provinces de la Chine.

Quoy-que toutes ces étoffes ayent beaucoup de rapport aux nostres, l'ouvrage

neanmoins a toûjours quelque chose de different. J'y ay vû de la panne, du velours, des brocards, du satin, des taffetas, des crespons, & plusieurs autres éspeces, dont je ne sçay pas mesme le nom en France. Celle qui parmi-eux a le plus de cours, se nomme *toüanse*; c'est une sorte de satin plus fort & moins lustré que le nostre, quelquefois uni, & souvent diversifié par des fleurs, des oiseaux, des arbres, des maisons & des nuages.

Ces figures ne sont pas relevées sur le fond, par un mélange de soye cruë, comme nos ouvriers le pratiquent en Europe, ce qui rend nos ouvrages moins durables; toute la soye en est retorse, & les fleurs y sont distinguées par la seule difference des couleurs & des nuances. Quand on y mesle de l'or ou de l'argent, il ressemble fort à nostre borcard; mais leur or & leur argent se met en œuvre d'une maniere qui leur est particuliere. Car au lieu qu'en Europe nous passons l'or par la filiere avec tant de subtilité qu'on le peut retordre avec le fil; les Chinois pour épargner la matiere, ou pour ne s'estre pas avisez de cet artifice, se contentent de dorer ou d'argenter une longue feüille de papier, qu'ils coupent ensuite en de tres-petites bandes, dont ils envelop-pent la soye.

Il y a en cela beaucoup d'adresse, mais cette dorure n'est pas de durée; l'eau ou mesme l'humidité en ternit aisément l'éclat: cependant quand les pieces sortent des mains de l'ouvrier, elles sont tres-belles, & on les prendroit pour des étoffes de grand prix. Quelquefois on se contente de passer dans la piece ces petites bandes de papier doré, sans les avoir roulées sur le fil, & pour lors les figures, quoique propres & bien tournées, durent beaucoup moins; aussi le brocard en est-il à meilleur marché.

Parmi les differentes figures qu'ils y representent, celle de dragon est tres-ordinaire. Il y en a de deux sortes: celuy auquel on donne cinq ongles, & qui se nomme *Lom*, est uniquement employé sur les étoffes que l'on destine pour l'Empereur: ce sont ses armes, que *Fohi* fondateur de l'Empire, prit le premier pour luy & pour ses successeurs, il y a plus de quatre mille ans. La seconde espece de Dragon n'a que quatre ongles, il s'appelle *Mam*. L'Empereur *Vouvam*, qui regnoit il y a deux mille huit cens trente-deux ans, ordonna que tout le monde en pourroit porter, & depuis ce temps-là l'usage en est devenu commun.

On use en Esté d'une autre sorte d'étoffe plus simple & plus legere, que les Chinois nomment *Cha*; elle est moins serrée, & moins lustrée que nostre taffetas, mais beaucoup plus moëleuse; quoique plusieurs la veulent unie, la pluspart neanmoins la portent semée de grandes fleurs percées à jour & vuidées comme les dentelles d'Angleterre, & souvent en si grand nombre qu'on ne voit presque pas le corps de l'étoffe. Ces habits d'Esté sont tres-commodes, & d'une propreté achevée; ainsi tous les gens de qualité s'en servent : d'ailleurs le taffetas n'en est pas cher, & une piece entiere qui suffit pour une longue veste & un sur-tout, ne revient pas à deux pistoles.

La troisiéme espece est encore un taffetas particulier, qui sert à faire des calçons, des chemises, & des doublures : on le nomme *tchéouze*. Il est serré, & neanmoins si pliant qu'on a beau le doubler & le presser à la main, on ne peut presque jamais luy faire prendre aucun pli. Il se vend au poids, & il est d'un si bon usage qu'on le lave comme la toile, sans qu'il perde beaucoup de son premier lustre.

Outre la soye ordinaire, dont je viens de parler, & que nous connoissons en Europe, la Chine en a d'une autre sorte, qu'on trouve

trouve dans la Province de *Chanton*. Les vers dont on la tire sont sauvages; on les va chercher dans les bois, & je ne sçache pas qu'on en nourrisse dans les maisons. Cette sôye est de couleur grise, sans aucun lustre; de sorte que ceux qui n'y sont pas accoustumez, prennent les étoffes, qui en sont faites, pour de la toile rousse, ou pour un droguet des plus grossiers: cependant elles sont infiniment estimées, & coustent beaucoup plus que le satin. On les nomme *kien-tchéou*; elles durent tres-long-temps; quoique fortes & serrées, elles ne se coupent point; on les lave comme la toile, & les Chinois asseurent que non-seulement les taches ne les gastent pas, mais qu'elles ne prennent pas mesme l'huile.

La laine est tres-ordinaire, & à fort bon marché par toute la Chine, sur tout dans les Provinces de Chensi, de Chansi, & de Soutchoüen, où l'on nourrit une infinité de troupeaux. Cependant les Chinois ne font point de draps. Ceux d'Europe, que les Anglois leur portent y sont tres-estimez; mais parce qu'ils les vendent incomparablement plus cher que les plus belles étoffes de soye, on n'en achete guere. Ainsi les Mandarins se font en hyver des robes de chambre d'une espece de Bure, faute de meilleur drap. Pour

les droguets, les serges, & les étamines; nous n'en avons pas de meilleures que les leurs. Ce sont pour l'ordinaire les femmes des Bonzes qui y travaillent, parce que les Bonzes s'en servent eux-mesmes. Il s'en fait par tout un grand commerce.

Outre les toiles de cotton, qui sont tres-communes, ils usent encore en Esté de toille d'ortie pour de longues vestes; mais celle qui est la plus estimée, & qui ne se trouve nulle autre part, se nomme *Copou*; parce qu'elle est faite d'une herbe, que les gens du pays appellent *Co*, qui se trouve dans la Province de Fokien.

C'est une espece d'arbrisseau rampant, dont les feüilles sont beaucoup plus grandes que celles du Lierre; elles sont rondes, molles, vertes par le dedans, blancheastres & cottonnées par le dehors. Le petit baston, qui fait le corps de ce Lierre, devient extrémement long; on le laisse croistre & ramper dans les champs. Il y en a de gros comme le petit doigt, qui est pliant & cottonné comme ses feüilles. Quand il commence à sécher, on le coupe; l'on en fait pourrir les gerbes dans l'eau, comme le Chanvre; & on en tire toûjours la premiere peau, qu'on rejette; mais de la seconde, qui est beaucoup plus

fine, & qu'on divise à la main en de tres-petits filets, sans la battre & sans la filer, on en fait cette belle toile dont je parle: elle est transparente, assez fine, mais si fraische & si legere qu'il semble qu'on ne porte rien.

Tous les gens de qualité en font de longues vestes durant les grandes chaleurs, avec un sur-tout de Cha. Au Printemps & en Automne on prend du kien-tchéou, & en Hyver du toüanzé, c'est-à-dire, du gros satin ou du brocard. Les gens graves le veulent tout uni, les autres le portent avec des fleurs; mais personne, excepté les Mandarins dans les assemblées, ou dans certaines visites de ceremonies, n'use de brocard d'or ou d'argent. Le peuple, qui ne s'habille ordinairement que de grosse toile teinte en bleu ou en noir, la fourre de cotton, ou la double de peau de mouton durant le froid; mais les gens de qualité doublent leurs vestes & leurs sur-touts de ces belles peaux de zibeline, d'hermine, de renard, & d'agneau. On se sert aussi pour le mesme usage de petit-gris & de panne.

Comme l'hermine y est fort rare; on se contente ordinairement d'en mettre sur les bords de la veste & sur les bouts des

manches : celle * que j'y ay vûë ne me paroist pas d'un beau blanc. * In-chu.

La zibeline est assez connuë en France, mais elle y est beaucoup moins commune qu'à la Chine, où tous les Mandarins considerables en portent. Une seule peau d'un pied de long, & de quatre à six pouces de large (car cet * animal est fort petit) coûtera quelquefois dix écus ; mais quand on en choisit des plus belles pour un habit complet, la doublure entiere d'une veste coûtera jusqu'à cinq & six mille francs : on peut neanmoins en avoir une assez belle pour deux cens pistoles. * Tiaochu.

Les peaux de renard sont aussi d'un grand usage. Ceux qui veulent estre magnifiques ne prennent que celles du ventre de cet * animal, où le poil est plus long, plus fin & plus doux ; & ainsi d'une infinité de petites pieces que l'on joint ensemble, on fait une doublure entiere, qui pour la veste & le sur-tout revient ordinairement à cinq ou six cens francs. * Sao-chu.

Il y a plusieurs autres especes de peaux, que la Tartarie leur fournit & dont les Mandarins se servent pour s'asseoir à terre, sur tout dans le Palais, quand ils attendent le temps de leur audience. On en met aussi sous les matelas, non-seulement

afin d'échauffer le lit, mais encore pour en oster toute l'humidité. Outre cela il en est d'une espece particuliere * que je trouve parfaitement belle : le poil, qui paroist long, doux, extrémement fourni, est d'un beau gris-blanc, meslé, de noir, coupé de bandes jaunes & noires, comme celles des Tigres; on en fait de grandes robes d'hyver qu'on porte en ville, dont le poil se met en dehors; de sorte que quand les Mandarins sont gros & courts, ce qui leur est assez ordinaire, & qu'outre deux fourrures de dessous pour la veste & pour le sur-tout, ils ont encore endossé une de ces robes à longs poils, ils ne paroissent pas fort differens d'un ours, ou de l'animal dont ils empruntent la peau; quoy-qu'en cet estat ils s'imaginent estre tres-propres, & avoir fort bonne grace.

* Ta-chu.

De toutes les fourrures, les plus communes sont celles de peau d'agneau * : elles sont blanches, cottonnées & fort chaudes, mais pesantes, & dans les commencemens, d'une odeur forte; à peu prés comme les gands gras qui sentent l'huile. Je m'estonne que la mode n'en soit en France : ceux qui aiment les tailles fines & déliées ne s'en accommoderoient pas; mais d'ailleurs il n'y a rien de plus propre & de plus commode pour l'hyver.

* Yam-pi.

Au reste, si l'on n'y apporte un grand soin, toutes ces peaux se gastent facilement, sur tout dans les païs chauds & humides ; les vers s'y mettent, & le poil tombe. Pour les conserver, les Chinois, dés que l'Esté s'approche, les exposent à l'air durant quelques jours, quand le temps est beau & sec ; ils les battent ensuite avec des verges, ou les secoüent souvent, pour en faire sortir la poussiere ; & aprés les avoir renfermées dans de grands pots de terre, qu'ils bouchent exactement, aprés y avoir jetté des grains de poivre, & d'autres graines ameres, ils ne les en retirent qu'au commencement de l'hyver.

Outre les habits ordinaires, il y en a de deux sortes qui meritent bien d'estre connus. On prend les premiers pour se garentir de la pluye ; car les Chinois qui aiment fort les voyages, n'épargnent rien pour voyager commodément : ils sont d'un gros taffetas, encroûté d'une huile épaissie, laquelle tient lieu de cire, & qui estant une fois bien seche, rend l'étoffe verte, transparente & extrémement propre : ils en font des bonnets, des vestes, & des sur-touts qui resistent à la pluye durant quelque temps, mais qui perçent à la longue, à moins que l'habit ne soit bien choisi & pré-

paré avec beaucoup de soin. Les bottes sont de cuir bien passé, mais si petites que les bas se gastent aux genoux, à moins que l'on ne soit à cheval comme les Tartares, les jambes doublées & les étriers extrémement courts.

Les habits de deüil ont aussi quelque chose de singulier. Le bonnet, la veste, le surtout, les bas, & les bottes, se font de toile blanche, & depuis les Princes jusqu'aux derniers artisans, nul n'oseroit en porter d'une autre couleur. Dans le grand deüil le bonnet a une figure tout-à-fait bizarre, qu'il est difficile de bien representer; il est d'une toile de chanvre rousse & fort claire, à peu prés comme nostre toile d'emballage. La veste est serrée par une ceinture de chanvre à demi-retort. Les Chinois en cet équipage affectent au commencement un air negligé, & la douleur paroist peinte en tout leur exterieur; mais comme parmi eux tout n'est guere que ceremonie & qu'affectation, ils reprennent aisément leur air naturel, & souvent je les ay vûs rire un moment aprés avoir pleuré sur le tombeau de leurs peres.

Peut-estre, MONSEIGNEUR, aurez-vous la curiosité de sçavoir de quelle maniere s'habillent les Missionnaires, qui travail-

lent dans cet Empire à la conversion des Infideles ? Les loix, qui n'y souffrent aucune mode étrangere, déterminerent les premiers Jesuites à prendre au commencement un habit de bonze. Mais cet habit, quoyque modeste & assez grave, estoit si décrié par l'ignorance & par la vie dereglée de ces méchans Prêtres, que cela seul suffisoit pour nous oster le commerce des honnestes gens.

Rien en effet n'estoit plus opposé à l'établissement de la Religion : de sorte qu'aprés une longue déliberation, on jugea plus à propos de prendre l'habit des lettrez, qui avec la qualité de Docteur Européen, nous mettoit en estat de parler au peuple avec quelque authorité, & d'estre écoutez des Mandarins avec estime. Dés lors nous eûmes entrée par tout, & Dieu donna une si grande benediction aux travaux de nos premiers Missionnaires, que l'Evangile fit en tres-peu de temps des progrés considerables.

Mais dans la derniere révolution de l'Empire, ces Peres aussi-bien que les Chinois, furent obligez de s'habiller à la Tartare, de la maniere que je viens de décrire. Dans les visites que nous rendons aux Mandarins pour le bien de la Religion, nous ne pouvons pas nous dispenser de porter ordinai-

rement une veste & un sur-tout de soye commune, mais dans la Maison nous sommes vestus de serge ou de toile peinte.

Ainsi, MONSEIGNEUR, en conservant autant qu'il se peut l'esprit de pauvreté qui est propre de nostre estat, nous taschons de nous faire tout à tous, à l'exemple de l'Apostre, pour gagner plus aisément tout le monde à JESUS-CHRIST; persuadez que dans un Missionnaire les vestemens, la nourriture, la maniere de vivre, les coûtumes exterieures doivent toûjours estre rapportées au grand dessein qu'il se propose de convertir toute la terre. Il faut estre barbare avec les barbares, poli avec les gens d'esprit, d'une vie plus commune en Europe, austere à l'excés parmi les penitens des Indes, proprement habillé à la Chine, & à demi-nud dans les forests de Maduré: afin que l'Evangile toûjours uniforme, toûjours inalterable en luy-mesme, s'insinuë plus facilement dans des esprits, qu'une sainte complaisance, & une conformité de coûtumes reglée par la prudence chrestienne, auront déja prevenus en nostre faveur. Je suis avec un profond respect,

MONSEIGNEUR,

Vôtre tres-humble & tres-obéïssant serviteur,

L. J.

LETTRE VI.

A Madame LA DUCHESSE DE BOÜILLON.

De la propreté & de la magnificence des Chinois.

MADAME,

Le zele qui a porté Vostre Altesse à s'instruire de l'estat present des Missions de la Chine m'a infiniment édifié ; mais j'avoüe que j'ay esté un peu surpris de ce que parmi tant de choses curieuses qui se trouvent dans ce nouveau monde, vous vous estes presque uniquement attachée à ce qui touche la propreté & la magnificence des Chinois. Je sçay bien que c'est la matiere ordinaire des conversations parmi les Dames, & de toute autre je n'eusse presque rien attendu de plus.

Mais pour vous, MADAME, quand j'eus l'honneur de vous voir, je m'estois preparé sur des matieres bien differentes.

Je comptois sur tout que vous me parleriez de l'esprit, des sciences, de la politesse de ces peuples : & au lieu que les voyageurs affectent ordinairement de preferer ce qu'ils ont vû parmi les étrangers, à ce qui se trouve dans leur païs, je me faisois un plaisir de pouvoir vous dire avec sincerité, que les Dames Françoises (je dis celles qui comme vous, se sont élevées au-dessus de ces petits soins qui occupent presque uniquement le sexe) ont plus d'esprit, plus de capacité, plus de genie, mesme dans les sciences solides, que tous les Docteurs de cet Empire. Car pour la politesse, je ne crois pas, MADAME, que vous en doutiez ; & il n'est pas necessaire d'en avoir autant que vous, pour effacer les Cours les plus polies de l'Orient.

Mais puisque soit par hasard ou par reflexion, vous avez bien voulu vous borner à une autre matiere, & que vous souhaitez mesme avoir par ordre ce que j'ay eû l'honneur de vous en dire, je vous obeïray, MADAME, non-seulement avec le profond respect que je dois à vostre qualité & à vostre merite ; mais encore avec tous les sentimens de reconnoissance que m'ont inspirez les bontez dont il vous a plû de m'honorer.

IL s'en faut bien que les Chinois dans leurs maisons ne soient aussi magnifiques que nous. Outre que l'architecture n'en est pas si belle, ni les appartemens si bien entendus, ils ne s'étudient pas beaucoup à les orner, principalement pour deux raisons. La premiere, parce que tous les palais des Mandarins appartiennent à l'Empereur; c'est luy qui les loge, & en plusieurs endroits (je ne sçay si par tout l'Empire on garde la mesme coûtume) c'est le peuple qui les meuble. Le peuple fait toûjours le moins de dépense qu'il peut, & les Mandarins n'ont garde de se ruïner à embellir des palais, qu'ils sont tous les jours en danger d'abandonner, parce que leurs Charges ne sont proprement que des Commissions qu'on leur oste souvent pour la moindre faute.

La seconde raison se prend de la coûtume du païs, qui ne permet pas de recevoir les visites dans l'interieur de la maison, mais seulement à l'entrée, dans un divan qu'on a pratiqué pour les ceremonies. C'est un salon tout ouvert, qui n'a d'autre ornement qu'un simple ordre de colomnes de bois peint ou verni, dont on se sert pour soûtenir les poutres & la charpente, qui souvent

paroist toute nuë sous la thuile, sans qu'on se donne la peine de la couvrir d'un lambris. Ainsi il ne faut pas s'estonner s'ils retranchent de leurs appartemens tous les ornemens superflus, puisque les étrangers n'y entrent presque jamais. Ils n'ont ni miroirs, ni tapisseries, ni chaises garnies. Les dorures ne sont point d'usage, si ce n'est en quelques appartemens de l'Empereur ou de quelque Prince du sang. Les lits qui sont parmi nous un des principaux ornemens, ne paroissent jamais chez eux, & ce seroit une incivilité grossiere de conduire un étranger dans la chambre où l'on couche, lors mesme qu'on luy fait voir sa maison.

De maniere que toute leur magnificence se reduit à des cabinets, des tables, des paravents de vernis, quelques peintures, diverses pieces de satin blanc, sur lequel on a écrit en gros caracteres des sentences de morale, & qu'on pend en plusieurs endroits de la chambre; quelques vases de porcelaine, encore n'ont-ils pas lieu de s'en servir comme nous, parce que dans les chambres on ne voit jamais de cheminée.

Cependant tout cela ne laisse pas d'estre fort propre & de plaire, quand on sçait en menager les ornemens. Le vernis qui est si commun à la Chine, est répandu par tout

Il prend toute sorte de couleurs ; on y mesle des fleurs d'or & d'argent ; on y peint des hommes, des montagnes, des palais, des chasses, des oiseaux, des combats & plusieurs figures qui relevent l'ouvrage & le rendent extrémement agreable ; de sorte qu'en cette matiere les Chinois sont magnifiques à peu de frais.

Outre l'éclat & le lustre qui est le propre du vernis, il a encore la qualité de conserver le bois sur lequel on l'applique, sur tout si l'on n'y mesle aucune autre matiere. Les vers ne s'y engendrent pas facilement & l'humidité n'y penetre presque jamais. L'odeur mesme ne s'y attache point, & si l'on à répandu durant le repas de la graisse ou du boüillon sur la table, dés qu'on y a passé un linge moüillé, non-seulement on n'y en remarque plus aucun vestige, mais on n'y sent pas mesme la moindre odeur.

On s'est trompé quand on a crû que le vernis estoit une composition & un secret particulier ; c'est une gomme qui dégoute d'un arbre à peu prés comme la résine. Dans les tonneaux où on le transporte, il ressemble au goudron fondu, a cela prés qu'il n'a presque aucune odeur : quand on l'employe, il y faut mesler de l'huile pour le délayer, plus ou moins selon la qualité de l'ouvrage.

Pour les tables, & pour les chaises ordinaires, on se contente de passer deux ou trois couches de vernis, ce qui le laisse si transparent qu'on voit toutes les veines du bois au travers. Que si on veut cacher toute la matiere sur laquelle on travaille, on y revient plusieurs fois; de sorte qu'à la fin ce n'est plus qu'une glace, mais si belle dans les commencemens, qu'on pourroit s'en servir au lieu de miroir. Quand l'ouvrage est sec, on y peint diverses figures en or, en argent, ou en quelque autre couleur, sur lesquelles on passe encore, si l'on veut, une legere couche de vernis, pour leur donner de l'éclat, & pour les conserver davantage.

Mais ceux qui souhaitent faire quelque chose de fini, colent sur le bois une espece de carton composé de papier, de filasse, de chaux, & de quelques autres matieres bien battuës, dans lesquelles le vernis s'incorpore. Ils en composent un fond parfaitement uni & solide, sur lequel s'applique le vernis peu à peu par petites couches, qu'on laisse secher l'une aprés l'autre. Chaque ouvrier a un secret particulier pour perfectionner son ouvrage, comme dans tous les autres mestiers. Mais je croy qu'outre l'adresse de la main, & ce juste temperament que

demande le vernis, pour n'estre ni trop liquide ni trop épais, la patience est une des choses qui contribuë le plus à réüssir dans ce travail. On en fait au Tonkin des cabinets fort propres : mais ce qui nous vient du Japon en cette matiere ne cede point aux ouvrages de la Chine.

Pour ce qui est de la porcelaine, c'est un meuble si ordinaire qu'elle fait l'ornement de toutes les maisons. Les tables, les buffets, les cabinets, les cuisines mesme en sont pleines ; car on boit & on mange dedans, c'est leur vaisselle commune. L'on en fait aussi de grands pots de fleurs. Les Architectes mesmes en couvrent les toits, & s'en servent quelquefois au lieu de marbre pour en incruster les bastimens.

Parmi celles qui sont les plus estimées, on en voit de trois couleurs differentes. Les unes sont jaunes ; mais quoy-que la terre en soit tres-fine, elles paroissent neanmoins plus grossieres que les autres, parce que cette couleur ne prend pas un si beau poli. On en use dans le Palais de l'Empereur. Le jaune est sa couleur particuliere, qu'il n'est permis à personne de porter. Ainsi l'on peut dire qu'en matiere de porcelaine, le Prince pour son usage est le plus mal partagé de tous.

La deuxiéme espece est de couleur grise, & souvent hachée d'une infinité de petites lignes irrégulieres, qui se croisent, comme si le vase estoit par tout feslé, ou travaillé de pieces de rapport à la Mosaïque. Je ne sçay comme ils forment ces figures, car j'ay de la peine à croire qu'ils puissent les tracer avec le pinceau. Peut-estre que quand la porcelaine est cuite & encore chaude, on l'expose à un air froid, ou qu'on la trempe dans de l'eau fraische, qui l'ouvre ainsi de tous costez, comme il arrive quelquefois aux cristaux durant l'hyver. On y passe ensuite une couche de vernis, qui couvre ces inégalitez, & qui par le moyen d'un petit feu, où on la remet, la rend aussi unie & aussi polie qu'auparavant. Quoy-qu'il en soit, ces sortes de vases ont à mon sens une beauté particuliere, & je suis seur que nos curieux en feroient cas.

Enfin la troisiéme sorte de porcelaine est blanche avec differentes figures de fleurs, d'arbres, d'oiseaux, que l'on y peint en bleu, telle que nous l'avons en Europe. C'est la plus commune de toutes, & il n'y a personne qui ne s'en serve; mais comme en matiere de verres ou de cristaux, tous les ouvrages ne sont pas également beaux; aussi parmi les porcelaines il s'en trouve de

fort mediocres, & qui ne valent guere mieux que nostre fayance.

Les connoisseurs ne conviennent pas toûjours dans le jugement qu'ils en portent, & je vois qu'à la Chine aussi-bien qu'en France l'imagination y a beaucoup de part: Il faut pourtant avoüer que quatre ou cinq choses differentes doivent concourir à les rendre parfaites. La finesse de la matiere, la blancheur, le poli, la peinture, le dessein des figures & la forme de l'ouvrage.

On connoist la finesse de la matiere quand elle est transparente, en quoy il faut avoir égard à l'épaisseur. Les bords sont ordinairement plus minces, & c'est par cet endroit qu'on la doit considerer. Quand les vases sont grands, il est difficile d'y rien connoître, à moins qu'on n'en veüille casser par le bas quelque petit morceau; car alors la seule couleur du dedans, ou comme on parle, le seul grain, fait qu'on en juge assez seurement: ce qui paroist encore quand on rejoint ensemble les deux pieces si parfaitement, qu'il n'y paroist aucune rupture; car c'est une marque de la dureté & par consequent de la finesse de la matiere.

La blancheur ne se doit pas confondre avec l'éclat du vernis dont la porcelaine est enduite, & qui fait une espece de miroir,

de sorte qu'en la regardant auprés de quelques autres objets, les couleurs s'y peignent ; & cette reflexion seule est capable de faire mal juger de sa blancheur naturelle. Il faut la porter au grand air, pour en connoistre la beauté ou les defauts. Quoy-que ce vernis soit parfaitement incorporé à la matiere, & qu'il dure éternellement, il se ternit neanmoins un peu à la longue, & il perd ce grand éclat qu'il avoit au commencement ; d'où il arrive que la blancheur paroist plus douce & plus belle dans les anciennes porcelaines ; les nouvelles ne laissent pas d'estre aussi-bonnes, & prendront avec le temps la mesme couleur.

Le poli consiste en deux choses ; dans l'éclat du vernis, & dans l'égalité de la matiere. Le vernis ne doit pas estre épais, autrement il se feroit une crouste qui ne seroit pas assez incorporée avec la porcelaine ; d'ailleurs l'éclat en seroit trop grand & trop vif. La matiere est parfaitement égale, quand elle n'a aucune bosse ; qu'on n'y remarque ni grain, ni sable, ni élevûre, ni enfoncement. Si l'on y fait bien reflexion, il y a peu de vases qui n'ayent quelqu'un de ces defauts : non-seulement on n'y doit pas trouver de taches, mais il faut encore prendre garde qu'il n'y ait des endroits plus é-

clatans les uns que les autres ; ce qui arrive, quand on appuye inégalement le pinceau : quelquefois aussi cela vient de ce que lors qu'on passe le vernis, toutes les parties ne sont pas toûjours également seches ; la moindre humidité y cause une difference sensible.

La peinture n'est pas une des moindres beautez de la porcelaine ; on y peut employer toute sorte de couleurs, mais pour l'ordinaire on se sert de rouge, & beaucoup plus de bleu. Je n'ay vû aucun vase, dont le rouge fust bien vif ; ce n'est pas que les Chinois n'en ayent de beau, mais peut-estre que cette couleur se ternit sur la matiere, qui en aspire les parties les plus subtiles & les plus colorées : car les differens fonds contribuënt beaucoup à relever ou à diminuer l'éclat des couleurs. Pour le bleu, ils en ont de parfaitement beau ; cependant il est difficile d'attraper ce juste temperament, dans lequel il ne soit ni pasle, ni enfoncé, ni trop éclatant. Mais ce que les ouvriers cherchent avec plus de soin, c'est de terminer parfaitement les extrémitez des figures ; de maniere que la couleur ne s'étende pas plus loin que le pinceau ; afin que la blancheur de la porcelaine ne soit pas salie par une certaine eau bleüastre, qui s'écoule si on

n'y prend garde, de la couleur mesme, quand elle n'est pas bien broyée, ou quand la matiere, sur laquelle on l'employe, n'a pas un certain degré de secheresse ; à peu prés comme il arrive au papier, qui boit quand il est humide, ou quand l'ancre ne vaut rien.

Il seroit à souhaiter, que les desseins, dont les Chinois se servent dans la peinture de la porcelaine, fussent plus beaux. Ils y peignent assez bien les fleurs ; mais les figures humaines y sont toutes estropiées : Ils se font tort par là dans l'esprit des Etrangers, qui ne les connoissent que par cet endroit, & qui s'imaginent qu'ils sont en effet aussi ridicules & aussi monstrueux dans leur taille, qu'ils paroissent dans ces peintures. Cependant ce sont-là leurs ornemens les plus ordinaires. Les desseins les plus reguliers & les mieux entendus leur plairont quelquefois moins que ces grotesques.

Ils sont en recompense fort habiles à bien contourner leurs vases, de quelque grandeur qu'ils soient. La figure en est hardie, bien proportionnée, parfaitement arrondie, & je ne crois pas que nos meilleurs ouvriers puissent mieux former les grandes pieces. Ils estiment aussi-bien que nous les anciens vases, mais par une raison differen-

te de la nostre; nous, parce qu'ils sont plus beaux; eux, parce qu'ils sont plus anciens : ce n'est pas en effet, que les ouvriers ne soient aussi habiles, & que la matiere ne soit aussi bonne à present qu'autrefois : il s'en fait encore aujourd'huy de tres-belle, & j'en ay vû chez quelques Mandarins des services entiers d'une finesse surprenante. Mais les Marchands Européens n'ont plus commerce avec les bons ouvriers ; & comme ils ne s'y connoissent pas, ils reçoivent tout ce que les Chinois leur presentent, parce qu'ils en ont le débit dans les Indes. D'ailleurs personne ne se met en peine de donner des desseins, ou de commander des ouvrages particuliers. Si Monsieur Constance eust vécu, on auroit bien-tost connu en France, qu'on n'a pas perdu à la Chine le secret de la porcelaine ; mais ce n'est pas la plus grande perte que nous ayons faite à sa mort ; & ce que la Religion en souffre dans tout l'Orient, ne nous permet presque pas de faire attention aux changemens qu'elle a causez dans les Arts & dans le commerce.

Il y a encore une autre raison, qui rend la belle porcelaine si rare. L'Empereur a établi dans la Province où l'on y travaille un Mandarin particulier, qui a soin de choisir pour la Cour les plus beaux vases ; il les

achete à un prix tres-modique. Ainsi les ouvriers estant tres-mal payez se negligent, & ne se veulent pas donner une peine qui ne les enrichit point. Mais si un particulier les employoit & n'épargnoit pas la dépense, nous aurions à present d'aussi beaux ouvrages que ceux des anciens Chinois.

La porcelaine qui nous vient de Fokien ne merite pas d'en porter le nom; elle est noire, grossiere, & ne vaut pas nostre fayance. Celle qu'on estime se fait dans la province de *Quamsi*; la matiere se trouve dans un endroit & l'eau dans un autre, parce qu'elle est plus claire & plus nette. Peut-estre aussi que cette eau dont on use préférablement à toutes les autres, est empreinte de certains sels particuliers, qui sont propres à purifier & à dégrossir la terre, ou qui en unissent plus fortement les parties; comme il arrive dans la chaux, qui ne vaut rien quand elle a esté éteinte en certaines eaux, au-lieu que d'autres la rendent beaucoup plus liée, plus forte & plus adherante.

Au reste c'est une erreur de s'imaginer qu'il faille cent, & deux cens ans pour préparer la matiere de la porcelaine, & que la composition en soit fort difficile. Si cela estoit, elle ne seroit ni si commune, ni à si bon marché. C'est une terre plus dure que

les terres ordinaires, ou plûtost une espece de pierre molle & blanche qui se trouve dans les carrieres de cette Province. Voicy la maniere dont on la prepare. Aprés en avoir lavé les morceaux, & separé le sable ou la terre étrangere qui s'y peut mesler, on la broye jusqu'à ce qu'elle soit reduite en une poussiere tres-fine. Quelque fine qu'elle paroisse; on ne laisse pas de continuer encore à la piler tres-long-temps. Quoy-qu'à la main on n'y sente point de difference, ils sont neanmoins persuadez qu'elle se subtilise en effet beaucoup plus, que les parties insensibles sont moins meslées, & que l'ouvrage en devient plus blanc & plus transparent. Ils font de cette poussiere une paste, qu'ils brassent & qu'ils battent encore plus long-temps, afin qu'elle devienne plus douce, & que l'eau en soit parfaitement incorporée. Quand la terre est bien *voquée*, ils travaillent aux figures, il n'y a pas d'apparence qu'ils se servent de moules comme en quelques autres sortes de poteries, mais il est plus probable qu'ils les forment sur la roue comme nous. Dés qu'ils sont contents de leur ouvrage, ils l'exposent au soleil le matin & le soir, mais ils le retirent quand la chaleur est trop forte, de peur qu'il ne se *tourmente*. Ainsi les vases

sechent

ſéchent peu à peu, & on y applique la peinture à loiſir, lorſqu'on juge que le fond eſt propre à la recevoir; mais parce que ni les couleurs, ni le vaſe n'ont pas aſſez de luſtre, ils font de la meſme matiere de la porcelaine, une boüillie tres-fine, dont ils paſſent ſur tout l'ouvrage diverſes couches, qui luy donnent un éclat & une blancheur particuliere. C'eſt ce que j'appelle le vernis de la porcelaine. On m'avoit aſſuré dans le royaume de Siam, qu'on y meſloit du vernis ordinaire avec une compoſition faite de blanc d'œuf, & d'os de poiſſons luiſans; mais c'eſt une imagination; & les ouvriers de Fokien, qui travaillent comme ceux de Quamſi, n'y font pas d'autre façon. Aprés toutes ces preparations, on met les vaſes dans les fourneaux, où on allume un feu lent & uniforme, qui les cuit ſans les rompre; & de crainte que l'air exterieur ne les endommage, on ne les en retire que long-temps aprés, quand ils ont pris toute leur conſiſtence, & qu'ils ſe ſont refroidis à loiſir.

Voilà, MADAME, tout le myſtere de la porcelaine, qu'on a ſi long-temps cherché en Europe. La Providence & le bien de la Religion, qui m'ont obligé de parcourir la plus grande partie de la Chine,

ne m'ont pas porté dans la Province de Quamsi, où se trouve la matiere dont on la fait; ainsi je ne la connois pas assez par moy-mesme pour en pouvoir décrire la nature & les qualitez particulieres: peut-estre qu'elle n'est pas fort differente de certaines pierres molles, qui se trouvent en plusieurs Provinces de la France. Et si les curieux vouloient faire quelques experiences, & travailler avec soin, en y employant differentes sortes d'eaux, de la maniere que je viens de dire, il ne seroit pas impossible d'y réüssir.

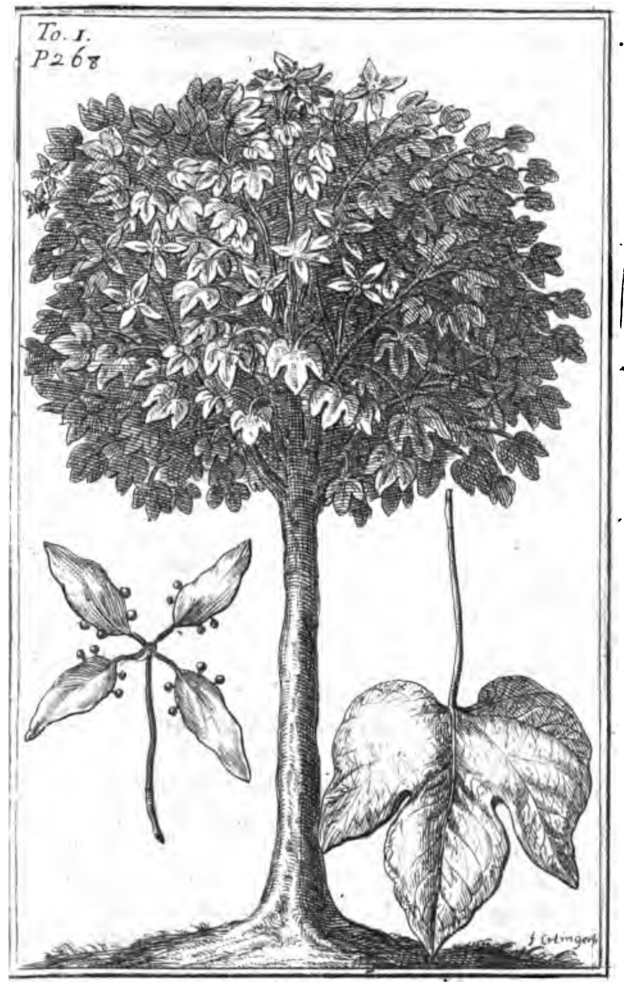
Outre ces cabinets de vernis & ces vases de porcelaine, les Chinois ornent encore leurs appartemens de peintures. Ils n'excellent pas dans cet Art, parce qu'ils n'entendent pas finement la perspective: cependant ils s'y appliquent beaucoup, ils l'aiment, & il y a dans l'Empire une infinité de peintres. Quelques-uns peignent leurs plafonds, & representent sur les murailles des chambres, un ordre d'architecture assez informe par de larges bandes qui regnent tout à l'entour au haut & au pied des murailles en forme de base & d'entablement, & qui renferment de simples colonnes posées en égale distance, sans aucun autre ornement d'architecture. Les autres se

contentent de blanchir la chambre, ou d'y coler proprement du papier. Ils suspendent en differens endroits les tableaux de leurs Anceſtres, des Cartes de Geographie, des pieces de ſatin blanc, ſur leſquelles on a peint des fleurs, des oiſeaux, des montagnes, & des Palais; ſur quelques autres on écrit en gros caracteres des ſentences de morale, & ſouvent des diſcours entiers, qui expliquent les maximes & les regles du parfait gouvernement; des chaiſes, des tables verniſſées, quelques cabinets, des pots à fleurs, de petites lanternes de ſoye ſuſpenduës au plancher; tout cela bien ordonné & placé dans une juſte ſymétrie, qu'ils entendent aſſez bien, fait un appartement fort propre.

Quoy-qu'on n'entre point dans la chambre où ils couchent, leurs lits ne laiſſent pas d'eſtre beaux. En Eſté ils ont des rideaux de taffetas blanc ſemez de fleurs, d'arbres & d'oiſeaux en broderie d'or & de ſoye. Ces ouvrages, qui viennent de la Province de Nankin ſont eſtimez; & en matiere de meubles, je n'ay rien vû à la Chine de plus magnifique. D'autres ont des rideaux de gaze tres-fine, qui n'empeſche pas l'air de paſſer, & qui eſt aſſez ſerrée pour garantir des moucherons, qui ſont

insupportables durant la nuit. En Hyver ; on se sert de gros satin broché de dragons, & d'autres figures, selon le caprice d'un chacun. La courte-pointe est à peu prés de mesme ; ils ne se servent point de lits de plumes, mais leurs matelas bourrez de cotton sont fort épais. Le bois de lit est ordinairement de menuiserie ornée de figures ; j'en ay vû dont la sculpture estoit belle & recherchée.

Par tout ce que je viens de vous dire, vous jugez bien, MADAME, que ces peuples se sont bornez au necessaire & à l'utile, sans se mettre beaucoup en peine de la magnificence, qui est tres-reglée, & mesme fort mediocre dans leurs maisons. Ils paroissent encore plus negligez dans leurs jardins ; ils ont mesme en cela des idées fort differentes des nostres ; & excepté les lieux destinez à la sepulture de leurs Ancestres, qu'ils laissent en friche, ils croiroient manquer au bon sens d'occuper uniquement la terre en parterres, à cultiver des fleurs, à dresser des allées, à planter des bosquests d'arbres inutiles. Le bien public demande que tout soit semé ; & leur interest particulier qui les touche encore plus que le bien public, ne leur permet pas de preferer l'agreable à l'utile.



Arbre que les Chinois nomment Outom-Chu.

Il eſt vray que les fleurs du païs ne meritent guere leurs ſoins ; ils n'en ont point de belles, & quoy-qu'on y en trouve pluſieurs ſemblables à celles d'Europe ; ils les cultivent ſi mal qu'on a de la peine à les reconnoiſtre. On voit neanmoins en quelques endroits des arbres, qui feroient un fort grand ornement dans leurs jardins s'ils ſçavoient les y bien placer. Au lieu de fruits, ils ſont preſque toute l'année chargez de fleurs d'un rouge vif & incarnat ; les feüilles en ſont petites, comme celles de l'ormeau, le tronc irrégulier, les branches tortuës & la peau unie : ſi l'on en formoit des allées, en y meſlant, comme on le peut facilement, des orangers, ce ſeroit la plus belle choſe du monde ; mais comme les Chinois ſe promenent rarement, les allées ne ſont guere de leur gouſt.

Parmi les autres arbres qu'on pourroit employer dans les jardins, il y en a un que l'on nomme, *Outom-chu*, ſemblable au Sicomore. Les feüilles en ſont longues & larges de huit à neuf pouces, attachées à une queue d'un pied de long ; il eſt extrémement touffu, & chargé de bouquets ſi preſſez, que les rayons du Soleil ne ſçauroient les percer : le fruit, qui en eſt extrémement petit, quoy-que l'arbre ſoit des plus grands,

vient de la maniere que je vais dire. Vers le mois d'Aoust, ou à la fin de Juillet, il se forme sur la pointe des branches de petits bouquets de feüilles differentes des autres; elles sont plus blanches, plus molles, moins larges, & tiennent lieu de fleurs; sur le bord de chacune de ces feüilles naissent trois ou quatre petits grains de la grosseur de nos pois, qui renferment une substance blanche, d'un goust assez agreable, & semblable à celuy d'une noisette, qui n'est pas encore meure. Comme cet arbre est beau, & que la maniere, dont il porte son fruit a quelque chose d'extraordinaire, j'ay crû, MADAME, que vous ne seriez pas marrie d'en voir le dessein que j'ay fait graver.

Les Chinois qui s'appliquent si peu à ordonner leurs jardins, & à y ménager de veritables ornemens, ne laissent pas de s'y plaire, & d'y faire mesme de la dépense. Ils y pratiquent des grottes, ils y élevent de petites collines artificielles; ils y transportent par pieces des rochers entiers, qu'ils entassent les uns sur les autres, sans autre dessein que d'imiter la nature. S'ils peuvent outre cela trouver autant d'eau qu'il est necessaire pour arroser leurs choux & leurs legumes, ils croyent qu'en cette matiere ils n'ont rien plus à desirer. L'Empereur a des

jets d'eau de l'invention des Européens, mais les particuliers se contentent de leurs étangs & de leurs puits.

Si ces peuples se negligent dans le domestique, il n'y en a point qui affectent plus qu'eux de paroistre magnifiques en public. Le gouvernement, qui condamne, ou plûtost qui regle la dépense en tout le reste, non-seulement l'approuve, mais y contribuë encore en ces occasions, par les raisons que je diray dans la suite. Quand les gens de qualité reçoivent des visites, ou qu'ils en font; lorsqu'ils passent dans les ruës, ou qu'ils sont en voyage; mais sur tout lorsqu'ils paroissent devant l'Empereur, ou qu'ils font leur Cour aux Vice-Rois, c'est toûjours avec un train & un air de grandeur qui estonne.

Les Mandarins magnifiquement vestus sont dans une chaise dorée & découverte, portez sur les épaules par huit ou par seize personnes, accompagnez de tous les Officiers de leur Tribunal, qui les entourent avec des parasols & d'autres marques de leur dignité. Il y en a qui les précedent marchant deux à deux, & portant des chaisnes, des bastons propres à punir, des tableaux de bois vernis, sur lesquels on lit en gros caracteres d'or les titres d'honneur

qui sont attachez à leurs Charges, & un bassin d'airain sur lequel on frappe un certain nombre de coups, selon le rang qu'ils tiennent dans la Province: on crie continuellement & l'on menace, pour écarter la foule. D'autres Officiers les suivent dans le mesme ordre; & quelquefois quatre ou cinq cavaliers ferment la marche. Il y a tel Mandarin, qui ne paroist jamais sans une suite de soixante & de quatre-vingt domestiques.

Les gens de guerre vont ordinairement à cheval, & quand ils sont d'un rang considerable, c'est toûjours à la teste de vingt-cinq ou de trente cavaliers. Les Princes du sang sont précedez à Pekin par quatre de leurs Officiers, & suivent au milieu d'un escadron, qui marche sans ordre. Au reste on ne porte point de livrées à la Chine; mais les domestiques s'habillent selon la qualité de leur Maistre, de satin noir, ou de toile peinte. Quoy-que les chevaux ne soient ni beaux, ni bien dressez, le harnois en est magnifique, le mords, la selle, les étriez sont dorez ou mesme d'argent. Au lieu de cuir, ils font la bride de deux ou trois lesses de gros satin piqué, large de deux doigts. Sous le coû du cheval & à la naissance du poitrail, pendent deux gros

flocons de ce beau crin rouge dont on couvre les bonnets, qui sont engagez dans des boutons de fer doré ou argenté, & suspendus par des anneaux de mesme métail. Cela donne un grand air au cheval dans une marche, quoy-que dans un long voyage, & sur tout dans la course il en soit embarrassé.

Non-seulement les Princes & les personnes du premier rang paroissent en public avec suite, mais encore ceux d'une qualité mediocre vont toûjours dans les ruës à cheval, ou dans une chaise fermée, suivis de plusieurs valets ou estafiers. Les Dames Tartares se servent quelquefois de caléches à deux roües, mais on n'a point l'usage du carrosse.

La magnificence des Mandarins Chinois éclate particulierement dans les voyages qu'ils font par eau. La grandeur prodigieuse de leurs barques, qui égale celle des vaisseaux, la propreté, la sculpture, les peintures & les dorures des appartemens, le grand nombre d'Officiers & de matelots qui y servent, les differentes marques de leurs dignitez qui éclatent de toutes parts, leurs armes, leur pavillon, leurs banderolles, tout cela les distingue infiniment des Européens, qui ne sont jamais plus negligez &

plus mal en ordre que dans leurs voyages.

Outre cela les Chinois ont leurs Feſtes qu'ils celebrent avec beaucoup de dépenſe. Les trois premiers jours de l'année ſe paſſent dans tout l'Empire en réjoüiſſance. On s'habille magnifiquement, on ſe viſite, on fait des preſens à tous ſes amis & aux perſonnes qu'on a quelque intereſt de ménager. Le jeu, les feſtins, les comedies occupent tout le monde. Dix ou douze jours auparavant il ſe fait une infinité de petits vols, parce que ceux qui n'ont point d'argent en cherchent, & en veulent trouver à quelque prix que ce ſoit pour fournir à ces divertiſſemens.

Le quinziéme jour du premier mois eſt encore plus celebre. On le nomme le jour, ou la feſte des *Lanternes*, parce qu'on en ſuſpend dans les maiſons & dans les ruës en ſi grand nombre, que c'eſt une eſpece de fureur plûtoſt qu'une feſte. On en allume peut-eſtre plus de deux cens millions ce jour-là. Vous verrez, MADAME, par ce que je vous en vais dire, qu'on a outré en cette matiere une ceremonie, qui d'ailleurs euſt pû eſtre tolerée comme pluſieurs autres coûtumes, pour s'accommoder au caprice du peuple; & qui eſt devenuë par un enteſtement ridicule, le plaiſir le plus ſerieux des gens de qualité.

On expose ce jour-là des lanternes de toutes sortes de prix; quelques-unes coûtent jusqu'à deux mille écus; & il y a tel Seigneur, qui retranche toute l'année quelque chose de sa table, de ses habits, de son équipage, pour estre magnifique en lanternes. Ce n'est pas la matiere qui coûte; la dorure, la sculpture, les peintures, la soye, & le vernis, en font toute la beauté: pour la grandeur, elle est énorme. On en voit de vingt-cinq à trente pieds de diamêtre. Ce sont des salles, ou des chambres; & trois ou quatre de ces machines feroient des appartemens fort raisonnables; De sorte que vous serez étonnée, MADAME, d'apprendre qu'à la Chine on peut manger, coucher, recevoir des visites, representer des Comedies, & dancer des Ballets dans une lanterne.

Il faudroit pour l'éclairer, y allumer un Feu de joye, tel que nous le representons dans nos places publiques; mais comme on en seroit incommodé, on se contente d'y mettre un nombre infini de bougies, ou de lampes, qui de loin font un fort bel effet. On y represente aussi divers spectacles pour divertir le peuple; & il y a des gens cachez, qui par le moyen de plusieurs petites machines font joüer des marionnettes de grandeur humaine, dont les actions

sont si naturelles, que ceux mesme qui en sçavent l'artifice, ont de la peine à ne s'y pas méprendre. Pour moy, j'avouë, MADAME, que je n'y ay point esté trompé, parce que je n'ay jamais assisté à ces spectacles; ce que je vous en ay dit, est sur le rapport des Chinois, & sur la foy de quelques relations, dont les Auteurs sont connus, & que je ne voudrois pas condamner.

Outre ces lanternes monstrueuses, il y en a une infinité d'autres mediocres, dont je puis parler plus seurement. J'en ay vû non-seulement de propres, mais encore de magnifiques. Elles sont ordinairement composées de six faces ou panneaux, dont chacun fait un cadre de quatre pieds de haut, & d'un pied & demi de large, d'un bois verni, & orné de quelques dorures. Ils y tendent une toile de soye fine & transparente, sur laquelle on peint des fleurs, des arbres, des rochers, & quelquefois des figures humaines. La peinture en est belle, les couleurs vives, & quand les bougies sont allumées, la lumiere y répand un éclat, qui rend l'ouvrage tout-à-fait agreable.

Ces six panneaux joints ensemble composent un *hexagone* surmonté par les extrémitez de six figures de sculpture, qui en font le couronnement. O y suspend tout

autour de larges bandes de ſatin de toutes couleurs en forme de rubans, avec divers autres ornemens de ſoye qui tombent ſur les angles, ſans rien cacher de la peinture ou de la lumiere. Nous nous en ſervons quelquefois pour l'ornement de nos Egliſes. Les Chinois en ſuſpendent aux feneſtres, dans leurs cours, dans les ſalles, & quelquefois dans les places publiques.

La feſte des lanternes eſt encore celebre par les feux de joye, qui paroiſſent en ce temps-là dans tous les quartiers de la ville; car il n'y a perſonne qui ne tire des fuſées. Quelques-uns ont parlé de ces feux, comme des plus beaux artifices qui ſoient au monde. On y repreſente, dit-on, des arbres entiers couverts de feüilles & de fruits; on y diſtingue les raiſins, les pommes, les oranges, non-ſeulement par leurs figures, mais encore par leur couleur particuliere: tout y eſt peint au naturel, de ſorte qu'on s'imagine que ce ſont des arbres veritables qu'on éclaire durant la nuit, & non pas un feu artificiel, auquel on a donné la figure & l'apparence des arbres.

Ces deſcriptions qu'on lit en quelques relations de la Chine, donnent à ceux qui y voyagent, une veritable paſſion de voir toutes ces merveilles. J'aurois eſté bien

aise, comme les autres, de m'en instruire par moy-mesme; j'en ay souvent cherché l'occasion, mais inutilement: ces feux ne sont pas si ordinaires qu'on s'imagine, & pour les retrouver, peut-estre faudroit-il remonter au temps de ceux qui nous en ont écrit. Les Peres, qui demeurent à Pekin, & qui ont esté témoins de ce qu'on fait en cette matiere dans le Palais de l'Empereur, m'ont souvent dit, que ce n'estoit pas tout ce qu'ils s'en estoient figurez, & qu'au fond il n'y avoit rien de fort extraordinaire.

Cependant, MADAME, il n'est pas juste de condamner tout-à-fait ces auteurs, comme des gens de mauvaise foy; ce sont de bons Missionnaires, qui ne voudroient pas nous imposer à plaisir; & ce que j'ay vû dans les Indes & sur tout à la coste de Coromandel, peut les justifier en quelque maniere. On y represente en effet toute sorte de figures, non pas par des artifices qui crévent en l'air comme nos fusées (car il ne me paroist guere possible de donner à la flamme des figures si terminées, telles qu'il seroit necessaire pour distinguer des raisins & des feüilles, moins encore d'imiter toutes les couleurs, qui sont naturelles aux fruits) mais par le moyen d'une matiere composée de souffre, de camphre & de

quelques autres ingrediens, dont ils enduisent des bois formez en croix, en arbres & en fleurs, ou de quelque autre maniere qu'il leur plaist.

Dés qu'on y a mis le feu, cette gomme répanduë s'enflamme de tous costez comme des charbons, & represente, jusqu'à ce qu'elle soit tout-à-fait consumée, la figure du bois, sur laquelle elle a esté appliquée. Ainsi ce n'est pas merveille qu'on fasse des arbres & des fruits de feu; & je m'imagine que ceux, dont on a parlé avec admiration à la Chine, estoient quelque chose de semblable.

Ce n'est pas que ces sortes de feux n'ayent leur beauté; car outre leur couleur particuliere, la plus belle, la plus éclatante, & en mesme temps la plus douce qu'on se puisse imaginer; ce n'est pas un petit ornement dans une illumination publique, de pouvoir representer des hommes & des chevaux de feu, des Palais embrasez avec leur ordre d'architecture, des cartouches & des armoiries de lumiere, & une infinité d'autres desseins, qu'on pourroit faire en Europe avec beaucoup plus de justesse qu'en Orient, où les ouvriers n'ont ni genie pour former de grandes idées, ni adresse pour les executer parfaitement.

Peut-estre, MADAME, auriez-vous la curiosité d'apprendre ce qui a pû donner occasion aux Chinois d'instituer une feste aussi bizarre que celle dont j'ay l'honneur de vous parler. Comme elle est fort ancienne, l'origine en paroist assez obscure. Le peuple l'attribuë à un accident, qui arriva dans la famille d'un celebre Mandarin, dont la fille, en se promenant le soir sur le bord d'une riviere, tomba dans l'eau & se noya. Ce pere affligé y accourut avec tous ses gens; & pour la retrouver, il fit allumer un grand nombre de lanternes. Tous les habitans du lieu le suivirent en foule avec des torches. On la chercha inutilement toute la nuit, & la seule consolation du Mandarin fut de voir l'empressement de ce bon peuple, dont chacun croyoit avoir perdu sa sœur, parce qu'ils le regardoient tous comme leur pere.

L'année suivante on fit des feux au mesme jour sur le rivage; on continua la ceremonie tous les ans; chacun allumoit pour lors des lanternes, & peu à peu on en fit une coûtume. Les Chinois sont assez superstitieux pour cela; mais il n'y a pas d'apparence, qu'une si petite perte fust capable de se faire sentir si vivement dans tout l'Empire.

Quelques Docteurs Chinois prétendent que cette feste tire son origine d'une histoire qu'ils rapportent de la maniere suivante. Il y a trois mille cinq cens quatre-vingt-trois ans, que la Chine estoit gouvernée par un Prince nommé *Ki*, dernier Empereur de la premiere race, à qui le ciel avoit donné des qualitez capables de former un Heros ; si l'amour des femmes & l'esprit de débauche, qui s'emparerent de son cœur, n'en eussent fait un monstre de l'empire & un objet d'horreur dans toute la nature.

Il avoit de l'esprit, de l'agrément, du courage, & une force de corps si extraordinaire, qu'il brisoit le fer avec les mains. Mais ce Samson trouva des maistresses, & il devint foible. Parmi ses extravagances on raconte, qu'il employa tous ses tresors a bastir une tour de pierres pretieuses pour honorer la memoire d'une concubine, & qu'il remplit un étang de vin, afin de s'y baigner avec trois mille jeunes hommes d'une maniere lascive. Ces excés & plusieurs autres abominations porterent les plus sages de sa Cour à luy donner quelques avis, selon la coûtume ; mais il les fit mourir. Il emprisonna mesme un des Rois de l'Empire, qui taschoit de le retirer de ses desordres. Enfin il fit une action qui acheva

de le perdre avec toute sa famille.

Un jour se plaignant dans la chaleur de ses débauches, de ce que la vie estoit trop courte : je serois content, au moment que je vous parle, dit-il à la Reine qu'il aimoit à la fureur, si je pouvois vous rendre éternellement heureuse; mais en peu d'années & peut-estre en peu de jours, la mort bornera malgré nous le cours de nos plaisirs; & toute ma puissance ne suffit pas pour vous donner une vie plus longue que celle qu'espere le dernier de mes sujets. Cette pensée vient continuellement troubler mon esprit, & répand dans mon cœur une amertume qui m'empesche de gouster les douceurs de la vie. Que ne puis-je vous faire regner toûjours! Et puisqu'il y a des astres qui ne s'esteignent jamais, pourquoy faut-il que vous soyez sujette à la mort, vous, qui paroissez avec plus d'éclat sur la terre, que ne font toutes les étoiles dans le ciel ?

Il est vray, Seigneur, luy répondit cette folle Princesse, que vous ne pouvez rendre nostre vie éternelle; mais il dépend de vous d'en oublier la briéveté, & de vivre comme si vous ne deviez jamais mourir. Quel besoin avons-nous du soleil & de la lune, pour regler le nombre de nos années? L'aurore qui se leve tous les matins,

la nuit qui revient tous les soirs, nous remettent continuellement devant les yeux le commencement & la fin de nos jours : comme ceux-cy commencent & finissent, les nostres qui ont commencé, s'avancent avec précipitation & finiront bien-tost.

Croyez-moy, Seigneur, ne jettons plus les yeux sur ces globes qui roulent sur nos testes. Voulez-vous une bonne fois vous en guerir l'imagination ? Bastissez-vous un nouveau ciel toûjours éclairé, toûjours serain, toûjours favorable à vos plaisirs, où nous n'appercevions plus aucun vestige de l'instabilité des choses humaines. Vous le pouvez facilement, en élevant un grand & magnifique palais, fermé de tous costez à la lumiere du soleil. Vous suspendrez par tout de mafinifiques lanternes, dont l'éclat toûjours constant sera préferable à celuy du soleil.

Faites-y transporter tout ce qui peut contribuer à vos plaisirs; &, de crainte d'en estre un seul moment distrait, rompez tout commerce avec les autres creatures. Nous entrerons tous deux dans ce nouveau monde que vous aurez formé; je vous y tiendray lieu de toutes choses; vous m'y donnerez vous seul plus de plaisirs que tout le monde ancien n'en peut offrir : & la natu-

re, qui se renouvellera en nostre faveur, nous rendra plus heureux que les Dieux ne le sont dans le ciel. C'est-là que nous oublierons la vicissitude des jours & des nuits. Il n'y aura plus de temps pour nous, plus d'embarras, plus d'ombres, plus de nuages, plus de changement dans la vie; & pourvû, Seigneur, que vous soyez vous-mesme toûjours constant, mon bonheur me semblera inalterable, & vostre felicité sera éternelle.

L'Empereur, soit qu'il s'imaginast en effet pouvoir s'abuser luy-mesme, ou qu'il voulust plaire à la Reine, fit bastir ce palais enchanté, & s'y renferma avec elle. Il y passa plusieurs mois plongé dans la mollesse, & uniquement occupé de sa nouvelle vie; mais le peuple ne pouvant souffrir tant d'excés, obligea l'un des plus sages Rois de l'Empire à se declarer contre luy.

Dés que l'Empereur fut averti de la conjuration, il parut tout d'un coup dans l'ancien monde, qui, malgré qu'il en eust, luy tenoit encore plus au cœur que le nouveau: il se mit mesme à la teste d'une armée pour punir le rebelle; mais s'estant vû abandonné du peuple, qu'il avoit luy-mesme si follement quitté, il prit le parti de la fuite. Durant trois ans, qui luy resterent de vie, il

courut de Province en Province inconnu, pauvre, toûjours en danger d'estre découvert; comme si Dieu par cette inquiétude & cette agitation continuelle eust voulu le punir du repos mou & effeminé, dans lequel il avoit crû trouver des plaisirs constans & un bonheur éternel.

Cependant on détruisit son palais; & pour conserver à la posterité la memoire d'une si indigne action, on en suspendit les lanternes dans tous les quartiers de la Ville. Cette coustume se renouvella tous les ans, & devint depuis ce temps-là une feste considerable dans tout l'Empire. On la celebre à *Yamt-cheou* avec plus de magnificence que nulle autre part, & l'on dit qu'autrefois les illuminations en estoient si belles, qu'un Empereur n'osant quitter ouvertement sa Cour pour y aller, se mit avec la Reine & plusieurs Princesses de sa maison entre les mains d'un Magicien, qui luy promit de les y transporter en tres-peu de temps. Il les fit monter durant la nuit sur des thrônes magnifiques, qui furent enlevez par des cignes, & qui en un moment arriverent à *Yamt-cheou*.

L'Empereur porté en l'air sur des nuages, qui s'abaisserent peu à peu sur la Ville, vit à loisir toute la feste; il en revint en

suite avec la mesme vîtesse, & par le mesme équipage, sans qu'on se fust apperçû à la Cour de son absence. Ce n'est pas la seule fable que les Chinois racontent; ils ont des histoires sur tout, car ils sont superstitieux à l'excés; & en matiere de magie, soit feinte soit veritable, il n'y a pas de peuple au monde qui les ait égalez.

Quoy-qu'il en soit, il est certain qu'ils se font un grand plaisir des illuminations publiques: & un de leurs Rois, qui estoit devenu par ses belles qualitez les délices de ses peuples, ne crut pas autrefois pouvoir mieux leur marquer son affection réciproque, qu'en inventant pour l'amour d'eux de semblables festes. Ainsi durant huit nuits consecutives il ouvroit tous les ans son palais, qu'on avoit soin d'éclairer par une infinité de lanternes & de feux d'artifice. Il y paroissoit luy-mesme sans gardes, & il se mesloit dans la foule, sans souffrir qu'on le distinguast; afin que chacun fust en liberté de parler, de joüer, d'entendre les divers concerts de musique qu'on y faisoit.

Cette action a rendu ce Prince celebre dans l'histoire des Chinois; mais que diroient-ils, s'ils se trouvoient dans les appartemens de Versailles, où le meilleur & le plus puissant des Rois assemble si sou-

vent tout ce que le Christianisme permet de plaisirs innocens, pour rendre sa Cour, s'il pouvoit, aussi heureuse que luy-mesme; s'ils voyoient ces illuminations, ces concerts, ces jeux, ces repas magnifiques, ce Prince mesme qui tasche de se confondre dans la multitude; & qui y seroit inconnu, si un air de grandeur, qui n'est point attaché à sa dignité, & dont il ne sçauroit se dépoüiller, ne le distinguoit de tout le reste?

Puisque je parle, MADAME, de la magnificence des Chinois, je ne puis, sans manquer à un point essentiel, passer sous silence ce qui regarde leurs Empereurs, qui ne paroissent jamais en public que comme des divinitez, environnez de tout l'éclat qui peut attirer le respect & la veneration des peuples. Autrefois ils se montroient rarement, mais les Tartares, qui regnent à present, sont beaucoup plus populaires, & le feu Roy n'y faisoit pas tant de façon. Celuy-cy tient en cela, aussi-bien qu'en tout le reste, un milieu qui contente sa nation, sans déplaire tout-à-fait aux Chinois. Cependant tout moderé qu'il est, en comparaison des anciens, on peut dire qu'il ne marche jamais qu'à la teste ou au milieu d'un corps d'armée.

Alors il est accompagné de tous les Seigneurs de la Cour: on ne voit que soye, que dorures, que pierres prétieuses; tout y est éclatant; les armes, les harnois des chevaux, les parasols, les banderolles, & cent autres marques de la dignité royale ou de la qualité particuliere de chaque Prince y brillent de tous costez. Au reste il n'est rien en ces rencontres de plus reglé que cette foule, qui porte par tout ailleurs la confusion. Chacun sçait son rang & sa place; & il y va de la teste ou du moins de la fortune de celuy qui troubleroit indiscretement l'ordre de la marche.

Quand le Prince qui est à present sur le Trône, visite les Provinces de l'Empire, il va ordinairement en poste suivi de peu de gardes & de quelques Officiers de confiance; mais dans toutes les Villes, qui se trouvent sur la route & dans tous les passages difficiles, il y a tant de troupes en bataille, qu'il semble courir la poste au travers d'une armée.

Il va souvent en Tartarie prendre le divertissement de la chasse, mais toûjours accompagné, comme s'il alloit à la conqueste d'un nouvel Empire; il n'y méne pas moins de quarante mille hommes, qui y souffrent ordinairement beaucoup, soit qu'il fasse

froid

froid ou qu'il fasse chaud, parce qu'on y campe d'une maniere fort incommode ; & il arrive souvent que dans une de ces penibles chasses il y meurt plus de chevaux qu'il n'en perdroit dans un jour de bataille.

Les Peres, qui l'y ont accompagné, disent que jamais sa magnificence n'éclate davantage que dans cette occasion. Il y voit quelquefois trente & quarante petits Rois Tartares, qui viennent luy faire leur cour, ou luy payer tribut ; il s'en trouve mesme quelques-uns qui portent le nom de *Ham* ou *Kam*, c'est à dire Empereur : ils sont tous ses pensionnaires comme les Mandarins du premier ordre ; il leur donne ses filles en mariage, & pour se les attacher plus étroitement, il se déclare leur protecteur contre tous les Tartares occidentaux, qui les inquiétent fort souvent, & qui ont mesme assez de forces pour attaquer quelquefois la Chine avec succés.

Durant que cette foule de petits Souverains paroist dans le camp de l'Empereur, la Cour est d'une grande somptuosité : & afin de donner à ces barbares quelque idée de la puissance de la Chine, le train, les habits, les tentes des Mandarins, tout y est riche & superbe jusqu'à l'excés & à la profusion. C'est ainsi que le rapportent les Mis-

sionnaires qui en ont eux-mesmes esté témoins ; & je croy qu'on peut ajoûter foy à leurs relations, non-seulement parce qu'elles s'accordent toutes en ce point, mais encore parce que ce qu'ils en disent, est tout-à-fait dans le genie des Chinois.

Ce que la relation du Pere Magalhens, nouvellement traduite avec des notes également sçavantes & instructives, nous rapporte de la superbe marche de l'Empereur, quand il va dans le Temple offrir au ciel des sacrifices, a quelque chose de singulier & merite bien d'estre icy répeté ; d'autant plus que ces choses ne peuvent y estre ni supposées ni exaggerées, car l'ordre qu'on observe dans les ceremonies publiques est connu de tout le monde, & si reglé par les anciennes coûtumes, que l'Empereur mesme n'oseroit y ajoûter, ou en retrancher le moindre article.

Cette pompeuse ceremonie commence par vingt-quatre trompettes ornées de cercles d'or, avec vingt-quatre tambours rangez chacun en deux files : vingt-quatre hommes armez de bastons vernissez & dorez, de six à huit pieds de long, les suivent en mesme ordre & sur le mesme front : ensuite marchent cent soldats portant de magnifiques hallebardes, armées d'un demi

cercle de fer en forme de croissant, suivis de cent massiers & de deux officiers, dont les picques peintes d'un vernis rouge sont en differens endroits ornées de fleurs & de figures d'or.

Aprés cette premiere file on porte quatre cens grandes lanternes parfaitement bien travaillées, quatre cens flambeaux d'un bois doré qui brusle comme nos torches, deux cens lances chargées de gros flocons de soye, vingt-quatre bannieres où l'on a peint les signes du Zodiaque, & cinquante-six autres qui representent les constellations du ciel : on voit de plus deux cens éventails dorez, avec des figures de dragons & de plusieurs autres animaux ; vingt-quatre parasols encore plus magnifiques, & un buffet porté par les officiers du palais, dont les ustanciles sont d'or.

Tout cela précede immediatement l'Empereur, qui paroist ensuite à cheval, superbement vestu, entouré de dix chevaux de main, de couleur blanche, dont le harnois est couvert d'or & de pierreries, de cent gardes de la Manche, & des pages du palais. On soûtient devant luy un parasol qui fait ombre au Roy & au cheval, mais qui brille de tous les ornemens qu'on a pû inventer pour l'enrichir.

L'Empereur est suivi de tous les Princes du sang, des Mandarins du premier ordre, des Vice-Rois & des premiers Seigneurs de la Cour, tous en habits de ceremonie : immediatement aprés, on voit cinq cens jeunes hommes de qualité, qu'on peut appeller les Gentils-hommes du palais, accompagnez de mille valets-de-pied vestus de soye incarnate, brodée de fleurs, & piquée de petites étoiles d'or & d'argent. C'est proprement la maison de l'Empereur.

Ce cortége est encore plus extraordinaire par ce qui suit, que par ce qui a précedé. Car immediatement aprés, trente-six hommes portent une chaise découverte, qui ressemble à un char de triomphe ; six-vingts porteurs en soûtiennent une autre fermée, & si grande qu'on la prendroit pour un appartement entier : quatre chariots paroissent ensuite, dont les deux premiers sont tirez par des élephans, & les deux autres par des chevaux ; chaque chaise & chaque chariot a une compagnie de cinquante hommes pour sa garde : les cochers en sont richement vestus, & les élephans aussi-bien que les chevaux sont couvers de housses en broderie.

Enfin cette superbe marche est fermée par deux mille Mandarins de lettres, &

deux mille Officiers de guerre, tous avec des habits tres-riches, marchant d'ordre & selon leur coûtume avec une gravité qui inspire du respect. Il ne faut point que la Cour fasse pour cela de dépense extraordinaire: & dés que l'Empereur veut aller offrir un sacrifice, on est toûjours prest à l'accompagner en cet ordre. Je ne sçay, MADAME, si dans nos carousels & dans nos festes nous avons rien de plus magnifique.

Mais le Roy de la Chine ne paroist jamais plus grand, &, si je l'ose dire, plus souverain que dans les audiences qu'il donne aux Ambassadeurs. Ce nombre prodigieux de troupes qui sont alors sous les armes, cette multitude incroyable de Mandarins en habits de ceremonie, distinguez selon leur rang & leur dignité, placez d'ordre, sans confusion, sans bruit, sans embarras, & tels qu'ils paroistroient dans les temples de leurs Dieux; les Ministres d'Etat, les Chefs de toutes les Cours souveraines, les petits Rois, les Princes du Sang, les heritiers de la couronne encore plus humiliez devant ce Prince, qu'ils ne sont élevez au-dessus du peuple: l'Empereur mesme assis sur son Thrône, qui voit prosternée à ses pieds cette foule d'adorateurs; tout cela, dis-je, a un air de souveraineté & de grandeur qui

ne se trouve qu'à la Chine, & que l'humilité chrestienne ne permet pas mesme aux Rois de desirer dans les Cours les plus superbes de l'Europe.

Je ne finirois point, si je voulois parler en détail des ceremonies publiques, où les Chinois étalent leur magnificence. Je croy, MADAME, en avoir assez dit, pour vous en donner une juste idée. Que si vous me permettez d'ajoûter en finissant cette lettre, ce que j'en pense moy-mesme, par rapport à la France, où les richesses & l'ambition des particuliers ont porté le faste plus loin que dans aucun autre Royaume de l'Europe; il me semble que les Chinois nous surpassent presque toûjours dans les actions ordinaires & publiques par un exterieur plus affecté & plus specieux; mais que dans le domestique, nos appartemens sont incomparablement plus riches, le train des gens de qualité plus leste quoy-que moins nombreux, les équipages plus commodes, les tables mieux servies, & generalement parlant, la dépense plus constante & mieux entenduë. Je suis avec un profond respect,

MADAME,

Vôtre tres-humble & tres-obéïssant serviteur,

L. J.

LETTRE VII.

A Monseigneur l'Archev. Duc de Rheims, premier Pair de France.

De la langue, des caracteres, des livres, de la Morale des Chinois.

MONSEIGNEUR,

Aprés avoir eû l'honneur d'entretenir vostre Grandeur à loisir sur les differentes proprietez de l'Empire des Chinois, j'ay crû que vous ne seriez pas fasché de voir par écrit ce qui regarde leur langue, leurs caractéres, leurs livres, & leur morale. Il y a certains points d'histoire qu'on ne peut bien toucher sans beaucoup de préparation; & quand on doit sur tout les expliquer à une Personne comme vous, dont le caractere particulier est de sçavoir à fond & dans la derniere justesse tout ce que vous sçavez, il y faut apporter une exactitude

& un certain ordre, qui ne se trouve presque jamais dans le discours.

Je sçay bien, MONSEIGNEUR, qu'il est difficile d'ajoûter en cette matiere quelque nouvelle connoissance à toutes celles qui vous ont rendu l'un des plus sçavans Prelats de vostre siecle. Quelque belle, quelque étenduë que soit la morale de la Chine, ce ne sont là que de foibles lueurs d'une raison fort bornée, qui disparoissent dés qu'on les approche de ces divines lumieres que la Religion nous découvre, & où vous avez puisé si long-temps, par la lecture continuelle des Peres, des Canons & des Conciles.

Cependant quoy-que toute la Philosophie de cette fameuse nation ne soit pas à present capable de nous instruire, il n'est pas inutile de sçavoir jusqu'où elle a autrefois porté la perfection des sciences, dans un temps où tous les autres peuples du monde estoient encore ignorans ou barbares. Et pour commencer par leur langue & par leur caracteres, qui sont parmi eux l'un des principaux points de litterature, voici ce que j'en ay remarqué.

LA langue Chinoise n'a aucune analogie avec toutes celles qui ont cours dans le

monde, rien de commun ni dans le son des paroles, ni dans la prononciation des mots, ni dans l'arrangement des idées. Tout est mysterieux dans cette langue, & vous serez sans doute étonné, MONSEIGNEUR, de sçavoir qu'on en peut apprendre tous les termes en deux heures, quoy-qu'il faille plusieurs années d'étude pour la parler ; qu'on peut sçavoir lire tous les Livres, & les entendre parfaitement, sans y rien comprendre si un autre en fait la lecture ; qu'un Docteur pourra composer des ouvrages avec toute la politesse imaginable, & que ce mesme Docteur n'en sçauroit pas assez pour s'expliquer dans les conversations ordinaires ; qu'un muet instruit dans les caracteres pourroit avec les doigts sans écritures, parler presque aussi viste qu'il est necessaire pour ne pas ennuyer ses auditeurs : enfin que les mesmes mots signifient souvent des choses opposées, & que de deux personnes qui les prononceront, ce sera un compliment dans la bouche de l'un, & des injures atroces dans la bouche de l'autre. Ces paradoxes, quelque surprenans qu'ils paroissent, ne laissent pas d'estre tres-veritables ; & vostre Grandeur en conviendra, pour peu qu'elle se veüille donner la peine de jetter les yeux sur

ce que j'ay l'honneur de luy en écrire.

Cette langue ne contient que trois cens trente mots ou environ, tous d'une silla- be, ou qu'on prononce au moins d'une maniere si serrée qu'on n'en distingue pres- que jamais qu'une : quoy-que ce soit une chose ennuyante d'en lire toute la suite, je ne laisseray pas de les écrire ici, soit pour en faire connoistre les sons, soit pour vous donner le plaisir de voir d'un coup d'œil renfermée dans une seule page une langue aussi ancienne, aussi celebre, & je puis dire aussi éloquente que celle-cy.

Ce peu de mots ne suffiroit pas pour s'expliquer avec facilité sur toutes sortes de matieres, pour fournir aux sciences & aux arts, pour soûtenir l'éloquence dans le dis- cours & dans les ouvrages, ce qui est par- mi les Chinois tres-different ; si l'on n'a- voit trouvé l'art de multiplier le sens sans multiplier les paroles. Cet art consiste par- ticulierement dans les differens accens qu'on leur donne. Le mesme mot pronon- cé avec une inflexion de voix plus forte ou plus foible a diverses significations. Ainsi la langue Chinoise, quand on la parle exa- ctement, est une espece de musique, & ren- ferme une veritable harmonie qui en fait l'essence & le caractere particulier.

ca	caï	cam	can	cao
chin	chéou	chï	chiao	chim
fa	fam	fan	féou	fi
han	hao	he	hem	hen
him	hin	hio	hiu	hiué
hoei	hoen	hou	houm	houon
in	ïo	ïu	ïué	ïuen
kié	kien	kieou	kim	kin
lan	lao	lé	leam	leao
lio	liu	lo	lou	louï
mau	me	mem	men	meou
moui	moum	mouon	na	naï
ngeou	ngo	ni	niam	niau
noui	noum	nouon	nun	o, ou
pié	pien	pim	pin	po
quoueï	quouen	qouo	qouon	ſa
ſiam	ſiao	ſié	ſien	ſiéou
ſiu	ſoui	ſu	ſoum	ſun
ti	tiao	tie	tien	tieou
tſam	tſan	tſao	tſé	tſem
tſio	tſiu	tſiué	ſtiuen	tſioum
tchaï	tcham	tchan	tchao	tché
tchoua	tchouen	tchouè	tchoum	tchun
von	vou	voum oum	328.	

Il y a cinq tons qui s'appliquent à chaque parole, selon le sens qu'on luy veut donner. Le premier est une prononciation uniforme, sans élever ou abaisser la voix, comme si l'on continuoit durant quelque temps la premiere note de nostre musique. Le second éleve la voix notablement plus haut. Le troisiéme est tres-aigu : dans le quatriéme, de ce ton aigu on descend tout d'un coup à un ton grave : dans le cinquiéme, on passe encore à une note plus profonde, si j'ose m'expliquer de cette sorte, creusant & formant une espece de basse. On ne sçauroit se faire parfaitement entendre en cette matiere que par le langage mesme.

Cependant vous voyez déja, MONSEIGNEUR, que par cette difference de prononciation, de trois cens trente-trois mots on en fait seize cens soixante-cinq. Outre cela on peut prononcer uniment, ou aspirer chaque parole ; ce qui est fort ordinaire, & qui augmente encore la langue de la moitié. Quelquefois on joint ces monosyllabes ensemble, comme nous assemblons nos lettres, pour en composer des mots differens. On fait plus, car souvent une phrase toute entiere, selon qu'elle suit ou qu'elle en précede une autre, a un sens

tout-à-fait contraire ; de sorte qu'il est aisé de voir que cette langue si pauvre, si resserrée en apparence, ne laisse pas d'estre en effet fort riche & assez étenduë pour s'expliquer facilement.

Mais ces richesses coûtent bien aux Estrangers à recueillir, & je ne sçay si plusieurs Missionnaires n'aimeroient pas mieux travailler aux mines que de s'appliquer durant plusieurs années à ce travail le plus dur & le plus rebutant qu'on puisse experimenter en matiere d'étude. Je ne comprens pas qu'on ait d'autres sentimens, quand on a demeuré quelque temps à la Chine; & j'avoüë que j'ay esté surpris de lire dans la nouvelle relation du Pere Magalhens, que la langue Chinoise est plus facile que la Grecque, la Latine & toutes les autres langues de l'Europe. Il ajoûte qu'on n'en peut pas douter, si l'on considere que comme la difficulté dans les langues vient de la memoire, on n'a presque aucune peine en celle-cy, qui n'a que tres-peu de mots en comparaison des autres, & qu'on peut apprendre en un jour.

A raisonner comme ce Pere, la musique ne nous devroit couster qu'une heure. Sept mots & sept tons ne chargent pas beaucoup la memoire, & pour peu qu'on ait la voix

flexible, il semble qu'il n'y ait pas grande peine à les apprendre. Cependant nous voyons tous les jours qu'un homme qui commence à trente ou à quarante ans, à moins qu'il n'ait beaucoup de naturel pour la musique, ne l'apprend presque jamais bien; & aprés beaucoup d'application & un long exercice, est encore à la fin de sa vie un assez méchant Musicien. Que sera-ce d'une personne qui a six tons à combiner avec plus de trois cens mots qu'on ne connoist pas par l'Ecriture; mais qu'il faut rappeller sur le champ, quand on veut parler couramment, ou qu'il faut distinguer dans un autre qui parle avec précipitation, & qui marque à peine l'accent & le ton particulier de chaque parole?

Ce n'est pas la memoire qui travaille en cette occasion, mais l'imagination & l'oreille, qui en certaines personnes ne distinguent jamais un ton d'un autre. Le tour de langue y fait encore infiniment; & il y a des gens qui ont assez de memoire pour apprendre en peu de jours un Livre, & qui se tuëront inutilement durant un mois à bien prononcer un seul mot: d'où vient que, quelque soin qu'on prenne, on n'a jamais un bon accent dans nostre langue lors qu'on est né en certaines Provinces, &

qu'on n'en sort qu'à un âge fort avancé.

Cependant, pour se faire entendre en Chinois, il faut donner à chaque parole son accent particulier : pour peu qu'on varie on tombe dans un autre ton qui fait un contre-sens ridicule. De sorte qu'on appellera *Beste*, par exemple, celuy qu'on voudra nommer *Monsieur*; parce que le mot, qui est commun à l'un & à l'autre, n'a un sens different que par le different ton qu'on luy donne. Ainsi c'est proprement en cette langue qu'on peut dire que le ton fait tout.

Voicy encore ce qui rend la langue Chinoise plus difficile que les autres. Quand un Estranger peu instruit, parle François, pour peu de paroles qu'il prononce bien, on devine facilement les autres qu'il dit mal, & on l'entend; mais à la Chine un seul mot mal prononcé suffit ordinairement pour rendre toute la phrase inintelligible; & une phrase au commencement du discours mal entenduë, empesche souvent qu'on n'en comprenne toute la suite. Ainsi quand quelqu'un survient dans une assemblée, où l'on a déja commencé à parler de quelque affaire, il demeure assez long-temps sans rien entendre, jusqu'à ce que peu à peu on le mette, pour ainsi dire, sur

les voyes, & qu'il entre comme les autres dans le fil du discours.

Outre ce que je viens de dire, cette langue a des caracteres particuliers qui la distinguent de toutes les autres. Premierement, on ne parle point comme on écrit, & le discours le plus poli est barbare & choquant dés qu'on l'imprime. Il faut, pour bien écrire, se servir de termes plus choisis, d'expressions plus nobles, de tours particuliers qui n'entrent point dans l'usage ordinaire, & qui sont propres aux Livres qu'on compose, dont le style est plus different de l'élocution commune, que nos Poëtes Latins les plus obscurs ne le sont de la prose la plus unie & la plus naturelle.

Secondement, l'éloquence ne consiste point dans un certain arrangement periodique, tel que nos Orateurs l'affectent; qui pour imposer à l'auditeur, l'embarrassent quelquefois de beaucoup de paroles, parce qu'ils n'ont pas beaucoup de choses à luy dire. Les Chinois sont éloquens par des expressions vives, des métaphores nobles, des comparaisons hardies & peu étenduës, & sur tout par une infinité de sentences & de passages tirez des anciens, qui parmi eux sont toûjours d'un grand poids : ils disent beaucoup de choses en peu de mots ; leur

ſtyle eſt ſerré, myſterieux, obſcur, & peû ſuivi. On ne ſe ſert guere de toutes ces particules, qui font dans nos langues l'agrément & la liaiſon du diſcours. Il ſemble quelquefois qu'ils parlent pour n'eſtre pas entendus, ou qu'ils prétendent qu'on les entende, lors meſme qu'ils ne parlent pas; tant ils renferment de ſens & de penſées en peu de mots.

Il eſt vray que cette obſcurité s'évanoüit preſque toute, à l'égard de ceux qui ont une parfaite connoiſſance des caracteres; & un habile homme, qui lit un ouvrage, s'y méprend tres-rarement. Mais en parlant, on eſt ſouvent arreſté; & j'ay vû des Docteurs, qui, pour s'entendre dans les entretiens familiers, eſtoient obligez de former en l'air avec le doigt, la lettre particuliere qui exprimoit leurs paroles, dont le ſens ne ſe pouvoit déterminer par la prononciation.

Troiſiémement, le ſon des paroles eſt aſſez agreable à l'oreille, ſur tout dans la Province de Nankin, où l'accent eſt meilleur que nulle autre part; car pluſieurs y prononcent les differens tons ſi finement qu'un Eſtranger a bien de la peine à s'en appercevoir. Outre cela on ne ſe ſert jamais de l'*r*, ce qui contribuë beaucoup à adou-

cir la langue. Il faut pourtant avoûer que la plusspart des Chinois, qui veulent parler correctement, ont je ne sçay quoy de choquant dans le langage. Ils allongent quelquefois leurs paroles d'une maniere insupportable; & quoy-qu'elles soient chacune d'une seule sillabe, à force de les étendre, ils en font des mots infinis & semblables à des phrases entieres.

Ils ont encore une terminaison qui revient fort souvent, & que nous exprimons ordinairement par une double *ll*. Le son vient du fond du gosier, si desagreable & si peu naturel, qu'il est seul capable de gaster la plus belle langue. Mais comme certaines aspirations forcées dans la langue Castillane ne laissent pas de plaire aux Espagnols, ainsi les Chinois se persuadent que ces gutturales, qui nous choquent, sont un veritable agrément; & que ces tons plus masles & plus forts que les autres donnent à leur langue du corps, sans lequel elle tomberoit dans une délicatesse puerile, qui n'auroit de grace tout au plus que dans la bouche des femmes ou des enfans.

Quatriémement, ils manquent de beaucoup de sons que nous exprimons par nos Lettres. Ainsi ils ne prononcent point *a b d o r x z* de la maniere que nous faisons

en France ; & quand on les force à les prononcer, ils y changent toûjours quelque chose, & se servent des sons qui dans leur langue en approchent le plus, sans pouvoir presque jamais les exprimer exactement. Cela a fait autrefois une difficulté particuliere pour la consecration de l'Hostie dans les Prestres Chinois, qui ne pouvoient dire la Messe en Latin sans faire un jargon ridicule. On s'est néanmoins dans la suite donné tant de soins pour les former, qu'on en est enfin venu à bout. De sorte que le Latin dans leur bouche n'est guere plus different de celuy des Portugais que celuy des Portugais l'est du nostre.

Tout ce que je viens de dire, MONSEIGNEUR, se doit entendre de la langue Mandarine, qui a cours dans tout l'Empire, & qu'on entend universellement par tout. Car dans la Province de Fokien le peuple outre cela parle une langue particuliere, qui n'a rien de commun avec celle-cy, & qu'on regarde à la Chine comme nous regardons en France le Basque ou le Basbreton.

Ce qui touche les caracteres Chinois n'est pas moins singulier que leur langue. Ils n'ont point d'Alphabet comme nous, qui contienne les élemens & comme les

principes des paroles. Ils ne comprennent pas mesme comment nous pouvons avec un si petit nombre de figures, dont chacune ne signifie rien, exprimer sur le papier toutes nos idées, composer une infinité de Livres & fournir à des Bibliotheques entieres. Cet art d'assembler les Lettres, d'en former les mots, & de combiner l'un & l'autre en une infinité de sens, est pour eux un mystere inconnu; & ce qui est si commun parmi toutes les autres nations, n'a jamais eû lieu parmi eux, soit par le peu de communication qu'ils ont euë avec leurs voisins, soit par le peu d'estime qu'ils faisoient de toutes les inventions étrangeres.

Au lieu d'Alphabet ils se sont servis au commencement de leur Monarchie, de Hieroglyphes. Ils ont peint au lieu d'écrire, & par les images naturelles des choses qu'ils formoient sur le papier, ils tâchoient d'exprimer & de communiquer aux autres leurs idées. Ainsi pour écrire un oiseau, ils en peignoient la figure; & pour signifier une forest, ils representoient plusieurs arbres; un cercle vouloit dire le soleil, & un croissant la lune.

Cette maniere d'écrire estoit non-seulement imparfaite, mais encore tres-incommode. Outre qu'on n'exprimoit qu'à demi

ses pensées; ce peu mesme qu'on exprimoit, n'estoit jamais parfaitement conçû ; & il estoit impossible de ne s'y pas méprendre. De plus il falloit des volumes entiers pour dire peu de choses, parce que la peinture occupoit beaucoup de place. Ainsi les Chinois changerent peu à peu leur écriture, & composerent des figures plus simples, quoy-que moins naturelles ; ils en inventerent mesme plusieurs pour exprimer des choses que la peinture ne pouvoit representer, comme la voix, l'odeur, les sentimens, les passions, & mille autres objets qui n'ont point de corps & de figures. De plusieurs traits simples ils en firent ensuite des composez, & de cette maniere ils multiplierent leurs caracteres à l'infini, parce qu'ils en destinoient un & mesme plusieurs pour chaque mot particulier.

Cette abondance de Lettres est à mon sens la source de l'ignorance des Chinois, parce qu'ils employent toute leur vie à cette étude, & qu'ils n'ont presque pas le temps de songer aux autres sciences, s'imaginant estre assez sçavans quand ils sçavent lire. Cependant il s'en faut bien qu'ils ne connoissent toutes leurs Lettres : c'est beaucoup, quand aprés plusieurs années d'un travail infatigable ils en peuvent entendre

quinze ou vingt mille. Le commun des *Lettrez* se contente encore de moins : & je ne croy pas que jamais aucun Docteur en ait sçû parfaitement la moitié : car on en compte plus de quatre-vingt mille.

Pour ce qui est des Estrangers, on ne sçauroit croire le dégoust que leur cause cette étude ; c'est une croix bien pesante que d'estre obligé durant toute sa vie (car ordinairement elle n'est pas trop longue pour cela) de se mettre dans la teste cette affreuse multitude de figures, & d'estre toûjours occupé à déchiffrer des Hieroglyphes imparfaits, qui n'ont presque aucune analogie avec les choses qu'ils signifient. On ne trouve ici aucun attrait comme dans nos sciences d'Europe, qui en fatiguant ne laissent pas d'occuper agreablement l'esprit. Il faut à la Chine, pour ne se pas rebuter, chercher des motifs plus relevez, au defaut du goust naturel ; & nous faire un plaisir de songer que cette étude, quelque rude & quelque ingrate qu'elle paroisse, n'est pas sterile, parce que c'est un moyen tres-seur de faire connoistre JESUS-CHRIST.

C'est par là qu'on se fait écouter des sçavans, qu'on s'insinuë dans leurs esprits, & qu'on les prepare aux grandes veritez de la Religion chrestienne. Il n'y a personne à

qui cette esperance d'annoncer utilement l'Evangile, ne donne du courage, & mesme de l'esprit. On ne peut pas aussi douter que Nostre Seigneur n'accompagne d'une benediction particuliere les efforts de nostre bonne volonté; & il y a bien de l'apparence que sans un secours extraordinaire du ciel, jamais les Missionnaires n'auroient fait dans cette science ces progrés surprenans, qui ont estonné les plus habiles Docteurs de l'Empire.

Parmi ces caracteres il y en a de plusieurs sortes. Les premiers ne sont presque plus d'usage, & on ne les conserve que pour faire honneur à l'antiquité. Les seconds beaucoup moins anciens, n'ont place que dans les inscriptions publiques : quand on en a besoin, on consulte les livres, & à la faveur des Dictionnaires, il est facile de les déchiffrer. Les troisiémes, beaucoup plus reguliers & plus beaux, servent dans l'impression & mesme dans l'écriture ordinaire. Neanmoins comme les traits en sont bien formez, il faut un temps considerable pour les écrire; c'est pour cela qu'on a trouvé une quatriéme espece d'écriture, dont les traits plus liez & moins distinguez les uns des autres, donnent la facilité d'écrire plus viste. On la nomme pour cela *lettre*

courante. Ces trois derniers caracteres ont entre-eux beaucoup de ressemblance & répondent assez à nos lettres capitales, aux lettres d'impression, & à l'écriture ordinaire.

Au lieu de plume, on se sert pour écrire, d'un pinceau qu'on tient à la main, non pas obliquement comme nos peintres, mais tout droit, comme si l'on vouloit piquer le papier. Les Chinois écrivent toûjours de haut en bas; & commencent la premiere ligne où nous finissons la nostre; ainsi pour lire leurs livres, il faut d'abord aller chercher la derniere page, qui parmi eux en est le commencement. Comme leur papier est tres-mince & presque transparent, ils sont obligez de le doubler, de peur que les lettres ne se confondent, quand ils écrivent sur le revers; mais ces feüilles doublées sont si bien unies qu'on a de la peine à s'en appercevoir.

Ecrire mal, n'a jamais esté à la Chine, comme autrefois en France une marque de noblesse. Tout le monde s'y pique de bien peindre, & avant que de se presenter pour estre admis au premier degré des lettrez, il faut avoir fait preuve de bon écrivain. Une lettre mal formée dans la composition, dans un ouvrage, dans une requeste est une fau-

te considerable; & parce que souvent, un trait de plus ou de moins change entierement le sens, il n'en faut pas davantage pour perdre dans un examen le degré de Docteur, & par consequent pour ruiner sa fortune. Ainsi tous les Mandarins écrivent bien, & l'Empereur se distingue en cela comme en toute autre chose.

L'Imprimerie, qui est un Art naissant en Europe, a presque de tout temps esté en usage à la Chine. Elle est neanmoins un peu differente de la nostre. Comme nous avons tres-peu de lettres, & comme on peut en les assemblant, former de gros volumes, peu de caracteres nous suffisent; parce que ceux qui ont servi aux premieres feüilles, sont encore employez à toutes les autres. Le prodigieux nombre des caracteres Chinois empesche qu'on n'en use de la sorte, si ce n'est en certaines matieres limitées, qui concernent le Palais & les inscriptions, où tres-peu de lettres peuvent entrer; dans toutes les autres occasions, ils trouvent plus de facilité à graver leurs lettres sur des planches de bois; & la dépense en est beaucoup moindre.

Voicy comme ils s'y prennent. Celuy qui veut imprimer un livre, le fait premierement écrire par un excellent maistre.

Le

Le Graveur en colle chaque feüille sur une table bien unie, & en suit les traits avec le burin si fidellement, que les caracteres marquez ont une ressemblance parfaite avec l'original. De sorte que l'impression est bonne ou mauvaise, selon qu'on a employé un bon ou un mauvais écrivain. Cette adresse des Graveurs est si grande, qu'on ne sçauroit distinguer ce qui est imprimé d'avec ce qui est écrit à la main, quand on s'est servi du mesme papier & de la mesme ancre.

Il est vray que cette maniere d'imprimer a quelque chose d'incommode, en ce qu'il faut multiplier les planches autant que les feüilles; de sorte qu'une chambre mediocre ne suffira pas pour contenir toutes les petites tables qui auront servi à l'impression d'un gros volume. Mais aussi quand la graveure est finie, on n'est point obligé de tirer en mesme temps tous les exemplaires, au hasard de n'en vendre que la moitié & de se ruiner par une dépense inutile. Les Chinois impriment leurs feüilles à mesure qu'ils les debitent; & les planches qu'on retouche facilement aprés en avoir tiré deux & trois mille exemplaires, servent à plusieurs autres impressions differentes. Outre qu'on n'a point besoin de Correcteurs d'Imprimerie; car pourvû que la feüille soit exa-

ctement écrite, il est tres-rare que le Graveur fasse des fautes ; ce qui n'est pas un mediocre avantage.

Le papier de la Chine paroist si fin, qu'on s'est imaginé en France, qu'il estoit de soye ou de coton ; mais le coton n'est pas si propre à cela qu'on s'imagine, & les gens du mestier m'ont asseuré que les filets de soye ne sçauroient estre assez foulez pour se briser, & pour composer une paste uniforme telle qu'elle est necessaire dans les feüilles. Tout le papier de la Chine se fait d'écorce de *Bambou*, c'est une espece d'arbre, plus uni, plus gros, plus droit & plus fort que le Sureau ; on en rejette la premiere peau, parce qu'elle est trop épaisse & trop dure ; celle de dessous plus blanche, plus molle, se broye avec de l'eau claire, & sert de matiere au papier, qu'on éleve comme nous le faisons avec des formes aussi longues & aussi larges qu'on juge à propos. Il y a des feüilles de dix & de douze pieds de long, dont le papier est aussi blanc & beaucoup plus uni que le nostre.

Au lieu de colle on y passe de l'alun ; ce qui, non-seulement l'empesche de boire, mais encore le rend quelquefois si éclatant, qu'il paroist argenté ou imbu de vernis. Il est extrémement doux sous la plume &

beaucoup plus ſous le pinceau, qui demande un fond uni; car dés qu'il eſt raboteux, comme noſtre papier, les filets du pinceau ſe ſeparent, & les lettres ne ſont jamais bien terminées.

Cependant le papier Chinois n'eſt pas de durée, il ſe coupe facilement, l'humidité & la pouſſiere s'y attachent, & parce qu'il eſt d'écorce d'arbre, les vers s'y mettent infailliblement, ſi l'on n'a ſoin de battre ſouvent les livres & de les expoſer au ſoleil. Ainſi l'on ne peut conſerver à la Chine comme en Europe de vieux manuſcrits, & l'on renouvelle continuellement les Bibliotheques, qui ne ſont anciennes que parce que ce ſont des copies fidelles des anciens originaux.

Puiſque j'ay parlé à V. G. de tout ce qui regarde les livres & l'impreſſion des Chinois, elle ne trouvera pas mauvais que je luy diſe un mot de la qualité particuliere de leur encre. Elle eſt admirable, & juſqu'icy on a taſché inutilement de la contrefaire en France: celle de Nankin eſt la plus eſtimée, & il s'en fait des baſtons ſi propres & de ſi bonne odeur, qu'on auroit la curioſité d'en conſerver quand ils ne ſeroient d'aucune autre uſage.

Je dis des baſtons d'encre, car ce n'eſt

pas une liqueur comme la nostre. Elle est solide & semblable à nos couleurs minerales, quoy-que beaucoup plus legere. On en fait de toute sorte de figures : les plus ordinaires sont quarrées, mais plus longues que larges, épaisses seulement de deux ou trois lignes. Il y en a de dorées avec des figures de dragons, d'oiseaux & de fleurs. On forme pour cela de petits moules de bois si bien travaillez, que nous aurions de la peine de faire rien de plus fini sur le métal.

Quand on veut écrire, on a sur la table un petit marbre poli, creusé à l'extrémité, & propre à contenir de l'eau. On y trempe dedans par un bout le baston d'encre, qu'on frotte doucement sur la partie du marbre qui est unie ; & dans un moment, selon qu'on frotte, il se fait une liqueur plus ou moins noire, dans laquelle on trempe la pointe du pinceau qui sert à écrire. Cette encre est luisante, extrémement noire, & quoy-qu'elle perce quand le papier est trop fin, jamais neanmoins elle ne s'étend plus que le pinceau. De maniere que les lettres sont exactement terminées, quelque gros qu'en soient les traits.

Elle a encore une autre qualité qui la rend merveilleuse pour le dessein, c'est qu'elle

prend toutes les diminutions qu'on luy veut donner, & il y a beaucoup de choses qu'on ne sçauroit representer au naturel sans l'usage de cette couleur. Au reste elle n'est pas si difficile à faire qu'on s'imagine; quoy-que les Chinois y employent du noir de fumée tiré de diverses matieres; la meilleure neanmoins se fait avec la fumée de la graisse de cochon, qu'on brusle à la lampe. On y mesle une espece d'huile pour la rendre plus douce, & des odeurs agreables, pour empéscher la mauvaise odeur de l'huile & de la graisse. Aprés l'avoir mise en consistence, on fait de cette paste de petites tablettes qu'on jette dans un moule. Elle est au commencement fort pesante ; mais dés qu'elle est séche & dure, le poids en diminuë de la moitié, & ce qu'on donne pour une livre, ne pese ordinairement que huit ou dix onces.

La relieure de la Chine, quoy-que fort éloignée de la perfection de la nostre, ne laisse pas d'avoir son agrément. On ne dore point sur la tranche, on n'y jette pas mesme de couleurs. Les livres ordinaires sont couverts d'un carton gris assez propre. On relie les autres, si l'on veut, avec un satin fin, ou une espece de petit tafferas à fleurs, qui est à grand marché, & qu'on fait ordi-

nairement pour cet usage. J'en ay vû quelques-uns couverts d'un brocard rouge à fleurs d'or & d'argent ; la forme en est toûjours la mesme, mais on fait de la dépense selon la matiere qu'on y veut employer. Je n'eusse jamais osé, MONSEIGNEUR, prendre la liberté de vous écrire toutes ces minucies, si je ne sçavois qu'un petit détail n'est pas toûjours desagreable aux hommes sçavans, qui comme vous sont déja instruits des matieres les plus essentielles. Voicy quelque chose de plus solide ; que vous aurez sans doute lû, & que je n'ajoûte ici en peu de mots, que pour vous en rafraischir la memoire.

La premiere histoire qui soit au monde, est sans doute celle de la Genese : mais il faut convenir que de tous les Livres qui sont venus à nostre connoissance, ceux de la Chine sont les premiers qu'on ait mis au jour. On les nomme par excellence les cinq Volumes : & les Chinois n'ont rien de plus sacré que la doctrine qu'on y enseigne. Il y a quatre mille trois cens ans, que l'Empereur *Hoamti*, aprés avoir inventé les caracteres, fit des traitez d'Astronomie, d'Arithmetique, de Musique, & de Medecine.

Environ trois cens ans aprés on recüeillit les Ordonnances, & l'on écrivit l'histoi-

te du Roy *Yao*, Prince recommandable par sa pieté, par sa prudence & par les soins qu'il se donna d'établir une forme de gouvernement dans l'Etat. *Chun* & *Yu* ses successeurs ne furent pas moins celebres. Ils reglerent les ceremonies des sacrifices qu'on devoit offrir au souverain Maistre du ciel, & aux esprits inferieurs qui presidoient aux fleuves & aux montagnes. Ils diviserent l'Empire en Provinces, ils marquerent leur differente situation, par rapport aux constellations du ciel; ils reglerent les tailles que le peuple seroit obligé de payer, ils firent plusieurs autres Ordonnances utiles pour les bonnes mœurs, & necessaires pour la tranquillité publique. Toutes ces choses furent écrites, & ce que ces trois Empereurs laisserent à la posterité, a toûjours esté consideré des Chinois comme des Oracles.

Neanmoins comme les premieres loix n'embrassent jamais tout, les Empereurs qui regnoient mille sept cens soixante & seize ans avant JESUS-CHRIST, aprés une meure déliberation & par le conseil de leurs plus sages Ministres, crurent estre obligez d'en ajoûter de nouvelles. On dit que *Caotson*, Prince en qui la pieté & l'amour de la Religion, relevoient infiniment les

grandes qualitez qu'il avoit reçûës de la nature, vit en songe la figure d'un homme qui venoit du ciel. Aprés son réveil l'image luy en demeura si vivement gravée dans l'esprit, qu'il le fit chercher, & le trouva enfin parmi des Maçons. Cet homme, dés qu'il fut appliqué au gouvernement, parut inspiré, & fit plusieurs beaux reglemens qui perfectionnerent les anciennes Ordonnances; lesquelles furent encore augmentées sous les regnes suivans. De sorte qu'estant ramassées toutes ensemble, on en composa ce premier Livre que les Chinois appellent *Chukim*, * qui parmi eux est d'une aussi grande autorité, par rapport à l'Etat politique; que le sont Moïse & les Prophetes parmi les Juifs, en ce qui touche le culte de Dieu & la forme de la Religion.

Le second Livre que la Chine revere pour son antiquité, est une suite d'Odes & de Poësies composées sous les regnes de la troisiéme race *, où l'on décrit les mœurs & les coûtumes des petits Rois de la Chine, qui gouvernoient les Provinces sous la dépendance de l'Empereur. *Confucius* en parle avec éloge, ce qui fait juger que dans la suite elles ont esté corrompuës par le mes-

* Premier Livre appellé *Chu-kim.*
* Second Livre *Chi-kim.*

lange de plusieurs méchantes pieces, parce qu'il s'y en trouve de ridicules & mesme d'impies. *Fohi*, fondateur de la Monarchie avoit fait long-temps auparavant de semblables Poësies; mais elles estoient si obscures, que quelque soin qu'on ait pris de leur donner un bon sens, on a esté aprés tout obligé d'avoüer qu'elles n'estoient pas intelligibles. Cette obscurité impenetrable à toutes les lumieres des Sçavans, a donné lieu à plusieurs superstitions. Les Bonzes en abusent, pour dire tout ce qui leur plaist; & c'est pour eux un fond inépuisable de fables & de chimeres, dont ils se servent pour s'attacher le peuple. Cependant on en a fait un tome *, qui tient le troisiéme rang parmi les Livres classiques.

Le quatriéme *, contient l'histoire de plusieurs Princes, leurs vertus, leurs vices, leurs maximes dans le gouvernement, qui a esté recueillie par Confucius, & commentée par ses disciples

Le cinquiéme *, traite des coûtumes & des ceremonies. On y parle des temples, des sacrifices, des vases sacrez; des

* Troisiéme Livre *Y-kim.*

* Quatriéme Livre *Tchun-tsiou.*

* Cinquiéme Livre *Li ki.*

devoirs des enfans à l'égard de leurs peres, & des femmes à l'égard de leurs maris ; des regles de la veritable amitié, des civilitez dans les festins, de l'hospitalité, de la musique, de la guerre, des honneurs funebres, & de mille autres choses qui regardent la societé.

Ces cinq Livres sont tres-anciens, & tous les autres qui ont quelque autorité dans l'Empire, n'en sont que des copies ou des interpretations. Parmi une infinité d'Auteurs qui ont travaillé sur ces fameux originaux, il n'y en a aucun qui soit si illustre que Confucius. On estime sur tout ce qu'il a ramassé en quatre Livres, sur les loix anciennes, qu'on regarde comme la regle du parfait gouvernement. Il y traite du grand Art de regner, de la mediocrité, des vertus & des vices, de la nature des choses, & des devoirs communs. Ce dernier tome n'est pourtant pas tant l'ouvrage de Confucius que de Mencius son disciple, d'une vie moins reglée que celle de son maistre, mais d'un style plus éloquent & plus agreable.

Outre ces neuf livres, il y en a quelques autres fort estimez ; comme l'histoire universelle de l'Empire, dont la verité n'est pas moins établie dans la Chine, que cel-

le de nos histoires les plus connuës, l'est en Europe. Les livres qui traitent de l'éducation des enfans, de l'obeïssance, de la fidelité, sont attribuez à Confucius. Ils s'en trouve qui parlent de la Medecine, de l'Agriculture, des Plantes, de l'Art militaire, des Arts liberaux & méchaniques, des Histoires particulieres, de la Philosophie, de l'Astronomie & de plusieurs autres parties de la Mathematique. Enfin ils ont leurs Romans, leurs Comedies, & ce que je mets au mesme rang, une infinité de Traitez composez par les Bonzes sur le culte dû aux divinitez du païs, qu'ils changent, qu'ils diminuënt, qu'ils augmentent à mesure qu'ils le jugent necessaire pour tromper le peuple, & pour grossir leurs revenus.

De tous ces Livres on en a fait des Bibliotheques nombreuses, dont quelques-unes ont esté autrefois composées de plus de quarante mille volumes; mais tous ces excellens ouvrages que l'antiquité avoit enfantez avec tant de peine, & que les particuliers avoient ramassez à grands frais, furent presque tous détruits en un moment par l'ordre tyrannique d'un Empereur. Trois cens ans ou environ aprés la mort de Confucius, c'est à dire deux cens ans avant

la naissance de Jesus-Christ, l'Empereur, *Chihoamti* illustre par sa valeur & par la science militaire qu'il posseda plus parfaitement qu'aucun de ses prédecesseurs; plus illustre encore par la grande muraille qu'il fit bastir pour mettre ses Estats à couvert des irruptions des Tartares, résolut d'éteindre toutes les sciences; & non content de faire inhumainement mourir un grand nombre de Docteurs, il ordonna sous peine de la vie à ses sujets, de brûler tous les livres de l'Empire, excepté ceux qui traitoient de l'Agriculture, de la Medecine & des Sortileges.

Cet incendie, le plus grand qu'ait jamais souffert la Republique des Lettres, pensa ruiner le gouvernement; & eust fait avec le temps, de l'Etat le plus poli, le Royaume le plus ignorant & le plus barbare; si aprés la mort du Tyran, l'amour des sciences qui se réveilla dans tous les esprits, n'eust porté les Chinois à reparer cette perte.

Les vieillards, qui selon la coûtume, avoient durant leur jeunesse appris par cœur presque tous ces livres, eurent ordre de les écrire fidellement. On en trouva dans les tombeaux, que les plus zélez y avoient cachez, & qu'on fit, pour ainsi dire, ressusci-

ter en les mettant nouvellement au jour. Quelques-uns furent retirez des fossez & des trous de murailles, endommagez à la verité par l'humidité & par les vers, mais neanmoins en estat de servir à ceux qui travailloient à les restituer ; ce qui se trouvoit effacé en ceux-cy estant encore assez entier en quelques autres.

Tous ces soins n'empescherent pas que le nouvel ouvrage ne fust défectueux ; il reste en plusieurs endroits des lacunes, & on a inseré en d'autres quelques pieces étrangeres qui n'estoient pas dans les originaux. Les Chinois y reconnoissent eux-mesmes ces fautes & quelques autres de moindre consequence ; mais ils sont si religieux à conserver ce qu'ils ont receu de l'antiquité, qu'ils en réverent mesme les défauts.

Ce ne seroit pas, MONSEIGNEUR, vous donner une connoissance assez étenduë de la litterature Chinoise, si je ne vous parlois plus particulierement de Confucius qui en fait le principal ornement. C'est la source la plus pure de leur doctrine, c'est leur Philosophe, leur Legislateur, leur Oracle ; & quoy-qu'il n'ait jamais esté Roy, on peut dire neanmoins qu'il a gouverné durant sa vie une grande partie de la Chine, &

qu'il a eû depuis sa mort plus de part qu'aucun autre à l'administration de l'Etat, par les maximes qu'il y a répanduës, & par les beaux exemples qu'il y a donnez : de sorte que c'est encore le modelle de tous les gens de bien. Sa vie a esté écrite par plusieurs personnes : j'en rapporteray ici ce qu'on en dit ordinairement.

Confucius, que les Chinois nomment *Coum-tse*, nâquit dans la province de Chanton, la trente-septiéme année du regne de l'Empereur *Kim*, quatre cens quatre-vingt-trois ans avant la venuë de Nostre Seigneur. La mort de son pere, qui précéda sa naissance, luy fit donner le nom de *Tcesse*, qui veut dire *enfant de douleur*. Il tiroit son origine de *Ti-y*, vingt-septiéme Empereur de la seconde race. Quelque illustre que fust cette famille par une longue suite de Rois, elle le devint beaucoup plus par la vie de ce grand homme : il effaça tous ses ancestres, mais il donna à sa posterité un éclat qui dure encore, aprés plus de deux mille ans. La Chine ne reconnoist de veritable noblesse que dans cette famille, également respectée des Souverains, qui y ont puisé comme dans leur source les loix du parfait gouvernement, & aimée de tous les peuples, au bonheur des-

quels elle a si utilement travaillé.

Confucius ne passa point par les degrez ordinaires de l'enfance ; il parut raisonnable beaucoup plûtost que les autres hommes ; car il n'aimoit rien ce qui occupe les enfans. Le jeu, la promenade, les amusemens propres de son âge ne le touchoient presque point. Il avoit un air grave & serieux qui luy attiroit du respect, & qui fut deslors un présage de ce qu'il devoit estre un jour : mais ce qui le distingua le plus, fut une pieté tendre & reglée. Il honoroit ses parens, il tâchoit en tout d'imiter son ayeul, qui vivoit pour lors à la Chine en odeur de sainteté ; & on remarqua que jamais il ne mangeoit rien qu'aprés s'estre prosterné par terre, & l'avoir offert au souverain Maistre du ciel.

Estant encore enfant il entendit un jour son grand pere qui soupiroit : il s'avança ; & aprés l'avoir salué en se courbant plusieurs fois, à la maniere du païs : Puis je, luy dit-il, sans perdre le respect que je vous dois, vous demander la cause de vostre douleur ? Peut-estre craignez vous que vos descendans ne negligent le soin de la vertu, & ne vous deshonorent par leurs vices ? Qui vous a donné cette pensée, luy dit *Counm-tse*, & d'où avez-vous appris à parler

de la sorte? De vous-mesme, répondit Confucius; je vous écoute avec application toutes les fois que vous parlez, & je vous ay souvent oüi dire, qu'un fils qui par sa vie ne soûtient pas la réputation de ses ancestres, en dégenere & ne merite pas d'en porter le nom. Quand vous parliez de la sorte, pensiez-vous à moy, & ne seroit-ce point ce qui vous afflige? Ce bon vieillard fut charmé de ce discours, & dans la suite ne parut plus inquiet.

Confucius aprés la mort de son ayeul s'attacha à *Tcem-se* fameux Docteur de ce temps-là; & sous un si grand Maistre il fit en peu de temps des progrés considerables dans la connoissance de l'antiquité qu'il regardoit deslors comme son modelle. Cet amour des anciens luy pensa un jour coûter la vie, quoy-qu'il n'eût encore que seize ans. Car s'entretenant avec un homme de la premiere qualité, qui parloit de l'obscurité & de l'inutilité des livres Chinois, cet enfant luy fit une leçon trop vive sur le respect qu'on leur devoit.

Les livres dont vous parlez, luy dit Confucius, renferment une doctrine profonde, dont le sens ne doit estre pénetré que des Sçavans. Le peuple ne les estimeroit pas, s'il les comprenoit de luy-mes-

me. Cette dépendance des esprits par laquelle les plus grossiers sont soûmis aux plus éclairez, est tres-utile dans la societé civile. Si toutes les familles estoient également riches, également puissantes, il n'y auroit plus de forme de gouvernement; mais ce seroit encore un plus grand desordre, si les hommes estoient également sçavans, tout le monde voudroit gouverner, & personne ne se croiroit obligé d'obeïr.

Il y a quelque temps, ajoûta ce sage enfant, qu'un homme de la lie du peuple me parla comme vous, je n'en fus pas étonné; mais j'admire à present qu'un Docteur comme vous me parle comme un homme de la lie du peuple. Ce discours devoit attirer l'estime du Mandarin; mais la confusion qu'il eut de se voir poussé à bout par un enfant, le picqua tellement qu'il résolut de s'en venger. Il fit investir sa maison par ses domestiques, & il se seroit sans doute porté à quelque extrémité, si le Roy, qui en fut averti, ne luy eût donné ordre de se retirer.

Quand Confucius fut dans un âge plus avancé, il fit un recueil des plus belles maximes des anciens, qu'il tâcha de suivre & d'inspirer à tous les peuples. Chaque Province estoit alors un Royaume distingué,

qu'un Prince, quoy-que dépendant de l'Empereur, ne laissoit pas de gouverner par des loix particulieres. Il levoit les tailles, il disposoit de toutes les charges, il declaroit la guerre, ou faisoit la paix comme il jugeoit. Ces petits Rois avoient souvent entre-eux des differens, l'Empereur luy-mesme les craignoit, & n'avoit pas toûjours assez d'autorité pour s'en faire obeïr.

Confucius persuadé que jamais les peuples ne seroient heureux, ce qu'il se proposoit neanmoins comme la fin du bon gouvernement, tandis que l'interest, l'ambition, la fausse politique regneroient dans toutes ces petites Cours, resolut de prescher par tout une morale severe, d'inspirer le mépris des richesses & des plaisirs; une estime infinie pour la justice, pour la temperance & pour les autres vertus; une grandeur d'ame à l'épreuve des respects humains, une sincerité incapable du moindre déguisement, mesme à l'égard des plus grands Princes; enfin un genre de vie qui combatist toutes les passions, & qui cultivast uniquement la raison & la vertu.

Ce qui est admirable, c'est qu'il preschoit plus par ses exemples que par ses paroles; aussi fit-il par tout des fruits tres-

considerables. Les Rois se gouvernoient par ses conseils, les peuples le réveroient comme un Saint; tout le monde le loüoit; & ceux mesme qui ne suivoient pas ses exemples, ne laissoient pas de les admirer: mais il avoit quelquefois une severité qui éloignoit de luy jusqu'à ses amis.

Ayant esté choisi pour remplir une charge considerable dans le Royaume de *Lou*, en moins de trois mois qu'il l'exerça, il se fit par tout un changement si prodigieux, que la Cour & les Provinces ne se reconnoissoient plus. Les Princes voisins en eurent de la jalousie, ils conçurent qu'un Roy gouverné par un homme de ce caractere, se rendroit bien-tost trop puissant, n'y ayant rien qui soit plus capable de faire fleurir un Estat que l'ordre & l'exacte observance des loix. Le Roy de *Tçi*, assembla ses Ministres, & leur proposa d'arrester le cours de ce nouveau gouvernement: aprés une longue déliberation, voicy le moyen qui leur vint dans l'esprit:

Ils choisirent un grand nombre de jeunes filles bien faites, bien élevées, & parfaitement instruites de tout ce qui peut plaire. Ensuite, sous prétexte d'ambassade, ils en firent present au Roy de *Lou*, & aux principaux Seigneurs de sa Cour. Le pre-

sent fut reçû avec joye, & fit tout l'effet qu'on s'estoit proposé. On ne songea plus qu'à bien divertir les étrangeres; ce ne fut durant plusieurs mois que festins, que danses, que comedies; & les plaisirs occuperent uniquement la Cour.

Confucius s'appercevant que les affaires publiques en souffroient, tascha de ramener les esprits; mais ce nouveau genre de vie les avoit tellement charmez, que tous ses efforts furent inutiles; & il fallut malgré luy que la severité du Philosophe cedast à la galanterie & au déreglement des Courtisans. Ainsi il ne crut pas qu'il fust de sa réputation de demeurer plus long-temps dans un lieu où la raison n'estoit plus écoutée; il remit sa charge entre les mains du Prince, & chercha d'autres Royaumes plus disposez à profiter de ses maximes.

Mais il y trouva de grands obstacles, & courut long-temps de Province en Province, sans faire presque aucun fruit; parce que les Politiques le craignoient, & que les Ministres des Princes ne vouloient point un concurrent capable de diminuer leur autorité ou de leur oster leur credit. De sorte qu'abandonné de tout le monde, il se trouva souvent réduit à la derniere extrémité, en danger de mourir de faim ou de

perdre la vie par la conjuration des méchans. Neanmoins toutes ces disgraces ne le touchoient point, & il disoit ordinairement que la cause qu'il défendoit estoit trop bonne pour en devoir apprehender les suites; qu'il n'y avoit point d'homme assez puissant pour luy nuire, & que quand on estoit élevé jusqu'au ciel par un sincere desir de la perfection, bien loin de craindre l'orage, on n'entendoit pas mesme le bruit qui se faisoit en ce bas monde.

Aussi ne se lassa-t-il jamais d'instruire ceux qui aimerent la verité. Parmi une infinité de disciples, qui se mettoient sous sa conduite, il en destinoit quelques-uns à écrire poliment; d'autres s'appliquoient à raisonner juste, & à parler en public avec éloquence. Il vouloit que plusieurs s'estudiassent à se former l'idée du bon gouvernement. Mais il ne conseilloit rien tant à ceux qu'il cherissoit particulierement, que de se bien gouverner eux-mesmes, de cultiver leur esprit par la meditation, & de purifier le cœur par l'amour de la vertu.

La nature humaine, leur disoit-il souvent, *nous est venuë du ciel tres-pure, tres-parfaite; dans la suite l'ignorance, les passions, les mauvais exemples l'ont corrompuë; tout consiste à luy redonner sa premiere*

re beauté; & pour estre parfait, il faut remonter au point d'où nous sommes descendus. Obeïssez au ciel, & suivez en tout, les ordres de celuy qui le gouverne. Aimez vostre prochain comme vous-mesme; ne souffrez jamais que vos sens soient la regle de vostre conduite, mais écoutez la raison en toutes choses: elle vous apprendra à bien penser, à parler avec discretion, à faire vos actions saintement.

Il envoya cinq cens de ses disciples en differens endroits de l'Empire pour réformer les mœurs des peuples; & non content de faire le bien dans sa patrie, il prit souvent la résolution de passer luy-mesme les mers, & d'étendre sa doctrine jusqu'aux extrémitez de l'Univers. On ne peut presque rien ajoûter ni à son zele, ni à la pureté de sa morale. Il semble quelquefois que ce soit un Docteur de la nouvelle loy qui parle, plûtost qu'un homme élevé dans la corruption de la loy de nature: & ce qui persuade que l'hypocrisie n'avoit point de part en ce qu'il disoit, c'est que jamais ses actions n'ont démenti ses maximes. Enfin sa gravité & sa douceur dans l'usage du monde, son abstinence rigoureuse, car il passoit pour l'homme de l'Empire le plus sobre, le mépris qu'il avoit pour les biens

de la terre, cette attention continuelle sur ses actions, &, ce que nous ne trouvons pas dans les Sages de l'antiquité, son humilité & sa modestie donneroient lieu de juger que ce n'a pas esté un pur Philosophe formé par la raison, mais un homme inspiré de Dieu pour la réforme de ce nouveau monde.

Les Chinois rapportent qu'il disoit souvent: *C'est dans l'Occident que se trouve le veritable Saint.* Et cette sentence estoit tellement gravée dans l'esprit des Sçavans, que soixante-cinq ans aprés la naissance de Nostre Seigneur, l'Empereur *Mimti* touché de ces paroles, & déterminé par l'image d'un homme qui se presenta à luy durant le sommeil venant de l'Occident, envoya de ce costé-là des Ambassadeurs, avec ordre de continuer leur voyage jusqu'à ce qu'ils eussent rencontré le Saint que le ciel luy avoit fait connoistre.

C'estoit à peu prés le temps auquel Saint Thomas preschoit dans les Indes la Loy Chrestienne; & si ces Mandarins eussent suivi leurs ordres, peut-estre que la Chine auroit profité de la prédication de cet Apôtre. Mais les dangers de la mer qu'ils craignirent, les obligea de s'arrester à la premiere Isle, où ils trouverent l'idole *Fo* ou

Foe, qui avoit déja corrompu les Indes plusieurs siecles auparavant, de son execrable doctrine. Ils s'instruisirent des superstitions du pays, & répandirent à leur retour, l'idolatrie & l'atheisme dans tout l'Empire.

Confucius vécut soixante & treize ans; mais il passa les dernieres années de sa vie dans la douleur, à la vûë des desordres qui regnoient parmi les peuples. On luy entendoit dire ordinairement: *La montagne est tombée, & une haute machine a esté détruite.* Pour marquer que ce grand édifice de la perfection, qu'il avoit élevé avec tant de soin dans tous les Royaumes, se trouvoit à demi renversé. *Les Rois*, dit-il un jour durant sa derniere maladie, *ne suivent pas mes maximes: je ne suis plus utile au monde, ainsi il est temps que j'en sorte.* Dés ce moment il tomba dans une létargie qui dura sept jours, au bout desquels il rendit l'esprit entre les mains de ses disciples.

Il fut pleuré de tout l'Empire, qui dés ce temps l'honora comme un Saint, & inspira pour luy à la posterité des sentimens de veneration, qui apparemment ne finiront qu'avec le monde. Les Rois luy ont basti des Palais aprés sa mort dans toutes les Provinces, où les Sçavans luy vont rendre en certains temps des honneurs politiques.

On



Confucius le Prince des Philosophes Chinois, mort à l'âge de 73. ans; 478. ans avant la Naissance de J. C.

On y voit en plusieurs endroits ces titres d'honneur écrits en gros caracteres : *Au grand Maistre : Au premier Docteur : Au Saint : A celuy qui a enseigné les Empereurs & les Rois.* Cependant, ce qui est fort extraordinaire, jamais les Chinois n'en ont fait une divinité, eux qui ont donné la qualité de Dieu, ou comme ils parlent, de purs esprits à tant de Mandarins moins illustres que luy. Comme si le Ciel, qui l'avoit fait naistre pour la réforme des mœurs, n'eust pas voulu permettre qu'une vie si reglée fust aprés sa mort une occasion de superstition & d'idolatrie.

On conserve encore en plusieurs endroits de la Chine des antiques qui le representent au naturel, & qui s'accordent assez avec ce que l'histoire nous en a laissé. Il n'estoit pas bel homme : il avoit mesme au front une enflure ou une espece de bosse qui le disgracioit, & qu'il faisoit souvent remarquer aux autres pour s'humilier. D'ailleurs sa taille estoit si avantageuse & si proportionnée, son air si grave, sa voix si forte & si éclatante, que pour peu qu'il s'échauffast, on ne pouvoit s'empescher d'estre émeu, & de l'écouter avec respect.

Mais les maximes de morale qu'il a répanduës dans ses ouvrages, ou que ses dis-

ciples ont eu soin de recueillir, sont un portrait de son ame beaucoup plus avantageux. Il faudroit un volume entier, pour les rapporter toutes; en voicy quelques-unes qui sont venuës à ma connoissance, & que j'ay prises en partie dans un livre composé par un des premiers Mandarins de l'Empire, qui gouverne presentement à Pekin.

I. MAXIME.

La beauté n'est point à souhaiter pour le Sage.

Confucius estant allé voir le Roy d'une Province, il le trouva avec son favori, qui estoit un Seigneur parfaitement bien fait. Le Roy, dés qu'il le vit entrer, luy dit en riant: Confucius, si les visages se pouvoient changer, je vous donnerois volontiers toute la beauté de ce jeune courtisan. Sire, luy répondit le Philosophe, ce n'est pas ce que je souhaite; cette forme exterieure de l'homme est de peu d'usage pour le bien public. Que souhaitez-vous donc, ajoûta le Prince? Je souhaite, Seigneur, luy dit-il, dans tous les membres de l'Empire cette juste proportion, qui fait la beauté du gouvernement, & qui empesche le corps de l'Etat d'estre difforme.

II. MAXIME.

Il faut se borner, si l'on veut estre parfait.

Dés qu'il apprit que sa mere estoit morte, il vint en son pays pour luy rendre les derniers devoirs. Il la pleura amérement, & passa trois jours sans rien manger. C'estoit peut-estre trop. Cependant un Philosophe du pays ne crut pas que ce fust assez. Pour moy, luy dit-il, j'ay esté sept jours sans rien prendre, à la mort de mes parens; & vous, qui estes le petit fils d'un Saint, & sur qui tout le monde jette les yeux pour voir de quelle maniere vous l'imiterez; vous vous éstes contenté de trois jours d'abstinence. Confucius luy répondit. Les ceremonies ont esté reglées par les anciens pour arrester les indiscrets, & pour exciter les lasches. C'est à nous de suivre les loix, si nous ne voulons pas nous égarer. N'est-ce pas dans cette belle mediocrité que réside la sagesse & le Sage? Pour n'en sortir jamais, *souvenez-vous que la vertu n'est point un excés, & que la perfection a ses bornes.*

III. MAXIME.

Un homme doit souvent changer, s'il veut estre constant dans la sagesse.

Un homme de qualité dit un jour à Con-

fucius : vostre ayeul n'a jamais manqué à aucun devoir de civilité à l'égard des Grands, cependant sa doctrine, quoy-que sainte, n'a point eû de cours : comment donc croyez-vous que la vostre sera suivie, puisque vous avez une gravité qui rebute, & qui va quelquefois jusqu'à la fierté ? ce n'est pas le moyen d'estre bien venu à la Cour des Princes. Chaque siecle a ses manieres, répondit Confucius. Du temps de mon ayeul, les Princes & leurs officiers estoient polis; on aimoit l'ordre, & chacun tenoit son rang; pour s'insinuer dans leurs esprits, il falloit estre poli & reglé comme eux : à present on n'estime que le courage & la fierté, que les Princes taschent d'inspirer à tous leurs officiers. Il faut changer avec le monde, pour estre en estat de le gagner. *Un homme sage cesseroit de l'estre, s'il agissoit toûjours comme les Sages du temps passé ont agi.*

IV. MAXIME.

Les Grands dans un Royaume ne sont pas toûjours les plus grands hommes de l'Etat.

Confucius estant venu dans la Cour d'un Roy de la Chine, en fut parfaitement bien receu. Ce Prince luy fit donner un appar-

tement en son palais, & l'y visita luy-mesme. A la fin de la visite, il luy dit : Vous ne venez pas pour rien dans mes Etats, apparemment vous avez dessein de me faire quelque bien. Seigneur, repartit Confucius, je suis un homme assez inutile ; j'avouë neanmoins que si vostre Majeste veut suivre mon conseil, elle ne s'en trouvera pas mal. J'ay dessein de luy presenter des gens sages, pour remplir les principales charges de son Etat. Volontiers, dit le Prince, qui sont-ils ? Seigneur, *Li-in* fils d'un Laboureur est un homme sur qui vous pouvez compter. Le Roy fit un éclat de rire : Comment, dit-il, un Laboureur ? Je n'ay pas assez d'emplois pour les Seigneurs de ma Cour, & vous voulez que je prenne un Laboureur à mon service ?

Le Philosophe sans s'émouvoir repartit : La vertu est de toutes les conditions ; quoy-qu'ordinairement elle soit plus attachée à la condition mediocre. Nous avons dans l'Empire deux Royaumes qui ont esté fondez par deux Laboureurs *, quel inconvenient y a-t-il, qu'un homme de ce caractere gouverne le vostre ? Croyez-moy, Sire, la Cour jusqu'icy vous a fourni un assez grand nombre de méchans Ministres :

* Tcheou Coum & Cant-tcho.

souffrez que le village vous donne un homme sage. Vous manquez d'emplois, dites-vous, pour placer tous les Seigneurs qui vous environnent ; si la vertu estoit seule récompensée, vous trouveriez en vostre Cour plus de charges que d'Officiers ; & peut-estre seriez-vous obligé d'appeller les Laboureurs pour les remplir. *Quand le corps de la noblesse ne fournit pas de grands hommes à l'Etat, il faut prendre les grands hommes qui se trouvent parmi le peuple, & en former le corps de la noblesse.*

V. Maxime.

Un défaut mediocre marque souvent de grandes qualitez.

Il conseilla un jour au Roy de *Ouei* de mettre à la teste de ses armées un certain Officier de réputation ; mais le Prince s'en excusa, sur ce qu'estant autrefois petit Mandarin, il avoit pris deux œufs à un païsan. Un homme qui a abusé de son pouvoir, dit-il, ne merite plus de commander. Ces sentimens d'équité, Seigneur, répondit Confucius, sont tres-loüables dans un Roy ; mais peut-estre que la moderation du Mandarin, qui n'a volé que deux œufs, n'est pas moins admirable : une si petite faute dans toute la vie d'un homme marque

en luy de grandes qualitez. Au reste, un Prince habile se sert de ses sujets dans le gouvernement, comme un Charpentier se sert du bois dans ses ouvrages; il ne rejette pas une bonne poutre, parce qu'elle a une tache, pourvû que d'ailleurs elle soit assez forte pour soûtenir tout l'édifice; & je ne conseille pas à vostre Majesté, pour la perte de deux œufs, de rejetter un grand Capitaine, qui peut vous conquerir deux Royaumes.

VI. MAXIME.

Un Prince est sans conseil lors qu'il a trop d'esprit, & qu'il dit son sentiment le premier.

Le mesme Roy tint un jour son conseil en la presence de Confucius, où il parla de quelques affaires avec tant de force d'esprit, que ses Ministres luy applaudirent, & donnerent sur le champ dans tous ses veûës. A la fin ce Prince dit à Confucius : Que vous semble du parti que nous avons pris dans cette derniere déliberation? Sire, luy dit ce Philosophe, je ne me suis pas encore apperçû qu'on ait déliberé Vous avez parlé avec beaucoup d'esprit, vos Ministres fort attentifs à vous plaire ont répeté le discours avec beaucoup de fidelité; ils ont dit

vostre sentiment, & non pas le leur ; & quand vous avez rompu l'assemblée, j'attendois encore le commencement du conseil.

Quelques jours aprés, ce mesme Roy luy demanda son avis sur le gouvernement present. Il luy répondit : Personne n'en parle mal. C'est ce que je souhaite, dit le Roy. Et c'est, Sire, ce que vous ne devez pas souhaiter, reprit Confucius. Un malade abandonné, & qu'on flatte de se bien porter, n'est pas loin de la mort. Il faut qu'on puisse découvrir au Prince les défauts de l'esprit avec la mesme liberté, qu'on luy découvre les maladies du corps.

VII. MAXIME.

Le Sage avance beaucoup, parce que le droit chemin est toûjours le plus court. Au contraire le méchant politique arrive plus tard à ses fins, parce qu'il marche par des routes écartées, & par des sentiers détournez.

Le Roy de *Ouei* avoüa un jour à Confucius qu'il n'y avoit rien de plus beau que la sagesse ; mais que la difficulté de l'acquerir rebutoit les plus courageux, & en détournoit les mieux intentionnez. Pour moy, ajoûta-t-il, j'y ay fait des efforts inu-

tiles ; je suis resolu de ne me plus tant gesner : & pour celle qui est necessaire au bon gouvernement, un peu de politique y suppléera. Sire, répondit Confucius, il est vray que la sagesse est située sur un lieu fort élevé ; mais le chemin n'en est pas si impratiquable qu'on s'imagine ; il s'applanit à mesure qu'on avance ; & quand on y est arrivé, on ne peut reculer sans se mettre en danger de tomber dans le précipice. De maniere qu'un homme sage ne sçauroit cesser de l'estre sans se faire en quelque maniere violence.

Mais pensez-vous qu'un Prince n'ait point de peine, quand il marche par les détours d'une politique trop artificieuse ? tous ces rafinemens embarrassent l'esprit ; le moyen de démesler facilement tant d'intrigues ? On ne s'engage point dans un labyrinthe sans crainte, souvent on s'y perd ; & quand on en sort, c'est toûjours aprés une infinité d'erreurs & de méprises, qui ont long-temps donné de l'inquiétude à l'esprit. Vous prendrez tel parti qu'il vous plaira. *Pour moy*, Sire, *je suis persuadé que dans le gouvernement des peuples, une vertu solide & constante avance plus que la politique la plus rafinée.*

VIII. Maxime.

Ceux qui desirent l'estat le plus parfait n'en cherchent pas toûjours la perfection, mais la douceur. Voulez-vous vous fixer en ce monde? Mettez-vous bien dans l'esprit, que prendre un nouveau genre de vie, n'est autre chose que de passer d'une peine à une autre.

Le fils d'un Roy touché de la vie que menoit Confucius, sentit naistre en son cœur ces premiers desirs de la sagesse, qu'une bonne éducation & de bons exemples ont coustume d'inspirer aux jeunes gens, quand ils n'ont pas encore esté corrompus par le commerce du monde. Il l'alla trouver, & luy dit qu'il estoit resolu d'abandonner toutes choses pour se faire son disciple : car enfin, adjousta-t-il, je sens bien qu'il y a mille chagrins à essuyer dans le genre de vie où ma naissance m'engage, au lieu que la vostre me semble pleine de douceur.

Puisque c'est la douceur que vous cherchez dans mon estat, luy répondit Confucius, je ne vous conseille pas de vous y engager. On trouve souvent la peine, à mesure qu'on la fuit. Le ciel qui m'a inspiré l'amour de la vie privée, vous a fait naistre pour commander. Soyez Roy, & ne cher-

chez pas trop la paix ; au contraire, *si vous ne voulez pas perdre vos Estats, faites une bonne guerre à vos ennemis ; mais combattez encore avec plus de courage vos passions & l'amour d'une vie douce, si vous ne voulez pas vous perdre vous-mesme.*

IX. MAXIME.

Ceux qui sont diligens, & qui veulent tout faire, remettent beaucoup de choses au lendemain.

Son propre fils luy dit un jour : Je m'applique avec soin à toute sorte d'étude ; je n'obmets rien pour me rendre habile, & cependant j'avance peu. Ce sage pere luy dit : Obmettez quelque chose, & vous avancerez beaucoup. Parmi ceux qui font de grands voyages à pied, en avez-vous vû un seul qui courust ? Il faut en toutes choses aller d'ordre, & ne vouloir embrasser que ce qui est à la longueur de vostre bras, autrement vous vous donnerez des mouvemens inutiles. Les Saints se sont d'abord appliquez aux choses les plus aisées ; le succés leur a donné du courage & de la force pour se porter aux plus difficiles ; peu à peu ils sont devenus parfaits. *Ceux qui, comme vous, veulent tout faire en un jour, ne font rien en toute leur vie ; & au con-*

traire ceux qui ne s'appliquent jamais qu'à une chose, trouvent à la fin qu'ils ont tout fait.

X. Maxime.

On ne doit pas s'estonner que le Sage marche plus lentement dans la voye de la vertu, que les méchans en celle du vice. La passion entraisne, & la sagesse conduit.

Un de ses amis se plaignoit du peu de progrés qu'il avoit fait dans la vertu. Je travaille, disoit-il, depuis plusieurs années à imiter les Saints de l'antiquité, & je suis encore fort imparfait. Pour peu que je me fusse appliqué à suivre les exemples des méchans, j'aurois bien fait du chemin en peu de temps. Pourquoy n'est-il pas aussi facile d'acquerir la perfection que de s'abandonner au vice ?

Ce n'est pas merveille, dit Confucius ; la vertu est élevée, & le vice est dans le lieu le plus bas. Il faut de la peine & du temps pour monter, un moment suffit pour tomber dans le précipice. Cependant je vous prie de ne vous pas laisser abuser à cette facilité apparente. *Il est vray qu'on se détermine plus aisément au mal qu'au bien ; mais puis qu'ensuite on s'en repent toûjours, c'est une marque qu'il y a moins de*

peine à faire le bien qu'à perseverer dans le mal.

XI. MAXIME.

La veritable noblesse ne consiste pas dans le sang, mais dans le merite. Nous sommes d'un rang bien élevé, quand la vertu nous empesche de ramper avec le reste des hommes.

Confucius voyant un homme qui portoit un poisson, soûpira, & dit à ceux qui luy en demandoient la raison : Ce poisson, qui pouvoit aisément conserver sa vie, la perd neanmoins, pour s'estre laissé aller au plaisir d'une amorce trompeuse. Le défaut de raison excuse son avidité ; mais les hommes sont-ils excusables de perdre la vertu, qui est beaucoup plus précieuse que la vie, en se laissant prendre aux amorces que les biens & la vanité du monde leur presentent ? Si l'on connoissoit ce qu'on cherche, on tiendroit une autre route pour le trouver. Voulez-vous estre riche, ne prenez rien de personne : Voulez-vous estre noble, méprisez tout, jusqu'au mépris mesme qu'on pourroit avoir pour vous. *Un homme est bien élevé au-dessus des autres, quand la calomnie & les injures ne peuvent atteindre jusqu'à luy.*

XII. MAXIME.

Dans l'estat où nous sommes, la perseverance dans le bien consiste moins à ne pas tomber, qu'à se relever toutes les fois qu'on tombe.

Vous estes bien-heureux, Confucius, disoient un jour quelques Mandarins qu'il instruisoit, d'estre arrivé au souverain degré de la vertu. Il y a long-temps que vous ne pechez plus. Pour nous, quelque effort que nous fassions pour devenir gens de bien, il ne se passe pas de jour que nous ne commettions des fautes considerables. Quoy-que toute faute soit blâmable, leur répondit Confucius, vous n'estes pas si malheureux que vous pensez, d'en faire plusieurs: vostre vie aussi-bien que la mienne est un long voyage: le chemin est difficile, & nostre raison à demi-éteinte par les passions nous fournit peu de jour pour nous conduire: quel moyen de ne pas broncher quelquefois dans les tenebres? quand on se releve, les chûtes retardent le voyage, mais elles ne le rompent pas. Ce seroit un grand malheur pour nous de n'en faire qu'une, comme les méchans qui ne tombent qu'une fois, parce que le premier précipice les arreste; mais les gens de bien, qui con-

tinuent à marcher, tombent souvent.

XIII. MAXIME.

Il n'est point d'homme qui ne se cache la moitié de ses defauts; cependant tout flatté qu'il est, il rougiroit de paroistre aux yeux des autres ce qu'il paroist à soy-mesme.

On se plaignoit un jour dans une assemblée de ce que la nature en donnant des yeux aux hommes pour découvrir la beauté des corps, ne luy en avoit pas donné qui pussent voir les esprits & découvrir les secrets des cœurs. C'est ainsi, disoit-on, que la vertu & le vice sont confondus dans le monde.

Confucius leur dit: Nous serions fort embarrassez vous & moy, si nous n'avions ce retranchement, pour mettre à couvert nos foiblesses. Nous y gagnons plus que vous ne pensez, car je tiens que *le Philosophe souffriroit plus de paroistre foible, que le méchant de paroistre vitieux.*

XIV. MAXIME.

Ne parlez jamais de vous aux autres, ni en bien, parce qu'ils ne vous croiront pas; ni en mal, parce qu'ils en croyent déja plus que vous ne voulez.

C'est ainsi qu'il parla un jour à ses disci-

ples, qui affectoient à tout moment de se blâmer; à quoy il ajoûta:

Avoüer ses défauts, quand on nous en reprend, c'est modestie:

Les découvrir à ses amis, c'est ingenuité, c'est confiance:

Se les reprocher à soy-mesme, c'est humilité:

Mais les aller prescher à tout le monde, si l'on n'y prend garde, c'est orgueil.

Par cet échantillon de la morale de Confucius vous jugez bien, MONSEIGNEUR, que la raison est de tous les temps & de tous les lieux. Seneque ne nous a rien dit de meilleur; & si j'ay le loisir, comme j'en ay la pensée, de faire un recueil entier des maximes de nostre Philosophe; peut-estre y trouvera-t-on tout ce qu'il faut, pour luy donner rang parmi nos Sages de l'antiquité. Je souhaite du moins, MONSEIGNEUR, que le portrait que je viens de vous en faire, ne vous ait pas tout-à-fait déplu. S'il vivoit encore aujourd'huy, tout Philosophe qu'il est, je suis seur qu'il seroit sensible à l'approbation que vous luy donneriez. Un témoignage comme le vostre, toûjours éclairé, toûjours sincere, doit necessairement faire plaisir aux plus grands

hommes. Peut-estre que jusqu'icy on a peu compté en France sur l'idée que tout l'Orient s'en est formée; mais dés que vous l'honorerez de vostre estime, tout le monde sera persuadé que l'antiquité ne l'a point flatté, & que la Chine en le choisissant pour Maistre & pour Docteur, a rendu justice à son merite. Je suis avec un profond respect,

MONSEIGNEUR,

DE VOSTRE GRANDEUR,

Le tres-humble & tres-obeïssant serviteur,
L. J.

LETTRE VIII.

A Monseigneur DE PHELIPEAUX, Secretaire d'Etat.

Du caractere particulier de l'esprit des Chinois.

MONSEIGNEUR,

Si dans cette Lettre que j'ay l'honneur de vous écrire, je me borne à ce qui touche le caractere particulier de l'esprit des Chinois, ce n'est pas que je ne sçache l'obligation où je suis de vous rendre un compte exact de toutes les autres connoissances que nous avons acquises en nos voyages : mais j'ay crû que je ne pouvois mieux commencer à satisfaire à ce devoir, qu'en vous entretenant d'abord de ce qui doit naturellement vous faire plus de plaisir. Un Capitaine écouteroit parler plus volontiers des guerres, & de la bravoure des Tartares, &

un courtisan de la politesse des Chinois ; mais quand on est aussi spirituel que vous l'estes, & l'heritier d'une maison qui s'est toûjours distinguée par l'esprit dans les sciences, & par la penetration dans le maniment des plus importantes affaires ; je ne crois pas qu'on puisse traiter une matiere qui vous soit plus propre & plus agreable que celle-cy.

De tous les peuples du monde, il n'en est aucun qui ne se pique d'esprit ; & souvent en cette matiere, les plus barbares se preferent aux plus polis. Les habitans du Cap de Bonne-Esperance, que nous ne pouvons guere nous representer sans quelque espece d'horreur, & qu'on a bien de la peine à compter parmi les hommes, regardent neanmoins les Européens comme des esclaves, & traitent les Hollandois de gens grossiers & peu éclairez dans le gouvernement.

Les Siamois, dont la physionomie est assez connuë en France, & qui ont dans les Indes des ames toutes faites pour leurs corps, disent ordinairement, que le Ciel, dans le partage qu'il a fait des qualitez naturelles, a accordé aux François la bravoure & la science de la guerre, aux Hollandois le genie du commerce, aux Anglois l'art de

la navigation, aux Chinois la ſageſſe propre du gouvernement; mais qu'il a donné l'eſprit aux Siamois. S'ils ne nous en avoient averti, peut-eſtre n'y aurions-nous pas fait reflexion, & c'eſt une decouverte dont nous leur ſommes redevables. Aprés cela, il ne faut pas s'eſtonner, ſi les Chinois, qui traitent d'aveugles tous les peuples de l'Orient, ſe ſont à leur tour donné la preference & ont cru eſtre ſans contredit la nation du monde la plus ſpirituelle.

On ne peut pas douter qu'ils n'ayent en effet de l'eſprit; mais il me ſemble qu'on n'en connoiſt pas encore aſſez bien le caractere. A voir leurs Bibliotheques, leurs Univerſitez, le nombre prodigieux de leurs docteurs, leurs Obſervatoires, & le ſoin qu'ils prennent de bien obſerver, on jugeroit que cette nation eſt non ſeulement habile, mais encore parfaitement inſtruite en toute ſorte de ſciences; qu'elle a de la penetration, de l'invention, du genie pour tout. Cependant, quoy-que depuis plus de quatre mille ans, on propoſe des recompenſes aux ſçavans, & que la fortune d'une infinité des gens dépende de leur capacité, ils n'ont pas eû encore un ſeul homme mediocrement profond en aucune ſcience ſpeculative. Ils ont découvert toutes ces mi-

nes précieuses, sans en creuser aucune; joüissant en paix durant tant de siécles de la réputation des plus sçavans hommes du monde, parce qu'ils ne voyoient personne, qui ne fust encore plus ignorant qu'eux.

Ainsi je crois pouvoir, assurer, sans leur faire aucune injustice, qu parmi les qualitez dont le Ciel a differemment enrichi les peuples de la terre, ils n'ont pas receu en partage cet esprit de penetration & de subtilité, si necessaire à ceux qui s'appliquent à la connoissance de la nature. Cette Logique sur laquelle nous avons si fort rafiné, la Geometrie qu'on a porté en France à un si haut point de perfection, & qui peut passer pour le chef-d'œuvre de l'esprit humain, n'entreront jamais dans leurs Academies; & malgré l'orgueil naturel dont ils sont pleins, ils avoueront sans peine, qu'en ces matieres, les Européens seront apparemment toûjours leurs maistres.

Il est vray qu'ils ont leur Philosophie; qu'ils établissent certains principes pour expliquer la composition des corps, leurs proprietez, leurs effets. Ils ne sont pas aussi tout-à-fait ignorans dans l'Anatomie; ils reconnoissent mesme une circulation de sang & d'humeurs; mais toutes leurs idées sont si generales, si confuses & ordinaire-

ment si fausses, que je n'oserois ici en faire le détail.

Leur Arithmetique est moins imparfaite, quoy-qu'ils n'y emploient point comme nous le *zero*, ce qui est pourtant d'un tres-grand secours. Ils n'en pratiquent guere les regles par le calcul, mais ils se servent d'un instrument composé d'une petite planche d'un pied & demi de long, sur le travers de laquelle ils passent dix ou douze petits bastons paralleles; chacun desquels enfile plusieurs boutons coulants : en les assemblant, ou en les retirant les uns des autres, ils comptent à peu-prés comme nous ferions avec des jettons, mais avec une si grande facilité, qu'ils suivent sans peine un homme, quelque viste qu'il lise un livre de compte : à la fin on trouve l'operation toute faite, & ils ont leur maniere d'en faire l'épreuve.

Leur Geometrie est fort superficielle, elle se borne à peu de propositions, & à quelques problêmes d'Algebre, dont ils font la resolution sans principe, & seulement par induction.

Ils prétendent estre les inventeurs de la Musique, & l'avoir portée autrefois à la derniere perfection : mais ou ils se trompent, ou ils l'ont tout-à-fait perduë; car celle

qu'ils employent à present est si imparfaite qu'elle n'en merite pas mesme le nom.

Pour ce qui est de l'Astronomie, il faut avoüer que jamais peuple dans le monde ne s'y est si constamment appliqué. Cette science leur est redevable d'une infinité d'observations; mais l'histoire, qui les rapporte en general, n'a pas eû soin de descendre dans le détail qui seroit necessaire pour retirer tout le fruit qu'un si grand travail sembloit promettre. Cependant il n'a pas esté tout-à-fait inutile à la posterité. Nous avons plus de quatre cens observations tant d'Eclypses que de Comettes & de conjonctions, qui asseurent leur Chronologie, & qui peuvent servir à perfectionner la nostre.

Quoy-que leurs tables fussent imparfaites, elles n'ont pas laissé de servir utilement à regler les temps; mais aprés une certaine suite d'années leurs astronomes estoient obligez d'y faire des corrections, parce qu'elles ne s'accordoient pas exactement avec le Ciel, jusqu'au commencement de ce siecle qu'ils eurent quelque connoissance de nostre Astronomie. Les Européens ont depuis entierement réformé leur Calendrier, ce qui les a rendus si celebres & si necessaires dans l'Etat, que rien n'a tant contribué

à y affermir la Religion, & à la défendre dans les diverses persecutions qu'elle a souffertes.

Si les Chinois ont manqué d'excellens Mathematiciens, ils ont eû du moins de parfaits Astrologues ; parce que pour réüssir dans l'Astrologie judiciaire, il suffit d'estre habile trompeur, & de sçavoir mentir adroitement ; ce que nulle nation ne peut disputer à la Chinoise. Il y a depuis plusieurs siecles des fourbes de profession, qui promettent par la connoissance des astres la pierre philosophale & l'immortalité: On marque chaque année dans l'Almanach, les bons & les mauvais jours pour les bastimens, pour les mariages, pour le commencement des voyages, & pour de semblables actions, dont le succés dépend plus de la sagesse des hommes que de toutes les influences du Ciel.

Les Missionnaires craignant qu'on ne leur attribuast ces sottises & ces superstitions ridicules, parce qu'on les fait auteurs du Calendrier, se crurent obligez de faire une déclaration publique du peu de part qu'ils y avoient : ils protesterent qu'ils les condamnoient absolument ; & l'Empereur, qui ne donne point dans ces foiblesses, a bien voulu, & mesme a esté fort

fort édifié qu'ils s'expliquassent là-dessus.

La Medecine n'a pas esté negligée ; mais comme la Physique & l'Anatomie qui en sont les principes, leur ont toûjours manqué, ils n'y ont jamais fait de grands progrés. Il faut pourtant avoüer qu'ils ont acquis une connoissance particuliere du pouls, qui les a rendus celebres dans le monde. Il y a * plus de quatre mille ans que l'Empereur *Hoamti* en composa un traité, & depuis ce temps-là les Medecins Chinois ont regardé cette science comme le fondement de toute la Medecine.

Ils touchent le pouls d'une maniere à faire rire ceux qui n'y sont pas accoûtumez. Aprés avoir appliqué les quatre doigts le long de l'artére, & pressé fortement & uniformement le poignet du malade, ils se relâchent peu à peu jusqu'à ce que le sang arresté par le pressement, ait repris son cours ordinaire. Ils recommencent un moment aprés, à serrer le bras comme auparavant, ce qu'ils continuent assez long-temps à diverses reprises. Ensuite comme des gens qui voudroient toucher le clavessin, ils élevent & abaissent les doigts successivement l'un aprés l'autre, appuyant mollement ou avec force, quelquefois plus viste, & quel-

* Il y a 4392. ans.

quefois plus lentement, jusqu'à ce que l'artére réponde aux touches que le Medecin remuë ; & que la force, la foiblesse, le déreglement, & tous les autres symptomes du pouls se manifestent.

Ils prétendent qu'il n'arrive jamais d'accident extraordinaire dans la constitution qui n'altere le sang, & qui par consequent ne fasse quelque impression differente dans les vaisseaux. Ce n'est pas tant par le raisonnement qu'on s'instruit en cette matiere que par une longue experience, qui découvre beaucoup mieux que la speculation, tous ces merveilleux changemens.

Quand on s'est long-temps appliqué à écouter la voix de la nature, qui s'explique par les battemens du pouls, on sent parfaitement ces differences, qui d'ailleurs paroissent imperceptibles. L'insomnie ou la létargie, le dégoust ou la faim, un mal de teste, ou une foiblesse d'estomach, la plenitude, ou l'épuisement, tout cela est l'effet ou la cause de quelque intemperie qui arrive dans la masse du sang.

Ainsi son mouvement sera pour lors moins frequent ou plus viste, plus plein ou plus foible, uniforme ou irregulier. Quelquefois ce sera un tremoussement causé par une ébullition de toute la masse des hu

meurs, qu'on ſentira à peu prés comme une cloche qui tremble encore aprés avoir eſté ſonnée. Quelquefois auſſi l'artére ne batera pas de coup, mais s'enflera peu à peu. En la preſſant on pourra encore s'appercevoir de pluſieurs effets qui ne ſe declarent pas au ſeul attouchement; car pour lors le cours de la circulation qu'on ſuſpend, ou qu'on dimiñuë, & qui recommence un moment aprés avec plus de force, fera juger differemment de la diſpoſition du cœur, de la fermentation qui s'y fait, de la qualité du ſang qui s'y prépare, des obſtacles qui s'oppoſent à ſon paſſage, des matieres groſſieres & cruës dont il eſt chargé, de la nature des eſprits qui le ſubtiliſent trop, & qui précipitent la tranſpiration. Les Medecins Chinois prétendent avoir diſtingué par une longue experience toutes ces differences de pouls, & avoir connu les effets & les maladies qui y ſont ordinairement attachées; ainſi ils tiennent la main de leur malade un quart d'heure, tantoſt la droite, quelquefois la gauche, & ſouvent toutes les deux en meſme temps. Enſuite, comme s'ils avoient eſté inſpirez, ils font hardiment les Prophetes: Vous n'avez point eû de mal de teſte, diſent-ils, mais une peſanteur qui vous a aſſoupi; ou bien, vous avez perdu

l'appetit ; en deux jours précisement il vous reviendra ; ce soir, quand le soleil se couchera, vous aurez la teste plus libre ; vostre pouls indique des douleurs dans le bas ventre ; assurement vous avez mangé d'une telle viande : cette incommodité durera cinq jours, aprés quoy elle cessera ; & ainsi des autres symptomes de la maladie qu'ils découvrent, ou qu'ils prédisent assez juste, quand ils sont habiles ; car pour les autres ce sont ordinairement de faux Prophetes.

On ne peut pas douter, aprés tous les témoignages que nous en avons, qu'ils n'ayent en cette matiere quelque chose d'extraordinaire, & quelquefois mesme de surprenant. Neanmoins il faut presque toûjours s'en défier, & on ne sçauroit estre trop en garde contre eux ; parce qu'ils se servent de toute sorte de moyens pour s'instruire secrettement de l'estat du malade avant que de le visiter. Ils feignent mesme, pour se faire de la réputation, un genre de maladie qu'ils procurent quelquefois dans la suite. Une personne m'a dit qu'ayant fait appeller un Medecin & un Chirurgien pour le guerir d'une playe, l'un d'eux luy avoit dit que tout le mal estoit causé par un petit ver qui s'estoit insinué dans les chairs, & qui luy causeroit infailliblement la can-

grene, si par quelque remede on ne l'en faisoit sortir ; que luy seul dans le païs avoit ce secret, & qu'il l'employeroit en sa faveur, pourveu qu'il luy donnast une somme considerable d'argent. Le malade la luy promit, & en avança une partie ; mais ce fourbe, aprés divers remedes inutiles, engagea enfin adroitement un petit ver dans son emplâtre, qu'il retira une heure aprés en triomphant, comme s'il estoit sorti de la playe mesme. Son compagnon, qui n'avoit rien gagné à ce manége, le découvrit dans la suite ; mais il n'estoit plus temps, & le Chirurgien se consola plus facilement de la perte de sa réputation, que le malade de la perte de son argent.

Quoy-qu'il en soit de la capacité des Medecins Chinois, il est certain qu'ils prédisent plus facilement le mal, qu'ils ne le guerissent ; & l'on meurt entre leurs mains comme par tout ailleurs. Ils préparent eux-mesmes leurs remedes, qui consistent ordinairement en pilulles : selon qu'ils les préparent, elles sont sudorifiques, elles purifient le sang & les humeurs, elles fortifient l'estomach, elles abbatent les vapeurs, elles sont restringentes, ou disposent peu à peu à l'évacuation ; mais elles n'operent guere par la purgation. Ils ne saignent point, &

ne connoissent l'usage du lavement que depuis qu'ils ont eû communication avec les Medecins de Macao. Ils ne desapprouvent pas ce remede, mais ils le nomment le remede des Barbares. Ils appliquent des ventouses non seulement sur les épaules, mais encore sur le ventre, pour diminuer les douleurs de la colique.

Ils sont presque tous persuadez que la pluspart des maladies sont causées par des vents malins & corrompus qui se glissent dans les chairs, & qui affectent mal toutes les parties du corps. Le moyen le plus seur de les dissiper, c'est d'appliquer en differents endroits des aiguilles rouges ou des boutons de feu, c'est leur remede ordinaire. Un jour que j'en paroissois surpris, un Chinois me dit, en faisant allusion à la saignée : *On vous traite en Europe avec le fer, ici on nous martirise avec le feu ; la mode apparemment n'en changera pas, parce que les Medecins ne sentent pas le mal qu'ils nous font, & qu'ils ne sont pas moins bien payez pour nous tourmenter, que pour nous guerir.*

Je ne sçay si les Chinois ont appris des Indiens ce violent remede, ou si les Indiens eux-mesmes l'ont receu des Medecins Chinois; mais dans les Indes on prétend que le feu guerit de tous maux. Cette persuasion

où l'on est, fait tous les jours une infinité de malheureux, qu'on brûle à petit feu pour la moindre incommodité. Il y a pourtant des maladies qui ne se guerissent que par là. Les gens du pays, & sur tout les esclaves, sont sujets à une violente colique, que les Portugais appellent *Mor-detchin*, causée par une indigestion d'estomach, & accompagnée d'ordinaire de vomissemens continuels : les tranchées en sont cruelles, & la douleur oste souvent la connoissance. Ce mal est infailliblement mortel, si on n'y remedie de la maniere que je vas dire.

On applique legerement sur la plante des pieds une pelle de fer toute rouge ; si le malade donne quelque marque de sentiment, on ne passe pas outre, & il est gueri ; s'il est insensible à cette premiere operation, on appuye avec force, & on continuë toûjours de presser la pelle, brûlant impitoyablement jusqu'à l'os, sans jamais s'arrester, jusqu'à ce que le malade s'en plaigne ; ce qui met fin au remede & à la maladie. Mais si le feu, quelque violent qu'il soit, ne se fait point sentir, on desespere de la guerison, & en peu de temps le malade meurt.

Parmi les remedes de la Chine, il n'en est point qui soient si estimez que les cor-

diaux. Ils en ont de plusieurs sortes, & fort naturels, parce qu'ils ne consistent la plus-part que dans des herbes, des feüilles ou des racines. Leurs simples sont en grand nombre: & si l'on en croit les gens du pays, ils ont tous des vertus singulieres & éprouvées. J'en ay apporté ici prés de quatre cens dessinez avec leurs couleurs & leur forme naturelle, sur celles que l'Empereur a fait peindre pour son cabinet. Le Pere Visdelou, l'un des six Jesuites que Sa Majesté y envoya en 1685. s'applique à la traduction de l'Herbier Chinois, où les vertus & les qualitez de toutes ces plantes sont expliquées. Ce Pere, qui s'est rendu tres-capable dans la connoissance des Livres, y ajoûtera ses réflexions particulieres; & je ne doute point que ce qu'il nous donnera là-dessus n'enrichisse nostre Botanique, & ne contente tous les curieux.

Parmi ces Simples il y en a de deux especes particulieres dont je puis parler par avance. Le premier est la feüille de * *Thé*, ou plûtost de *Tçha*, comme on l'appelle à la Chine. On est ici fort partagé sur les proprietez qu'on luy attribuë. Les uns soûtiennent qu'il en a d'admirables; d'autres, que

* *Thé* est un méchant mot de la province de Fokien. Il faut dire *Tçha*, c'est le terme de la langue Mandarine.

c'est une imagination, & un pur entestement des Européens, qui estiment toûjours les nouveautez, & qui donnent du prix à tout ce qu'ils ne connoissent pas. En cela, comme en la plusspart des choses où les hommes ne conviennent point, je croy qu'il y a un milieu à prendre.

A la Chine on n'est sujet ni à la goute, ni à la pierre, ni à la sciatique; & on s'imagine que le frequent usage du *Thé* préserve de tous ces maux. Les Tartares qui se nourrissent de chair cruë, sont malades & souffrent des indigestions continuelles dés qu'ils cessent d'en boire; & pour en avoir abondamment, ils fournissent à l'Empereur presque tous les chevaux qui servent à remonter sa cavalerie. Quand on a des vertiges ou des fumées qui chargent la teste, on se sent extrémement soulagé dés qu'on s'accoûtume au *Thé*. En France il y a une infinité de gens qui s'en trouvent bien pour la gravelle, les indigestions, les maux de teste; & quelques-uns prétendent avoir esté gueris de la goute presque miraculeusement, tant son effet a esté prompt & sensible. Tout cela prouve que le *Thé* n'est pas une chimere & un pur entestement. Mais aussi quelques-uns, aprés en avoir bû, en dorment mieux; ce qui prouve qu'il n'est pas

propre à abbattre les fumées. Il y en a qui n'en prennent jamais aprés le repas, sans experimenter de méchans effets ; leur digestion en est troublée, & ils sentent longtemps aprés des cruditez & une réplétion incommode. D'autres n'en sont soulagez ni dans la goute, ni dans la sciatique. Plusieurs disent qu'il desséche, qu'il maigrit, qu'il resserre ; & que si l'on y trouve quelques bonnes qualitez, la pluspart des autres feüilles feroient à peu prés le mesme effet. Ces experiences prouvent au moins que sa vertu n'est pas si universelle qu'on s'imagine.

Ainsi je croy qu'il faut en parler moderément & pour le bien & pour le mal. Peut-estre que l'eau chaude est toute seule un bon remede contre les maladies, dont on attribuë la guerison au *Thé* : Et il y a des gens qui sont exempts de beaucoup d'incommoditez, parce qu'ils se sont fait une habitude de boire chaud. Cependant il est certain que le *Thé* est corrosif de sa nature, car il attendrit les viandes dures avec lesquelles on le fait boüillir, & par consequent qu'il est propre à la digestion, c'est-à-dire à la dissolution. Cela mesme prouve qu'il est contraire aux obstructions, & les liqueurs empreintes de ses particules ou de ses sels détachent

& entraînent plus facilement tout ce qui s'attache aux tuniques des vaisseaux. Cette mesme qualité est propre à consumer les humeurs superfluës, à donner du mouvement à celles qui croupissent & qui se corrompent, à évacuer les autres qui causent les douleurs de la sciatique & de la goute. De sorte que le *Thé* pris avec précaution est un fort bon remede, quoy-qu'il ne soit pas si efficace, ni si universel que le temperament de certaines gens, la force du mal, & certaines dispositions occultes n'en puissent souvent retarder l'effet, ou mesme en rendre la vertu inutile.

Pour s'en servir utilement, il est bon de le connoistre, car il en est de plus d'une sorte. Celuy de la province de Chensi est grossier, aspre & desagreable. Les Tartares en boivent; il leur faut un dissolvant plus fort qu'aux Chinois, à cause de la viande cruë dont ils se nourrissent. Il est à grand marché dans le pays, & la livre n'en couste pas trois sols. Dans cette mesme Province on en trouve d'une espece particuliere, plus semblable à la mousse qu'aux feüilles d'un arbre. On le garde long-temps, & l'on prétend que le plus vieux est excellent dans les maladies aiguës. On en donne aussi aux malades, d'une troisiéme sorte, dont les feüil-

les sont fort longues & fort épaisses, & il est bon à mesure qu'il est gardé ; mais ce n'est pas là le *Thé* usuel.

Celuy qu'on boit ordinairement à la Chine n'a point de nom particulier, parce qu'il se cueille indifferemment en divers terroirs. Il est bon, l'eau en est rougeastre, le goust fade & un peu amer ; le peuple s'en sert indifferemment à toutes les heures du jour, & c'est la boisson la plus commune.

Mais les gens de qualité en usent de deux autres especes qui sont fort celebres à la Chine. La premiere se nomme le *Thé soumlo* ; c'est le nom du lieu où on le cueille. Les feüilles en sont un peu longues, l'eau claire & verte quand il est frais, le goust agreable ; il sent, dit-on en France, un peu la violette, mais cette odeur ne luy est point naturelle : & les Chinois m'ont souvent assuré que le bon *Thé* ne devoit avoir aucune odeur, c'est celuy qu'on presente ordinairement dans les visites ; mais il est extrémement corrosif. On ne doit pas en prendre à jeun, & à la longue on s'en trouveroit incommodé. Peut-estre que le sucre qu'on y mesle en France en corrige l'acrimonie ; mais à la Chine, où l'on le prend pur, un trop grand usage de ce *Thé* seroit capable de gaster l'estomach.

La deuxiéme espece se nomme le *Thé voüi*. Les feüilles, qui en sont petites & noirâtres, donnent à l'eau une couleur jaune. Le goust en est délicat, & l'estomach le plus foible s'en accommode en tout temps. En hyver, il faut en user moderément ; mais en esté, on n'en sçauroit trop boire. Il est sur tout admirable dans la sueur, aprés un voyage, une course, ou quelqu'autre exercice violent. On en donne aussi aux malades, & ceux qui ont quelque soin de leur santé n'en boivent point d'autre. Quand j'estois à Siam, j'entendois souvent parler de la fleur de *Thé*, du *Thé* imperial ; & de plusieurs autres sortes de *Thé* dont le prix estoit encore plus extraordinaire que les proprietez qu'on leur attribuoit ; mais à la Chine je n'ay rien oüi de semblable.

Universellement parlant, le *Thé* pour estre excellent doit se cueillir de bonne heure, quand les feüilles en sont encore petites, tendres & pleines de suc. On commence ordinairement à les amasser au mois de Mars ou d'Avril, selon que la saison est plus ou moins avancée. On les expose ensuite à la fumée de l'eau boüillante, pour les ramollir ; dés qu'elles en sont penétrées, on les passe sur des plaques de cuivre qu'on tient sur le feu, & qui les sechent peu à peu,

jusqu'à ce qu'elles se rissolent, & qu'elles se roulent d'elles-mesmes de la maniere que nous les voyons. Si les Chinois estoient moins trompeurs, le *Thé* en seroit meilleur; mais souvent ils y meslent d'autres herbes, pour grossir le volume à peu de frais, & en retirer plus d'argent. Ainsi il est rare d'en trouver qui soit parfaitement pur.

Il croist ordinairement dans les vallées & au pied des montagnes. Le meilleur vient dans les terroirs pierreux. Celuy qu'on plante dans les terres legeres tient le second rang. Le moindre de tous se trouve dans les terres jaunes; mais en quelque endroit qu'on le cultive, il faut avoir soin de l'exposer au midy, il en a plus de force, & porte trois ans aprés avoir esté semé. Sa racine ressemble à celle du pescher, & ses fleurs aux roses blanches & sauvages. Les arbres viennent de toute sorte de grandeur, depuis deux pieds jusqu'à cent; & on en trouve de si gros que deux hommes auroient de la peine à les embrasser. Voilà ce qu'en dit l'herbier Chinois. Pour moy voicy ce que j'en ay vû.

En entrant dans la province de Fokien on me fit remarquer pour la premiere fois du *Thé* sur le penchant d'une petite colline; il n'estoit que de cinq ou six pieds de

haut. Plusieurs tiges, dont chacune estoit grosse comme le pouce, jointes ensemble & divisées par la cime en plusieurs petits rameaux, formoient une espece de bouquet, à peu prés comme nostre myrte. Le tronc quoy-que sec en apparence portoit neanmoins des branches & des feüilles bien vertes. Ces feüilles estoient allongées par la pointe, assez étroites, d'un pouce ou d'un pouce & demi de long, & dentelées dans tout leur contour. Les plus vieilles paroissoient en dehors un peu blanches, elles estoient dures, cassantes, ameres. Les nouvelles au contraire estoient molles, pliantes, un peu rouges, lissées, transparentes & assez douces au goust, sur tout aprés les avoir mâchées durant quelque temps.

Comme c'estoit au mois de Septembre, j'y trouvay de trois sortes de fruit. Dans les branches nouvelles il y avoit de petits pois mous, verds par le dehors, & pleins en dedans de graines jaunes. En d'autres, les fruits estoient gros comme des féves, mais de differentes figures; les uns ronds, renfermant chacun un pois; les autres allongez, qui en renfermoient deux; & quelques-uns de figure triangulaire en portoient trois fort semblables à ceux qui portent la graine de suif, & qui sont si fameux à la Chi-

ne. La premiere peau dont ces fruits ou plûtost ces graines sont envelopées, est verte, fort épaisse & peu unie. La seconde est blanche & plus mince, sous laquelle une troisiéme pellicule tres-fine couvre une espece de gland ou une noisette parfaitement ronde, qui tient à l'écorce par une petite fibre, d'où elle tire sa nourriture. Quand ce fruit est nouveau, il a peu d'amertume; mais un ou deux jours aprés avoir esté cueilli, il se desseche, il s'allonge, il jaunit, il se ride mesme comme une vieille noisette; enfin il devient huileux & fort amer. Outre cela je trouvay dans ces arbres une troisiéme sorte de fruits vieux & durcis, dont la premiere peau noire & entr'ouverte laissoit voir au-dedans une écorce dure, cassante & tout-à-fait semblable à celle d'une châtaigne. Aprés l'avoir rompuë, à peine y trouvay-je aucun vestige de fruit, tant il estoit desseché & applati. En quelques-uns ce mesme fruit s'estoit pulverisé, en d'autres on y trouvoit une tres-petite noisette tout-à-fait seche, & à demi couverte de sa premiere pellicule.

Parmi ces fruits, on en voit un grand nombre qui n'ont point de germe, & qu'on appelle femelles; ceux qui en ont se peuvent semer, il en vient des arbres. Mais les Chinois se servent ordinairement de gref-

ses, & en font des plants. Pour mieux connoiſtre la nature de cet arbre, j'eus la curioſité de goûter l'écorce du tronc & des branches. Je mâchay auſſi du bois & des fibres, l'un & l'autre me parut ſans aucune amertume, & meſme ſur la fin j'y trouvay un gouſt de régliſſe aſſez agreable, mais peu ſenſible, & qui ne ſe découvre qu'aprés y avoir fait quelque reflexion. Quoy-que ce détail puiſſe déplaire à ceux qui prennent peu d'intereſt à la ſcience des plantes, je ſuis ſeur que les curieux ſouhaiteroient encore quelque choſe de plus ſpecifié, comme ſeroit le pannache de ſes fleurs, l'arrangement de leurs fibres, la conformation des rameaux & des racines, & cent autres particularitez qui en font l'anatomie ; mais pour cela il faut du loiſir, & je n'eus qu'un quart d'heure pour examiner l'arbre dont j'ay l'honneur de vous parler.

Il y a à la Chine un autre Simple beaucoup moins commun que le *Thé*, & pour cela meſme plus eſtimé, qu'on nomme le *Gin-ſem ; Gin* veut dire homme, & *ſem* plante ou Simple ; comme qui diroit Simple humain, Simple qui reſſemble à l'homme. Ceux qui juſqu'ici ont donné une autre interprétation à ces mots, ſont excuſables ; parce qu'ils ne connoiſſoient pas la

force des caracteres Chinois, qui seuls renferment la veritable signification des termes. Les Sçavans luy donnent dans leurs livres beaucoup d'autres noms, qui marquent assez le cas qu'ils en font; comme le Simple spiritueux, le pur esprit de la terre, la graisse de la mer, le remede qui communique l'immortalité, & plusieurs autres de cette nature.

C'est une racine grosse environ comme la moitié du petit doigt, & une fois plus longue. Elle se divise en deux branches, ce qui fait une figure assez semblable au corps humain avec ses deux jambes. Sa couleur tire sur le jaune; & quand on l'a gardée quelque temps elle se ride & se durcit. Les feüilles qu'elle pousse sont petites & terminées en pointes, les branches en sont noires, la fleur violette, la tige couverte de poil. On dit qu'elle n'en pousse qu'une, que cette tige ne produit que trois branches, & que chaque branche porte les feüilles quatre à quatre, ou cinq à cinq. Elle croîst à l'ombre & dans un terroir humide, mais si lentement qu'elle n'est en sa perfection qu'aprés une longue suite d'années. On la trouve ordinairement au-dessous d'un arbre qui se nomme *Kiachu*, peu different du Sicomore. Quoy-qu'on en tire de plusieurs en-

droits, le meilleur venoit autréfois du *Pet-cij*. Celuy dont on uſe à preſent ſe prend dans le Leautom, province dépendante de la Chine, & ſituée dans la Tartarie orientale.

De tous les cordiaux il n'en eſt point au ſentiment des Chinois, qui ſoit comparable au *Gin-ſem*. Il eſt doux & agreable, quoy-qu'on y trouve un petit gouſt d'amertume; mais ſes effets ſont merveilleux. Il purifie le ſang, il fortifie l'eſtomac, il donne aux pouls foibles du mouvement, il réveille la chaleur naturelle, & augmente en meſme temps l'humide radical. Les Medecins ne finiſſent point, quand ils parlent de ſes vertus; & ils ont des volumes entiers ſur ſes differens uſages. J'ay un recüeil de leurs receptes, que je rapporterois ici tout entier, ſi je ne craignois de vous ennuyer. Je le pourray imprimer dans la ſuite avec pluſieurs autres traitez qui regardent la Medecine des Chinois. J'ajoûteray ſeulement à ce que je viens de vous en dire, la maniére dont on en uſe ordinairement dans les maladies accompagnées de foibleſſes ou de défaillance, ſoit qu'elles viennent de quelque accident, ou qu'un grand âge les ait cauſées.

Prenez un demi gros de cette racine (il

faut commencer par une petite dose, on pourra l'augmenter dans la suite, selon l'effet que les premieres prises produiront) faites-la secher au feu dans un papier, ou mettez-la tremper dans du vin, jusqu'à ce qu'elle en soit imbuë & pénétrée. Coupez-la ensuite par petites pieces avec les dents (& non pas avec un couteau, le fer en diminuë la vertu) & aprés l'avoir calcinée vous en prendrez la poudre en bol, dans l'eau chaude ou dans du vin, selon que vostre mal vous le permettra. Ce sera un excellent cordial, & à la continuë vous vous trouverez sensiblement fortifié.

Prenez aussi cette mesme quantité de *Gin-sem*, ou davantage si vous estes extrémement foible; & aprés l'avoir partagée en petits morceaux, faites-là infuser dans un demi verre d'eau boüillante, ou mesme faites-la boüillir avec l'eau; cette eau que vous boirez aura le mesme effet. La racine peut servir une seconde fois, mais elle a moins de force. On en fait aussi des boüillons, des électuaires, des pâtes, des sirops, qui sont d'excellens remedes pour toutes sortes de maladies.

Ils ont encore une autre racine, que les Portugais appellent dans les Indes *Pao-china*, qui est un excellent sudorifique, tres-

propre à purger les humeurs & le sang corrompu ; mais la description de tous ces simples, qui sont en grand nombre me meneroit trop loin, & n'est pas propre d'une Lettre aussi courte que celle-cy.

Les Medecins Chinois ne se servent point d'Apoticaires pour la composition de leurs remedes, ils les ordonnent, & les préparent en mesme temps eux-mesmes, quelquefois dans la chambre du malade, quand cela se peut facilement, & quelquefois dans leurs maisons. Ils trouvent étrange que les Européens en usent autrement, & qu'ils commettent le principal point de la guerison des malades à des gens qui ne sont point interessez à les guerir, & qui se mettent peu en peine de la qualité & de la bonté des drogues, pourveû qu'ils s'en défassent à leur avantage. Mais il y a à la Chine un autre desordre beaucoup plus dangereux que celuy qu'ils nous reprochent. C'est que tout le monde est receu à pratiquer la Medecine comme les autres Arts méchaniques, sans examen, & sans prendre ses degrez. Ainsi un miserable, qui ne sçait où donner de la teste, étudie deux ou trois mois un livre de Medecine, & s'érige en Docteur de pleine autorité aux dépens des malades qu'il aime mieux tuer, que d'estre

obligé luy-mesme, faute d'employ, de mourir de faim. Le peuple quoy-que maltraité ne laisse pas de s'entester de la capacité de ces fourbes; & ils se reprocheroient leur avarice quand ils sont incommodez, s'ils ne mouroient, ou s'ils ne faisoient mourir leurs parens par une autre voye que par celle de la nature.

Il s'en trouve neanmoins qui quelquefois reconnoissent leur faute, quoy-que trop tard; & je me souviens qu'un habitant de la ville de *Soutcheou* ayant perdu sa fille beaucoup plus par l'ignorance du Medecin que par la force de la maladie, en fut si outré, qu'il fit imprimer une feüille où la mauvaise conduite de ce prétendu Docteur estoit expliquée avec plusieurs autres reflexions propres à le décrier; il en afficha des copies dans tous les carrefours, & en fit distribuer dans les principales maisons de la ville. Cette vengeance, ou, comme il disoit, ce zele du bien public, eut toût l'effet qu'il s'en estoit promis. Le Medecin perdit avec sa réputation toutes ses pratiques, & fut réduit à une si grande extrémité qu'il se vit bien-tost hors d'estat de tuer personne.

Les Chinois, qui sont médiocres dans les sciences, réüssissent beaucoup mieux

dans les Arts; & quoy-qu'ils ne les ayent pas portez à ce degré de perfection, où nous les voyons en Europe, ils sçavent neanmoins en cette matire non seulement ce qui est necessaire pour l'usage ordinaire de la vie; mais encore tout ce qui peut contribuer à la commodité, à la propreté, au commerce, & mesme à une magnificence bien reglée. Ils auroient esté plus loin si la forme du gouvernement, qui a mis des bornes à la dépense des particuliers, ne les eût arrestez. Les ouvriers sont extrémement laborieux, & s'ils n'inventent pas aussi aisément que nous, ils conçoivent sans peine nos inventions, & ils nous imitent assez bien. On fait à present en divers endroits de l'Empire, du verre, des montres, des pistolets, des bombes, & plusieurs autres ouvrages dont ils nous sont redevables; mais ils ont de tout temps la poudre à canon, l'Imprimerie, & l'usage de la boussole, qui sont des Arts nouveaux en Europe, & dont nous leur avons peut-estre obligation.

Ils divisent la boussole en vingt-quatre parties seulement, au-lieu que nous y en marquons trente-deux. Ils se sont toûjours imaginez que l'aiguille marquoit par tout le veritable lieu du pole; & ce n'est qu'a-

prés diverses experiences que nous avons faites devant eux, qu'ils y ont remarqué de la déclinaison. On trouve en presque toutes les Provinces des pierres d'aiman, il leur en vient aussi du Japon ; mais le grand usage qu'ils en font est dans la Medecine ; on les achete au poids, & les meilleures ne se vendent que huit ou dix sols l'once. J'en ay apporté une d'un pouce & demi d'épaisseur, qui, quoy-qu'assez mal armée, leve neanmoins onze livres; elle en levera quatorze ou quinze, quand elle sera en estat. Au reste ils ont une facilité fort grande à les tailler; car en France, quoy-que nous leur donnions toutes sortes de figures, ce n'est pas sans travail & sans dépense. On a coupé à Nankin la mienne en moins de deux heures. La machine dont ils se servirent pour cela est simple; & si nos ouvriers veulent en user, ils abregeront beaucoup leur travail. J'ay crû, MONSEIGNEUR, que vous ne seriez pas marry d'en voir la figure, dont voicy l'explication.

Elle est composée de deux jambages de trois ou quatre pieds de haut, arboutez par deux liens en contre-fiches, & separez par une membrure qui les traverse, & qui est emmortaisée dans leurs femelles. Sur la teste

Machine pour couper l'Aiman

To. 1.
P 385.



teste des jambages on pose de champ un petit rouleau ou un cylindre d'un pouce & demi de diametre, qui peut tourner circulairement par le moyen d'une corde roulée sur le milieu, dont les deux bouts pendants sont attachez à une double marche, sur laquelle posent les pieds de l'ouvrier.

A l'une des extrémitez du cylindre on a mastiqué par son centre une plaque de fer fort mince, fort ronde, & bien aiguisée en tout son contour, qui a environ huit pouces de diametre, & qui se meut avec une grande vîtesse tantost en dessus & tantost en dessous, selon qu'on éleve ou qu'on abat les marches. L'ouvrier cependant presente d'une main l'aiman, & de l'autre de la bouë faite d'un sable tres-fin, qui rafraîchit le fer, & qui sert à couper la pierre; mais parce que le fer en passant au travers du sable, le jette & le pousse tout au tour avec violence, ce qui pourroit aveugler celuy qui travaille, on a soin de placer précisement au-dessus une petite latte tournée en demi cercle, qui le reçoit & qui en défend l'ouvrier.

La navigation est un autre point qui fait voir l'adresse des Chinois. Nous n'avons pas toûjours esté en Europe aussi habiles & aussi hardis navigateurs que nous le som-

mes. Les Anciens ne se hasardoient pas facilement dans les mers, où il est necessaire de perdre long-temps les terres de veûë. Le danger de se tromper dans leur estime, (car ils n'avoient pas encore l'usage de la boussole) rendoit alors tous les pilotes circonspects.

Quelques-uns prétendent que les Chinois, long-temps avant la naissance de Nostre Seigneur, avoient couru toutes les mers des Indes, & découvert le Cap de bonne Esperance. Quoy-qu'il en soit, il est certain que de tout temps ils ont eû de bons vaisseaux; & quoy-qu'ils n'ayent pas perfectionné l'art de la navigation, non plus que les sciences, ils en ont pourtant sçû beaucoup plus que les Grecs & que les Romains; & à present ils naviguent aussi seurement que les Portugais.

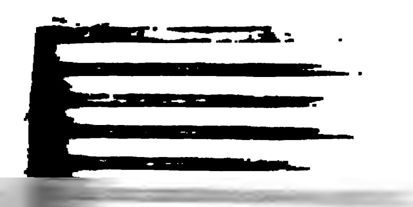
Leurs vaisseaux sont comme les nostres de toute sorte de grandeur; mais le gabarit n'en est pas si beau. Ils sont tous à platte varangue. La prouë en est coupée & sans esperon, la poupe ouverte par le milieu, afin que le gouvernail, qu'on y enferme comme dans une chambre, soit défendu par les côtez des coups de mer. Ce gouvernail beaucoup plus large que les nostres est fortement attaché à l'estambort par deux cables

qui passent sous toute la longueur du vaisseau jusqu'à l'avant, où ils sont bandez à l'aide d'un vireveau. Deux autres cables semblables le soûtiennent en haut sur la poupe, & donnent la facilité de l'abaisser ou de l'élever comme on le juge à propos. La barre est aussi-longue qu'il est necessaire pour le tenir aisément en raison, à quoy les timoniers sont encore aidez par des manœuvres amarrées a basbord & à stribord, & roulées sur l'extrémité de la barre qu'ils tiennent à la main, & qu'ils resserrent, ou qu'ils relâchent au besoin, pour pousser ou pour arrester le gouvernail.

Le mast de misene est tout sur l'avant, & le gros mast n'est pas loin du lieu où nous plaçons nostre mast de misene. Un cordage, qui se transporte de basbord à stribord, selon que le vent change, leur sert d'estay & d'aubans. Le beaupré & l'artimon, qui sont tres-foibles, sont à basbord éloignez considerablement du milieu où nous avons coûtume de les placer.

Les masts de hune, dont ils se servent, sont fort courts; mais le grand mats est d'une grosseur & d'une hauteur extraordinaire: il est fortement saisi depuis la carlingue jusqu'au dessus du dernier pont par deux jumelles qui le fortifient extraordinairement,





de co-
n gros
u fort
beau-
voiliers
ils ne

oint de
ompofi-
oſt d'u-
laſſe de
eſt point
calfas en
preſque
de pom-
ur mettre
os baſti-
as les mé-
eſant, &
es pattes,
ela ne ſuf-
vent frais
fond n'eſt
gner la
iſque ſou-
eſt des ca-
, de chan-
eſpece de
enſemble

& qui luy ostent mesme un certain jeu que nous laissons tout exprés aux nostres, parce qu'il sert à donner de l'air au vaisseau, & à en augmenter le mouvement.

Les basses voiles sont de nattes fort épaisses, garnies de deux en deux pieds dans toute leur largeur de lattes ou de longues perches d'un bois tres-leger; ces voiles, qui tiennent à toute la longueur du masts par le moyen de plusieurs chapelets, n'y sont pas attachées par le milieu, mais elles ont prés des trois quarts de leur largeur du costé de l'écoute, afin de s'accommoder au vent, & de tourner facilement selon le besoin. Un grand nombre de petites manœuvres, qui pendent des bords de la voile où elles sont placées de distance en distance depuis la vergue jusqu'à la relingue, sont assemblées & fortement tenduës sur l'écoute, où elles tiennent en raison toute la longueur de la natte, & en facilitent le mouvement, quand il faut revirer de bord.

Ces voiles sont d'une pesanteur énorme, & ce n'est pas un petit embarras que de les hisser; on les ameine un peu plus facilement, parce qu'elles sont composées de differents pans qui tombent en se doublant les uns sur les autres comme ceux d'un paravent. Les huniers & les perroquets,

quand ils en ont, sont de grosse toile de coton; mais on ne les porte jamais en gros temps. Quand le vent est arriere ou fort largue, ces sortes de bastimens font beaucoup de chemin, & sont aussi bons voiliers que les nostres; mais de bouline, ils ne font que dériver.

Pour le calfas, on ne se sert point de goudron, mais en employe une composition faite de chaux & d'huile ou plûtost d'une gomme particuliere, avec la filasse de bambou rapé. Cette matiere n'est point sujette aux accidents du feu; & le calfas en est si bon, que les vaisseaux ne font presque point d'eau; aussi n'usent-ils jamais de pompe; un ou deux *puits* suffisent pour mettre le fond de cale à sec. Dans les gros bastimens les ancres sont de fer; dans les médiocres, ils sont d'un bois dur & pesant, & on se contente d'en bien armer les pattes, mais j'ay souvent remarqué que cela ne suffisoit pas. Une grosse marée ou un vent frais fait chasser le vaisseau, quand le fond n'est pas de bonne tenuë; & pour épargner la dépense d'une ancre de fer, on risque souvent de se perdre. Pour ce qui est des cables, ils en ont de filasse de coco, de chanvre, & de *rotin*. Le rotin est une espece de canne fort longue qu'on tresse ensemble

comme de petites cordes. Les cordages en sont ordinairement plats, & ont plus de force que tous les autres; mais comme ils se coupent facilement sous l'eau, dés qu'ils touchent à quelque roche, on ne s'en sert guere que sur les rivieres pour remonter la marée, & pour se *toüer*.

Les Chinois ont dans leurs vaisseaux un Capitaine comme nous; mais tout son soin se borne à contenir l'équipage en son devoir, & à le nourrir. Le Pilote marque le rhum & place la boussole, quand on ne découvre par les terres, ou qu'on ne les connoist pas; mais les timonniers commandent toûjours la manœuvre, & gouvernent à leur gré, dés qu'ils connoissent la coste, ou qu'ils entrent dans le port. Les matelots sont vigilants & si appliquez à leur devoir qu'ils n'attendent pas mesme le commandement.

Vous voyez, MONSEIGNEUR, par ce que je viens de dire, que nous surpassons de beaucoup les Chinois sur mer dans l'art de la navigation; mais il faut avoüer que sur les rivieres & sur les canaux ils ont une adresse particuliere que nous n'avons pas. Ils y conduisent avec peu de matelots des barques aussi grandes que nos vaisseaux, & il y en a un si grand nombre dans toutes

les Provinces méridionales, qu'on en tient toûjours neuf mille neuf cens quatre-vingts dix-neuf d'équipées, * parmi celles qui sont destinées à l'usage de l'Empereur. C'est ainsi que le peuple parle, parce que cette maniere de s'expliquer dans leur langue a plus d'emphase, & semble marquer davantage, que si l'on disoit en un mot qu'il y en a dix mille. Il est difficile de les convaincre de faux, car on en voit en effet un si grand nombre qu'on ne peut les compter. Elles sont toutes à varangue platte. Leur voilure & leur masture sont peu differentes de celles que je viens de décrire, mais le gabarit n'est pas le mesme. Le corps du bastiment, qui est également large de la poupe à la prouë, a deux ponts; sur le premier, ou sur le tillac, on construit de bout en bout de petites chambres, qui s'élevent au-dessus des bords de sept à huit pieds ou environ; elles sont peintes en dedans & en dehors, vernissées, dorées, & par tout d'une propreté capable de faire trouver trop courts les voyages les plus longs, quoyqu'on en fasse souvent qui durent quatre & cinq mois sans discontinuation; car on couche, on mange, on est toûjours dans ces magnifiques barques; & quand plusieurs

* Kiou-tçien, Kiou-pé, Kiou-ché, Kiou.

Mandarins vont de compagnie (ce qui arrive assez souvent) il n'est point de lieu où ils passent plus agreablement le temps. Ils se visitent presque tous les jours sans façon, ils joüent, ils se traitent réciproquement les uns les autres, comme s'ils estoient de la mesme famille. Cette societé leur paroist d'autant plus agreable, qu'elle n'est point gesnée, comme ailleurs, par l'embarras des ceremonies, ni sujette aux soupçons qu'un commerce si libre ne manqueroit pas de faire naistre, s'ils en usoient ainsi dans les villes.

Quoy-que ces barques soient extrémement grandes, & qu'on aille presque toûjours à la voile ou à la corde, on ne laisse pas de se servir quelquefois de longues rames, quand il faut passer les grandes rivieres, ou traverser les lacs. Pour ce qui regarde les bateaux ordinaires, on ne rame point à la maniere des Européens; mais on attache un long aviron à la poupe beaucoup plus prés d'un bord que de l'autre, & quelquefois un autre semblable à la prouë dont on se sert, comme le poisson fait de sa queuë, le poussant & le tirant à soy, sans jamais l'élever au-dessus de l'eau. Cette manœuvre produit dans le bateau un roulis continuel, mais elle a cet avantage, que

le mouvement & la détermination ne sont jamais interrompus, au lieu que le temps & l'effort que nous employons à relever nos rames sont perdus, & deviennent inutiles.

L'adresse avec laquelle les Chinois navigent sur les torrens, a quelque chose de surprenant & d'incroyable. Ils forcent presque la nature, & voyagent hardiment en des endroits que les autres peuples n'oseroient mesme regarder sans quelque aprehension. Je ne parle pas de ces chutes d'eau, qu'ils remontent à force de bras, pour passer d'un canal à un autre, & ausquelles on donne quelquefois dans les relations le nom d'écluse; mais de certaines rivieres qui coulent ou plûtost qui se précipitent au travers d'une infinité de rochers durant l'espace de soixante & de quatre-vingts lieuës. Si je ne m'estois pas trouvé moy-mesme sur ces perilleux torrens, j'aurois de la peine à croire sur la foy des autres ce que j'en ay vû. C'est une temerité dans les voyageurs de s'y exposer pour peu qu'ils en soient instruits, & une espece de folie dans les matelots de passer leur vie dans un mestier où ils sont à tout moment en danger de se perdre.

Ces torrens dont je parle, & que les gens

du pays appellent *Chan*, se trouvent en differents endroits de l'Empire ; on en voit plusieurs, quand on va de *Nam-thcam-fou*, capitale de la province de *Kiam-si*, à Canton. La premiere fois que j'y passay avec le Pere Fontaney, nous fusmes un jour emportez avec une rapidité que tout l'effort de nos matelots ne pût surmonter. Nostre barque abandonnée au torrent piroüetta long-temps parmi les détours que le cours de l'eau formoit, & donna enfin sur une roche à fleur d'eau avec tant de violence que le gouvernail de la grosseur d'une poutre, brisa comme un verre, & que le corps du bâtiment fut porté tout entier par l'effort du courant sur le rocher où il demeura immobile. Si au lieu de toucher par la poupe il eût donné par le travers, nous estions infailliblement perdus ; mais ce ne sont pas là les endroits les plus perilleux.

Dans la province de Fokien, soit qu'on vienne de Canton ou de *Ham-tchéou*, on est durant huit ou dix jours dans un danger continuel de perir. Les chutes d'eau sont continuelles, toûjours brisées par mille pointes de rochers, qui laissent à peine la largeur necessaire au passage de la barque. Ce ne sont que détours, que cascades, que courans opposez qui s'entrechoquent les

uns les autres, & qui emportent les bateaux comme un trait. On est toûjours à deux pieds de l'écueil qu'on n'évite que pour tomber sur un autre, & de cet autre sur un troisiéme, si le pilote par une adresse qu'on ne peut assez admirer, ne se sauve du naufrage dont il est à tout moment menacé.

Il n'y a que les Chinois au monde capables d'entreprendre ces sortes de voyages, & assez interessez pour ne se point rebuter malgré les accidents qui leur arrivent. Car il n'est point de jour qui ne soit fameux par plusieurs naufrages, & je m'étonne mesme que toutes les barques n'y perissent. Quelquefois on est assez heureux pour se briser dans un lieu peu éloigné du bord, comme il m'est arrivé deux fois; pour lors on se sauve à la nage, pourvû qu'on ait assez de force pour se tirer du torrent, qui est ordinairement fort étroit. D'autres fois la barque est emportée, & s'ouvre en un moment sur les roches, où elle demeure à sec avec les passagers; mais souvent il arrive, sur tout en certains détours plus rapides, que le bastiment est en pieces & l'équipage enseveli, avant qu'on ait le temps de se reconnoistre. Quelquefois aussi, quand on descend les cascades formées par la ri-

viere qui se précipite toute entiere, les bateaux en tombant tout-à-coup plongent dans l'eau par la prouë sans se pouvoir relever, & disparoissent en un moment. Enfin ces voyages sont si dangereux qu'en plus de douze mille lieuës que j'ay faites sur les mers les plus orageuses du monde, je ne croy pas avoir couru tant de dangers durant dix ans, que j'en ay couru en dix jours sur ces torrens.

Les barques qu'on y employe sont faites d'un bois fort mince & fort leger, ce qui les rend plus propres à suivre toutes les impressions qu'on leur veut donner. On les divise en cinq ou six *soutes*, separées par de bonnes cloisons; de sorte que quand elles touchent par un endroit à quelque pointe de rocher, il n'y a qu'une partie du bateau qui se remplit, tandis que le reste demeure à sec, & donne le temps d'arrester la voye d'eau qui s'est faite. Pour moderer la rapidité du mouvement dans les endroits où l'eau n'est pas trop profonde; six matelots, trois d'un bord & trois de l'autre, tiennent chacun une longue perche plongée jusqu'au fond, avec laquelle ils font effort contre le courant, relâchant neanmoins peu à peu par le moyen d'une petite manœuvre amarrée par un bout au batteau,



Maniere de naviger dans les Torrens de la Chine.

& roulée par l'autre tout au tour de la perche, qui glisse avec peine, & qui par un frottement continuel rallentit le mouvement de la barque, qui sans cette précaution seroit emportée avec trop de rapidité. De sorte que quand le torrent est droit & uniforme, quelque précipité qu'en soit le cours, on y vogue avec la mesme lenteur qu'on feroit sur le canal le plus tranquille; mais dés qu'il serpente, cette précaution est inutile. Alors on a recours à un double gouvernail fait en forme d'aviron de quarante & de cinquante pieds de long, dont l'un est à la prouë & l'autre à la poupe. C'est dans le jeu de ces deux grandes rames que consiste l'adresse des Nautonniers & le salut de la barque. Les élans réciproques & les secousses ménagées qu'ils luy donnent pour la pousser ou pour la détourner à propos, pour tomber juste dans le fil de l'eau, pour éviter un écueil sans donner sur un autre, pour couper un courant ou pour suivre une chute d'eau, sans se précipiter avec elle; tout cela la fait piroüetter de mille manieres differentes. Ce n'est pas une navigation, mais un manége; & il n'y a point de cheval dressé qui travaille avec plus de feu sous la main d'un Ecuyer, que le font ces bateaux entre les mains des matelots Chi-

nois. Aussi quand ils se perdent, ce n'est pas tant faute d'habileté que de force ; & si au lieu de huit personnes qui servent ordinairement la barque, on en prenoit quinze, toute la violence des torrens ne seroit pas capable de les emporter. Mais c'est une chose assez ordinaire dans le monde, & sur tout à la Chine, de hasarder plûtost sa vie, & de risquer tous ses biens, que de faire une mediocre dépense, dont on croit se pouvoir absolument passer.

Puisque je parle de l'adresse des Chinois sur les rivieres, je ne sçaurois, MONSEIGNEUR, m'empescher de vous faire remarquer celle dont ils usent dans la pesche. Outre la ligne, les filets & les machines ordinaires, dont nous nous servons en Europe, & qu'ils employent aussi-bien que nous, ils ont encore deux manieres de prendre le poisson qui m'ont paru singulieres. La premiere se pratique de nuit, quand il fait clair de lune. Ils ont des bateaux fort étroits & fort longs, sur les bords desquels ils cloüent d'un bout à l'autre une planche large environ de deux pieds, sur laquelle on a passé un vernis blanc, fort uni & fort luisant. Cette planche est inclinée en dehors, & touche presque à la surface de l'eau ; pour s'en servir, on a soin de la tourner du costé

qui est éclairé par la lune, afin que la reflexion de la lumiere en augmente encore l'éclat. Les poissons qui joüent, & qui confondent la couleur de la planche avec celle de l'eau, s'élancent souvent de ce costé, & tombent sans y penser, ou sur la planche, ou mesme dans le bateau. De sorte que le pescheur, sans se donner presque aucune peine, trouve en peu de temps sa petite barque toute remplie.

La seconde maniere de pescher est encore plus agreable. On éleve en diverses Provinces des Cormorans, & on les dresse à la pesche comme nous dressons ici les chiens, ou mesme les oiseaux à la chasse. Un pescheur en peut facilement gouverner cent, il les tient perchez sur les bords de son bateau, tranquilles & attendans l'ordre avec patience, jusqu'à ce qu'ils soient arrivez au lieu de la pesche. Alors au premier signal qu'on leur donne, chacun prend l'essort & s'envole du costé qui luy est assigné. C'est une chose fort agreable, que de voir comme ils partagent entre-eux toute la largeur de la riviere ou de l'étang. Ils cherchent, ils plongent, & ils reviennent cent fois sur l'eau, jusqu'à ce qu'ils ayent trouvé leur proye; alors ils la saisissent avec le bec par le milieu du corps, & la portent in-

continent à leur maiſtre. Quand le poiſſon eſt trop gros, ils s'entr'aident mutuellement ; l'un le prend par la queuë, & l'autre par la teſte, & ils vont ainſi de compagnie juſqu'au bateau où on leur preſente de longues rames ; ils s'y perchent avec leur poiſſon qu'ils n'abandonnent au peſcheur que pour en aller chercher un autre. Quand ils ſont bien las, on les laiſſe repoſer quelque temps ; mais on ne leur donne à manger qu'à la fin de la peſche, durant laquelle ils ont le goſier lié avec une petite corde, de peur qu'ils n'avalent les petits poiſſons, & qu'ils n'ayent plus envie de travailler.

Je ne vous parle point, MONSEIGNEUR, de leur adreſſe & de leur propreté dans les ouvrages de ſoye, dans la porcelaine, le vernis, l'architecture. Ce ſont des matieres qu'on a épuiſées dans les relations particulieres. On ſçait aſſez que les étoffes de la Chine ſont non ſeulement belles, mais encore parfaitement bonnes ; que la porcelaine eſt d'une propreté & d'une matiere inimitable ; que leur vernis & l'uſage qu'ils en font ſur les cabinets, ſur les tables, ſur les paravents, ont attiré l'admiration de toute l'Europe. Pour ce qui eſt de leur architecture, quoy-qu'ils ayent un gouſt fort different du noſtre, & bien éloi-

gné de la perfection, où nous croyons estre parvenus; il faut pourtant avoüer qu'on voit à la Chine des pieces de sculpture parfaitement bien travaillées, & que les ouvrages publics, comme sont les portes des grandes Villes, les tours, & les ponts, ont quelque chose de fort beau & de fort noble. Enfin les Chinois en matiere d'arts sont adroits, laborieux, curieux à rechercher les nouvelles inventions des autres peuples, & fort propres à les imiter. Mais ce qui leur est particulier, c'est que dans tous leurs ouvrages ils font avec tres-peu d'instrumens & des machines fort simples ce que nos ouvriers n'executent en Europe qu'avec un nombre d'outils presque infini.

Pour faire mieux connoistre le caractere de leur esprit, j'ajoûteray qu'il n'y a point de nation au monde qui soit plus propre au commerce, & qui l'entende mieux. On ne sçauroit croire jusqu'où va leur souplesse & leur subtilité, quand il faut s'insinuer dans les esprits, ménager une bonne occasion, ou profiter des ouvertures qu'on leur donne. Le desir d'acquerir les tourmente continuellement, & leur fait découvrir cent nouveaux moyens de gagner, qui ne viennent pas naturellement dans l'esprit. Tout sert, tout est précieux aux Chinois,

parce qu'il n'y a rien dont ils ne sçachent profiter. Pour le moindre gain ils entreprennent les voyages les plus difficiles ; & c'est pour cela que dans le Chine tout est en mouvement ; dans les ruës, dans les grands chemins, sur les rivieres & le long des costes des Provinces maritimes ; on voit un monde de voyageurs, si j'ose m'expliquer de la sorte ; le commerce infini qui se fait par tout est l'ame du peuple, & le principe de toutes leurs actions.

S'ils joignoient au travail & à l'industrie naturelle un peu plus de bonne foy, sur tout à l'égard des étrangers, rien ne leur manqueroit de tout ce qui peut contribuer à former d'habiles negocians. Mais leur qualité essentielle c'est de tromper quand ils peuvent ; plusieurs ne s'en cachent point, & j'ay oüi dire qu'il y en a d'assez effrontez, quand on les a surpris en faute, pour s'excuser sur leur peu d'habileté ; vous voyez, disent-ils, que je n'y entends pas finesse ; vous en sçavez plus que moy ; mais peut-estre que je seray ou plus heureux ou plus adroit une autre fois. Ils falsifient presque tout ce qu'ils vendent, quand les choses sont d'une nature à pouvoir estre falsifiées. On dit en particulier qu'ils contrefont si bien les jambons, que souvent on s'y méprend.

& qu'aprés les avoir fait cuire long-temps on ne trouve, quand on en veut manger, qu'une grosse piece de bois sous une peau de cochon. Il est seur qu'un étranger sera toûjours trompé, s'il achete par luy-mesme, quelque précaution qu'il prenne; il faut se servir d'un Chinois affidé qui connoisse le pays, & qui soit fait au manége; encore serez-vous bien heureux, si celuy qui achete & celuy qui vend ne s'accordent pas ensemble à vos dépens en partageant entre-eux le gain.

Quand on leur preste, il faut bien prendre ses seuretez; car pour leurs paroles, ceux qui les connoissent n'y font pas grand fond. Il s'en est trouvé qui empruntoient une fort petite somme, promettant de rendre fort exactement le principal avec un gros interest. Ce qu'ils executoient ponctuellement au jour marqué, pour se faire la réputation d'hommes sinceres. Ils en demandoient ensuite une plus grande qu'ils remettoient de mesme sans y manquer. Enfin ils continuoient des années entieres ce commerce jusqu'à qu'ayant engagé les gens à se fier à eux, & à leur prester des sommes considerables, ils emportoient bien loin leur argent, & disparoissoient pour toûjours.

Quand ils veulent obtenir une grace, ils ne se découvrent pas tout d'un coup ; il y en a qui s'y préparent des années entieres auparavant. Ils font des presents au maistre & à tous ceux de la maison ; ils paroissent d'autant plus desinteressez qu'ils se défient de la bonne volonté des gens. Mais quand on a receu leurs bagatelles, qu'on croyoit pouvoir accepter sans consequence, ils commencent alors à découvrir leur dessein, & ils ont déja si bien lié leur partie, qu'ils obtiennent presque toûjours ce qu'ils demandent.

Cette adresse à tromper est encore plus extraordinaire dans les voleurs. Ils trouënt sans bruit les plus épaisses murailles, ils bruslent les portes, & y font de grands trous par le moyen d'une machine qui embrase facilement le bois sans aucune flamme ; ils pénétrent dans les appartemens les plus reculez sans qu'on s'en apperçoive ; & quand on se réveille le matin, on est bien étonné de trouver son lit sans rideaux & sans couverture, & sa chambre entierement dégarnie : tables, cabinets, coffres, vaisselle, tout a esté emporté, sans qu'on puisse ordinairement trouver d'autres vestiges de voleurs que le trou de la muraille par où ils ont passé avec tous les meubles de la maison.

Quand on les ſurprend, s'ils ſont armez, on les punit de mort; que s'ils ne ſont en eſtat de bleſſer ou de tuer perſonne, on uſe de quelqu'autre punition corporelle, ſelon la qualité des choſes qu'ils ont volées; car s'ils n'ont encore rien pris, les Juges ſe contentent de trente ou quarante coups de baſton. On dit que ces voleurs ont je ne ſçay quelle drogue dont la fumée aſſoupit extrémement, ce qui leur donne le temps & la facilité de faire leur coup ; & on en eſt ſi perſuadé, que les voyageurs ſe font porter un baſſin d'eau fraîche dans la chambre de leur auberge, ce qui eſt un remede ſeur pour rendre inutile toute la force ou le charme de la fumée.

Ce n'eſt pas aprés tout, qu'on ne trouve quelquefois de la bonne foy & meſme du deſintereſſement en pluſieurs Chinois; car (ſans parler des Chreſtiens dans leſquels la religion a réformé les mauvaiſes inclinations de la nature) je me ſouviens qu'arrivant pour la premiere fois à la Chine avec mes compagnons, eſtrangers, inconnus, expoſez à la cupidité des Mandarins, il n'y en eut aucun qui nous fiſt la moindre injuſtice; & ce qui me parut plus extraordinaire, c'eſt qu'ayant offert un preſent au Commis de la Doüanne, gens preſque toûjours

avides & attentifs à profiter de ces sortes d'occasions ; il protesta, quelque instance que nous luy fissions, qu'il ne prendroit jamais rien de personne, tandis qu'il seroit en charge ; mais que si un jour il se trouvoit dans une autre situation, il recevroit volontiers de nous quelques curiositez d'Europe. Aprés tout, ces exemples sont rares, & ce n'est pas là le caractere de la nation.

Comme les Chinois ont du genie pour le negoce, ils en ont aussi beaucoup pour les affaires. Leur esprit s'est tourné depuis long-temps à la politique & à la negociation, non pas avec les estrangers qu'ils regardent comme des barbares ou comme leurs sujets ; & que l'ancienne fierté de l'Empire empesche depuis long-temps de ménager : mais entre-eux, selon qu'ils sont liez d'interest, ou que leur fortune les y engage. Il y a de la politique parmi les Princes & les autres Grands du Royaume autant qu'en aucune Cour de l'Europe ; ils s'appliquent continuellement les uns les autres à connoistre leur goust, leurs inclinations, leurs humeurs, leurs desseins ; & ils s'estudient d'autant plus qu'ils sont eux-mesmes plus cachez & plus dissimulez : ils ménagent tout le monde, ils gardent mesme des bienseances avec leurs ennemis.

Comme la voye de fait & le duel ne sont point establis dans l'Etat, toute leur vengeance est raisonnée & secrette. On ne peut expliquer par combien de détours & de ressorts ils taschent de se détruire les uns les autres, sans qu'ils semblent y prendre aucune part. Ils sont non seulement dissimulez, mais encore patiens jusqu'à l'insensibilité, pour attendre le moment favorable de se declarer, & de porter seurement leur coup. Mais comme ils gardent toutes sortes de mesures avec leurs ennemis pour les endormir plus facilement, ils brusquent souvent en apparence leurs meilleurs amis, de crainte qu'une liaison trop éclatante ne les engage avec eux dans une méchante affaire; bien éloignez de cette amitié barbare, qui nous porte souvent en Europe à faire entrer dans nos querelles particulieres ceux qui nous sont les plus dévouez, & à exposer sans aucun fruit une vie que nous devrions défendre aux dépens mesme de la nostre.

Les Seigneurs de la Cour, les Vice-Rois des Provinces, les Generaux d'armée sont dans un mouvement continuel, pour conserver ou pour acquerir les principales charges de l'Etat. On se pousse par argent, par faveur, par intrigue; & comme les loix ne

donnent rien ni à la sollicitation, ni aux richesses, ni à l'ambition des particuliers, mais uniquement au merite; les plus adroits paroissent toûjours les plus moderez, tandis que par cent ressorts cachez ils taschent de s'attirer le choix & l'estime de l'Empereur.

Enfin si des voisins plus puissans & plus spirituels que les Tartares les avoient pû accoûtumer à faire des traitez, comme font entre-eux les differents peuples de l'Europe, je suis persuadé que la politique & les negotiations auroient esté plus puissantes pour les défendre de leurs ennemis, que cette prodigieuse muraille dont ils ont tasché de se faire un rempart, & ces nombreuses armées qu'ils leur ont jusqu'icy si inutilement opposées.

Aprés tout ce que je viens de dire, je vous laisse à juger, MONSEIGNEUR, du caractere de ces peuples, & de l'estime qu'on en doit faire. Quand on a le goust aussi-bon que vous l'avez, non seulement on pense finement les choses, mais on en juge encore solidement & avec justesse. Ainsi je ne croy pas que personne trouve mauvais que je soûmette les Chinois à vostre censure. Eux seuls auroient de la peine à y souscrire, s'ils connoissoient les

défauts

défauts de leur esprit, autant que nous connoissons la délicatesse du vostre. Mais comme ils se croyent la nation du monde la plus spirituelle, je suis seur qu'ils seront bien-aises d'estre abandonnez au jugement d'une personne, que toute la France commence d'admirer, & ce qui est beaucoup plus, que Loüis le Grand honore particulierement de son estime. Vous remarquerez, Monseigneur, dans les Chinois des défauts qu'on ne peut excuser; toute la grace que je vous demande pour eux, c'est de faire reflexion, qu'autrefois ils ont esté plus sçavans, de meilleure foy, moins corrompus qu'ils ne sont à present. La vertu qu'ils cultivoient avec tant de soin, & qui contribuoit infiniment à former leur raison, les faisoit en ce temps-là les plus sages peuples de l'Univers; & comme leurs mœurs estoient plus reglées, je ne doute point qu'ils ne fussent alors plus spirituels & plus raisonnables.

Quoy-qu'il en soit, dans l'estat mesme où ils se trouvent à present, vous ne laisserez peut-estre pas de les estimer, & de trouver que s'ils n'ont pas assez de genie pour estre comparez à nos sçavans d'Europe, ils ne nous cedent guere dans les Arts; qu'ils nous égalent dans la politesse, &

que peut-estre ils nous surpassent dans la police & dans le gouvernement. Je suis avec un profond respect,

MONSEIGNEUR,



Vostre tres-humble & tres-obéissant serviteur,
L. J.

